

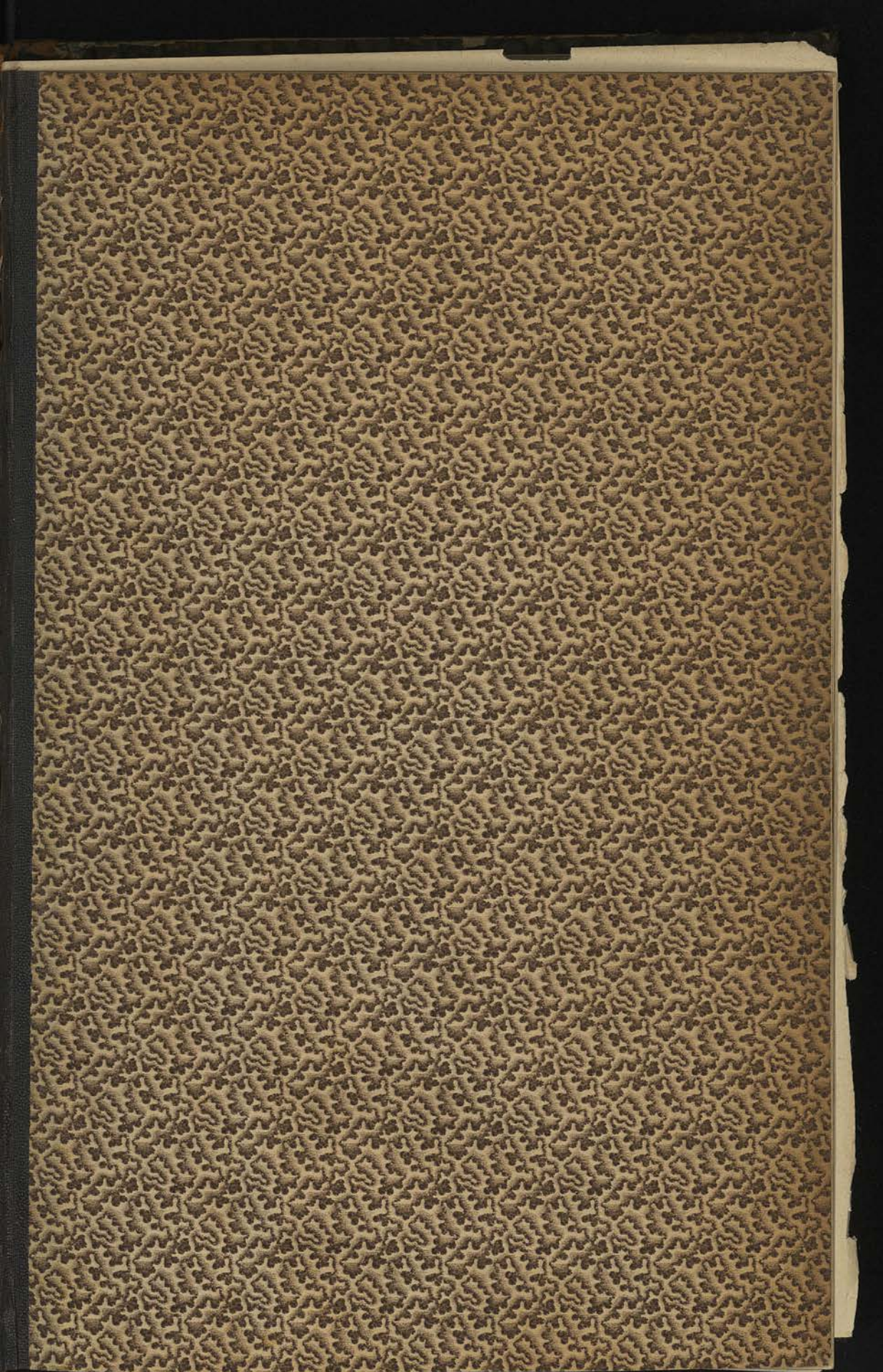
ASi: GN: 102

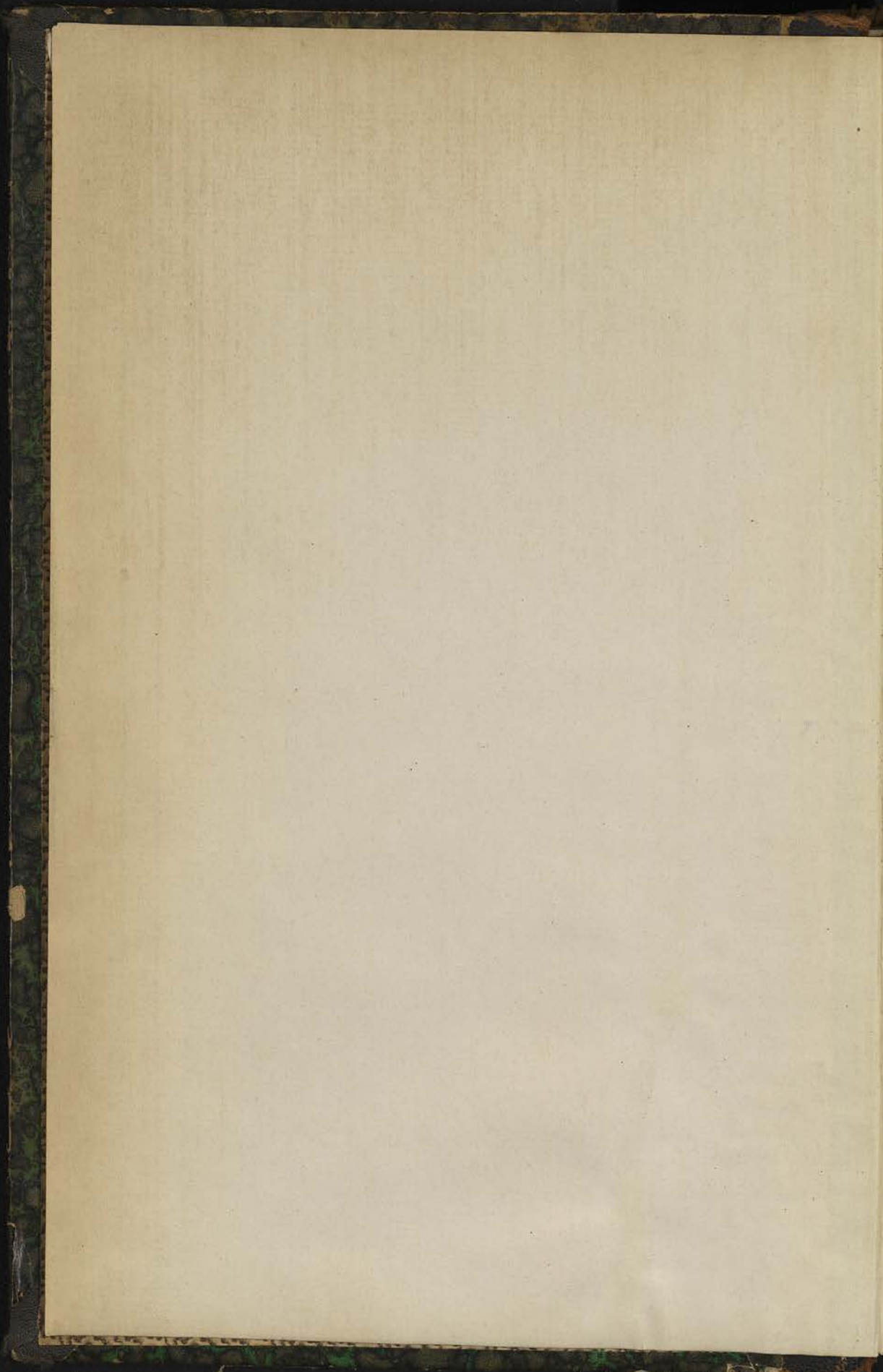
Université de Liège
BST-Géographie

Sart Tilman - B11 (P12)
Allée du 6 Août, 2 - 4000 Liège (Belgique)

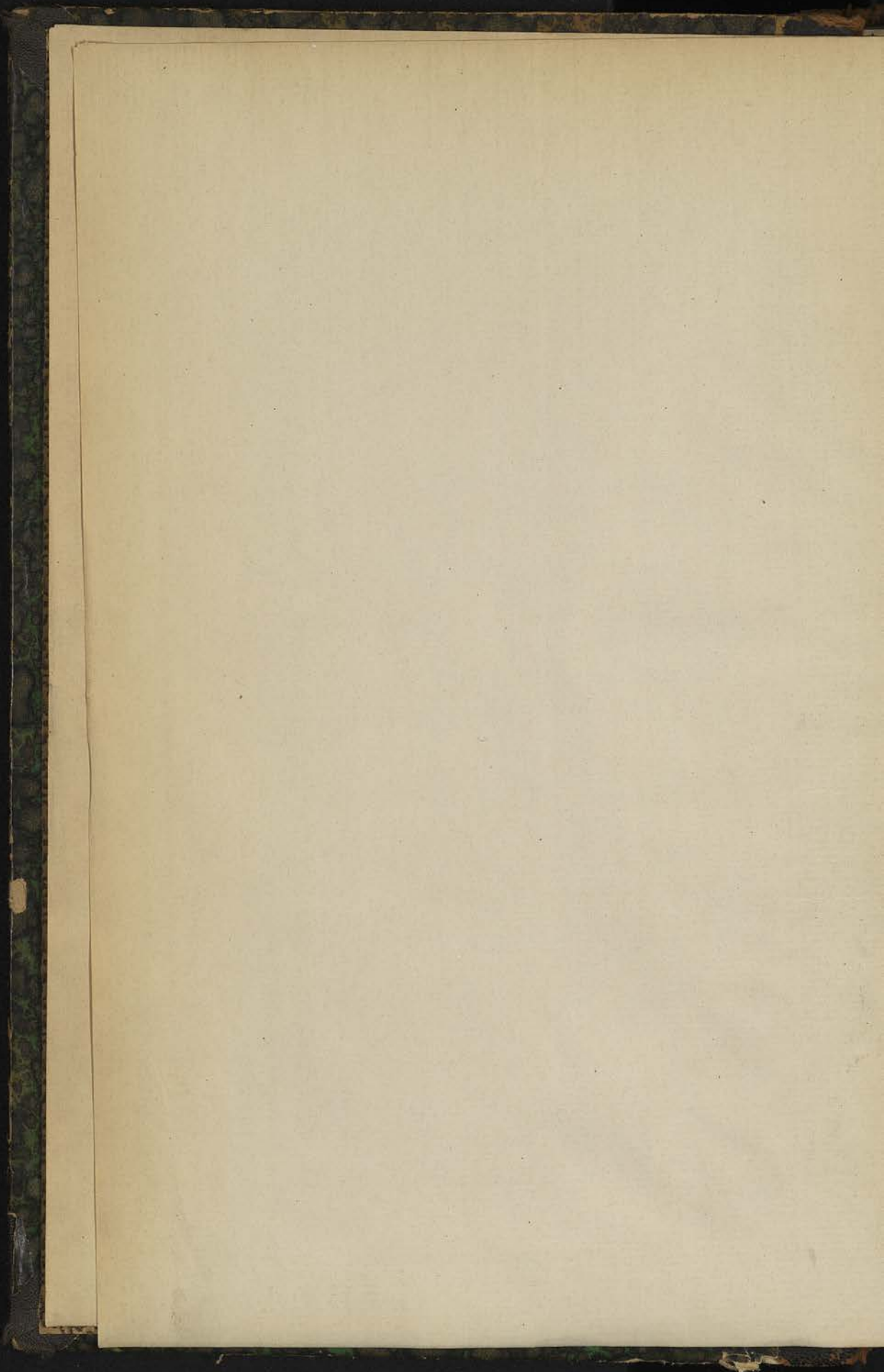
IMPRIMERIE LIBRAIRIE
D. GORMAUX LIÈGE







xxv B. 5.



Joseph HALKIN

Chargé de cours à l'Université de Liège.

En Extrême- Orient

Récit et notes de voyage (1900-1901)

Ceylan. Java. Siam. Indo-Chine. Ile de Haï-nan.

Chine. Japon. Corée. Sibérie ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○

Avec quarante-huit photogravures
d'après les clichés de l'auteur.

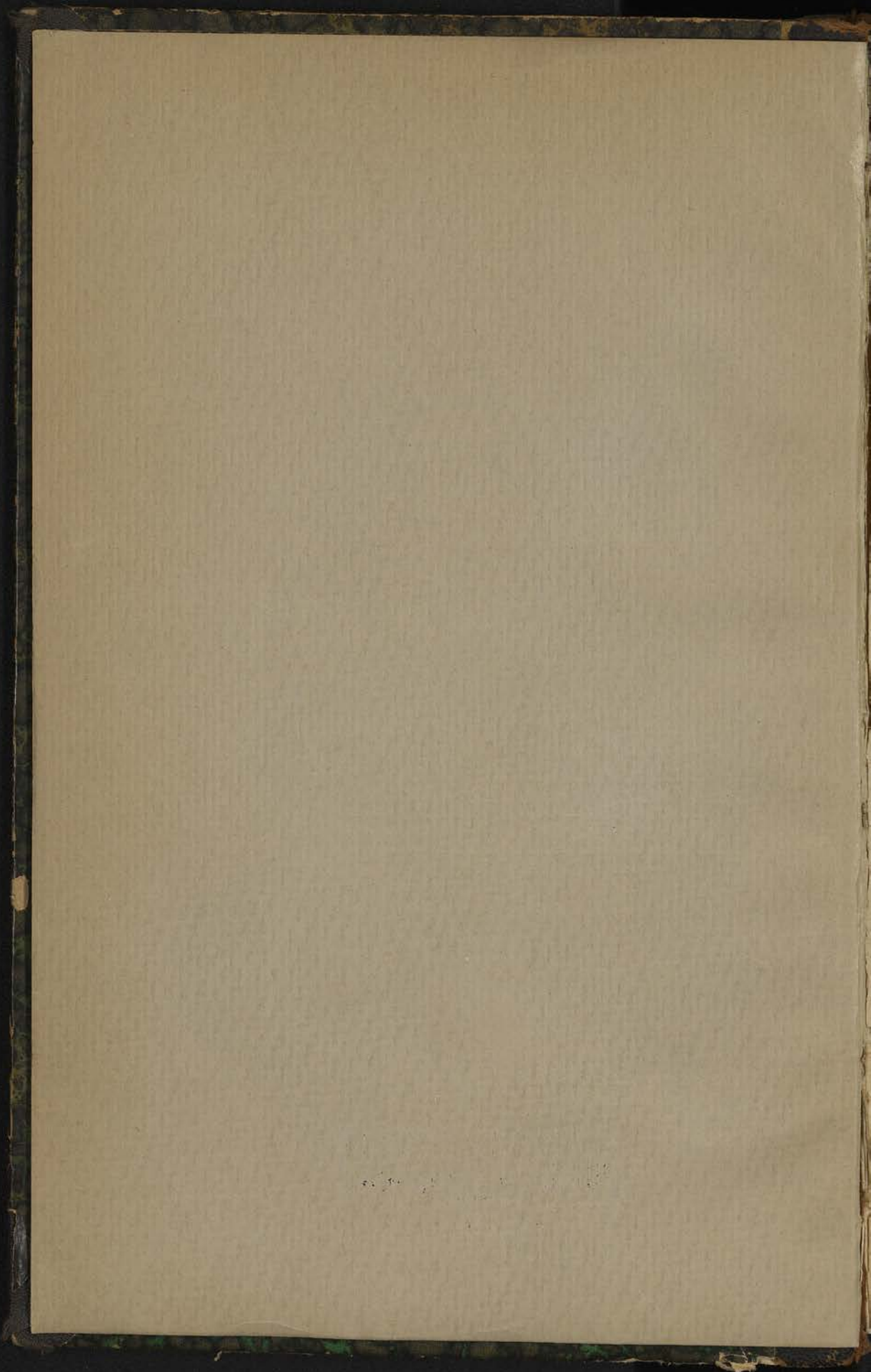
BRUXELLES

O. SCHEPENS & CIE, ÉDITEURS
16, RUE TREURENBERG

PARIS

CHARLES AMAT, ÉDITEUR
11, RUE CASSETTE

1903



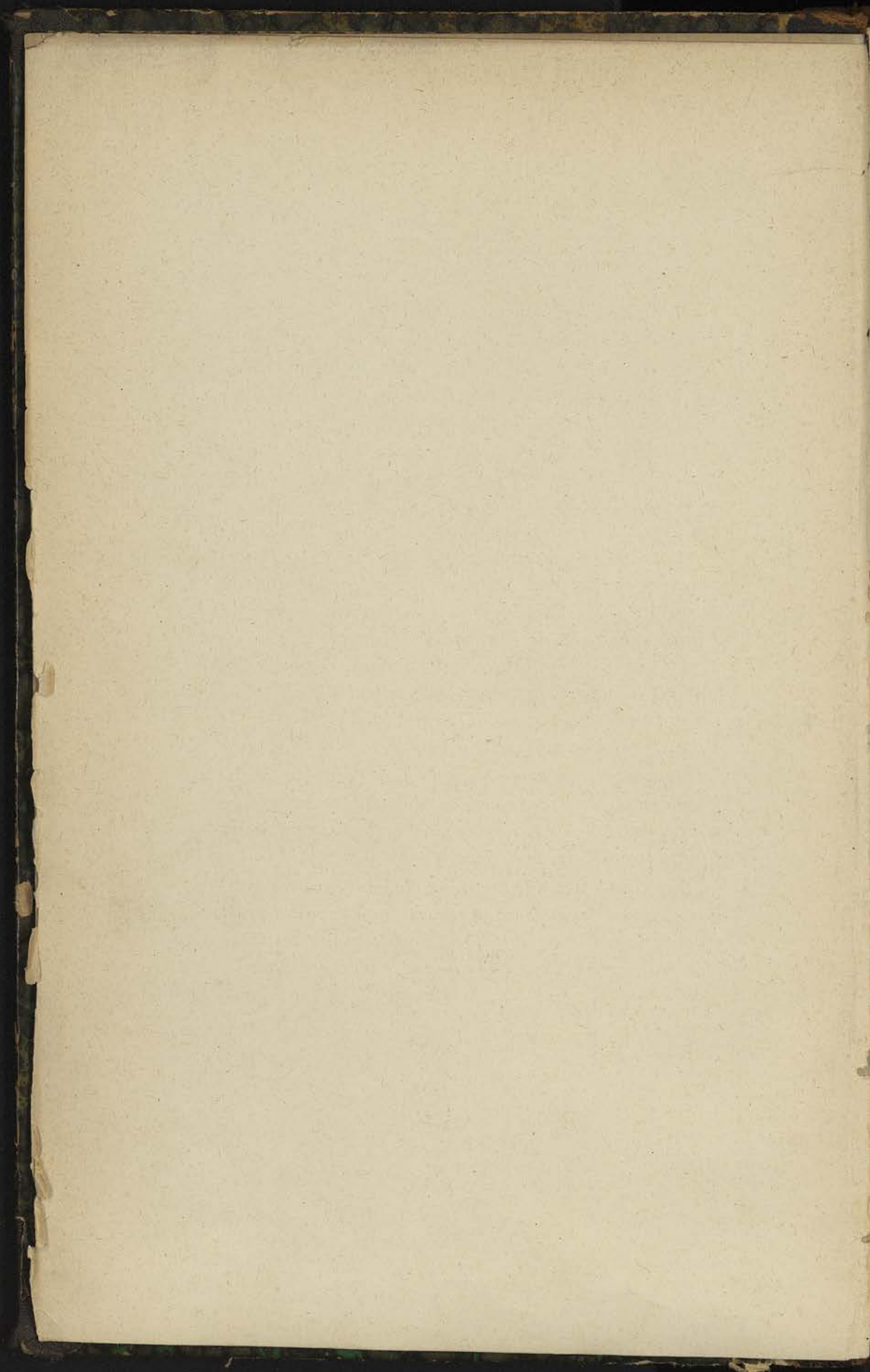
En novembre 1900, Monsieur le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique de Belgique voulut bien nous charger d'une mission en Extrême-Orient. De notes prises au cours de notre voyage, nous avons composé le livre que nous publions aujourd'hui.

Ce livre est un récit de voyage dans lequel sont naturellement venues s'insérer de courtes études ethnographiques dont les éléments ont été recueillis sur place, ainsi que de brèves notices sur des institutions scientifiques, telles que la Société des Arts et des Sciences de Batavia, le Jardin botanique de Buitenzorg, l'Ecole française d'Extrême-Orient à Saïgon, l'Institut oriental de Vladivostok. L'importance croissante des intérêts belges en Extrême-Orient nous invitait à donner une attention particulière au projet de création d'une Ecole d'interprètes belges pour la Chine, projet actuellement à l'étude.

Nous espérons avoir quelque jour l'occasion d'utiliser des matériaux rassemblés pendant notre voyage pour une étude de caractère plus exclusivement scientifique sur l'Extrême-Orient.

Que tous ceux qui nous ont aidé de leurs conseils, qui nous ont fourni des indications, qui nous ont prêté leur concours sous une forme quelconque, veuillent bien trouver ici l'expression de notre vive gratitude.

Liège, septembre 1903.



ASi. GN. 102.

En Extrême-Orient

1900-1901

Il a été tiré de cet ouvrage six exemplaires sur Japon.



Imprimerie Liégeoise
Henri Poncelet
Rue des Clarisses, 52, Liège

Joseph HALKIN

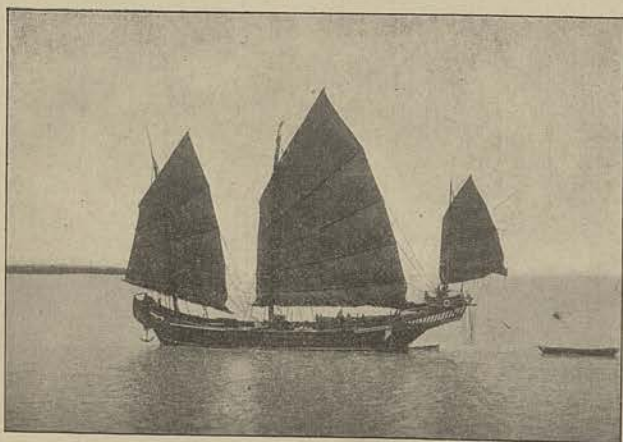
Chargé de cours à l'Université de Liège

En Extrême-Orient

1900-1901

Récit et notes de voyage.

Ceylan. Java. Siam. Indo-Chine. Ile de Haï-nan. Chine.
Japon. Corée. Sibérie.



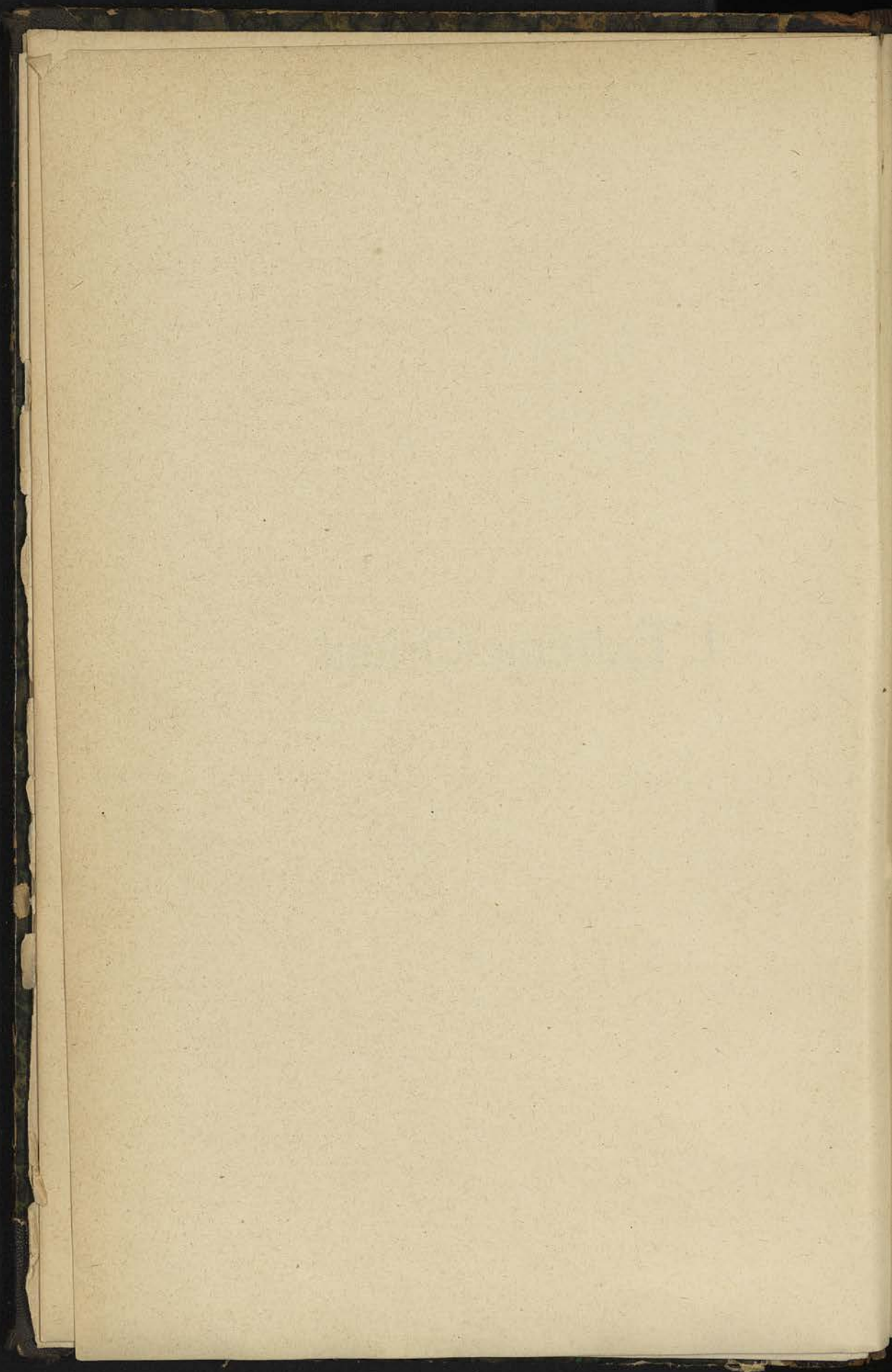
Avec quarante-huit photogravures
d'après les clichés de l'auteur.

ÉDITEURS :

O. SCHEPENS & CIE, BRUXELLES
CHARLES AMAT, PARIS

1903

L'Extrême-Orient





L'Extrême-Orient

LA masse continentale qui porte le nom d'Asie et dont l'Europe ne semble être qu'une presqu'île assez étendue et très dentelée, peut être physiquement divisée en plusieurs parties dont l'une est ce que nous avons appelé l'Extrême-Orient.

Et d'abord ce terme est-il bien choisi ?

Nous appelons Orient les pays riverains de la côte orientale de la Méditerranée : la Palestine, la Syrie, l'Asie mineure ; et l'on peut comprendre encore sous ce terme la Perse, l'Afghanistan, le Belouchistan, voire même les Indes anglaises.

Plus vers l'est, en Indo-Chine, par exemple, nous sommes en Extrême-Orient; plus à l'est encore, au Japon, c'est toujours la région que nous dénommons Extrême-Orient; plus loin enfin, ce n'est plus l'Extrême-Orient, c'est le continent américain.

Or, l'Amérique, voilà le pays auquel, en réalité, nous devrions donner le nom d'Extrême-Orient; le Nouveau Monde, que l'on désigne parfois sous l'appellation d'Indes Occidentales, n'est pas à sa place exacte quand, sur nos planisphères et nos cartes à la projection de Mercator, on lui assigne une position tout proche de l'Europe; la ligne de séparation doit passer par l'Océan Atlantique, et l'Amérique ne peut être séparée ni de l'Asie, ni de la Polynésie.

En effet, l'homme partant de son lieu d'origine, s'est propagé dans tous les sens et, petit à petit, a occupé toutes les contrées auxquelles il pouvait avoir accès. Si nous déterminons, au xv^e siècle, les terres habitées, nous voyons que toute la Polynésie est colonisée, que toutes les îles qui émergent de l'Océan Pacifique comptent déjà une population assez dense; que sur tous les rivages de cet Océan, l'homme s'est établi, que les immensités de l'Amérique enfin sont loin d'être désertes; d'autre part, les îles qui s'égrènent le long des côtes ouest de l'Europe et de l'Afrique, sont encore toutes inhabitées, telles par exemple, les Açores, les îles Madère, les îles du Cap Vert, les îles Sainte-Hélène, Ascension, Tristan d'Acunha.

Les Färoë ne furent peuplées qu'au VIII^e siècle, l'Islande qu'au IX^e, Madère et les Açores étaient désertes lorsqu'on les découvrit; Annobon ne reçut ses premiers habitants que vers 1471, et les îles du Cap Vert à peu près à la même époque; quant aux petites îles plus éloignées de la côte, elles étaient encore désertes au commencement du XVI^e siècle.

Il n'existait alors, avant les magnifiques découvertes de Christophe Colomb, aucune communication entre l'Europe et l'Afrique d'une part, et l'Amérique d'autre part, au moins dans les zones tropicale et tempérées, tandis qu'entre l'Asie et l'Amérique, entre l'Océanie et l'Amérique, on constate certaines relations. Les habitants de l'Amérique, les Amerind, ne sont pas proches parents des Africains ou des Européens, mais bien des Polynésiens et des Asiatiques.

La limite occidentale de l'aire de propagation de l'homme avant la fin du XV^e siècle, est la côte ouest de l'Europe et de l'Afrique et la limite orientale est la côte est de l'Amérique. L'Océan Atlantique a été pendant très longtemps la grande vallée qui a séparé les enfants d'une même famille partis dans des directions opposées à la conquête du monde.

L'Extrême-Orient, donc, aux points de vue ethnographique et anthropogéographique est l'Amérique et non la Chine. Mais de même que l'expression Nouveau Monde subsiste pour désigner le continent américain — ce continent n'était nouveau que pour les Européens — de

même l'expression Extrême-Orient restera pour désigner l'Orient extrême de l'Asie (1).

Cette région forme au triple point de vue géographique, ethnographique et religieux, un ensemble, un tout bien déterminé. Au point de vue politique, l'Extrême-Orient, autrefois, ne reconnaissait qu'un seul chef, l'empereur de Chine.

Sa limite, à l'ouest et au nord, est formée par une chaîne de montagnes, entrecoupée de hauts plateaux et de plaines désertiques, qui partant de l'extrémité sud de la presqu'île de Malacca se dirige vers le nord jusque près de l'Himalaya, passe à la source des grands fleuves chinois, atteint presque le lac Baïkal, le contourne vers l'est et, suivant presque une ligne droite, va atteindre les rivages de la mer d'Okhotsk.

A l'est et au sud-est, la limite est nettement établie par l'Océan Pacifique et les nombreuses mers qui en dépendent, mer Jaune, mer de Chine, golfes du Pé-tchili, du Tonkin et du Siam. Cependant l'Extrême-Orient ne comprend pas seulement cette masse continentale, mais aussi une partie insulaire : c'est ce cordon d'îles qui court le long de la côte orientale d'Asie depuis la presqu'île du Kamtschatka jusque l'île de Haï-nan en passant par les Kouriles, Sakhaline, les îles japonaises : Yeso, Nippon, Sikok, Kiou-Siou, l'archipel Riou-Kiou, l'île Formose.

(1) F. RATZEL, *Anthropogeographie*, volume II : *Die geographische Verbreitung des Menschen*, pp. 20-39.

De la limite occidentale se détachent plusieurs chaînes de montagnes de direction sud ou de direction est, séparant les bassins des grands fleuves. Au Siam, le Ménam; en Indo-Chine, le Mékong; au Tonkin, le Song-koi; en Chine, le Si-kiang qui amène à Hong-Kong et à Canton les produits du Yunnan, le Yang-tsé-kiang, le plus majestueux des fleuves qui traverse tout l'empire du Fils du Ciel et le Hoang-ho, ou fleuve Jaune, qui change quelquefois de lit au grand détriment des populations riveraines; enfin, au nord, l'Amour et ses affluents.

Tout ce pays, plus grand que l'Europe et peuplé de plus de 500 millions d'habitants regarde vers l'est et présente de l'ouest à l'est une pente presque régulière depuis les hauts plateaux du Tibet jusqu'aux plaines du golfe de Pé-tchili ou des environs de Schang-hai.

Au point de vue ethnographique, l'Extrême-Orient est habité, peut-on dire, par une seule variété humaine, la variété mongole, ce que l'on appelle ordinairement la race jaune, avec ses nombreuses subdivisions (1). De ci de là, on trouve,

(1) Au lieu d'employer comme on l'a fait souvent jusqu'ici, le terme *race* pour nommer les divisions anthropologiques de la population du globe, nous nous servons du terme *variété humaine* qui seul convient. En effet le mot *race* a, d'une part, une acception toute spéciale; il suppose une sélection: nous parlons de races ovines, de races bovines, de races de gallinacés, etc., et pensons en employant ce terme que ces races ont été fixées par suite d'un choix ou qu'elles sont le produit de la domestication. Nous ne pourrions parler dans le même sens de races humaines: elles ne sont pas le produit d'une sélection ou

il est vrai, de petites peuplades qui autrefois, avant l'arrivée des Mongols, étaient les seuls occupants du sol, par exemple les Miao-tse dans la Chine méridionale, les Lolos et d'autres dans l'Indo-Chine, les Loi ou Li dans l'île de Haï-nan, les Aïnos dans l'île de Yeso, mais partout l'influence chinoise a pénétré et ce ne sont que des Mongoloïdes que l'on rencontre depuis le cap Saint-Jacques, presque à l'extrémité de la Cochinchine, jusque Nicolaïewsk, depuis la source du Yang-tsé jusqu'à l'embouchure du Hoang-ho.

Les Mongoloïdes s'étendent en dehors de l'Extrême-Orient ; ainsi l'on rattache à cette variété les Samoyèdes et les Finnois, mais la vraie patrie des Mongoloïdes est l'Extrême-Orient dont ils sont les seuls maîtres. Ainsi les Siamois, descendants d'une ancienne population Thai, mais fortement mélangés de Chinois, puis les peuples de l'Indo-Chine : Annamites, Cambodgiens, Laotiens, Tonkinois ; puis les Chinois eux-mêmes, les plus nombreux, ensuite les Japonais, les Coréens, les Mongols proprement dits et les Mandchoux.

d'un élevage voulus, mais elles se sont formées librement, et à la suite de causes qui sont encore inconnues ou du moins imparfaitement connues. Le sens du mot race, d'autre part, est tellement vague que les anthropologues qui ont employé ce mot pour désigner les variétés humaines n'ont encore pu se mettre d'accord sur leur nombre ; les uns divisent l'humanité en quatre races, plusieurs en dix ou en douze et même certains admettent plus de cinquante races différentes. — Lorsque pour établir des divisions, on se sert des caractères ethnographiques (mœurs et coutumes, langue, etc.), l'espèce humaine se partage en groupes ethniques.

Comme traits caractéristiques de toutes ces peuplades et plus spécialement de celles qui sont restées pures de tout mélange avec les Malais, les Dravidiens ou les Polynésiens, on cite la taille en général peu élevée, la brachycéphalie, les pommettes saillantes, la couleur jaune de la peau, la couleur noire des cheveux, et plus particulièrement la forme spéciale de l'œil : il est posé obliquement de sorte que son angle externe se trouve plus haut que son angle interne.

Ces caractères ne sont pas les seuls qui soient communs aux peuples de l'Extrême-Orient ; ceux-ci ont encore des ressemblances aux points de vue linguistique et sociologique. Certes il y a des différences, mais dans tout l'Extrême-Orient, les mœurs et les coutumes portent l'empreinte profonde des caractères qui apparaissent accentués chez les Chinois, la population mongoloïde la plus dense. Plus on se dirige vers le sud, plus l'influence indoue se fait sentir ; si, au Tonkin et en Annam, les coutumes chinoises sont observées dans leur pureté presque absolue, au Cambodge et au Siam, elles exercent une action beaucoup plus superficielle ; analogues, mais peut-être moins marquées, sont les différences entre les coutumes japonaises et les coutumes coréennes ou chinoises.

Au point de vue religieux, l'Extrême-Orient forme aussi un tout, car c'est le Bouddhisme qui est la religion dominante. Que nous aillions au Siam, en Indo-Chine, en Chine ou au Japon,

partout nous rencontrons le Bouddhisme avec des millions d'adeptes ; d'autres systèmes religieux ou philosophiques coexistent : au Japon le Shintoïsme, en Chine le Confucianisme et le Taoïsme, un peu partout des restes de religions plus anciennes.

Trois philosophies ou trois systèmes religieux existent d'une façon concomitante dans l'Empire du Milieu :

Le Taoïsme fondé par Lao-tse au vi^me siècle avant le Christ ; il a perdu sa grandeur première : Lao-tse enseignait qu'il faut rechercher la vérité pure et commander à ses passions pour obtenir après la mort une récompense et éviter le châtement de métempsychoses successives ; ses prêtres actuels, peu nombreux d'ailleurs, ne sont plus que des magiciens et des diseurs de bonne aventure.

Le Confucianisme est le système établi par Con-fou-tse qui se préoccupa surtout de faire respecter les usages qui constituaient chez les anciens le culte des morts.

Le Bouddhisme, ou système philosophique prêché par Bouddha dans l'Inde, s'introduisit dans l'empire chinois il y a 2200 ans environ, mais n'y conquist droit de cité qu'au vi^e siècle de notre ère et encore dut-il modifier sa doctrine, accepter toutes les croyances populaires, de sorte que le Bouddhisme chinois est assez différent du Bouddhisme singhalais ou indou.

On nous pardonnera cet exposé un peu détaillé des doctrines religieuses de la Chine ; elles ont

pour les Belges un intérêt spécial : la Chine est le seul pays de tout l'Extrême-Orient, où des missionnaires belges sortis de Scheut font œuvre de régénération morale, sociale et religieuse au prix de souffrances nombreuses, souvent couronnées par le martyre.

C'est aussi que je voudrais réfuter l'accusation que de nombreux journaux et de nombreux publicistes ont formulée contre les missionnaires catholiques, à savoir qu'ils auraient causé la révolte des Boxeurs par leur intolérance, leur maladresse, leur immixtion indiscreète dans les affaires chinoises et autres méfaits de ce genre.

Et d'abord, une simple constatation suffirait à prouver que les actes des missionnaires ne doivent pas être invoqués comme cause principale du mouvement boxeur : sur aucune des bannières ou affiches de ces révoltés, on n'a lu « Mort aux catholiques, Mort aux missionnaires », mais toujours : « Mort aux étrangers ». Une deuxième constatation qu'il importe de faire, c'est que la révolte des Boxeurs n'a pas commencé par la destruction des églises ou par le meurtre des chrétiens, mais par la destruction d'une voie ferrée et par le meurtre d'ingénieurs.

Si dans la suite les missionnaires et les chrétiens ont été attaqués, c'est parce que la liberté de religion n'existe pas en Chine, quoi qu'en aient dit certains auteurs.

Un précepte de Confucius porte : « Découragez, proscrivez les doctrines étrangères ; ainsi l'emportera la doctrine correcte ». Or, le confucianisme

est la religion officielle de l'Etat, la religion des lettrés et des mandarins de tout degré, et les anciens écrits abondent en conseils d'intolérance à l'égard des sectes et des religions étrangères. Un sage chinois n'a-t-il pas écrit : « Ceux qui gouvernent le peuple doivent rechercher d'un accord unanime l'orthodoxie du peuple. Et si ce désir l'emporte chez eux, ils ne peuvent pas négliger de bannir même les plus petites hérésies ».

Suivant la logique chinoise et la doctrine immuable de Confucius, le gouvernement chinois doit détruire toute doctrine religieuse qui n'est pas mentionnée dans les classiques ou que ceux-ci condamnent.

Les lois portées contre l'hérésie sont nombreuses et elles ont été renouvelées jusqu'en ces derniers temps ; les peines sont très fortes, depuis la strangulation et le découpage en morceaux jusqu'au bannissement, en passant par les coups de fouets ou de bambou. Plusieurs sectes furent, par ces moyens, anéanties à toutes les époques, notamment celles du Lotus blanc et de Ming-tsun.

Le Bouddhisme lui-même eut à souffrir de cette intolérance, et, en 1783 encore, un édit ordonna, entre autres, la destruction par les flammes des livres bouddhiques et la défense de suivre les préceptes de Bouddha. Le Taoïsme, plus rapproché du Confucianisme, fut moins inquiété, mais cependant son monachisme dut disparaître.

Cependant, dira-t-on, l'empereur entretient à ses frais des temples et des moines bouddhistes

et, par toute la Chine, les pagodes et les monastères se dressent.

Il faut d'abord constater que le nombre des « bonzeries » ou monastères est déterminé par la loi, qu'aucun Chinois ne peut devenir bonze ou moine de Bouddha sans l'autorisation de l'empereur, et que des mesures ont été prises pour empêcher cette religion de prendre trop d'expansion. Si le gouvernement ne l'abolit pas complètement et ne la chasse pas du pays, c'est qu'il risquerait en agissant ainsi et en appliquant à la lettre les édits et les préceptes des anciens, de faire naître un mouvement populaire contre lui.

Ceux qui ont lu des ouvrages sur la Chine savent ce qu'il faut entendre par le Feng-choui. Le Feng-choui est un ensemble de pratiques, un système philosophique qui tire ses origines du Confucianisme ou qui, du moins, ne lui est pas étranger ; il enseigne que la félicité d'une région, d'une ville, d'un village, d'une maison, dépend de la configuration des collines environnantes, du pays, du cours des fleuves et des rivières et que les hommes peuvent se rendre favorable la nature plus spécialement par la construction, à certains endroits, de monuments dans lesquels on abrite et on vénère des statues de dieux et de héros.

Ce système religieux et cette croyance à l'influence de l'homme sur les esprits des lieux, provoqua la construction d'un grand nombre de temples et de pagodes bouddhiques que le gouvernement n'oserait détruire, car tous les

malheurs qui fondraient sur la région seraient attribués par le peuple à cette destruction. Bien plus, les empereurs des dynasties les plus intolérantes ont fait édifier dans les environs de Pékin et dans la capitale même, des temples bouddhiques pour la protection du palais, de l'empire et de la famille impériale. D'autre part la population mongole est toute dévouée au grand lama, chef de la religion bouddhique réformée, et un ordre de ce lama suffirait pour soulever tous les Mongols. Aussi les empereurs se voient-ils obligés de protéger le lamaïsme : la dynastie actuelle a dû faire édifier deux temples pour les lamas au nord de Pékin.

L'intolérance du gouvernement chinois vis-à-vis des sectes religieuses s'attaque également au Christianisme ; de nombreux édits sont là pour l'établir et même, après que les puissances eurent obligé le Fils du Ciel à accorder la liberté de religion, les lettrés imbus des idées de Confucius continuèrent encore à exciter les populations contre les chrétiens.

La cause des persécutions récentes dont ont été victimes les chrétiens, ne doit pas être cherchée dans leurs prétendus crimes ou dans la conduite impolitique des missionnaires, mais dans l'intolérance aveugle de la classe dirigeante de la nation chinoise (1).

(1) J. J. M. DE GROOT, *Is there religious liberty in China?* (Mittheilungen du Séminaire pour l'étude des langues orientales de Berlin, 1902, pp. 103-151). — IDEM, *Sectarianism and religious persecution in China*, t. I, 1903 (Mémoires de l'Académie d'Amst-

Au point de vue politique, l'Extrême-Orient formait autrefois un seul Etat dont le chef suprême était l'empereur de Chine.

Les Chinois arrivèrent de l'ouest à une époque très reculée où les plaines du centre de l'Asie n'étaient pas encore des déserts ; l'humidité qui y régnait, rendait ce plateau central plus habitable et plus productif. De ce plateau, ils descendirent par la vallée du Hoang-ho ou fleuve Jaune vers les plaines basses où ils trouvèrent un sol très riche et très fertile ; ils s'y établirent et de là rayonnèrent de toutes parts, les accidents orographiques, comme les Nan-chan, ne pouvant empêcher leur diffusion. Dès avant le commencement de l'ère chrétienne, ils étaient maîtres de toute la Chine méridionale, avaient conquis le Yunnan, le Kwang-tung, le Kwang-si et commençaient la colonisation de l'île de Haï-nan ; puis ils étendirent leur domination sur la Mandchourie, la Corée au nord, sur les îles côtières à l'est, sur la presqu'île indo-chinoise au sud, sur le Tibet à l'ouest. Tout l'Extrême-Orient était réuni en un seul empire autocratique auquel commandait l'empereur de Chine.

L'Extrême-Orient formait donc, encore il y a quelques siècles, un tout compact, tant au point de vue géographique et ethnographique que religieux et politique ; sa civilisation était à son

terdam, classe des lettres). — L. DE LA VALLÉE POUSSIN, *La politique religieuse du Gouvernement chinois* (Mouvement sociologique, 1903, pp. 71-86).

apogée et dépassait de beaucoup celle dont jouissait l'Europe à la même époque.

Quelles furent les causes qui contribuèrent le plus puissamment à la création de cette civilisation? La cause principale doit résider dans le sol et les phénomènes qui en dépendent directement.

D'abord la nature du sol, très fertile surtout dans les plaines du Hoang-ho et du Yang-tsé-kiang, fertilité rendue plus grande encore par la périodicité des pluies qui amènent des inondations et un dépôt de limon excellent pour la culture. Les Chinois, lorsqu'ils occupèrent ces plaines, trouvèrent le riz croissant à l'état naturel dans les parties submergées tandis qu'une nourriture animale assez abondante leur était fournie dans les poissons faciles à saisir après le retrait des eaux. La culture du riz est rémunératrice, mais demande de grands soins; de là une propriété très divisée, un état social spécial basé sur une forte constitution de la famille et du village.

En fait, la Chine est le pays le plus décentralisé du monde. La population accorde très peu d'attention aux mandarins; tout ce qu'on leur demande c'est de ne pas intervenir dans les affaires locales que les intéressés entendent traiter eux-mêmes et directement. Chaque village est dirigé par un chef élu et par un Conseil composé des hommes les plus influents. Au-dessous de l'Etat, du district, du village, à la base même de la société, est la famille très autonome, à organisation patriarcale.

A la nature du sol vient s'ajouter sa configuration. D'une part les côtes ne présentent presque pas de golfes ou de baies et leur développement par rapport à la masse continentale qu'elles délimitent est très petit ; mais des fleuves larges et profonds rendent l'accès de l'intérieur facile et jouent le même rôle que les Méditerranée et les Baltique de l'Europe. D'autre part, tout l'Extrême-Orient est incliné vers l'est et la marche des peuplades qui l'envahirent se fit dans une direction est et sud-est. Ainsi la séparation entre la civilisation extrême-orientale et la civilisation occidentale asiatique, d'où est sortie la nôtre, se marqua de plus en plus, car l'attrait des pays riches de l'est entraînait les habitants des hautes vallées de l'Asie orientale loin des masses montagneuses et des déserts qui les séparaient de leurs frères d'Occident.

L'Extrême-Orient est alors un des deux centres civilisés du monde, possédant une civilisation supérieure et absolument différente de celle de nos ancêtres parce que sans contact avec elle.

Pendant que l'Extrême-Orient reste stationnaire, se complait dans l'immobilité, la civilisation occidentale fait des progrès immenses et les deux centres commencent à se connaître par des explorations telles que celles de Ruysbroek et de Marco Polo, par des missions religieuses telles que celles établies par les Pères de la Société de Jésus.

Le contact des deux civilisations devient chaque jour plus intime, mais le Chinois n'en

reste pas moins figé dans son immobilité, ne voulant rien voir, rien entendre, les yeux tournés vers le fameux Confucius, les oreilles ouvertes aux paroles des livres sacrés.

La décadence arrive alors ; les provinces éloignées se détachent peu à peu pour devenir indépendantes ou pour passer sous la domination des puissances européennes. Ainsi toute la rive gauche de l'Amour est placée sous le sceptre des Tzars ; le Japon, en peu d'années, constitue une puissance redoutable dans les eaux du Pacifique ; la Corée toujours tributaire en droit est ballottée entre l'influence russe et l'influence japonaise ; à l'ouest le Turkestan se détache de l'empire chinois ; au sud la Birmanie passe sous le protectorat anglais, le Siam est indépendant et la France met la main sur les pays indo-chinois et le Tonkin.

L'Extrême-Orient se morcelle, mais le centre reste entier ; cependant on l'attaque de tous les côtés à la fois.

Les Anglais qui lui avaient déjà pris Hongkong et y avaient fondé le port de Victoria, obtiennent des concessions à Canton, à Schanghai, à Han-kow et à Tien-tsin, puis s'emparent de Wei-hai-wei et du territoire de Kowloun en face de Victoria, enfin prétendent à une espèce de protectorat sur la vallée inférieure du Yang-tsé.

Les Russes s'avancent le long de la mer, de Nicolaiewsk vers le sud, fondent Vladivostok, menacent la Corée, puis s'établissent à Port-Arthur et tout récemment occupent la Mand-

chourie tandis que de grands avantages leur sont accordés au Tibet.

La France étend ses possessions d'Indo-Chine, établit solidement sa puissance au Tonkin, la renforce en Annam, au Cambodge, dans le Laos, menace le Siam d'une part et le Yunnan d'autre part, obtient des concessions à Canton, à Schanghai, à Han-kow et à Tien-tsin, se fait donner à bail Quan-chow-wan et se réserve des droits sur la Chine méridionale.

Les Allemands accourent à leur tour, obtiennent d'abord des concessions à Han-kow et à Tien-tsin, puis plantant l'aigle du Kaiser à Tsin-tau, établissent leur protectorat sur presque tout le Chan-toung.

Les Japonais combattent et détruisent les armées chinoises, et, malgré eux, doivent se contenter de Formose et de droits sur le Foh-kien.

On est alors bien près d'un partage de l'Extrême-Orient, car chaque grande puissance y possède un petit domaine qu'elle désire agrandir. Des difficultés nombreuses surgissent ; la révolte des Boxeurs n'a cependant pas pour résultat la désagrégation complète de cette contrée : la Chine ne sera pas partagée, mais les puissances européennes luttent toujours pour posséder la suprématie à Pékin.

Les deux pôles de la civilisation sont reliés : par le sud, de nombreuses lignes de steamers assurent des communications assez rapides entre l'Extrême-Orient et l'Europe, et les Russes viennent de terminer dans le nord une immense

voie ferrée qui met Pékin à quinze jours de Paris. La compénétration des deux civilisations se fait de plus en plus, très fortement sur les côtes, moins dans l'intérieur. La Chine commence à évoluer, lentement il est vrai, mais elle sort cependant de son immobilité : dans les grands ports sur les côtes, à Hankow, à Canton, à Pékin, le blanc n'est plus un inconnu ; les produits européens arrivent dans l'intérieur, en même temps que les missionnaires régénèrent la vieille Chine.

Quel sera le résultat de la compénétration de ces deux civilisations si hétérogènes ? Il serait difficile de le prévoir exactement ; toutefois on peut croire que la civilisation jaune se modifiera et se rapprochera peu à peu de la nôtre qui, plus avancée, supérieure, doit l'emporter.

Pour pouvoir lutter contre nous avec quelque chance de succès, la Chine possède deux moyens qu'on a résumé sous le titre de péril jaune, péril économique et péril militaire, mais ni l'un ni l'autre ne sont à craindre.

Le Chinois abhorre l'armée qu'il considère comme une institution de troisième ordre ; jamais la Chine ne fera une grande puissance militaire. Certes à Wutchang, par exemple, de nombreux Chinois sont exercés à l'européenne ; là et dans d'autres endroits, nous les avons vus manœuvrer avec une correction digne d'éloges, mais il est douteux qu'ils puissent résister à une armée européenne. En tout cas, il leur faudra des décades pour arriver à pouvoir mettre en lignes

d'excellentes armées, bien aguerries, conscientes de leur devoir et conduites au feu par des chefs expérimentés. D'ici là, la Chine aura appris à connaître mieux l'Europe; elle aura abandonné ses anciens errements. Et déjà elle commence à graviter dans l'orbite de la civilisation européenne et à se transformer à son image.

Il ne faut pas perdre de vue que le peuple chinois est progressiste, plus que son cousin le japonais.

Le péril économique n'est guère plus sérieux. Si la grande industrie se développe en Chine, elle n'arrivera que dans de nombreuses années à pouvoir lancer sur le marché mondial tous les produits qui, actuellement, sont importés chez elle; et alors il est certain qu'elle aura de nouveaux besoins qu'il faudra satisfaire. On fait souvent état du salaire dérisoire payé aux ouvriers jaunes, mais ce salaire s'élèvera ainsi que cela se voit déjà à Schang-haï ou sur la ligne du chemin de fer Pékin-Hankow; l'ouvrier gagnera plus, dépensera plus, se créera de nouveaux besoins. L'exemple du Japon, d'ailleurs, n'est-il pas probant? Dans ce pays, la main-d'œuvre était autrefois à aussi bon marché qu'en Chine; aujourd'hui les salaires sont presque aussi élevés qu'en Europe et les importations n'ont pas diminué.

Le péril économique n'est pas à redouter ni maintenant, ni dans l'avenir, ce qui ne veut pas dire que nous devions nous désintéresser de ce qui se passe en Extrême-Orient. Au contraire. Nous voyons les Etats européens chercher partout des

débouchés pour leurs produits : l'Allemagne s'est créé un empire colonial, la France augmente le sien, l'Angleterre vient d'agrandir ses possessions sud-africaines. Le commerce prend partout plus d'importance.

La Belgique ne doit pas rester en arrière, et, sans vouloir faire des conquêtes par les armes, il faut que nous sachions, au point de vue économique, conquérir une place digne de notre activité industrielle et commerciale. L'Extrême-Orient nous est large ouvert.

Et déjà nous y occupons une situation enviée : au Siam, un certain nombre de Belges aident le Roi à rendre la justice meilleure et sont ses conseillers en matière législative ; en Indo-Chine, nos étudiants pourront, dans des conditions très avantageuses, continuer leurs études à l'École française d'Extrême-Orient créée depuis quelques années à Saïgon ; au Japon, nos produits sont connus et appréciés ; en Sibérie, si nous le voulons, nous ne tarderons pas à aider les Russes dans la colonisation et l'exploitation de cette vaste contrée. En Chine aussi et surtout, nous pouvons et devons développer notre influence et agrandir notre rôle.

L'esprit d'initiative de notre Roi, ses larges vues, nous ont valu dans l'Empire du Milieu de beaux avantages qui ne sont, espérons-le, qu'un brillant début.

Ces avantages consistent en concessions de chemin de fer : la ligne Pékin-Hankow a pour direc-

teur général un Belge, s'établit avec des capitaux belges et français, est construite en grande partie par des compatriotes. Cette ligne est appelée à un grand avenir : elle traverse un pays très peuplé et relie Pékin à la capitale commerciale de la Chine centrale, Han-kow. Elle sera continuée vers le sud par une autre ligne, de Hankow à Canton, laquelle sera presque toute entière une entreprise belge.

Ce sont aussi des Belges qui dirigent les hauts-fourneaux de Han-yang, près de Han-kow, lesquels doivent fournir au Péhan les rails nécessaires.

Ce sont encore des Belges qui président à l'exploitation des mines de charbon très riches de Kai-Ping.

Ce sont des Belges, enfin, qui évangélisent la Mongolie et le Kan-sou ; ce sont les Pères de Scheut qui se dévouent et renoncent à tout pour rendre ces Mongols participants des lumières de l'Evangile, pour les introduire à une vie nouvelle et supérieure.

Au point de vue commercial, nous sommes — il faut savoir l'avouer — en retard : les maisons belges établies en Chine sont peu nombreuses, mais il est certain que la création d'une banque belge en Chine et l'établissement d'une marine marchande belge imprimeraient à notre commerce, dans ce pays, plus d'essor et plus d'extension.

Enfin, deux territoires ont été acquis par des Belges et deviendront probablement des concessions : l'un est à Tien-tsin en aval de la concession russe ; l'autre à Han-kow, tout proche de la gare maritime du chemin de fer Pékin-Hankow, et en

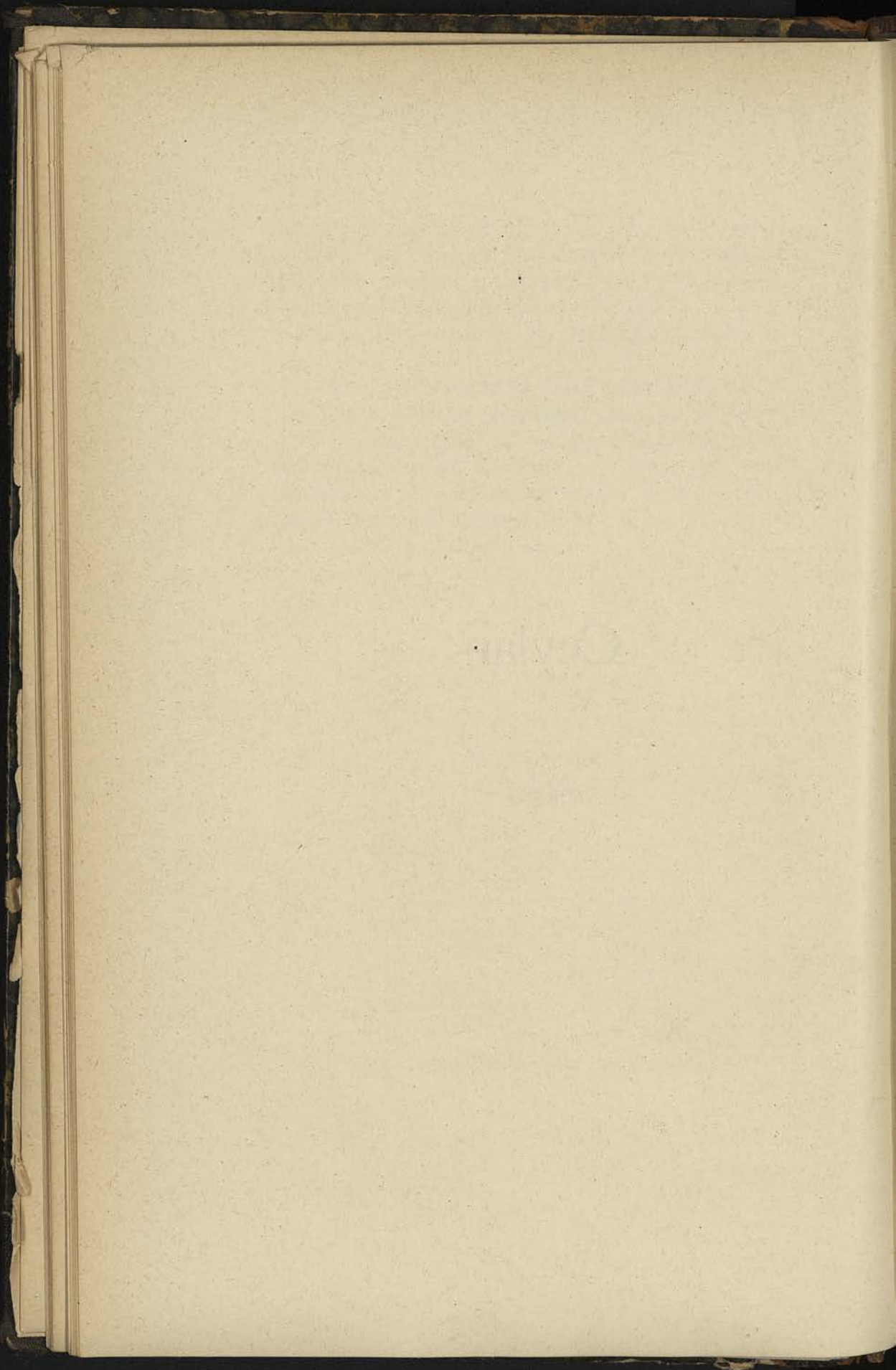
face de la gare du chemin de fer Hankow-Canton.

Tout cela, et en outre quelques concessions de mines en Mongolie, de lignes vicinales dans les environs de certaines grandes villes, etc., forme un ensemble et montre que la Belgique veille et agit.

Il est à espérer que la jeune génération saura profiter de tous ces avantages, que les enfants les plus intelligents de la Belgique n'hésiteront pas, si l'occasion s'en présente, à s'expatrier, sans craindre ni les longues traversées, ni les climats étrangers, pour étendre au loin le bon renom de leur patrie, petite mais enviée.



Ceylan





Ceylan

PARTI de Marseille le dimanche 2 décembre 1900 à 4 heures du soir, à bord du *Poly-nésien*, des « Messageries Maritimes », je goûtai toutes les douceurs d'une navigation paisible sur la bleue Méditerranée.

Le 3, vers 11 heures, passage du détroit de Bonifacio, entre les côtes dentelées de la Sardaigne et de la Corse. Le 4, au matin, nous laissons à notre droite la classique Sicile et le jeudi 6 à 10 heures du soir, première escale : Port-Saïd.

Il fait nuit. Mais la curiosité l'emporte, ques-

tion d'entrevoir sur un fond de soir cette ville qu'il faudra quitter demain matin dès 5 heures.

Quelle ville ! Les rues larges comme des avenues sont bordées de maisons à style uniforme et sans caractère ; une population cosmopolite et multicolore s'y démène : c'est un bizarre mélange de toutes les variétés humaines de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe : des Arabes et des nègres, des Turcs et des Persans, des Grecs et des Italiens, d'autres encore dans les costumes les plus variés. Dans leurs mains sales, des gamins viennent m'offrir en vente des allumettes ou d'autres menus objets, et leur « Achetez, monsieur » est couvert par les nazillards « Entrez » des marchands sortis de leurs bazars. De quelques cafés sortent des bouffées de musique à déchirer les oreilles. On dirait que la population de Port-Saïd a pris, de toutes les nations européennes, asiatiques et africaines, avec lesquelles elle a été en contact ou dont elle descend, tous les vices et toutes les turpitudes.

Peut-être, de la ville, n'ai-je vu que le moins joli ; peut-être qu'en plein jour, je l'eus trouvée plus belle ; elle compte, j'espère, des quartiers plus convenables, que je n'ai pu voir ; mais tel qu'il m'apparut, son visage cosmopolite était laid, d'une laideur à faire fuir.

Le lendemain soir, escale à Suez ; hélas, sans permis de descendre ! Voici la mer Rouge ; les voyageurs vers l'Extrême-Orient en redoutent toujours plus ou moins la traversée, mais elle s'effectue agréablement et sans incident : de

jour la chaleur est forte, mais les nuits restent fraîches.

Le 11 décembre, traversée du détroit de Bab-el-mandeb et entrée dans l'Océan Indien. Brusquement, la chaleur augmente, la mer devient par moments mauvaise et on soupire d'impatience vers les cimes élevées de Ceylan la belle.

Enfin, le lundi 17 décembre à 11 heures du matin, le *Polynésien* fait son entrée dans le port de Colombo, par un temps sombre qui couvre la côte d'un voile épais : nous n'apercevons la terre qu'à proximité du rivage. A midi, je descends et me fais conduire par une de ces légères voitures ou pousse-pousse, tirée par un Tamoul, au Galle Face Hotel, nouvellement restauré et situé près de la mer, en dehors des quartiers commerçants et indigènes.

Dès que la température s'est adoucie, — à 4 heures, on compte 29° à l'ombre —, je loue un djinrikscha et en route pour une course d'orientation dans la ville ! Je parcours les différents quartiers ; d'abord celui des Européens dont les bungalows, enfouis sous l'ombre de grands arbres d'un vert admirable, sont disséminés le long d'avenues magnifiques ; ensuite la « Pettah » ou ville indigène aux rues étroites, aux maisons sans étage, serrées les unes contre les autres et où grouille une population dense.

Je m'arrête quelques instants au marché, où j'ai l'occasion d'examiner les différents types

et les diverses variétés humaines qui peuplent Colombo.

Il y a les Singhalais de la plaine dont les cheveux, ramassés en chignon au dessus de la tête, sont retenus par un peigne en écaille de tortue, de sorte que, vus de dos, ils ressemblent à des femmes ; les Singhalais de l'intérieur ne portent pas ce peigne étrange. Il y a les Tamouls, de stature plus petite, aux membres plus forts, à la tête en partie rasée et à peine vêtus ; les femmes tamoules sont reconnaissables aux ornements qu'elles portent, notamment dans le nez. Il y a les « Moors » ou Mahométans, qui monopolisent, peut-on dire, le commerce de détail. Il y a les Eurasiens ou fils de Singhalais et d'Européens au teint brun, plus clair que celui des Tamouls. Enfin, quelques Malais ; des Afghans et des Persans peu nombreux, mais bien caractérisés ; des Chettys ou Indiens remarquables par les lignes blanches qui traversent leur poitrine ou rayent leur front.

Le 18, dans la matinée, après avoir ramené au navire des compagnons de voyage qui se rendent en Australie, je visite le port de Colombo qui ne sera complètement aménagé que dans cinq ans et auquel on travaille depuis plus de vingt ans ; quand les jetées seront terminées, le port aura près d'un mille carré de superficie.

L'attention y est spécialement attirée par les embarcations de Malais, qui conduisent à bord les voyageurs et les amènent à terre ; elles sont faites d'un tronc d'arbre creusé, dont la stabilité

est assurée au moyen d'un autre tronc plus petit flottant à distance et qui est attaché au premier par des traverses.

Voici une embarcation plus simple encore : ce sont trois poutres assujetties sur lesquelles une famille prend place : tous rament au moyen de planchettes ou de troncs de bambou sciés par le milieu ; arrivés près d'un navire, les Malais chantent et se précipitent à l'eau pour en retirer les pièces de monnaie qu'on leur jette.

Je vais ensuite dans le quartier commerçant retenir dans une agence de bateaux, une place sur un navire qui partira de Colombo pour Singapour vers le commencement de janvier. L'après-midi, visite au consul de Belgique : M. Redemann me donne, avec une amabilité charmante, les renseignements que je désire.

Le lendemain 19, je fus à l'archevêché pour présenter mes devoirs à Monseigneur Mélizan, auquel avait bien voulu me recommander un ami commun ; la conversation fut des plus intéressantes. L'éminent prélat m'aida à tracer un plan de voyage à l'intérieur de l'île de façon à perdre le moins de temps et à voir le plus de choses possible. Voici les étapes principales : le 22 à Polgahawela, le 23 à Kegalle, le 24 à Kandy, le 26 visite au gouverneur et loger à Matalé, le 27 voyage en mailcoach de Matalé à Anuradjapura, le 28 visite d'Anuradjapura, le 29 retour à Kandy, le 30 à Colombo, le 31 à Maggona et à Pointe de Galle, le 1^{er} janvier à Colombo et le 2 départ pour Singapour. Dans la suite, ayant

obtenu des renseignements plus détaillés au sujet d'Anuradjapura, vu le peu de temps que j'avais à ma disposition et les pluies qui étaient à craindre pendant cette excursion, je biffai de mon itinéraire ce voyage très intéressant pour l'archéologue, mais que je pouvais remplacer avantageusement au point de vue de mes études ethnographiques.

La soirée du 19 se passe à l'Institut Saint-Benoît dirigé par les Frères des Ecoles chrétiennes. Nosseigneurs Mélizan et Joulain, ce dernier évêque de Jaffna, présidaient la distribution des prix aux élèves. Ceux-ci, au nombre d'environ 600, sont presque tous des burghers ou descendants de variétés asiatiques et d'Européens ; ils terminent leurs études moyennes à Colombo et font leurs études supérieures en Angleterre ; ils ont le regard éveillé et intelligent, la peau brune ou basanée.

Le matin du 20 est consacré au musée de Colombo, vaste édifice en style renaissance anglaise, devant lequel s'élève la statue du gouverneur Grégory ; ce musée important est érigé dans le faubourg élégant appelé Cinnamon Gardens.

Le rez-de-chaussée comprend plusieurs salles : dans l'« Antiquities Room », des pierres sculptées, dont quelques-unes très remarquables, provenant des anciennes villes de l'île : Polonnaruwa et Anuradjapura ; des bronzes trouvés à Munisseram et à Kurunegala et une partie de la collection ethnographique ; dans la vérandah

occidentale des pierres avec inscription, choisies soigneusement pour montrer les variations de l'écriture singhalaise depuis le II^e siècle de notre ère ; dans la « Ceylon Products Room », des travaux d'indigènes : bijoux, poteries, instruments de musique, masques pour la danse du diable, modèles de pêcheries de perles, des objets envoyés par le sultan des îles Maldives, etc., des produits de l'île, notamment de tout ce que les indigènes tirent du palmier. Le cocotier joue un grand rôle dans la vie du Singhalais et, en général, de tous les habitants des plaines tropicales. L'indigène de Ceylan tire de sa sève distillée une liqueur agréable ; il en a besoin encore pour la préparation du « curry », plat de chaque jour ; le lait extrait de la noix de coco est un breuvage rafraîchissant ; le bois et les feuilles fournissent tout ce qui est nécessaire pour construire une maison : poutres, chaume du toit, cloisons et fenêtres ; enfin avec la fibre, on fabrique des cordes et des filets de pêche.

Dans la grande salle, ou « hall », des sculptures sur ivoire, des statues de Bouddha, des spécimens de thé, de café, de tabac, de paddy, de riz et d'autres produits agricoles. Enfin, la salle de lecture de la bibliothèque et la bibliothèque elle-même assez bien fournie de livres appartenant au gouvernement et à la « Ceylon branch of the royal Asiatic Society ».

La collection ethnographique gagnerait à être réunie : actuellement elle est dispersée en diverses salles ; loin d'être complète, elle ne présente

qu'un intérêt médiocre. Citons cependant les masques usités dans les danses grotesques organisées pour chasser la maladie du corps d'un moribond, des instruments de musique, des modèles de chars et de bateaux fabriqués par les indigènes, des poteries en usage chez les gens de classe inférieure, des vases de Matara et des terres cuites peintes de Kandy ; enfin des représentations en grandeur naturelle de hauts personnages kandyens en costume d'apparat ; puis celles d'un homme et d'une femme veddahs.

Au premier étage, on admire la collection zoologique très riche et très intéressante, surtout pour l'étude des poissons et des insectes de l'île.

Après une enquête ethnographique détaillée, visite à l'asile des Petites Sœurs des Pauvres, où deux sœurs me furent présentées que je reconnus tout de suite pour des compatriotes à l'éclair de joie qui passa dans leur regard quand je leur parlai du pays natal. C'était le moment du repas des vieux et je pus à l'aise les observer mangeant leur riz assaisonné de curry.

L'après-midi se passe à compléter la connaissance que j'avais ébauchée précédemment des quartiers de la ville.

Visite de quelques monuments, églises catholiques et anglicanes, mosquées, temples indous et bouddhistes, marchés et rues principales.

La chaleur devient chaque jour plus intolérable, surtout entre 11 heures du matin et 3 heures de l'après-midi ; le soir, en général, notamment

quand la brise de mer se fait sentir, la température est plus agréable.

Le 21, travail à la bibliothèque du musée de Colombo et visites d'adieu.

Le 22, départ pour Polgahawela où j'arrive à 4 heures de l'après-midi. Dans le char-à-bancs où je grimpe, le siège est réservé au postillon et aux Européens. Le tarif de ces malle-postes est étrange : Européens, 2 roupies ; burghers, 1 roupie ; native gentleman, 1 roupie ; autres voyageurs, 75 cents. Les voyageurs sont donc divisés en quatre classes : les Européens, qui ont le droit de s'asseoir sur le siège près du cocher, où l'on n'est guère mieux qu'ailleurs ; les burghers ou métis et les « messieurs indigènes » ou Singhalais portant sandales ou souliers — ils les cachent souvent pour se faire ranger dans la dernière catégorie et épargner 25 cents — et les autres, c'est-à-dire les Singhalais, les Tamouls, les Parsis, les Malais, les Chettys, etc.

Mais la malle ne part pas, et il faut attendre pendant près d'une heure ; les indigènes ne semblent nullement pressés ; ils ne connaissent pas la valeur du temps et ne s'inquiètent guère de l'heure exacte. Je me promène dans la seule et unique rue de Polgahawela ; je dis rue, j'exagère : les trottoirs sont inconnus, de même que les rigoles et les canaux ; les habitations ne sont que des maisonnettes sans étage, placées à la file le long de la route, identiques dans leur architecture primitive.

Là, un salon de coiffure : comme meubles, une natte par terre ; comme glaces, un vulgaire miroir en métal blanc poli ; comme ustensiles une paire de ciseaux et un rasoir ; comme linges, rien du tout ; ni savon, ni chaises ; du reste, le coiffeur s'assied les jambes croisées sous lui ; le patient, c'est-à-dire celui qui veut se faire raser, s'assied de la même façon en face, et tandis que le coiffeur fait sa besogne, l'autre passe le temps à s'admirer dans le miroir. Le travail du coiffeur n'est pas chose aisée, car il doit raser chacun selon sa caste, raser plus ou moins d'espace sur le devant de la tête, raser sous les bras et la poitrine.

Ici, un marchand de bétel, cette mixture que les Singhalais mâchent toute la journée et qui leur donne une salive rouge et abondante.

Plus loin, un Mahométan accroupi au centre de sa boutique, attendant le client.

De l'autre côté, le même spectacle, et au milieu de la rue, des femmes au torse à peu près nu, des enfants sans le moindre costume.

Les mœurs sont en général très relâchées et cela se comprend : toute la famille et quelquefois plusieurs familles vivent pêle-mêle dans une hutte où ils trouvent à peine la place nécessaire pour se coucher. Les jeunes filles restent rarement vierges et les filles mères ne sont pas rares ; ceci d'ailleurs, ne tire pas à conséquence, paraît-il, au point de vue de leur considération.

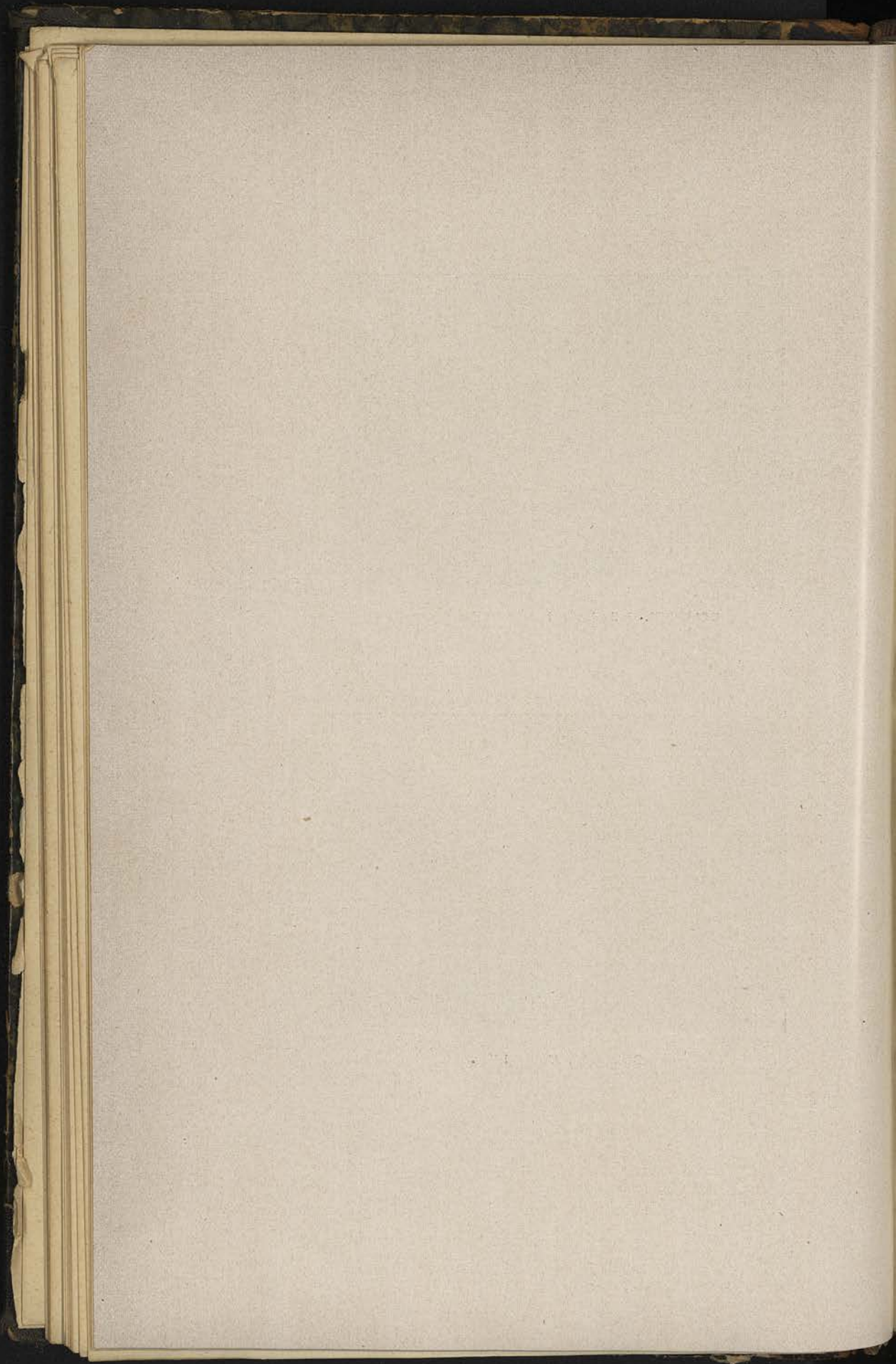
Enfin le *coach* se met en route et le voyage dure près de deux heures ; la route est magnifique



COLOMBO. - Asile des Petites Sœurs des Pauvres.



COLOMBO. Temple indou.



et c'est une fête pour les yeux ; nous passons des rivières, longeons des ravins, traversons des forêts et des jungles où surgissent des huttes de Singhalais et des bungalows. Nous suivons une route tortueuse à montées fortes et descentes rapides et les deux vieux chevaux qui traînent le coach ont encore le courage, grâce aux coups que leur administre le cocher, de courir sans désemparer.

Arrivé à Kegalle à la tombée de la nuit, je suis reçu par le révérend Père Stache, qui me conduit à la Mission, où ne tarde pas à arriver un autre compatriote, le révérend Père Neut, et la soirée se passe on ne peut plus agréablement ; on parle de la patrie....

Le lendemain dimanche, grand'messe en l'église catholique où de nombreux fidèles singhalais, tamouls et burghers sont réunis et chantent des prières et des cantiques en langue singhalaise. Après la messe, visite à l'hôpital érigé sur le flanc d'une montagne par le gouvernement de l'île ; il est petit, mais bien tenu. L'après-midi, promenade au village ou mieux dans la petite ville : on m'y fait voir une maison tamoule type et une exploitation de thé, quelques objets de fabrication singhalaise conservés dans un petit musée à la maison communale : ce sont des bâtons ronds enjolivés de peintures rouges, jaunes et bleues, des charrues et autres ustensiles en miniature. L'excursion se termine par le tour de la ville en charrette attelée de deux bœufs conduits par un Tamoul.

Le lendemain 24 décembre, je quitte les bons Pères, qui m'ont libéralement donné, outre leur cordiale hospitalité, des renseignements précieux sur la contrée. Je refais très agréablement, grâce à la fraîcheur relative de la matinée, le trajet de Kegalle à Polgahawela d'où le train doit me conduire à Kandy.

Ce trajet est de toute beauté ; la voie ferrée doit s'élever à près de 1200 pieds par des côtes quelquefois très rudes et en contournant des montagnes. A environ 200 mètres en-dessous de la voie s'étendent des rizières placées en gradins et formant de véritables marécages dans lesquels pataugent les coolies employés à la culture du riz. A côté, la jungle et la forêt sauvage avec ses grands arbres, ses immenses palmiers et ses bambous géants, ses plantes grimpantes et ses arbrisseaux qui forment un fouillis inextricable, repaire de bêtes féroces et de serpents venimeux. Au loin de hautes montagnes dont la cime se perd dans les nuages ; deci, delà, une cabane de Singhalais, des rivières, des chutes d'eau. Le panorama qui se déroule devant les yeux du voyageur est imposant, et cette flore tropicale est si belle !

De temps en temps des spectacles étranges arrêtent les yeux et les détournent de l'admirable nature : dans une rivière une trentaine de buffles cherchent en s'enfonçant dans l'eau un peu de fraîcheur et un abri contre la piquûre des insectes ; une femme singhalaise qui vient de laver son pagne dans un marécage, attend patiemment

dans l'eau que sa loque soit séchée au soleil ; et le long de la voie des indigènes regardent avec étonnement passer le train qui roule.

A midi, j'arrive à Kandy, la capitale de l'ancien royaume singhalais qui dura jusqu'au commencement de ce siècle. Comme mon séjour ici sera forcément court, je profite de l'après-midi pour aller présenter mes lettres de recommandation au capitaine Gooch, aide de camp de S. E. sir Ridgeway, gouverneur de l'île, et pour faire visite à son Eminence le légat apostolique Monseigneur Zaleski qui habite un charmant bungalow, d'où il domine le lac. M^{sr} Zaleski qui a publié un ouvrage sur Ceylan et les Indes, m'a reçu fort aimablement : pendant plus d'une heure, j'ai été sous le charme de sa conversation simple et distinguée.

Pour clôturer cette première journée, je vais saluer mes compatriotes, Pères de la Société de Jésus, qui ont la direction du séminaire d'Ampitiya, non loin de Kandy ; j'y fais connaissance, entre autres, du Père Van der Aa, auteur d'une série de lettres intéressantes sur l'île de Ceylan, réunies aujourd'hui en volume.

Le jour de Noël, la messe est chantée, à la Cathédrale, par M^{sr} l'évêque de Kandy ; l'église est assez belle, d'une beauté simple ; la plupart des fidèles sont des burghers en costume européen, des Singhalais ou des Singhalaises en robe de toile blanche ou de soie ; quelques Tamouls aussi plus pauvrement habillés. Dans le temple, pas de chaises ; quelques bancs seulement dont les

indigènes ne font guère usage ; ils se mettent à genoux sur le sol recouvert d'une natte, ou bien s'assoient sur leurs talons ou, plus simplement encore, par terre. L'après-midi, nouvelle excursion à Ampitiya et visite complète du séminaire construit par les soins de M^{sr} Zaleski pour la formation de prêtres tamouls et singhalais sous la direction de jésuites belges.

De l'ancienne capitale de l'île, je n'ai encore vu, bien que j'y sois depuis près de deux jours, que la grande voie de communication qui de la gare longe le lac et conduit vers Ampitiya. Je réserve pour la journée du 26 décembre la visite de la ville indigène, de ses rues peu nombreuses mais animées par une activité commerciale considérable, de ses larges avenues le long du beau lac, et du célèbre temple où serait conservée, comme une insigne relique, une dent du fondateur de la religion bouddhique, dent que le roi de Siam malgré toutes ses offrandes et ses cadeaux ne put voir ; la partie la plus intéressante de ce temple est la bibliothèque où sont conservés d'antiques manuscrits exceptionnellement importants. L'après-midi, je me rends avec le Père Stache, au jardin botanique de Parade-niya, célèbre pour ses arbres magnifiques et son étonnante disposition : ce n'est pas un jardin botanique créé de toutes pièces, mais une forêt vierge à travers laquelle on a tracé des routes carrossables et dont on a discipliné la luxuriante végétation.

La flore tropicale, si opulente et si variée, se

présente là dans toute sa splendeur : palmiers au tronc nu surmonté d'un gai panache, bananiers aux feuilles larges abritant de jeunes plants, bosquets de bambous dont les hautes tiges se mirent dans l'eau claire d'un petit lac, énormes ficus soutenus par des racines immenses rampant à fleur de terre. Que sont à côté de tous ces arbres de la zone torride les plus beaux spécimens de nos régions tempérées ? Et sous leurs frais ombrages s'épanouissent les jolies fleurs des orchidées.

A 5 heures, Lady Ridgeway reçoit ; j'eus l'honneur d'une longue conversation avec son Excellence le Gouverneur, très entouré, qui voulut bien annoncer mon arrivée au commandant du camp où étaient retenus prisonniers cinq mille Boers. Renseignements pris au sujet du voyage projeté à Anuradjapura, j'avais en effet conclu que mieux valait le remplacer par une visite de Nuwara Eliya et du camp de Diatalawa.

Dès 7 heures du matin, le 27 décembre, le train quitte Kandy avec de nombreux voyageurs et me dépose à Nanu-Oya vers une heure de l'après-midi, d'où il faut près d'une heure de voiture pour atteindre Nuwara Eliya, endroit charmant choisi par les Anglais de Colombo pour y passer la saison chaude ; l'altitude de cette petite ville, récemment fondée, est de 2000 mètres. Et c'est avec plaisir que l'on s'y chauffe le soir à un bon feu de bois et que le lendemain matin on aperçoit les prairies couvertes de gelée blanche.

Le voyage de Kandy à Nanu-Oya est encore

plus pittoresque que celui de Colombo à Kandy et il y a lieu d'admirer la hardiesse des ingénieurs qui ont osé accrocher une voie ferrée aux flancs de montagnes abruptes et la faire serpenter au bord de ravins profonds. Peu à peu, à mesure qu'on s'élève, les arbres des tropiques disparaissent, les bouleaux, les sapins, les chênes remplacent dans la forêt les hauts palmiers et les gigantesques bambous; les rizières se font plus rares, et plus nombreux deviennent les estates ou champs de culture du thé. Le paysage est autre, mais non moins grandiose. Malheureusement nous entrons dans les nuages que le vent entasse contre les montagnes et une pluie fine ne cesse de tomber. Triste soirée !

Mais le temps se rassereine le lendemain : excursionnons au parc botanique de Hagkalla, jardin d'expériences où se retrouvent la plupart des plantes et des essences de la Belgique, car à une altitude aussi élevée, les nuits d'hiver sont souvent froides. En certains endroits, ce jardin est d'une allure superbe quoique les arbres majestueux de la plaine fassent presque complètement défaut ; et puis, quelle vue ravissante sur les vallées qui fuient à l'infini et les montagnes dont la cime se cache dans les nues ! Au retour, je visite plusieurs champs de thé et m'intéresse spécialement à la cueillette faite par des femmes tamoules conduites comme des esclaves par un gardien de leur race qui ne leur ménage pas les coups de bâton.

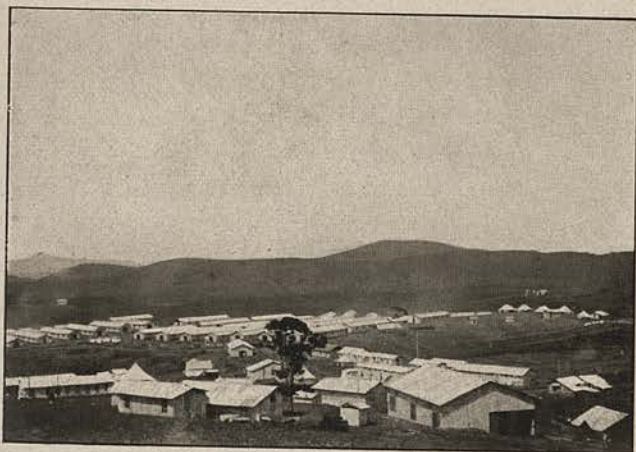
Le samedi 29 décembre, départ de Nuwara Eliya, à l'aube, en compagnie du Père Stache ; nous nous rendons à pied à la gare de Nanu-Oya (près d'une lieue et demie de marche). Le thermomètre marque à peine + 5°. A Nanu-Oya, nous prenons le train pour Diatalawa et ce trajet présente plus d'intérêt encore que celui de Kandy à Nanu-Oya : la voie ferrée s'élève d'abord à plus de 2200 mètres au-dessus du niveau de l'océan, puis arrivée au haut des montagnes qui forment une ligne de faite, elle contourne une immense cuve bosselée de montagnes plus petites et entrecoupée de vallons et de ravins. A l'extrémité opposée s'étale, mais bien bas, le camp des Boers que de loin on est tenté de prendre pour un lac à cause du reflet de ses toits en tôle galvanisée. Le chemin de fer ne fait plus cinquante mètres en ligne droite ; je n'ai jamais vu tant de zigzags, tant de tunnels, tant de ponts dont plusieurs très longs sont en courbe au-dessus de ravins sans fond. Le camp qui s'apercevait au loin ne semblait plus à grande distance et cependant il faut plus de deux heures pour l'atteindre. Arrivés à midi à la gare de Diatalawa, nous nous acheminons, sous un soleil de plomb, vers le camp, dont les casernes, au toit entôlé, étincellent au soleil. Un poste de garde à la première enceinte tracée par un sillon nous arrête et nous recevons, peu après, un laissez-passer qui avait été déposé à la gare par le commandant du camp en suite de l'ordre lui donné par son Excellence le Gouverneur. Munis de ce laissez-passer, nous

franchissons la première enceinte et une grand'route nous conduit au bureau du commandant : à gauche et à droite, ce ne sont qu'échoppes en planches, bâties par des Musulmans et par des Singhalais pour vendre aux prisonniers et aux soldats qui en ont la garde, des marchandises de toutes espèces. Sur deux collines sont étagées les casernes des troupes anglaises.

Aussitôt que nous nous présentons chez le commandant, nous sommes cordialement reçus et autorisés à visiter le camp sous la conduite d'un sous-officier très aimable qui nous donne tous les renseignements désirés, mais qui, fidèle à sa consigne, ne permet pas de lier conversation avec les Boers. Nous pénétrons dans la deuxième enceinte divisée en deux parties, le camp nord et le camp sud, entourées de fils de fer armés de pointes pour empêcher les évasions.

Le camp est formé de longs baraquements ; chaque « barrack » peut contenir soixante hommes et est précédé d'une cuisine ; les prisonniers préparent eux-mêmes leur nourriture et reçoivent chacun par jour une livre et demie de viande, deux livres de pain, des légumes et du riz. Ils ont l'air bien portant en général ; ils paraissent de forts et solides gaillards ; mais ils sont tristes et moroses : ils soupirent après la liberté dont voilà six mois qu'ils sont privés. Parfois père, fils et petit-fils se sont retrouvés ici, mais la mère et les sœurs sont absentes.

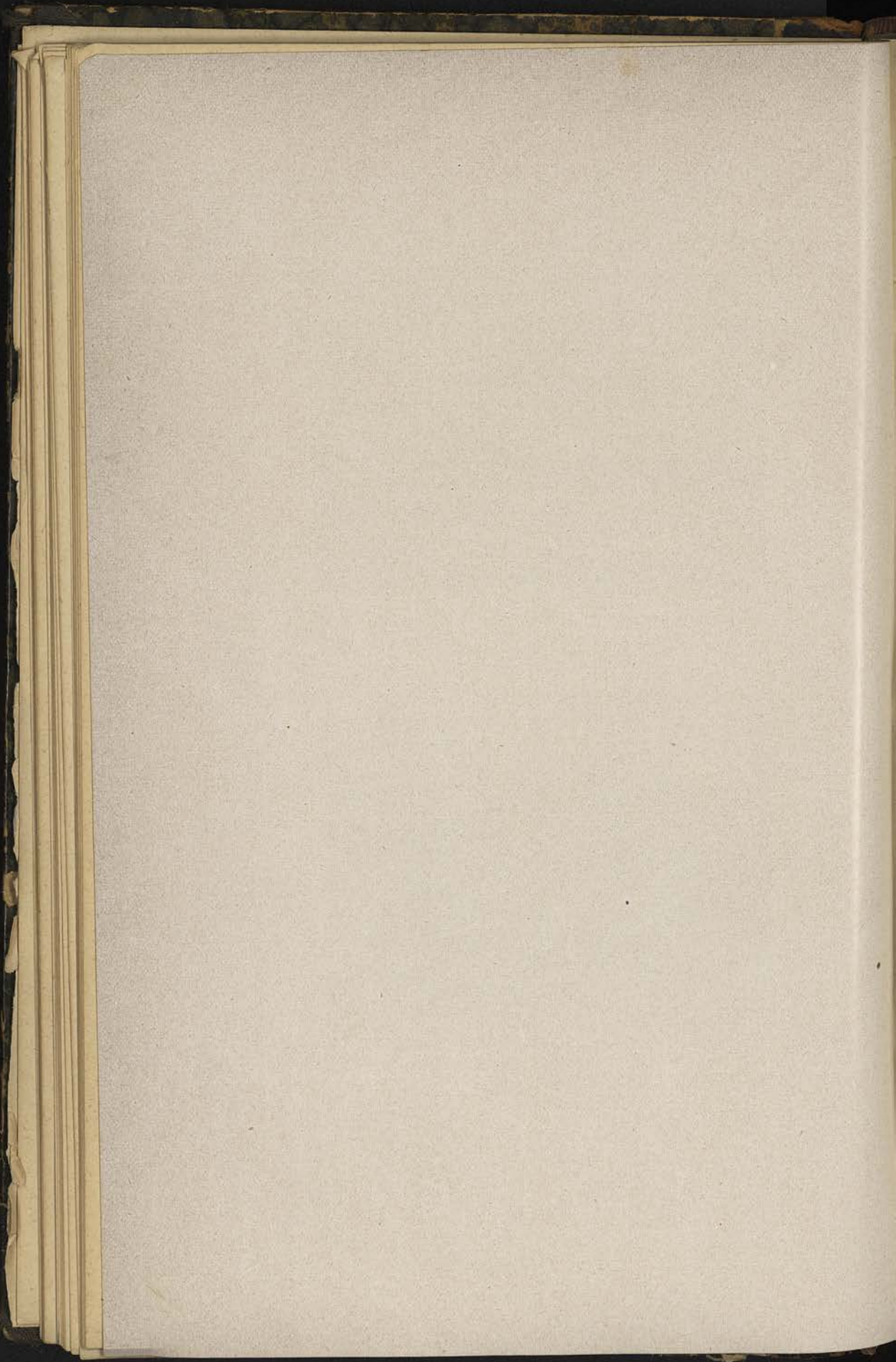
Nous parcourons tout le camp du nord, et c'est partout la tristesse morne. Le camp du sud



DIATALAWA. Le camp des Boers prisonniers de guerre.



KEGALLE. Voiture des missionnaires belges.



est mieux aménagé ; des Boers y ont établi des échoppes et vendent des photographies, des cartes postales, de la bière, des cigares, etc. Plus loin, des tentes blanches servent de demeure aux généraux boers Olivier, Krantz et aux officiers qui dînent chaque jour avec les officiers anglais et ont souvent la permission de venir à Colombo ou à Kandy pour y passer quelques jours, en liberté sur parole. Plus loin, une énorme salle, servant en temps ordinaire de salle de lecture, se transforme le samedi en théâtre ; les prisonniers eux-mêmes jouent et chantent ; quelquefois des acteurs de Colombo ou de Kandy viennent y donner des représentations. Sur un rideau de la scène, un peintre boer a dessiné la bataille de Maggersfontein et la défaite des Anglais. Malheureusement, il n'y a pas un seul arbre dans ces camps, pas un pouce d'ombre, si ce n'est sous les toits de tôle où l'on rôtit dans la journée et où l'on gèle la nuit. Aussi les malades sont-ils nombreux ; pendant le peu de temps que nous y avons passé, environ une dizaine de brancards ont défilé devant nous transportant des malades à l'hôpital.

Un vaste espace est réservé aux Boers pour jouer au foot-ball ou pour s'adonner à d'autres exercices ; de plus tous les matins ils sont conduits par paquets à la promenade, escortés de soldats anglais. Ils font ce qu'ils veulent, ne sont astreints à aucune besogne, si ce n'est la préparation de leurs aliments et l'entretien de la propreté dans leurs baraquements. Tout autour

du camp circule un chemin de ronde occupé tous les cinquante mètres par une sentinelle, la nuit ces sentinelles sont doublées et le chemin de ronde est éclairé à la lumière électrique ; en outre, sur les montagnes avoisinantes, sont établis des postes anglais avertis de l'évasion d'un prisonnier par un drapeau rouge flottant au-dessus du corps de garde principal.

Rentré le soir même à Nuwara Eliya, j'en repars le lendemain dimanche 31 décembre pour Kandy d'où je rayonne dans les alentours. Je tire grand profit de la rencontre de quelques Rodiyas et Veddahs civilisés.

Le 1^{er} janvier, retour à Colombo. Le 4, départ : mon navire a un retard de deux jours. Avis aux voyageurs pressés. J'en profite pour classer quelques notes.

Et en quittant Ceylan la belle, je me rappelle ces phrases de James E. Tennent : « Il n'y a pas d'île au monde, pas même la Grande Bretagne, qui, comme Ceylan, ait attiré l'attention des auteurs à des époques aussi distantes et de nationalités aussi diverses... Ceylan, de quelque côté qu'on y aborde offre aux regards une scène d'un charme et d'une grandeur qui ne sont, sinon riva-lisés, au moins surpassés par ceux d'aucune autre contrée... Le voyageur est ravi d'admiration à la vue du spectacle merveilleux qui se déroule sous ses yeux. C'est l'île qui semble pour lui surgir de l'océan, ce sont ses montagnes qui apparaissent couvertes de luxuriantes forêts, ce sont ses rives qui, jusqu'à ce qu'elles se perdent dans les ondu-

lations des vagues, revêtent la parure d'un éternel printemps ».

* * *

L'île de Ceylan, on le sait, est située au sud de la pointe méridionale de l'Hindoustan, dont elle est séparée par un petit détroit dit de Palk, que les navires de fort tonnage ne peuvent traverser ; un chapelet de récifs et de bancs de sable, communément appelé pont d'Adam, barre le détroit entre les îles Mannar et Rameswaram, et permet presque, à mer basse, le passage du continent à l'île. Celle-ci est comprise entre le 5°53' et 9°51' de latitude nord et 79°42' et 81°55' de longitude est. Sa superficie est égale à celles de la Hollande et de la Belgique réunies, soit 65.700 kilomètres carrés ; sa plus grande largeur est de 220 kilomètres et sa longueur de 436 kilomètres.

Les côtes sont des plaines basses qui, au nord, s'étendent assez loin dans l'intérieur et ce n'est qu'au centre de l'île, un peu vers le sud, que l'on rencontre des montagnes élevées ; le plus haut point est le Mont Predo (2.530 m.) ; le plus connu est le pic d'Adam (2.241 m.), ainsi nommé parce que son sommet est marqué de l'empreinte d'un pied gigantesque : pied de Bouddha, disent les Singhalais, pied du premier homme selon d'autres. Du massif du centre, coulent des rivières qui servent surtout à arroser les rizières.

Par suite de son relief, Ceylan possède, suivant les altitudes, des climats variés ; dans la plaine

et sur les côtes, la chaleur est quelquefois très forte surtout pendant les mois de mars, d'avril et de mai ; nous y avons constaté, en décembre, 34 et 35 degrés à l'ombre ; la température moyenne à Colombo est de 30 degrés. Mais dans les montagnes l'air est beaucoup plus frais et nous avons vu, à Noël, le thermomètre descendre à près de zéro, à Nuwara Eliya.

Le climat de l'île est en général favorable à l'Européen, à la condition que pendant les grandes chaleurs il se rende dans les montagnes ; encore quelquefois la température y est-elle très élevée pendant le jour ; les nuits y sont fraîches.

Voici les principales productions de l'île : végétaux : le riz qui forme la base de la nourriture de l'indigène ; les noix de coco et de palme qui produisent la première un rafraîchissant breuvage, la seconde une huile estimée ; la noix d'arec dont le Singhalais tire une liqueur ; la canelle, le café, le tabac, le quinquina, plantes dont l'introduction est due aux Européens ; enfin la canne à sucre. Le règne animal est représenté par l'éléphant que l'on chasse surtout dans le sud ; par les buffles, aides nécessaires du cultivateur pour la préparation des rizières, par les léopards, les ours et les serpents, par les huîtres perlières pêchées sur les côtes nord et notamment près de l'île de Mannar. Parmi les minéraux, il faut citer d'abord la plombagine, puis les pierres précieuses : grenats, rubis et saphirs.

Les voies ferrées ne sont pas nombreuses à Ceylan, leur étendue est de 297 milles anglais ;

elles sont la propriété du Gouvernement. Les lignes principales vont de Colombo à Kandy et Bandarawela, de Colombo à Galle et Matara, de Kandy à Matale, de Polgahawela à Kurunegala, ligne qui sera continuée vers le nord jusque Jaffna. Les routes qui traversent l'île dans toutes les directions ont un développement de 3,750 milles ; le Gouvernement les entretient en excellent état ; il faut y ajouter 150 milles de routes municipales et environ 25,000 milles de routes de seconde catégorie.

L'industrie principale est celle du thé.

Les villes les plus importantes sont : Colombo, la capitale et le meilleur port (158,000 habitants), Point of Galle ou Galle, Jaffnapatam ou Jaffna, Kandy, Trincomali ; cette dernière ville et la capitale sont les deux seuls ports fortifiés de la colonie.

On trouvera dans la plupart des ouvrages qui traitent de l'île de Ceylan et notamment dans Tennent (1), des renseignements détaillés sur l'histoire de cette île ; nous nous bornerons à rappeler les faits principaux.

Ceylan était déjà connue des anciens et souvent des peuplades de l'Inde l'envahirent, mais sa colonisation ne remonte qu'au XVI^e siècle. Les Portugais occupèrent des parties de son territoire de 1518 à 1618 ; puis les Hollandais s'en empa-

(1) JAMES EMERSON TENNENT, *Ceylon : an account of the Island, physical, historical and topographical*. Londres, 1860.

rèrent et la conservèrent jusqu'en 1796. Sous ces dominations, le centre de l'île resta fermé aux Européens ; c'était le royaume de Kandy dont les Hollandais ne purent se rendre maîtres. Leurs successeurs, les Anglais, parvinrent, en 1815, à s'en emparer. De ces trois dominations successives, portugaise, hollandaise et anglaise, c'est la première qui jusqu'à ce jour, a laissé le plus de traces de son influence.

L'île de Ceylan est une colonie de la Couronne (Crown Colonie), gouvernée et administrée uniquement par les agents du gouvernement de la métropole, sans intervention aucune d'institutions électives.

En tête, le secrétaire d'Etat pour les colonies qui exerce son autorité sous le contrôle de la Couronne et des Chambres ; il réside à Londres. Dans la colonie, il est représenté par un gouverneur nommé pour six ans et jouissant d'un pouvoir très étendu ; le pouvoir législatif appartient au roi et à un conseil législatif de dix-huit membres présidé par le gouverneur ; le pouvoir exécutif est confié au gouverneur aidé par un conseil de cinq membres.

Dans les grandes villes de Colombo, Kandy et Galle, il existe des conseils municipaux et dans plusieurs autres villes, il a été institué des commissions locales.

L'île est divisée en neuf provinces ; chacune est administrée par un agent du gouvernement. Les provinces se subdivisent en vingt districts dirigés par des agents et des assistants-agents ;

les districts sont eux-mêmes partagés en cantons auxquels les Anglais ont préposé des indigènes, chefs de villages.

D'après les dernières statistiques, la valeur des produits importés de Belgique à Ceylan semble vouloir diminuer, tandis que la valeur des marchandises exportées de Ceylan en Belgique augmente assez considérablement ; cette augmentation se porte surtout sur le coprah et le graphite.

Les principales matières exportées en Belgique sont : le coprah, le graphite, le poonac, la cannelle, les fibres de coir, les fibres palmyrales, l'huile et la noix de coco, le cacao et le thé. L'importation belge comprend, entre autres, tabacs et cigares, engrais, fer feuillard, clous, quincaillerie, tonneaux, ciment et verres à vitre.

Le commerce de détail est presque monopolisé par les indigènes, principalement par les Mahométans ; ces derniers s'occupent de tous les genres de commerce et, s'ils ne possèdent pas un article en magasin, ils se chargent de le fournir au client, quelle que soit la nature du produit demandé.

Le grand commerce est aux mains des Anglais, mais les maisons allemandes deviennent plus nombreuses et plus importantes.

Le commerce de l'île se développe de jour en jour ; alors qu'en 1897, les importations étaient estimées à près de 100 millions de roupies, elles s'élevaient, en 1900, à 122 millions ; les exportations qui étaient de 85 millions en 1897, montèrent

en 1900 à 108 millions de roupies. Les articles les plus importés sont : cotonnades, poisson salé, riz et céréales, houille et coke, spiritueux et vins ; les produits principaux exportés sont : café, cacao, quinquina, thé et plombagine.

Je n'ai pas trouvé à Ceylan de maison belge bien établie, cependant un grand nombre des produits de notre pays pourraient y être importés ; il faudrait que les commerçants et les industriels eussent à Colombo un représentant ou un agent qui traiterait en leur nom avec les indigènes.

L'île de Ceylan était, au 1^{er} mars 1901, peuplée par 3.578.000 habitants. Cette population se divise ethnographiquement de la manière suivante :

les deux tiers environ, 2.331.000, sont des Singhalais parmi lesquels nous distinguons les Singhalais de la plaine, les Singhalais des montagnes ou Kandyens et les Rodiyas ;

le quart environ (953,500) est tamoul, mais un certain nombre de ces derniers, environ le tiers, n'est que de passage et ne vient à Ceylan que pour y travailler pendant quelques années ; ils retournent ensuite dans leur pays d'origine, le sud de l'Indoustan ;

environ 228,700 Indous-Arabs, dont la dixième partie à peu près n'est à Ceylan que temporairement ;

12,000 Malais ;

presqu'autant d'Afghans, Arabes, Bengalis,

Chinois, Caffres, Parsis et originaires des îles Maldives ;

3,000 Veddahs, que nous diviserons en Veddahs civilisés, ceux qui habitent les côtes et s'adonnent à la culture, et Veddahs incultes, qui vivent dans les forêts ;

9,000 Européens ;

et 24,000 Eurasiens ou Burghers, variété métis provenant d'unions entre les Européens et les Singhalais.

La situation géographique de ces variétés humaines, est celle-ci :

à l'ouest et au sud de la ceinture de forêts qui s'étend au nord des montagnes centrales, habitent les Singhalais de langue aryenne et de religion bouddhique ;

Au nord et à l'est, les Tamouls ou Tamils de langue dravidienne et de culte brahmanique ;

les Indous-Arabs sont partout où il y a quelque argent à gagner ;

les Veddahs occupent les pays bas à l'est, au nord de l'Arukan-aru et au sud d'une ligne qui va de Tampalakaman à la baie de Trincomali ;

les Burghers se rencontrent un peu partout, surtout dans les villes à population singhalaise ;

les Européens habitent les ports et les grandes villes de l'intérieur.

a) LES VEDDAHS.

Nous commençons l'étude des variétés humaines que l'on rencontre dans l'île de Ceylan,

par celle des Veddahs, la variété la moins importante quant au nombre, mais aussi la plus intéressante, d'abord, parce qu'elle nous permet de connaître les mœurs d'une peuplade qui a conservé ses coutumes anciennes et n'a pas été en contact avec des variétés plus civilisées, ensuite parce que au point de vue chronologique, les Veddahs furent très probablement les premiers habitants de l'île (1).

Nous ferons une distinction entre les Veddahs qui habitent le centre de l'île et ceux qui peuplent les plaines orientales, ces derniers se trouvant dans un état de civilisation déjà plus avancé par suite de leurs rapports avec les Singhalais, les Tamouls et les Européens.

1^o VEDDAHs INCULTES.

Nous appelons Veddahs incultes ou barbares ceux qui ne pratiquent aucune espèce de culture et qui n'ont pour aliments que le produit de leur chasse et les plantes des bois. On les a appelés aussi Veddahs des forêts et Veddahs des rochers, soit parce qu'ils habitent les forêts pendant l'été, soit parce que, pendant la saison des pluies, ils prennent pour abris des grottes naturelles ou des anfractuosités horizontales des rochers.

(1) Le meilleur ouvrage publié sur les Veddahs est celui de MM. P. et F. SARASIN, *Ergebnisse naturwissenschaftlicher Forschungen auf Ceylon in den Jahren 1884-1886*, publié à Wiesbaden en 1892-1893, dont le troisième volume traite de : *Die Weddas von Ceylon und die sie umgebenden Völkerschaften*. Voir aussi des articles parus dans le *Journal of the royal Asiatic Society*, (*Ceylon branch*), notamment au tome IX.

Leur nombre est très restreint, à peine un millier, s'il faut en croire les estimations faites par les autorités de l'île ; pendant la saison des pluies, ils vivent en communauté, formant des clans ; mais à l'approche de l'été ils se séparent, chaque famille ayant son territoire de chasse dans lequel elle s'établit et cherche sa nourriture. On ne peut donc, en général, parler d'un village veddah, surtout pendant la saison sèche.

Il ne semble pas qu'il y ait parmi eux des castes ; on n'y rencontre pas non plus de métis, ces Veddahs ne voulant avoir aucun rapport avec les autres populations. Nous verrons, dans la suite, que les Veddahs qui habitent la plaine ont modifié leurs coutumes et leurs mœurs et sont devenus — à leur corps défendant — agriculteurs, à cause des relations qu'ils ont eu avec d'autres variétés plus civilisées.

Il faut attribuer leur petit nombre à la mortalité très grande parmi leurs enfants ; ceux-ci sont souvent atteints de la fièvre et ne résistent que difficilement à ses attaques.

Leur organisation politique est très rudimentaire ; réunis pendant la saison des pluies en clans ou groupes, ils reconnaissent l'autorité d'un chef, d'un ancien ; mais dispersées dans les forêts pour la chasse, les familles forment de petits états. Actuellement, depuis que les Anglais sont devenus maîtres effectifs du centre de l'île, ils sont soumis à des employés du Gouvernement, souvent des Singhalais, qui n'ont guère d'influence sur ce peuple primitif. On ne sait quelle était

leur organisation ancienne avant l'occupation de l'île par les Singhalais et les Tamouls.

Ils ne connaissent pas l'esclavage et ne se font pas la guerre entre eux, chaque famille ayant son domaine de chasse suffisamment bien déterminé.

Les Veddahs se distinguent par leur moralité. Chez eux la polygamie, la débauche, le divorce sont inconnus et bien que la population masculine soit notablement supérieure en nombre à la féminine, on ne constate pas que cette disproportion favorise la polyandrie, alors que chez les Singhalais, par exemple, la femme du frère aîné devient souvent la femme de tous les frères non mariés habitant sous le même toit.

Mais aussi le mari veddah est-il jaloux ; il ne permet jamais à sa femme de se montrer aux Tamouls ou aux Singhalais qui seraient de passage. Vis-à-vis des Européens, il se montre moins défiant.

Chez les Veddahs, pas d'endogamie, ni d'exogamie. Dans quelques familles existe le mariage entre frères et sœurs ; c'est ainsi que l'aîné épousera une de ses sœurs cadettes, mais l'union avec une sœur plus âgée ou avec une tante est regardée comme contraire aux bonnes mœurs.

Les mariages se contractent sans grandes formalités. Anciennement, paraît-il, le jeune homme se présentait à la hutte de la jeune fille, faisait sa proposition et si les parents accordaient leur consentement, la fille suivait son prétendant et, par le fait, le mariage était conclu, sans cérémonies ni fêtes. Cet usage s'est conservé dans

certains endroits ; mais dans d'autres, il y a rapt, c'est-à-dire que le jeune homme enlève sa fiancée ; et ailleurs, il y a achat : le fiancé verse aux parents une certaine somme ou l'équivalent en nature. La virginité de la future épouse est fort appréciée, aussi les parents exercent sous ce rapport une active surveillance sur leurs filles.

La délivrance des mères a lieu non dans la hutte familiale, mais en pleine forêt, dans un endroit entouré de buissons épais.

Les morts sont enterrés à peu de profondeur, de préférence dans un terrain sablonneux et orientés du sud-est au nord-ouest. Le Veddah croit que l'âme du mort peut revenir sur la terre, mais il ne la prie pas et ne lui fait aucun sacrifice ; toutes ses pratiques religieuses se réduisent en une danse autour d'une flèche plantée en terre avant la chasse. Pendant la nuit, lorsqu'il traverse des forêts, il accompagne sa marche de chants magiques pour se préserver des attaques des animaux sauvages. Il porte quelquefois des talismans ou amulettes, mais c'est plutôt rare.

Nous avons dit que l'habitation des Veddahs varie suivant les saisons ; pendant les pluies, ils se retirent dans des grottes naturelles formées souvent d'une excavation allongée sous un rocher formant plafond ; pendant la saison sèche, ils dorment au pied d'un arbre dont le tronc les garantit contre le vent. Quelquefois, lorsqu'ils craignent les bêtes sauvages, surtout les éléphants, ils s'établissent dans les branches d'un arbre. Ils ont aussi des huttes de toutes espèces,

mais la hutte primitive est une simple claie de branchages qui, d'un côté, repose sur le sol et de l'autre s'appuie sur deux perches mises en croix. Pour dormir, ils entourent de broussailles sèches leur lieu de repos, afin d'être avertis de l'approche des animaux.

Ils obtiennent du feu par giration : ils font tourner rapidement un morceau de bois sec dans la cavité d'une planche ou dans une branche d'arbre.

Leur nourriture consiste en plantes, écorces d'arbres, fruits, feuilles et en produits de la chasse : oiseaux, reptiles, poissons, miel et insectes. Ils ne mangent pas de viande crue, ni de riz qu'ils ne savent pas cultiver, ne connaissent pas l'alcool, ni le bétel dont les Singhalais sont si friands ; ils mâchent cependant des écorces d'arbres en guise de passe-temps.

Leurs cheveux sont noirs et abondants ; ils ne les taillent pas et les négligent ; les hommes portent la barbe et la moustache, mais toutes deux sont peu fournies ; la barbe grandit surtout au menton.

Naguère, semble-t-il, les hommes et les femmes n'avaient aucun vêtement ; et c'est encore le cas pour les enfants des deux sexes, qui n'ont qu'un cordon serré autour des reins. Les rapports plus fréquents avec les Singhalais et les Tamouls ont développé ou fait naître chez les Veddahs le sentiment de la pudeur : ils ont porté une ceinture de branchages, qu'ils reprennent encore dans certaines cérémonies et dans certaines danses.

Actuellement, leur costume se compose d'une ceinture en toile serrée autour des reins, les hommes y ajoutent une autre bande qui passe entre les jambes et se rattache devant et derrière à la ceinture ; les femmes se couvrent d'une bande plus large qui, sur le devant, retombe souvent jusqu'aux genoux ; c'est le vêtement habituel de ces dernières, mais, en présence d'étrangers, elles se couvrent la poitrine d'un morceau d'étoffe. Les Veddahs n'ont jamais employé les peaux d'animaux pour se vêtir ; ils se procurent la toile dont ils ont besoin par échange avec les populations voisines, notamment avec les Veddahs civilisés.

Les Veddahs incultes ne portent de bijoux que très rarement ; le lobe de l'oreille est souvent perforé ; mais, même chez les femmes, il est rare qu'il serve d'attache à un ornement quelconque. Le tatouage est inconnu aussi chez eux.

Leurs armes sont la hache, l'arc, la flèche et une espèce de pieu dont la pointe a été durcie au feu. La hache ne les quitte jamais, car ils ont toujours à craindre l'attaque des bêtes féroces. Ils se servent de l'arc en le bandant soit avec les bras quand il s'agit d'abattre du petit gibier, soit avec le pied, s'ils ont affaire avec un animal de grande taille ; cette arme est de longue dimension et dépasse même parfois la taille humaine. Ils chassent surtout le lièvre, le buffle, le sanglier, l'éléphant, l'ours et les poissons.

Les Veddahs barbares se distinguent des Veddahs civilisés en ce qu'ils ne pratiquent pas

de culture ; ils vivent du produit de leur chasse et de ce qui croît dans leurs forêts ; le seul animal domestique qu'ils élèvent est le chien.

Les Veddahs sont forts, bien bâtis, mais pas gras ; leur front est un peu fuyant ; les femmes ont le front rond et leur poitrine est généralement bien développée. La taille moyenne des hommes est de 1 m. 57 et celle des femmes de 1 m. 47.

Ils ont une stature bien droite et une marche très régulière, portant la hache sur l'épaule et capables de parcourir de longues étendues. Au repos, ils s'appuient sur une jambe, l'autre étant ramenée près de la première ; un point d'appui est pris sur la hache ; en outre, s'ils sont munis de l'arc, une pointe de cette arme repose toujours sur le sol. Quelquefois, ils fichent en terre un pieu et s'appuient dessus au moyen des mains. Ils s'accroupissent souvent aussi laissant leurs bras se poser sur les genoux et les mains tombantes. Pour dormir, ils se couchent sur le sol nu ou sur un lit de cendres. Pour grimper, ils entourent l'arbre de leurs bras et se poussent avec les pieds à la manière des Tamouls et des Singhalais qui atteignent ainsi rapidement et avec facilité la cime de hauts arbres au tronc dénudé. Ils se servent de leurs doigts pour manger, mais sans aucune méthode.

Les soins donnés au corps sont rares ; c'est ainsi qu'ils ne se lavent presque jamais et qu'ils ont peur de la pluie ; ce dernier sentiment pourrait provenir de ce que souvent, s'ils sont pris dans une averse, ils gagnent la fièvre.

Les maladies les plus fréquentes sont la fièvre, la dysenterie et les affections de la peau ; la syphilis est cependant rare chez eux.

Les Veddahs sont en général d'humeur joyeuse ; ils rient facilement, se tiennent sur la défensive, mais n'attaquent jamais ; leur intelligence est assez développée ; leur langue, qu'il a été jusqu'ici impossible de déterminer et de classer, comprend beaucoup de mots d'origine singhalaise ; ils ne connaissent pas l'écriture.

Cette variété humaine tend à disparaître ; le nombre des Veddahs barbares est peu considérable et il diminue encore régulièrement.

2° VEDDAHS CIVILISÉS.

Ces Veddahs se distinguent des précédents par ce qu'ils pratiquent l'agriculture ; habitants des plaines basses de l'est, ils ont été plus en rapport avec les variétés tamoule et singhalaise, ont modifié quelque peu leurs mœurs et, de plus, le Gouvernement anglais les a obligés à s'occuper de culture ; ils ne demanderaient pas mieux d'ailleurs que de retourner dans leurs forêts.

Ce que nous avons dit des Veddahs barbares s'applique aussi à leurs frères plus civilisés ; nous noterons seulement ces quelques différences : les Veddahs civilisés ont comme animaux domestiques le chien, le buffle, les poules, le chat et le perroquet ; ils s'adonnent à la culture du riz, du palmier, du cocotier et du tabac ; leur nourriture se compose principalement de riz. Ils épousent souvent des Tamoules et des

Singhalaises et donnent ainsi naissance à une population métis. Ils vivent en petites communautés ; leurs huttes sont mieux bâties et leur costume moins primitif. Ils sont plus nombreux que les Veddahs barbares et ne se cantonnent pas comme eux dans les forêts. J'en ai rencontré aux environs de Kandy.

b) LES RODIYAS.

D'après certains auteurs, les Rodiyas seraient les restes d'une peuplade originaire de l'Inde qui s'est établie à Ceylan avant l'arrivée des Singhalais et des Tamouls ; en tous cas, au point de vue ethnographique, ils ne sont pas de la même variété que les Veddahs, ni probablement non plus que les Singhalais, quoique ces derniers les considèrent comme des leurs, mais d'une caste tout à fait inférieure.

On les rencontre plus ou moins groupés dans les montagnes aux environs de Kandy, de Kadugannawa et de Badulla sur le versant est des montagnes ; eux-mêmes, ils s'appellent « gadi » et se considèrent comme les anciens propriétaires du sol, tandis que les Singhalais les nomment Rodiyas, de « rodu » qui signifie saleté.

Cette variété dans son état actuel n'est plus pure : l'on y retrouve un mélange assez prononcé de sang singhalais.

Les vrais Rodiyas sont encore un millier environ, vivant au milieu des montagnes, mais il n'est pas rare d'en rencontrer des types dans les

villages singhalais du centre, où ils se livrent à des travaux grossiers. Leurs femmes ne peuvent porter qu'une large bande d'étoffe pour se cacher la poitrine ; sous la domination singhalaise, l'accès des villes leur était interdit.

Leurs mœurs et leurs coutumes se rapprochent assez de celles des Singhalais que nous allons étudier ; l'influence de ces derniers a été tellement profonde, surtout à cause de sa longue durée, qu'il serait assez difficile actuellement de retrouver les coutumes propres des Rodiyas.

c) LES SINGHALAIS.

La variété singhalaise forme à elle seule les deux tiers de la population de l'île de Ceylan, mais de même que nous avons divisé les Veddahs en civilisés et non civilisés, nous devons distinguer entre Singhalais de la plaine qui ont été pendant plus longtemps en contact avec d'autres variétés humaines (européennes et tamoules), — ce contact a même donné naissance à une variété métis, les Burghers — et les Singhalais de l'intérieur ou habitants de l'ancien royaume de Kandy qui sont restés indépendants jusqu'au commencement du siècle dernier.

Les Singhalais proviennent du Bengale et ont dû s'établir dans l'île bien avant l'ère chrétienne. Ils ont trouvé à Ceylan des populations aborigènes dont il ne reste plus que les Veddahs et probablement aussi les Rodiyas dont nous avons parlé précédemment.

1^o SINGHALAIS DE L'INTÉRIEUR.

Nous avons dit que ces Singhalais habitent le centre de l'île où ils sont restés indépendants et presque sans contact avec les Européens jusqu'au commencement du siècle dernier ; c'est en 1815 que les Anglais se rendirent maîtres du royaume de Kandy.

Les Singhalais se divisent en castes. Ces castes sont très nombreuses, mais moins bien déterminées que celles qui dans l'Inde jouent un si grand rôle ; cependant même ici, des personnes de castes différentes ne mangent pas ensemble et le mariage entre elles est défendu. On n'est pas d'accord sur la hiérarchie des castes ; pour les uns, la population se diviserait en laboureurs, chasseurs, bergers, pêcheurs et parias (c'est dans ces derniers que l'on classe souvent les Rodiyas et dans ce cas, on pourrait considérer les parias comme des vaineus) ; d'autres n'admettent que deux castes principales, laboureurs et pêcheurs ; puis dans un ordre indéterminé, tous ceux qui ont d'autres occupations, enfin au bas de l'échelle sociale les parias chez lesquels on retrouverait aussi une division en castes.

Le chiffre de population ne semble pas diminuer ; il n'y a pas de mortalité infantile anormale. Actuellement il n'y a plus d'émigration de Singhalais ; on constate qu'ils se déplacent facilement, mais non par groupes ; d'autre part, ils aiment leur village natal et y reviennent lors des fêtes ou des réjouissances.

Les castes sont dirigées par des chefs auxquels le gouvernement de la colonie a reconnu une certaine autorité ; suivant la caste, cette autorité est héréditaire ou élective, mais souvent usurpée. Par contre, il existe actuellement des chefs de castes qui n'ont plus aucune autorité, mais jouissent de certains honneurs (admissions aux réceptions officielles, chez le gouverneur, par exemple), c'est le cas pour beaucoup des descendants des anciens chefs kandyens ; ces chefs possèdent d'anciennes terres féodales qui peuvent être achetées et auxquelles des titres de noblesse sont attachés.

Pour saluer, le Singhalais incline la tête ou les épaules d'autant plus bas que la personne saluée est d'une caste plus élevée. Le Singhalais cède toujours le milieu du chemin à l'Européen et les gens de castes inférieures s'éloignent jusque sur le bord de la route ; j'ai souvent constaté ce fait qui se reproduit aussi et d'une manière plus frappante, chez le Malais et le Javanais. Dans les voitures de poste, par exemple, les voyageurs sont divisés en catégories et l'Européen, qui paye le plus cher, a le droit de s'asseoir auprès du postillon. Les femmes se détournent ordinairement ; les Singhalais considèrent le regard de côté comme immoral.

L'esclavage n'existe pas chez les Singhalais ; les parias, — que l'on appelle plus souvent coolies à Ceylan — sont libres, mais méprisés.

La position de l'homme dans la famille est prépondérante ; le mari est le vrai maître ; parlant de

sa femme, il dira : voilà la mère de cet enfant, et n'emploiera jamais l'expression « ma femme » ou une autre équivalente. L'enfant et le jeune homme quittent facilement la maison paternelle; le fils aîné succède au père dans tous ses droits comme chef de famille.

La jeune fille ne reçoit ni éducation, ni instruction ; on lui laisse liberté complète jusqu'au jour où le père déclare qu'il veut la marier. Si elle a commis une faute, il n'y a pas d'obligation pour elle de chercher son séducteur. Depuis l'occupation anglaise les enfants naturels n'ont aucun droit à l'héritage, mais cette règle n'est pas toujours appliquée, puisque l'état-civil n'existe pour ainsi dire que dans les villes.

Du fait que la jeune fille est laissée libre, il s'ensuit que la bonne conduite n'est guère appréciée ; la monogamie d'ailleurs est rare ; bien plus, on trouve chez les Singhalais du centre des cas de polyandrie et de polygynie. Si l'aîné d'une famille prend femme et si cette dernière vient habiter dans la maison des parents de son mari, elle devient l'épouse de tous les fils de la maison ; de même, si un jeune homme épouse une fille et va habiter chez les parents de sa femme, il devient le mari des sœurs non mariées de sa femme. Pendant longtemps cette situation a été reconnue par les Anglais, aujourd'hui la législation n'admet plus qu'une femme légitime, mais en fait, polyandrie et polygamie existent encore.

Le mariage se fait, non par le libre choix des jeunes gens, mais par la volonté des pères qui

ne tiennent aucun compte de la façon dont les jeunes gens se sont conduits jusque là.

Le divorce est chose facile : les époux se quittent et laissent à leurs parents le soin de régler les affaires d'argent, de dot, etc. Le mari n'est pas en général jaloux de sa femme, si ce n'est peut-être quand on la lui ravit ; il la prêterait même au voyageur.

Les veuves n'héritent d'aucun des droits du mari ; c'est le fils aîné qui remplacera le défunt ; elles ne portent pas le deuil et se remarient facilement. Après le décès d'un membre de la famille, les parents restent un certain temps sans quitter leur maison et font quelques aumônes.

Lors de la naissance d'un enfant, la femme singhalaise n'admet le secours d'aucun aide ; elle se rend quelques jours auparavant chez sa mère ou chez une autre parente, et y attend l'évènement. De nombreuses pratiques superstitieuses accompagnent l'enfantement, entre autres l'influence accordée à une boisson faite avec des herbes cueillies la nuit, à l'astrologie ou aux incantations d'un moine bouddhiste ; celui-ci fait autour de la maison plus de deux cents tours, puis exécute une danse du diable. Si la naissance se produit avant ou après, le bonze juge le cas, et s'il déclare que l'enfant sera malheureux, on le laisse mourir. Si l'enfant est mort-né, le mari tue la mère ; si l'enfant est difforme, un conseil de famille se réunit et décide s'il faut laisser vivre la mère. Ces pratiques barbares sont défendues par les lois anglaises, et l'influence de

mœurs plus civilisées tend à les faire disparaître. Le père donne à l'enfant un prénom, mais le nom de famille n'existe pas ; on dit un tel, fils d'un tel et souvent un surnom tient lieu d'un nom de famille ; d'autres s'appellent aîné, cadet ; ceux qui naissent aux environs de la fête de Rahma seront appelés Rahma ; de même ceux qui ont vu le jour à l'époque de la pleine lune porteront le nom de Sandia ou fils de la lune. L'autorité des parents sur leurs enfants est limitée par la volonté de ces derniers, qui peuvent quitter, quand ils en ont envie, la maison paternelle. L'éducation est rudimentaire. On apprend aux enfants certaines marques de respect ; aussi sauront-ils rester à distance en présence d'une personne de qualité, céder le pas à un homme de caste supérieure.

Lorsqu'une jeune fille est arrivée à l'âge où elle devient femme, il y a une petite fête de famille ; la blanchisseuse reçoit à cette occasion en cadeau une somme de cinq roupies ; la jeune fille reste un certain temps sans paraître en public.

Si un membre de la famille tombe malade, on suppose qu'il est sous l'influence d'un yak ou mauvais génie ; on appelle le bonze, qui se livre quelquefois à des danses du diable.

Traversant un jour le village d'Ampitiya, non loin de Kandy, j'entendis des cris et des hurlements sortir d'une hutte singhalaise ; je m'approchai et j'appris que c'étaient des bonzes et d'autres personnes qui faisaient un charivari

épouvantable pour chasser du corps d'un moribond le mauvais esprit qui s'en était emparé.

Les morts sont emportés par leurs parents et enterrés quelques heures après n'importe où, et le convoi funèbre est quelquefois accompagné de pleureuses à gages. Les bonzes et les Singhalais riches sont brûlés et leurs cendres enfouies. Pendant l'incinération, les bonzes circulent autour du bûcher en marmotant des prières en langue pali. Ordinairement, on ne fait point la toilette du cadavre et on n'y touche pas ; il n'est pas non plus veillé par crainte de l'esprit et cette crainte est telle que les parents s'éloignent toujours de la tombe et ne voudront jamais passer à proximité.

La religion de la majeure partie des Singhalais est le Bouddhisme de l'école du sud, dont l'enseignement, suivant l'avis de ses adhérents, est la reproduction fidèle de celui qui fut propagé au VI^me siècle avant l'ère chrétienne dans la vallée du Gange. Nous ne pouvons, dans le cadre que nous nous sommes tracé, étudier ici cette religion ou mieux cette doctrine philosophique adoptée, sous des formes diverses, par d'autres peuples que nous avons visités ; nous dirons seulement que les Singhalais sont très superstitieux, que leurs bonzes sont toujours habillés de jaune, ont la tête rasée et marchent pieds-nus, que Kandy est un lieu de pèlerinage très fréquenté par les Bouddhistes qui viennent y vénérer la fameuse dent de Bouddha. Un nombre assez grand de Singhalais se sont convertis au christianisme grâce

aux efforts jamais lassés des Pères Oblats et des Pères de la Société de Jésus.

L'éclair et le tonnerre ne produisent pas d'impression sur les Singhalais ; en fait de médecine, ils connaissent les effets de certaines plantes.

Le calendrier singhalais est différent du nôtre : le point de départ de leur ère est l'année du déluge. Les jours sont formés de 60 heures, chacune valant 24 de nos minutes ; chaque mois a 28 jours et comprend 4 lunes. L'année se compose de 13 mois. Tous les sept ans, on intercale une semaine entière, et tous les vingt-huit ans, deux lunes. Le siècle compte soixante ans et chaque siècle a un nom spécial. Pour compter, les Singhalais se servent du système décimal.

La langue singhalaise est l'un des dialectes sanscrits, le plus beau et le plus riche de tous.

Les habitations singhalaises sont construites en bois et en terre glaise séchée, leurs murs sont lavés périodiquement avec de la bouse de vache délayée dans de l'eau. Ces maisons sont indépendantes les unes des autres ; le toit est fait de feuilles de palmiers, et avance de façon à former vérandah ; quelquefois il est enjolivé de moulins et de bonshommes. Les Singhalais ne font ni fenêtres, ni cheminées, ni caves ; souvent la façade est formée de planches placées les unes à côté des autres ; une de ces planches s'enlève pendant le jour pour donner passage aux habitants et aux animaux. Quelquefois les maisons sont construites en briques séchées au soleil. On en trouve aussi en forme de carré ; dans ce cas,

chaque côté du carré est une maison d'habitation et le tout sert à plusieurs familles apparentées. Ces maisons et ces huttes n'ont pas d'étages ; les Singhalais aisés commencent à construire des maisons à l'euro péenne. Les water-closets manquent ; les maisons élevées dans les bois et les taillis sont entourées de petits jardins.

Les villages s'étendent le plus souvent le long des routes : deux rangées de maisons qui sont des boutiques dans lesquelles le Singhalais assis au milieu des marchandises étalées par terre ou sur un plan incliné, attend le client.

Les rues sont sales et mal entretenues, sauf quand l'administration anglaise y veille.

L'ustensile le plus répandu et pour ainsi dire le seul d'origine singhalaise, que l'on trouve dans les maisons, est le tchatty, espèce de pot à panse large, mais à col étroit, qui sert à transporter l'eau et à faire bouillir le riz, sur des bois enflammés. La dimension du tchatty est très variable.

La nourriture des indigènes se compose de riz ; ils l'assaisonnent avec du curry, espèce de sauce épaisse et très épicée composée de viande hachée, de légumes et de fruits ; ils se nourrissent aussi de fruits : bananes, papayes, noix d'arecq ; et encore de jeunes pousses de bambous ou de tiges de canne à sucre. Les membres des hautes castes, officiellement du moins, ne mangent pas de viande, leur religion défendant de tuer les animaux, surtout le bœuf. Les Singhalais se servent de leurs doigts en guise de fourchette,

mais la main ne peut jamais être souillée. Ils font de petites boules de nourriture qu'ils se placent dans la bouche.

Les Singhalais cultivent le tabac ; au moyen des feuilles de cette plante, ils fabriquent des cigares très grossiers qu'ils fument avec plaisir ; par contre, ils ne connaissent ni le tabac à chiquer, ni le tabac à priser. Les femmes ne fument pas.

Ils mâchent du bétel, mixture de substances très actives : feuilles du bétel, poivre, chaux vive et noix d'arecq. Dans les villages, on rencontre souvent des marchands de bétel qui offrent, en vente, le produit sur une feuille ; ordinairement, le Singhalais porte avec lui une petite boîte contenant de la chaux ; il en prend un peu sur l'index pour le glisser dans la bouche. Cette mixture rend la salive rouge quoique les dents restent blanches à cause de la chaux. Les Siamois mâchent aussi du bétel, mais leurs dents deviennent noires.

Ils tirent du palmier et du bananier une espèce de sucre qui, après une première fermentation, donne une boisson appelée corsak ; une deuxième fermentation produit le todi, liqueur égayante, et une troisième donne l'aracq, dont les propriétés sont les mêmes que celles du genièvre. De l'aracq, les Européens tirent une espèce de vin. Les Singhalais aiment la boisson qu'ils supportent assez bien ; quand ils en prennent trop, ils deviennent batailleurs et dangereux. Il ne semble pas que l'abus de l'aracq produise une maladie spéciale.

Depuis la conquête de l'île par les Anglais, les indigènes connaissent le gin et le whisky, et quand ils prennent de ces boissons alcooliques, ils disent qu'ils boivent du feu.

Le froment et le blé n'étant pas cultivés à Ceylan, les indigènes ne connaissent pas le moulin; ils ont cependant, pour préparer le curry, une espèce de meule composée d'une pierre plate qu'ils tiennent entre les genoux et d'une autre pierre qui écrase. La mouture du riz, soit de cette façon, soit dans un mortier fabriqué à l'aide d'une tige de bambou, est réservée à une certaine caste.

Pour s'éclairer, ils se servent d'huile de coco qu'ils placent dans une demi noix de coco; une mèche de coton en ressort par le dessus (usage indigène) ou par le côté (usage apporté par les Portugais).

Sur les routes ou en voyage, la nuit, ils se servent d'un flambeau formé d'une branche de palmier résineux.

Les Singhalais prennent soin de leur corps; il semble cependant que l'usage du savon est récent quoiqu'ils fabriquent un savon indigène composé surtout de sable fin et d'huile de coco. Ils se baignent souvent, mais toujours en plein air dans les rivières et les étangs. Leurs dents sont l'objet de soins plus minutieux et il n'est pas rare de voir Singhalais et Singhalaises se rincer la bouche sur le pas de la porte de leur maison et se curer les dents avec leurs doigts et du charbon de bois. Ils s'enduisent d'huile

de coco les cheveux, qui sont conservés longs, aussi bien chez les hommes que chez les femmes et enroulés sur le sommet de la tête, sans peigne; les hommes portent la barbe.

Les jeunes enfants courent nus; plus tard, ils portent une simple ficelle entourant les reins, à laquelle on attache dans la suite une clochette, une médaille ou une pièce de drap. Vers l'âge de 7 ou 8 ans, ils portent une chemise en forme de sac droit, et à partir de 10 ou 11 ans, ils se couvrent du pagne qui est aussi le costume des hommes, complété par le turban enroulé autour de la tête, quelquefois avec beaucoup d'art. En général, le Singhalais n'a pas de chaussure; des sandales d'importation arabe sont portées par les « native gentlemen », c'est-à-dire par les membres des hautes classes; c'est même à ces sandales que l'on reconnaît le Singhalais de qualité ou de caste élevée.

Les femmes sortent toujours nu-tête; leur costume se compose d'un pagne et d'une bande de toile jetée sur la poitrine; depuis peu, elles portent aussi la petite jaquette blanche, d'importation européenne. Les jours de fêtes, leur accoutrement est complété par un jupon blanc. Les Singhalais n'ont pas d'habits de deuil.

Les chefs kandyens et leurs femmes ont des costumes beaucoup plus riches et plus complexes; les hommes conservent le pagne, mais en-dessous ils ont le pantalon; les reins sont entourés d'une large ceinture et, si le ventre n'est pas assez proéminent, son volume est augmenté par un

coussin. La partie supérieure du corps est recouverte d'une jaquette et la tête coiffée d'un énorme chapeau à larges bords ; de nombreux bijoux relèvent cet habillement. Les femmes portent de larges pagnes et jaquettes surchargées de bijoux. L'influence européenne s'est déjà fait sentir fortement en ce qui concerne le vêtement ; les jours de fête principalement, le Singhalais et sa femme s'affublent de toutes espèces de costumes et de chapeaux.

Si les chefs kandyens portent des bijoux de grande valeur, le Singhalais du peuple n'affectionne pas moins les bagues (il en a à tous les doigts), ni les pendants d'oreille, les colliers, les brassards et les bracelets qu'il porte même aux jambes. Il s'attache aussi des amulettes au cou, aux bras ou aux épaules pour se préserver des influences malignes ou des maladies : souvent ces amulettes consistent en une boîte contenant une petite statue de Bouddha ; d'autres fois, ce sont des objets les plus divers que le bonze a déclaré propres à protéger celui qui les porte.

La danse la plus fréquente est la danse du diable exécutée par des bonzes spéciaux et que les indigènes imitent en s'accompagnant du tam-tam ; ils ont aussi d'autres danses auxquelles les femmes ne sont pas admises et où ils n'emploient pas le masque. Cette danse du diable n'est pas un acte du culte bouddhique, mais une survivance de la religion des anciens habitants de l'Inde ; elle pourrait être considérée comme une altération du culte des ancêtres. Habillés de costumes fantastiques,

les danseurs arrivent à l'extase, en ingurgitant des boissons, au son de la musique ; ils sont considérés alors comme possédés par des esprits qui leur communiquent le don de guérir les malades ou de prophétiser. Parmi leurs jeux, citons les dés et les cartes, d'importation européenne.

En fait d'instruments de musique, nous avons vu le tambour formé de deux peaux tendues aux extrémités d'un morceau de bambou creux, la cymbale et le hautbois. Ils frappent le tambour de la main droite, tandis que la main gauche modifie le son par une pression plus ou moins grande sur la peau tendue à l'extrémité gauche du bambou. C'est par ce moyen qu'ils conversent d'une montagne à l'autre et qu'autrefois les rois de Kandy transmettaient leurs ordres.

Chez beaucoup de femmes, le lobe de l'oreille est agrandi au moyen de bouchons de liège. Les Singhalais ne connaissent pas la circoncision et leurs animaux ne sont jamais châtrés.

Pour la culture du riz, ils se servent d'une charrue très primitive qui retourne à peine le sol ; leurs autres instruments agricoles sont la houe et la hache. Les animaux domestiques ne sont pas nombreux : le bœuf, la chèvre, le porc — d'une race noire et petite — et le buffle.

Quant au commerce, il a subi d'une façon considérable l'influence des Anglais et se trouve d'eux presque en entier entre les mains des Musulmans ; il n'y a pas de spécialisation dans les métiers, un Singhalais pouvant exercer plusieurs métiers soit à la fois, soit consécutivement.

Le Singhalais est, en général, bien bâti et de stature assez élevée ; son caractère est aimable et doux.

2° SINGHALAIS DE LA PLAINE.

Le Singhalais de la plaine se distingue de son frère habitant le centre de l'île par le peigne qu'il porte sur le sommet de la tête. Cette variété humaine a été considérablement influencée par la civilisation européenne ; des rapports fréquents et de longue durée avec les blancs ont modifié presque complètement leurs mœurs et leurs usages ; la plupart sont restés bouddhistes, mais beaucoup sont devenus chrétiens et ont adopté des noms portugais.

d) LES BURGHERS.

Du mélange des Singhalais avec les Européens, principalement avec les Portugais, est née la variété des Burghers dite eurasienne qui a adopté les coutumes européennes. Les Singhalais considèrent les Burghers comme étant d'une caste supérieure à la leur et ils recherchent les mariages avec les filles des Burghers. Cette population est très active et n'a pas les défauts que l'on reproche aux Macaïstes, autre variété métis, dont nous parlerons au chapitre relatif à Macao et à Hong-Kong.

e) LES TAMOULS.

Les Tamouls proviennent du sud de l'Inde et peuplent le nord et l'est de l'île ; leur nombre va

croissant, il ne leur faudra pas longtemps pour supplanter les Singhalais. Déjà leur langue semble vouloir dominer et tandis que les Singhalais, en général, connaissent le tamoul, les Tamouls ignorent complètement le singhalais. Ils font partie de la variété dravidienne et sont adeptes de la religion de Brahma. Leur système de caste est moins prononcé que celui des Indous.

Nous n'avons pas fait une étude spéciale de la variété tamoule ; pour en étudier le type dans toute sa pureté, il faut aller dans le sud de l'Indoustan.

Une partie de la population tamoule de Ceylan ne se fixe pas dans cette île : embauchés par des planteurs de thé, ils viennent travailler quelques années à Ceylan, puis retournent dans leur pays. La plupart de ces Tamouls sont originaires des côtes de Malabar et de Coromandel ; en moyenne, on transporte par année, de Tuticorin, au sud de l'Indoustan, à Colombo ou dans d'autres ports de l'île, cent mille coolies laboureurs ou ouvriers d'estate ; leur salaire ne dépasse pas soixante-dix centimes par jour. Les Singhalais les considèrent comme d'une race inférieure et, en fait, ce sont eux qui se chargent des besognes les plus difficiles et les plus répugnantes ; on les rencontre aussi dans les régions habitées par les Singhalais — ils y sont employés dans les estates — et dans les villes où ils ont pour ainsi dire le monopole de conducteurs de pousse-pousse.

A Kegalle (entre autres), nous avons visité une maison tamoule construite sur le flanc d'une

colline, au milieu des cocotiers et des palmiers.

Elle est presque carrée ; le toit de feuilles de palmiers s'avance suffisamment pour former abri et permettre de s'y reposer ; c'est sous cet abri que la famille dort pendant l'été. La maison, toute en terre glaise, est étançonnée par des tiges de bambous ou de palmiers. La porte d'entrée conduit dans un vestibule obscur sur lequel donnent deux chambres, les seules de toute l'habitation ; dans l'une brûle un petit feu pour cuire du riz ; dans l'autre qui sert de chambre à coucher, il n'y a ni meuble ni fenêtre.

f. LES INDOUS-ARABES.

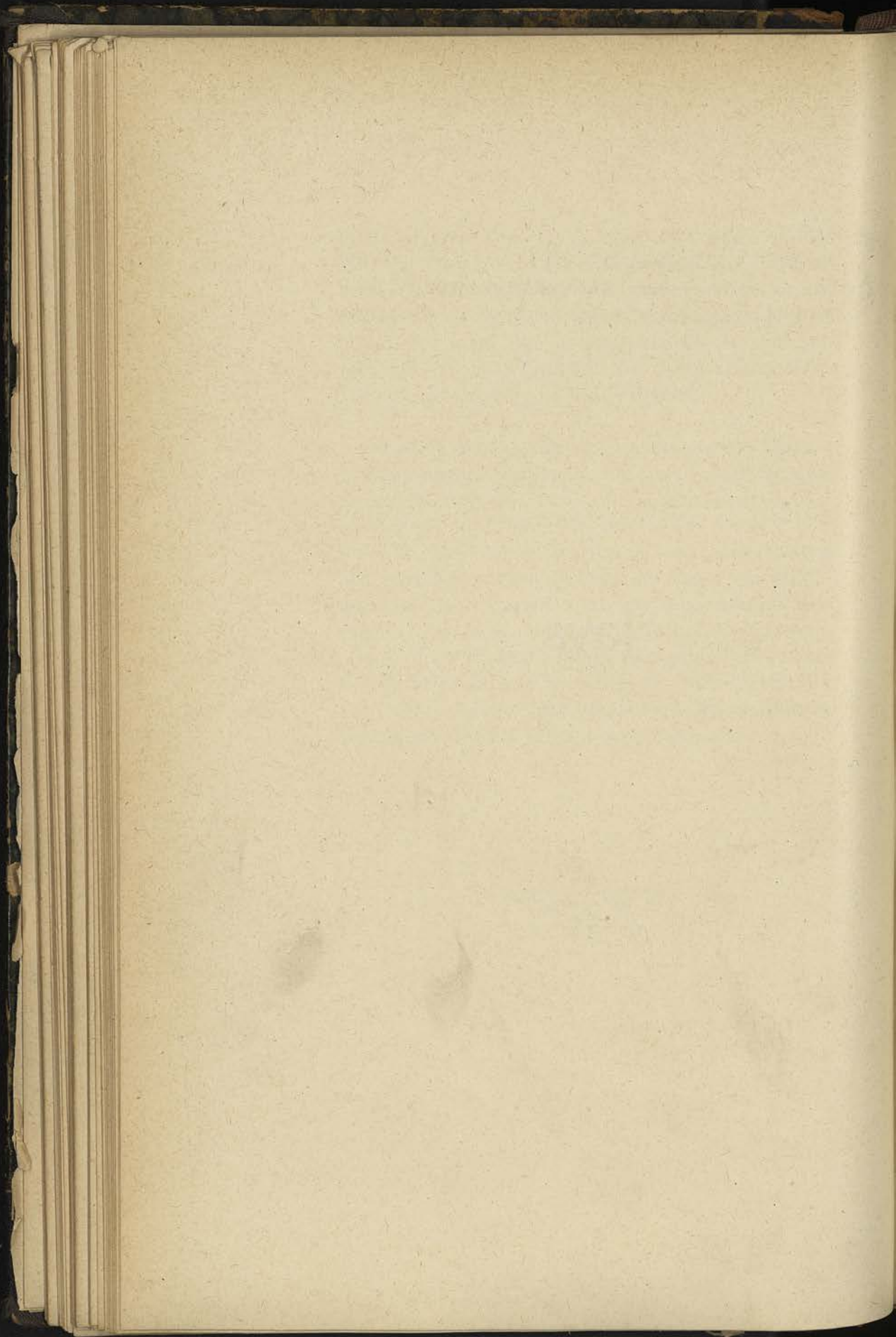
Les Anglais les appellent, à Ceylan, des Moors ou Musulmans ; en effet, ils suivent les préceptes du Coran. Ils sont presque tous négociants ; on les rencontre dans l'île entière, aussi bien dans les villes où ils ont de grands magasins, que dans les villages les moins peuplés où ils ont accaparé tout le petit commerce ; cette variété très travaillée et très commerçante tend à prendre le dessus et son influence va grandissant d'autant plus que ni Singhalais ni Tamoul ne sait ou ne veut faire le commerce. Un grand nombre de ces Indous-Arabes ne viennent dans l'île que pour y trafiquer et ne s'y établissent pas définitivement. Ils ont pour langue usuelle le tamoul et sont nés soit à Ceylan, soit dans le sud de l'Inde. Leur boutique est formée ordinairement de trois murs cachés par des rayons remplis de marchandises ;

la façade n'existe pas et elle ne se ferme que la nuit au moyen de planches; sur le sol en terre battue, gisent pêle-mêle des marchandises et au milieu trône le Moor attendant patiemment le client. Au fond, une petite porte donne communication avec la maison du Musulman, dont l'entrée est interdite à tout profane.

En outre, on rencontre assez souvent des Malais — nous aurons l'occasion de les étudier lorsque nous parlerons de Java — des Afghans au turban en pointe, adorateurs du soleil, des Arabes, des Chinois, des Cafres, des Parsis, etc.; mais toutes ces variétés, à part les Malais, sont peu représentées. Les Parsis sont les descendants des fugitifs perses qui après la bataille de Nehâwand se sauvèrent devant l'Islam vainqueur et reçurent l'hospitalité dans le royaume de Gudscharat; ils ont conservé leur culte du feu et de la lumière et sont restés fidèles disciples de Zoroastre.



Java





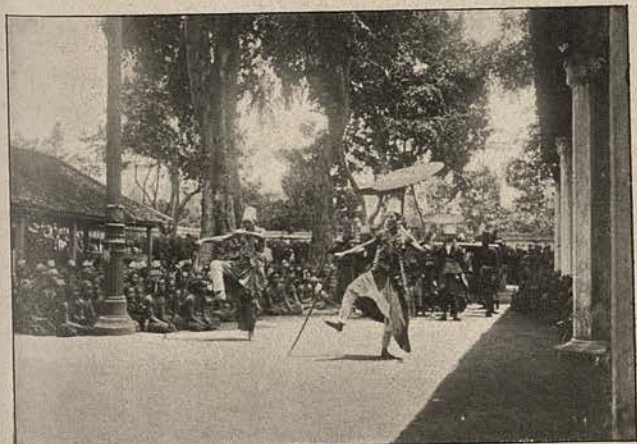
Java

LE *Laos* arrivé à Colombo le 3 janvier dans la soirée, n'en part que le lendemain après-midi. J'y trouve à bord entre autres passagers deux Belges qui vont au Japon, un Père lazariste des environs de Maestricht qui se rend en Chine mais fera d'abord un arrêt à Java et le consul belge à Osaka. Le 8, nous traversons le détroit de Malacca et le 9 vers 3 heures du soir Singapore est en vue.

Singapore est la capitale des « Straits Settlements », colonie anglaise comprenant l'île de Singapore, Penang, la province de Wellesley et

des îles cotières ; le gouverneur de cette colonie est en même temps haut commissaire des Etats fédérés malais : Perak, Selangor, Sembilan et Pahang. La ville même est à quelque distance du port où les navires accostent ; elle comprend un quartier européen que je parcours rapidement et un quartier chinois où mon cahier de notes « chinoises » reçoit mes premières impressions sur les Célestes : deux espèces de Chinois, le coolie, homme de peine, toujours sale, soit qu'il remplisse de charbon les soutes des navires, soit qu'il tire les nombreux pousse-pousse qui remplacent ici nos voitures, soit qu'il tienne un restaurant ou une auberge dans des rues infectes ; le commerçant, à l'air grand seigneur, vêtu de riches habits de soie et se prélassant sur les coussins moelleux d'une victoria dernier genre, attelée de fringants chevaux. Chaque année, plus de 100,000 Chinois débarquent à Singapore. Ces immigrants sont le plus souvent des malheureux sans fortune, chassés de leur pays par les ennuis que leur créent les mandarins ; mais aussitôt arrivés, dédaignant les occupations agricoles qui ne rapportent pas assez, ils s'établissent tireurs de pousse-pousse, ouvriers du port ou mineurs dans les exploitations d'étain du centre de la presqu'île malaise.

Le 10, un peu après 9 heures du matin, le steamer *La Seyne*, premier bateau en partance pour Java, lève l'ancre ; le 11 nous laissons à droite Sumatra, que les Hollandais n'ont pas encore soumis complètement à leur domination et où ils



DJOCJOKARTA. Fête chez le Sultan; les chefs des bayadères.



DJOCJOKARTA. Façade du Tamansari ou château d'eau.

dépensent beaucoup d'argent et de soldats pour mettre fin à la révolte des Atchinais, et nous cotoyons les îles Banka ; le 11, nous entrons dans l'hémisphère austral et le 12 dans la matinée, le steamer dépose ses passagers sur le quai de Tandjoek-Priok. Peu d'Européens sur le bateau : une famille hollandaise regagnant Samarang, un médecin français qui vient de terminer un séjour de six ans au Congo et va continuer ses études de botanique à Buitenzorg, un missionnaire, originaire des Pays-Bas, heureux de visiter une des plus belles colonies de sa patrie, et deux Anglais.

Tandjoek-Priok est le port de la capitale de Java ; c'est d'ici que part la voie ferrée qui relie les villes les plus importantes de l'île : Batavia, Djocjokarta, Soerakarta, Samarang et Soerabaya.

En vingt-cinq minutes, on atteint Batavia, ville aux proportions immenses, si l'on y ajoute Weltevreden où habitent presque tous les Européens. Une large rue bordée de maisons hollandaises et chinoises et courant le long d'un canal, le Molenvliet où vient prendre ses ébats la population brune, relie les deux agglomérations : Batavia la ville commerçante, fondée en 1619 sur les ruines de Jakatra, et Weltevreden, séjour de luxe : de belles villas éparpillées au milieu d'un parc coupé de larges avenues, de grands hôtels, dont l'un, l'hôtel des Indes, couvre une superficie de près de cinq hectares, des places immenses la Koningsplein et la Waterlooplein, vastes plaines nues d'arbres, mais couvertes de

hautes herbes, à côté d'imposants édifices comme le palais du gouverneur, le musée d'ethnographie ou la cathédrale catholique.

La majeure partie de la population indigène est composée de Malais, mais on y rencontre aussi des Soendanaï, des Javanais, des Chinois, voire des Arabes et des Singhalais; les indigènes habitent pour la plupart de petits villages ou kampongs dans les environs de la ville européenne.

Toute personne débarquant à Java doit demander un permis de résider dans l'île, et si l'on veut voyager dans l'intérieur, il est nécessaire d'être porteur d'un second permis délivré par les autorités. Le consul de Belgique, M. Lauwers, auquel je réservai ma première visite après mon arrivée à l'hôtel des Indes, me procure le permis de résider et me donne avec beaucoup d'amabilité tous les renseignements désirables.

La chaleur est accablante, elle est rendue plus insupportable encore par l'humidité; c'est la saison des pluies. Les averses qui se succèdent sans interruption m'empêcheront de faire quelques excursions, notamment l'ascension d'un des pics volcaniques de l'île, si intéressants à plus d'un titre.

Le lendemain dimanche, visite à Monseigneur l'évêque de Batavia et promenade en ville sur un *sado* ou petite voiture à deux roues, munies de deux banquettes placées de telle manière que les voyageurs sont placés dos-à-dos, véhicule que les Européens emploient au lieu du pousse-pousse en usage à Ceylan et à Singapore.

La journée du lundi est consacrée presque entièrement à la visite du musée d'ethnographie situé sur la Koningsplein, dans un bel édifice qui sert en même temps de local à la « Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen ». Un paragraphe spécial sera réservé ci-après à ce musée et à cette société, une des plus anciennes et des plus importantes de l'Extrême-Orient.

Chaque jour, je passe plusieurs heures au musée pour étudier les objets qui y sont conservés et me livrer à des recherches dans la riche bibliothèque de la Société, dont le secrétaire M. le D^r Brandès se met aimablement à ma disposition. Quelques éclaircies me permettent d'excursionner dans la ville basse (Batavia) et dans les environs de Weltevreden pour voir ici les quartiers commerçants, les agences de maisons européennes établies dans de vieilles bâtisses immenses, l'ancien port, le marché aux poissons, le fameux canon honoré par les indigènes et auquel ils attribuent la vertu de guérir la stérilité; et là-bas les kampongs indigènes et chinois, agglomérations de huttes groupées au milieu d'une végétation luxuriante.

Le 18 janvier, départ pour Buitenzorg, résidence habituelle du Gouverneur, célèbre par les pluies torrentielles qui y tombent régulièrement dans l'après-midi, même pendant la saison sèche, et j'y arrive en pleine saison des pluies ! c'est dire que pendant les trois jours que j'y séjourne, il n'est guère possible de sortir ; les heures de beau

temps furent consacrées à la visite du jardin botanique et de ses installations (nous en reparlerons), à parcourir les quelques villages malais qui se trouvent dans les environs, à présenter mes devoirs aux hauts fonctionnaires auxquels j'étais recommandé, notamment à M. le Secrétaire général, dont les bureaux sont au palais du Gouverneur.

Ce palais assez vaste est construit à l'extrémité du jardin botanique et n'en est séparé par aucune clôture ; l'allée qui y conduit est bordée de waringen ou ficus très vieux et de proportions colossales. Le Secrétaire général me fait le plus gracieux accueil et veut bien me remettre de nouvelles lettres de recommandation pour les résidents de Djocjokarta et de Soerakarta.

Ces deux villes sont les capitales des «Vorstenlanden», contrée qui a une superficie égale au quinzième de celle de Java. Là règnent encore deux princes javanais, le sultan de Djocja et le soessehoenan de Soerakarta, mais du pouvoir, ils n'ont plus que les marques extérieures ; les Hollandais leur fournissent une pension, payent leur petite armée, nomment les principaux personnages officiels de leur cour, les tiennent somme toute en une étroite dépendance. Les droits et devoirs de ces princes sont bien déterminés, et, s'ils sont encore maîtres absolus dans leur kraton, ils n'ont aucun pouvoir sur les Européens et autres habitants non Javanais.

Heureux hasard du voyage : mardi prochain, il y aura grande fête dans ces deux villes pour

célébrer la fin du mois de Ramelan. Le neuvième mois de l'année javanaise appelé Ramadhan par les Musulmans et Ramelan par les Javanais, est celui du grand carême annuel. Pendant tout ce mois, il est absolument défendu de manger, de boire, de fumer, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil : et ce précepte est suivi par tous les Javanais. En revanche, pendant la nuit, il leur est permis de manger et de s'amuser, ce qu'ils font avec entrain, dès que le soleil a disparu à l'horizon. Lorsque le trentième jour est arrivé, on annonce au moyen du tambour que le jeûne doit cesser : partout règne alors la joie et la gaieté ; chacun revêt ses plus beaux habits, de grands festins réunissent les membres d'une même famille.

Aussi, le dimanche matin le train m'emportait-il de Buitenzorg ; le soir, loger à Maos et le lundi 21 arrivée à Djocja.

Le voyage de Buitenzorg à Djocja est un des plus intéressants que l'on puisse faire en chemin de fer dans l'île de Java. Au sortir de la première de ces villes, située à environ 265 mètres d'altitude, la voie ferrée s'élève graduellement pour atteindre au plateau central en décrivant de nombreuses courbes et en franchissant des ravins profonds ; à gauche, le Gédé, imposante masse volcanique que l'on voit pendant longtemps à l'horizon ; à droite, le non moins admirable Salak, dont la cime atteint 2,253 mètres de hauteur ; le long de la voie, des rizières immenses, puis des plantations de thé.

Près de Tjibodak, le chemin de fer qui jusqu'ici s'est dirigé vers le sud, fait un brusque coude vers l'est pour atteindre Soekaboemi, « le lieu des délices », sanatorium de l'île. Puis c'est Tjandjoer, ancienne résidence du régent des Préangers ; des rizières sans nombre escaladant les côtes et s'étendant dans les vallées d'un beau vert coupé, çà et là, par le sarong brun d'une indigène ; Bandoeng, chef-lieu des Préangers ; des villages moins importants cachés au milieu d'une végétation paradisiaque ; Tjibatoe, d'où un embranchement se détache vers Garoet.

Ensuite, la partie la plus intéressante du voyage, la traversée d'une chaîne de volcans par une série de ponts et de viaducs jetés sur des ravins effrayants, de tranchées creusées dans le flanc des montagnes couvertes de forêts, ou de remblais pour franchir des petites gorges ; enfin la plaine marécageuse de Maos, petite localité que le train ne dépasse pas et où il faut trouver un logis soit dans le pasangrahan construit par l'Etat, soit dans des cases indigènes.

De Maos à Djocjokarta, le paysage est monotone quoique beau encore : des rizières dans la plaine à gauche et surtout à droite ; vers le nord les contreforts méridionaux de la chaîne des montagnes centrales de l'île.

Arrivé à Djocja, vers 10 heures du matin, je descends à l'Hôtel Central où j'occupe une chambre donnant de plain-pied sur la rue, ce qui me permettra d'examiner à loisir le peuple javanais ; mon premier soin est de faire visite au

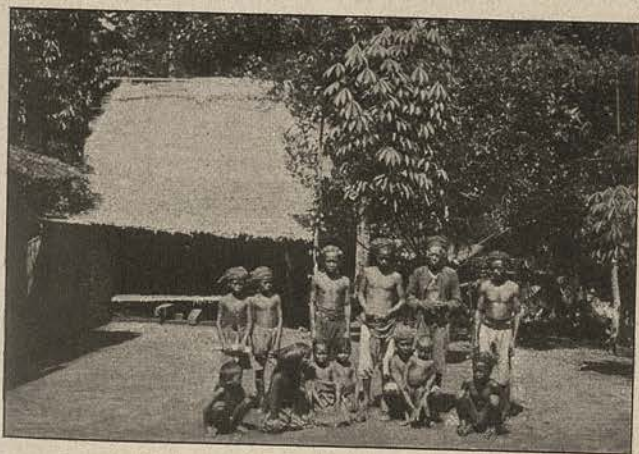
résident pour obtenir une invitation à la fête donnée le lendemain par le sultan. Ma seconde visite est pour le D^r Grooneman, l'archéologue si distingué qui a voué sa vie à des recherches et des travaux sur les antiquités de Java. Après le déjeuner, sieste : il fait tellement chaud qu'on n'oserait se hasarder sur les routes blanches et surchauffées par un soleil ardent — ensuite, petites promenades d'orientation dans la ville.

Autrefois, des murs percés de quatre portes reliées entr'elles par deux grandes rues, entouraient Djocjokarta; les murs ont disparu, mais les avenues ont été conservées. L'une d'elles conduit directement à l'aloen-aloen et au palais du sultan, en passant entre le palais du résident et le Rustenbourg. Ce fort, construit en 1760, est entouré de fossés, de remparts de pierres et de quatre bastions; à l'intérieur sont les casernes pour les soldats européens, les demeures des officiers, l'hôpital et les magasins. Sur les remparts, des canons la gueule tournée vers le kraton, rappellent au sultan qu'il lui en coûterait d'essayer de se rendre indépendant.

La fête chez le sultan ne devant commencer qu'à 9 ¹/₂ heures, les premières heures de la journée de mardi sont mises à profit pour faire une promenade pédestre dont le but est la visite des parties accessibles du kraton ou palais du sultan.

Une large avenue conduit à une place carrée, vaste et dénudée, bordée d'arbres en forme de « payong » ou parasol et occupée au centre par une espèce de trône en pierre ; sur la droite, la

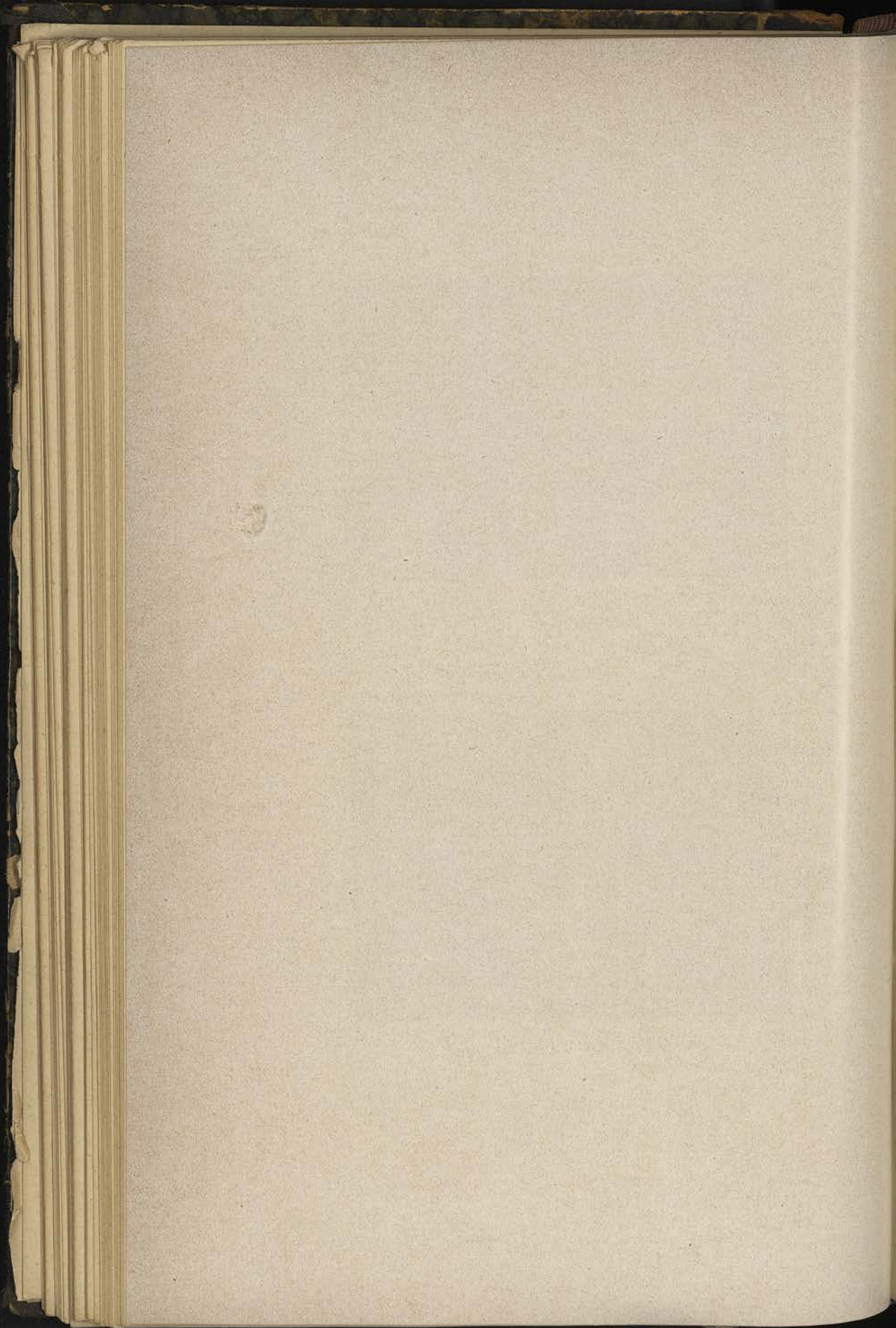
mosquée, grand édifice carré pouvant contenir deux mille fidèles. Beaucoup de mouvement dans cet aloen-aloen : de toutes parts, arrivent des indigènes, des régents, des chefs de villages et surtout des femmes du pays dans leur costume si pittoresque. Sous les arbres, des Javanais en masse, assis autour de marchands javanais, malais et chinois, vendant des fruits, du riz cuit et des boissons. En un coin de la plaine, un carrousel primitif : un rail unique sur lequel roulent quatre caisses bondées de Javanaises. Le long du côté oriental une vraie foire : d'abord une baraque où pour un sou, on montre aux indigènes émerveillés un enfant sans jambes, des jambes seules, une tête sans corps, etc., grossière imitation du spectacle de la tête parlante, bien connu sur nos foires ou kermesses ; dans une autre, de jeunes enfants dansent à la mode javanaise, puis jouent une petite comédie, tandis qu'un « gamelan » ou orchestre fait entendre des bruits assourdissants ; à côté un théâtre de marionnettes mues par un aimant placée sous une table de verre. Plus loin un danseur javanais affublé d'un costume étincelant d'or, avec de grands pendants aux oreilles et des plumes dans les cheveux ; sa danse consiste en mouvements gracieux et lents des bras, des mains et des jambes et en poses plastiques ; enfin d'autres baraques encore, des balançoires, une roue de Paris en miniature, des marchands de fruits, des restaurateurs, etc., et tout autour une affluence nombreuse d'indigènes en sarong aux couleurs



MENDOET. Groupe de Javanais.



MEESTER-CORNÉLIS. Marché malais.



voyantes, le torse et les pieds nus, marchant sans bruit et parlant tous bas ; ils n'osent élever la voix, habitués qu'ils sont depuis longtemps à souffrir en silence la domination du sultan.

Par la porte de l'aloen-aloen arrivent de nombreux Javanais, porteurs de lances et de drapeaux ; de temps à autre, apparaissent des régents des Vorstenlanden et des districts voisins, coiffés d'un petit chapeau conique en taffetas blanc ou noir, le kriss à la ceinture et le long sarong relevé sur le côté et retenu avec la main ; ils sont accompagnés d'un serviteur portant le payong ou parasol signe de leur autorité, et d'un domestique qui tient sous le bras la natte sur laquelle le chef se mettra à genoux devant le sultan ; puis ce sont des gamelans, orchestres composés de cymbales et de tambours, des parasols encore, etc.

Peu après débouche sur la place un cortège précédé de deux régents et composé d'un orchestre et de danseurs, deux portent des sabres, deux autres des drapeaux, deux enfin sont montés sur des chevaux en carton ; arrivé au milieu de l'aloen-aloen, ce cortège s'arrête, les musiciens se placent d'un côté, les indigènes se massent en cercle et au milieu, les évolutions chorégraphiques commencent. D'abord, ce ne sont que des pas lents, des marches et des contre-marches en cercles devenant toujours plus étroits, puis les danseurs se rencontrent, frappent leurs sabres les uns contre les autres, tandis que la foule manifeste par des cris son contentement ; les cavaliers font de même un simulacre de combat, se lancent

l'un contre l'autre à la grande joie des spectateurs qui aiment ces tournois non sanguinaires, puis le cortège se remet en marche pour rééditer un peu plus loin sur cette place immense le même spectacle.

Mais il faut quitter cette foule toujours grossissante et me frayer, facilement du reste, grâce au respect des Javanais pour l'Européen, un chemin jusqu'à la sortie pour aller à la résidence où les Européens se réunissent déjà.

Sous la vaste vérandah qui court le long de son petit palais, le résident reçoit les invités, tous les hauts fonctionnaires de Djocja, les officiers supérieurs, le curé de la ville, le mandarin chinois, chef de la police des Célestes, etc. A ro heures arrivent les gardes du corps suivis d'une voiture envoyée par le sultan, puis deux régents viennent présenter au résident les hommages de leur maître et lui assurer que le sultan serait heureux de recevoir les compliments de son frère aîné, si celui-ci voulait bien venir au kraton dans la voiture mise à sa disposition. Les régents s'éloignent et vont porter au sultan l'assurance de l'arrivée du résident.

Quand on suppose les envoyés rentrés au kraton, le résident prend place dans la voiture traînée par quatre chevaux et suivie du porteur du parasol d'or, signe de l'autorité du résident. Les invités prennent place dans d'autres voitures et au petit trot on se dirige vers le kraton entre deux rangées d'indigènes accroupis sur les deux côtés de la route dans l'attitude de la prière.

A l'entrée du résident dans l'aloen-aloen, les gamelans se font entendre, tandis que la foule, retenue derrière deux haies de lanciers, se masse pour voir défiler les invités.

Arrivé à la porte du kraton, on descend de voiture pour se diriger vers l'intérieur en passant par des portes et des couloirs non couverts qui traversent les fortifications du palais du prince. Nous voici alors au «*Settinggil*», endroit exhaussé couvert en partie d'un toit de feuilles de palmiers sous lequel on a disposé un fauteuil pour le résident et à sa droite un divan pour le sultan ; devant, des chaises, en grand nombre à droite, quelques-unes seulement à gauche. Les invités font halte ici et attendent l'arrivée du fils aîné du sultan, son héritier présomptif, qui vient inviter le résident à entrer dans le palais et lui offre le bras.

Et le cortège se remet en marche au son des gamelans, pénètre plus avant dans le kraton, traverse une nouvelle place à ciel ouvert, remonte quelques marches d'escaliers entre les troupes du sultan et arrive ainsi dans le «*bangsalkent-jono*». Nous sommes là dans la salle du trône, salle sans murs, couverte d'un toit richement sculpté, peint d'or et de couleurs vives. Le sultan se tient sur un palier où quelques marches donnent accès ; il attend le résident qui lui offre ses hommages : les hauts fonctionnaires en font autant, puis tous prennent place.

Un page féminin tout fardé de jaune porte la traîne du sultan ; le prince déjà âgé et de

figure sympathique est grand et robuste. Devant la salle du trône, un orchestre javanais joue un morceau de musique, tandis que les indigènes restent accroupis par terre, personne, sauf le prince héritier et les Européens, n'ayant le droit de s'asseoir, ni de rester debout devant le sultan. A droite et à gauche du trône, sont aussi accroupis des Javanais et des Javanaises qui forment la domesticité ; derrière le sultan, dans la même posture, des femmes portent les insignes de l'autorité de leur maître.

Peu d'instants après, nous passons dans les appartements privés, où le résident salue la femme légitime du sultan et les princesses au nombre d'une quinzaine environ ; dans la cour sont accroupies par terre une bonne centaine de femmes qui servent le sultan ; à gauche, dans le fond de la salle, un groupe de seize femmes qui forment le harem. Le sultan a eu jusqu'ici deux femmes légitimes qui lui ont donné quatorze enfants ; de ses concubines, il en a soixante-douze, presque toutes filles, qui forment sa cour.

De là, retraversant la salle du trône et la grande cour qui la précède, nous revenons au Settinggil. Devant le sultan et le résident qui vont bras dessus, bras dessous, marchent d'abord des malheureux indigènes bien habillés, mais difformes : des bossus, des gens à têtes grotesques, d'autres aux jambes contrefaites, puis viennent douze femmes, le corps teint en jaune, portant sur des coussins les attributs royaux du sultan, ensuite les invités, et on prend place dans le Settinggil pour la revue.

Le résident y est à la gauche du sultan et les invités européens du même côté sur des chaises ; devant le sultan tous les régents disposés selon leur ordre hiérarchique et accroupis à terre dans l'attitude de la vénération ; derrière, des régents encore et plus loin le peuple en habits de fête, mais le torse nu et les cheveux flottant sur les épaules.

L'armée du sultan se compose d'environ 200 soldats armés de vieux fusils et de lances, ils défilent en un pas de parade lent ; ils sont vêtus de costumes bizarres, mélange cocasse d'habits européens du XVIII^e siècle et d'habits javanais. Les lanciers dansent d'une manière intéressante et un des princes royaux exécute seul une danse difficile et pittoresque. Viennent ensuite les chefs des bayadères, deux types grotesques au possible, puis les gamelans et enfin des monceaux de fruits, de riz, de gâteaux que l'on transporte à la mosquée où ils seront bénis, puis distribués au peuple. Dans l'entretemps, on sert du porto et le résident boit à la reine de Hollande, au gouverneur des Indes, au sultan et à sa famille ; le sultan répond quelques mots d'une voix à peine perceptible et boit au résident. Tous nous retournons alors dans la salle du trône où le sultan nous fait offrir du thé et des petits gâteaux, puis on se quitte après avoir donné une bonne poignée de mains aux princes fils du sultan. Telle est, dans sa partie officielle, la fête du Garebeg poewassa ainsi que l'appellent les Javanais ; chez les Soendanaï, on la connaît sous le nom de

« lebaranpitrah ». Beaucoup d'Européens la considèrent, à tort, comme la fête du nouvel an, parce qu'en ce jour les Javanais se font des visites pour exprimer leurs sentiments affectueux.

La journée du 23 janvier est consacrée à la visite de Soerakarta, capitale d'un autre Etat plus ou moins indépendant comme Djocja. Le résident m'apprend qu'il est impossible de visiter le kraton du sultan ou soesehoenan, parce que le lendemain de la fête officielle du Garebeg poewassa a lieu une fête tout intime et que personne, pas même le résident, n'est admis ce jour-là au palais. Solo est une ville immense composée, comme Djocja, de maisons petites et basses, bordant des routes larges, ombragées de figuiers et de cocotiers. La demeure de l'empereur a presque la disposition de celle du sultan de Djocja, le même aloen-aloen avec ses arbres taillés en forme de parasol, la mosquée à droite et le trône au milieu de la place.

Au centre de la ville, en face du kraton s'élève, comme à Djocja, le fort construit par les Hollandais pour maintenir les princes dans l'obéissance.

La matinée du lendemain, promenade dans les dépendances du kraton de Djocja, une ville javanaise d'une lieue de tour, au milieu d'une autre ville, dont elle est séparée par de hauts murs ; à l'intérieur, des habitations, des jardins, des rues, des sentiers, de petits villages ou kampongs, des canaux et des étangs ; la population du kraton est évaluée à quinze mille personnes environ, presque toutes ayant un emploi au palais.

Ensuite, visite du « Tamansari » ou Water kasteel, ancien château construit en 1758 par le sultan Amangkoe Boewono I^{er}, sur une île artificielle, au milieu d'un lac et auquel on avait accès par un passage souterrain. Le lac a été comblé en partie par la chute des murs, mais pour arriver au bâtiment central il faut encore passer par un conduit souterrain qui permet de franchir un étang. Cette demeure princière a dû être splendide si l'on en juge par les restes branlants où l'on voit encore de beaux morceaux d'architecture de style indou et javanais. Tout est abandonné à l'action dévastatrice de l'exubérante végétation équatoriale, qui fait jaillir des ruines de beaux arbres dont les racines renversent les rares murs encore debout. Certaines chambres sont cependant assez bien conservées, comme la salle de repos où le sultan venait passer les heures chaudes de la journée, les petits salons de l'appartement des femmes et l'immense salle de réception.

Enfin, promenade dans le quartier dit chinois, résidence de tous les étrangers de race jaune; ils sont gouvernés par un capitaine chinois, lequel dépend directement de l'administration hollandaise. Ce quartier est le plus sale et le moins intéressant de Djocja.

L'après-midi, le tramway me conduit à Moentilang, petite localité habitée par une colonie nombreuse de Chinois et par quelques Javanais; de là, en voiture, j'atteins Mendoet où réside le Père Hoevenaers. Partout ce ne sont que rizières

et champs de cannes à sucre avec de ci, de là, un village caché au milieu d'un fouillis d'arbres gigantesques, entouré d'une haie en bambou percée de quelques ouvertures. La contrée est une des plus peuplées de Java.

Le 25, de très bonne heure, visite du Boroboe-
doer, temple bouddhique célèbre, un des plus
beaux restes de l'architecture indoue à Java (1).

Une allée de kanaris mène au temple bâti sur
les faces d'une colline équarrie et mesurant, sur
chaque côté, environ cent cinquante mètres.
L'édifice lui-même est en forme de pyramide à
quatre pans, haute d'environ cinquante mètres.
Au milieu de chacun des quatre côtés se trouve
une porte à laquelle on accède par des escaliers
qui se poursuivent jusque la plateforme supé-
rieure. Quatre terrasses font le tour de l'édifice
à différentes hauteurs et les parois de ces ter-
rasses sont en pierres d'une merveilleuse sculp-
ture; là sont représentés la naissance et l'édu-
cation de Bouddha, son départ de la maison
paternelle, ses méditations, son instruction, son
jugement, sa mort et son entrée dans le Nirvana.
Sur la plateforme supérieure qui est circulaire, on
trouve trois nouvelles terrasses de même forme
ornées de soixante-douze dagobas ou temples
renfermant chacune une statue de Bouddha; au
centre une dagoba plus élevée et plus grande où
les reliques de Bouddha ont dû être conservées.

(1) Il a fait l'objet d'une savante étude de M. Leemans, *Boroboe-
doer op het eiland Java*, Leide, 1873.

Du haut la vue sur le monument est magnifique : un fouillis de clochetons, de dagobas, de sculptures, de terrasses s'étend de tous les côtés vers le bas ; dans la plaine des rizières et des villages et à l'horizon le volcan Mérapi avec son panache de fumée. Le Boroboedoer malheureusement tombe en ruines, des pierres énormes se détachent de son flanc et des vandales ont mutilé des sculptures ou enlevé des pierres entières ; malgré tout, ce temple n'en est pas moins imposant avec ses terrasses de plus de trois kilomètres de longueur, ses nombreux Bouddhas, ses éléphants de pierre, ses sculptures fines et artistiques.

Trois heures passées à visiter ce monument s'écoulèrent comme un rêve ; le soleil qui touchait au zénith me força à quitter le Boroboedoer ; impossible de rester au milieu de ces pierres blanches qui renvoient la lumière solaire sans offrir un peu d'ombre. La grand'route de Mendoet plus fraîche sous les arbres immenses conduit au petit temple de Mendoet qui, toute proportion gardée est aussi joli que le Boroboedoer ; c'est un édifice de forme octogonale surmonté d'une légère coupole de près de vingt mètres de haut sous laquelle un Bouddha est adoré par deux femmes. Non loin de ce temple est un kampong javanais que je visite et où j'assiste à une réunion des chefs javanais du district.

Après déjeuner avec le Père Hoevenaers, qui fut pour moi un guide très aimable, je reviens en voiture à Moentilang et de là en tramway à Djoc-jakarta, où je rentrai vers 6 heures du soir.

Le sol des environs de Djocja est parsemé de ruines ; le Boroboedoer n'est pas le seul temple qui ait survécu à la civilisation indoue.

Le 26 janvier, je visite les ruines du Tjandi Loro Djanggrang, à Brambanam, dans la plaine, non loin d'une gare du chemin de fer Djocja-Solo, au sud du volcan Mériapi.

Le temple de la Vierge (Loro Djanggrang) est formé d'une série de petits temples complètement renversés et de six grands temples dont les plus beaux sont dédiés aux divinités Vishnou, Siva et Brahma. Celui de Siva est le plus élevé de tous ; il comprend quatre chapelles qui se partagent les quatre statues de Siva, Dourga, Ganesha et Gourou. Leur partie supérieure a été détruite par des tremblements de terre et les indigènes ont arraché plusieurs pierres pour construire leurs demeures. Si, par l'imagination, on rétablit ces ruines dans leur splendeur première, on est en présence d'un ensemble magnifique de temples, tous ornés à profusion de sculptures qui, cependant, ne sont pas aussi variées que celles du Boroboedoer.

Les ruines, dans cette plaine qui s'étend au pied du Mériapi, sont nombreuses ; près du temple de la Vierge, deux énormes amas de pierres marquent l'emplacement de deux temples complètement renversés. L'archéologue Grooneman, trop occupé par la restauration des grands édifices, n'a pu encore travailler au rétablissement de ceux-ci. Non loin de là, le Tjandi Sewoe ou les Mille temples. Il n'y en a pas mille, mais on peut en

compter actuellement deux cent quarante-six, tous à peu près en ruines ; un surtout est très grand, mais on a enlevé beaucoup de pierres qui le couvraient et il ne renferme plus aucune statue. Au nord du Tjandi Sewoe, les ruines du Tjandi Plaosam et au-delà de la voie ferrée, celles du Tjandi Kalongan.

L'après-midi, visite du pasar Gedé, village et marché, à une lieue au sud-est de Djocja, où habitent de nombreux orfèvres et batteurs de cuivre. Il existait dans cette localité un kraton, c'est-à-dire un château, construit par Senapati, le fondateur de l'empire de Mataram qui, en 1755, se divisa pour former les sultanats actuels de Djocja et de Soerakarta ; il ne reste plus, des constructions qui ont dû être splendides, que des ruines, sauf cependant l'« astama » ou cimetière des princes de Djocja.

Les pluies diluviennes qui tombent l'après-midi et souvent aussi le matin, me forcent à abandonner le projet de faire l'ascension d'un des nombreux volcans qui couvrent l'île et de pousser jusqu'à Soerabaja ou de m'arrêter au retour à Garoet ; en outre, les journaux annoncent que le choléra fait de nombreuses victimes à Singapore et que probablement les bateaux venant de Batavia iront à Pinang et non à Singapore. Si je veux éviter un retard d'une quinzaine de jours, il est nécessaire de repartir aussitôt pour Batavia afin de ne pas manquer la malle hollandaise du 29 janvier, dans le cas où la malle française ne partirait pas le 1^{er} février.

Le 28, au soir, rentrée à Buitenzorg où l'agent des bateaux m'assure que la malle française quittera Batavia le 1^{er} février. Le 29, visites de départ, notamment aux hauts fonctionnaires qui m'avaient aidé de leurs conseils et au sympathique directeur du jardin botanique, M. le D^r Treub, et promenade dans le village malais situé au pied de la colline sur laquelle est construit Buitenzorg.

Le 30, retour à Batavia, visites de départ, excursion à Meester-Cornélis, village malais important au sud de Weltevreden ; le 31, recherches à la bibliothèque et travail au musée d'ethnographie. Le 1^{er} février, à 7 heures du matin, départ de Java vers Singapore.

Le jardin botanique de Buitenzorg, peut-être le plus célèbre du monde entier, fut fondé par les Hollandais en 1817, presque au lendemain de la cession de Java par les Anglais. Il occupe environ 58 hectares de terrain à Buitenzorg même, plus deux annexes : l'une à Tjibodas, jardin en montagne et forêt vierge d'une étendue de près de 300 hectares, l'autre à Tjikeumeuh, de soixante-douze hectares, jardin d'essais situé tout près de celui de Buitenzorg.

Dans le premier de ces jardins (Botanisch Tuin) toutes les plantes sont cataloguées, par familles, en différents endroits ; ainsi, toutes les légumineuses sont à droite de l'entrée principale

qui conduit à la belle avenue de kanaris, plantée par Teysmann ; les malvacées sont réunies à gauche de cette même avenue, etc., et de chaque espèce on cultive deux individus, signalés tous deux par une étiquette. Ce jardin est d'une richesse inouïe et contient environ neuf mille sortes de plantes.

Le jardin de Tjikeumeuh sert aux essais de plantation et a surtout pour destination de procurer aux planteurs graines ou boutures d'excellente qualité ; il permet en outre, au savant, d'étudier les végétaux propres à la culture tropicale dans leur forme et leur manière de vivre.

Le parc de Tjibodas est situé dans la région appelée Préanger, à une altitude de 4500 pieds : il comprend d'abord une forêt vierge dans laquelle on n'a pas même tracé de chemins et qu'on laisse végéter librement, ensuite un jardin où l'on cultive les plantes qui ont besoin d'un climat plus tempéré.

Le « s Lands Plantentuin » est composé de huit sections : 1° l'herbarium et le musée ; 2° les laboratoires de botanique ; 3° le jardin de culture et le laboratoire de chimie agricole ; 4° le laboratoire de pharmacologie ; 5° le jardin botanique à Buitenzorg et le jardin de Tjibodas ; 6° le bureau, la bibliothèque et l'atelier photographique ; 7° le laboratoire pour les recherches sur la flore forestière ; 8° le laboratoire pour les recherches sur le tabac.

Les plantations sont donc complétées par des laboratoires, par une bibliothèque contenant

tout ce qui a paru sur la botanique et les sciences auxiliaires, par un musée avec un herbier divisé en deux parties : l'herbier de la flore tropicale et celui de certaines collections de la flore forestière si riche à Java.

Les publications du jardin botanique sont nombreuses : le *Catalogue des plantes en culture* ; les *Rapports annuels* (*Verlag omtrent den staat van 's Lands Plantentuin*) ; les *Communications du jardin national des plantes* (*Mededeelingen uit 's Lands Plantentuin*), les *Annales du jardin botanique*, dont les articles sont rédigés en allemand, en français ou en anglais ; les *Petits Avis* (*Korte Berichten*), etc.

Le directeur actuel est M. le Dr Treub, qui lors de mon arrivée à Buitenzorg était en exploration dans l'île avec M. le professeur Haekel ; j'eus cependant l'honneur d'être reçu par ce savant lors de son retour.

C'est à Buitenzorg que les botanistes belges pourront le mieux étudier les flores tropicale et équatoriale ; ils y trouveront tout ce qui leur sera nécessaire pour faire des études approfondies : laboratoires, bibliothèque, arbres et plantes classés méthodiquement à Buitenzorg, cultivés sur une grande échelle à Tjikeumeuh ou grandissant à leur gré dans la forêt vierge de Tjibodas. Seulement, si le botaniste veut profiter de tout son séjour, il doit arriver à Buitenzorg muni d'une connaissance approfondie de la systématique, après avoir étudié sérieusement les familles qui feront l'objet de nouvelles re-

cherches, et préparé le mieux possible le genre d'études auquel il veut se livrer. Le jardin botanique avec ses laboratoires, musée et bibliothèque, n'est pas une université ; l'étranger peut compter sur l'amabilité, l'obligeance et la bienveillance du directeur et de tous les chefs des diverses sections ; cependant, il ne doit pas espérer y trouver des maîtres qui l'aideront de conseils journaliers ou qui le pousseront au travail ; ces chefs, de même que le directeur, ont des occupations tellement absorbantes qu'il leur est impossible de guider continuellement le jeune savant dans ses recherches d'un caractère purement scientifique. Il n'en sera plus de même, s'il veut s'adonner à l'étude de la botanique coloniale pratique, but d'ailleurs presque exclusif du jardin ; il aura à sa disposition un laboratoire spécial pour l'étude du tabac et du caféier, et pourra prendre conseil des membres du personnel qui ne s'occupent que des plantes de rapport cultivées dans les régions intertropicales.

Il y aurait peut-être lieu pour le Gouvernement belge, et vu l'hospitalité si large qu'offrent les Hollandais à tous les étrangers, de créer une bourse de voyage annuelle réservée aux docteurs en sciences naturelles (botanique) ; cette bourse devrait être instituée pour permettre à un Belge de continuer et d'approfondir ses études à Buitenzorg ; il serait recommandé aux boursiers de s'occuper plus spécialement de botanique coloniale. Ces docteurs une fois rentrés en Belgique, le Gouvernement pourra créer dans les Universités

des cours de botanique coloniale dont l'accès sera accordé à tous ceux qui veulent s'établir comme planteurs au Congo ou ailleurs.

J'ajoute qu'il est utile que le jeune savant se rendant à Buitenzorg sache très bien le hollandais et l'allemand et connaisse un peu de malais, langue facile qui peut s'apprendre en quelques mois ; les règles de grammaire y sont presque nulles et les occasions ne manquent pas, au cours d'un séjour à Batavia ou ailleurs, de parler avec les indigènes : enfants de la rue, domestiques d'hôtels, marchands d'antiquités javanaises ou de produits du pays, désireux de faire la causette dans l'espérance d'écouler leur marchandise.

La Société des Arts et des Sciences de Batavia — Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen — est une société privée ne recevant du Gouvernement que certains subsides, environ 16.000 francs par an, plus le local dans lequel elle a installé son musée et sa bibliothèque ; elle ressemble, dans son organisation, aux sociétés d'archéologie et d'histoire que possèdent presque toutes nos villes belges.

Le but qu'elle poursuivait lors de sa fondation, en 1778, était de donner une impulsion à tous les arts et à toutes les sciences, particulièrement à l'histoire naturelle, aux sciences naturelles, à l'archéologie, à la linguistique, à l'ethnographie et à l'histoire des Indes néerlandaises, et aussi

de s'intéresser à tout ce qui pouvait servir à l'agriculture, au commerce et au développement économique des Indes (1).

En 1818, elle a modifié son règlement et déterminé ainsi le but qu'elle s'est assigné : faire progresser la connaissance de l'archipel des Indes orientales et des pays voisins en ce qui concerne la linguistique, la géographie et l'ethnographie. Elle tâche d'arriver à ce but par des publications (rapports, bulletin périodique, ouvrages spéciaux), par l'accroissement de ses collections, par des recherches, par la mise à la disposition de tous ceux qui travaillent dans son domaine, des moyens qu'elle possède et par l'échange de ses publications avec celles des sociétés similaires.

Elle se compose de membres ordinaires, extraordinaires, correspondants et d'honneur qui reçoivent les publications ; elle est dirigée par un comité de onze membres dont trois, le secrétaire, le trésorier et le bibliothécaire reçoivent mensuellement la somme de cent florins pour couvrir leurs frais de bureau. Chaque mois le comité se réunit pour décider des affaires ordinaires ; les assemblées générales ont lieu lorsque le comité le décide ou sur la demande de dix membres ; quelquefois, une conférence ou un rapport est fait

(1) Het genootschap stelde zich ten doel bevordering van alle kunsten en wetenschappen ; in het bijzonder de natuurlijke historie, de natuurkunde, de oudheidkunde, de taalkunde, de ethnographie en de geschiedenis van deze gewesten en wel voornamelijk ook alles wat zou kunnen strekken ten nutte van den landbouw, den loophandel en de bijzondere welvaart van Nederlandsch Oost-Indie.

par un membre à ces assemblées générales. La cotisation trimestrielle des membres est de dix florins.

Le local de la Société des Arts et des Sciences de Batavia est situé sur la Koningsplein à Weltevreden ; c'est un vaste palais de style grec.

Le musée est très important ; les collections sont groupées par catégories dont la plus riche est la section d'ethnographie. Tous les objets ayant quelque valeur ethnographique y ont été rassemblés et ils sont au nombre de plus de dix mille, tous recueillis dans les îles composant les Indes néerlandaises. Un catalogue en deux volumes en a été publié par M. Van der Chys (*Catalogen der ethnologische Verzameling van het Bataviaasch genootschap van Kunsten en Wetenschappen*). Malheureusement, le classement pourrait être plus méthodique. Cette collection s'augmente chaque jour de nouveaux objets, car une loi ordonne à quiconque trouve une antiquité de la remettre au Musée contre paiement de sa valeur. L'indemnité est pour l'inventeur et non pour le propriétaire du terrain où l'objet a été découvert ; cette loi est complétée par une ordonnance défendant l'exportation des antiquités.

La deuxième section est celle de numismatique ; on y a réuni tous les échantillons de monnaies en usage autrefois et aujourd'hui dans les Indes ; elle est augmentée d'une collection de monnaies anciennes et modernes de tous les pays.

Une section non moins curieuse est celle d'archéologie comprenant des silex, des armes en fer,

des statues de Bouddha, des pierres sculptées ou avec inscriptions retrouvées dans les Indes ou enlevées aux nombreux temples d'architecture indo-javanaise que l'on restaure dans le centre de l'île de Java; en outre beaucoup d'objets, dons d'explorateurs ou de fonctionnaires.

Viennent ensuite plusieurs sections moins importantes; celle des manuscrits, assez riche (manuscrits javanais, malais, kawis et arabes); celle des sceaux, celle relative aux entreprises faites à l'époque de la Compagnie des Indes orientales et une dernière intitulée : varia. Chacune de ces sept sections est dirigée par un membre du comité.

La bibliothèque est bien fournie de livres de toute espèce, acquis les uns par achat, les autres par dons, la plus grande partie provenant d'échanges. La « Bataviaasch Genootschap » publie de nombreux volumes divisés en séries qui sont : les *Verhandelingen* (52 volumes), le *Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde* (41 volumes), les *Notulen van de algemeene en Bestuursvergaderingen* (39 volumes) et des mémoires séparés (37 volumes).

L'île de Java est une partie des Indes néerlandaises; celles-ci sont divisées, au point de vue politique, en pays gouvernés directement par la métropole, en principautés vassales et en pays confédérés, et sont placées sous la direction d'un

gouverneur général nommé par la reine de Hollande. Le gouverneur général est représenté dans les provinces par un résident. A Java, il y a dix-sept résidents qui sont aidés dans leurs fonctions par des assistants-résidents et des contrôleurs; le reste de la hiérarchie administrative est indigène. Mais au centre de l'île, les Hollandais ont laissé subsister deux principautés vassales à la tête desquelles est un sultan qui ne peut rien ordonner d'important sans l'assentiment du résident qui lui sert de tuteur.

Java est une des îles les plus riches que l'on rencontre en Extrême-Orient; elle produit beaucoup de riz, de maïs, du sucre (766.238 tonnes), du café, du tabac (21 millions de kilogrammes), du thé (6 millions de kilogrammes), du quinquina, de l'indigo. Le commerce y est très développé. Ses villes principales sont: Batavia, la capitale, avec 115.887 habitants, dont 8.893 Européens, 77.700 Malais, 26.817 Chinois, 2.245 Arabes; Samarang, avec 89.000 habitants et Soerabaja, avec 147.000 habitants (1).

La population actuelle de l'île de Java (28 millions 745.000 habitants) se divise, au point de vue ethnographique, en quatre grands groupes: les Européens, les Arabes, les Chinois et les Malais;

(1) Le meilleur ouvrage relatif à Java est P.-J. VETH, *Java, geographisch, ethnologisch, historisch*, dont une deuxième édition revue par SNELLEMAN et NIERMEYER est en cours de publication (Haarlem, Bohn, 1^{er} vol. 1896, 2^e vol. 1898). Nous citerons aussi un ouvrage de grande importance pour tout ce qui concerne les Indes néerlandaises: VAN DER LITH, *Encyclopaedie van Nederlandsch Indië*, dont trois volumes ont paru à Leide, chez Brill.

on pourrait encore y ajouter les Japonais, qui cependant sont très peu nombreux : environ deux mille répandus dans les grandes villes.

Au point de vue légal, la population de Java est divisée en deux classes : les Européens et les personnes leur assimilées ; les indigènes et ceux qui leur sont assimilés. Les premiers sont régis en général par les lois de la métropole ; les derniers sont soumis aux coutumes et aux institutions indigènes.

Presque tous les Européens sont Hollandais ; il y a aussi près d'un millier d'Allemands, attachés à des maisons de commerce, environ 250 Français la plupart coiffeurs ou horlogers ; quelques Anglais, des Belges et des Suisses.

Les Arabes, que l'on rencontre un peu partout en Extrême-Orient, sont à Java près d'une vingtaine de mille ; ils s'occupent spécialement de commerce de détail et d'affaires d'argent. Leurs rapports avec les indigènes sont facilités par la communauté de croyances religieuses, et, en général, leur influence est assez considérable. Les Malais ont une profonde vénération pour les hadji et les lettrés musulmans ; ces derniers ne sont le plus souvent que des espèces de moines mendiants ou prêcheurs ; ils forment, croit-on, des sociétés secrètes qui ont joué un certain rôle lors des révoltes des Javanais contre l'autorité.

Les Chinois proviennent, en majeure partie, de la Chine méridionale, d'Amoy, du Foh-kien, du

Kwang-tung, de Formose et aussi de Singapore. Leur immigration à Java date de très haut. Ils apportent avec eux leurs coutumes et leurs habitudes, mais sont étroitement surveillés par le Gouvernement. En effet, à Java, il existe un péril chinois. Venus en grand nombre, les fils de Han, plus commerçants, plus laborieux que les indigènes, eurent tôt fait d'enlever à ces derniers tout le commerce et toute l'industrie, lorsqu'ils furent devenus artisans et marchands. Bons laboureurs et connaissant à fond la culture du riz, ils ont fini par supplanter, dans un certain nombre d'endroits, les Malais paresseux et indolents, comme agriculteurs et propriétaires de rizières. Bons comptables et banquiers, ils ont pris à ferme du Gouvernement certains monopoles, celui de l'opium, des jeux et d'autres. Enfin, plus économe que l'indigène, le Chinois a trouvé facilement le moyen et l'occasion de prêter des sommes d'argent à un taux fabuleux et de jouer ainsi un rôle plus considérable dans la vie sociale. Le nombre des Célestes s'est accru considérablement, on l'évalue à près de 300.000 individus, répandus un peu partout, principalement dans les villes ou dans les kampongs, comme celui de Moentilang, près du Boroboedoer, où il n'y a que des Chinois.

Mais, contrairement à ce qui existe dans la plupart des pays où les Chinois émigrent, les femmes chinoises sont nombreuses à Java; il y en a presque autant que d'hommes (135.000 hommes et 113.000 femmes); le Céleste, ordinairement,

s'installe dans les Indes néerlandaises sans esprit de retour, et s'il ne peut avoir comme femme une compatriote, il épouse une Javanaise ou une Malaise. Une variété métis sort de ces unions, variété qui est plutôt chinoise que malaise ou javanaise, sinon quant aux caractères physiques, du moins quant aux coutumes, aux habitudes, à l'esprit commercial et à la manière de se vêtir. Ces métis sont connus sous le nom de « peranakan » et en général dédaignés comme travailleurs.

Presque tous les habitants de Java, 26 millions environ, sont malais, alors que les Chinois ne sont que 300.000 et les Européens une cinquantaine de mille.

La variété humaine, dénommée malaise, habite non seulement Java, mais encore la plus grande partie des îles qui se rattachent vers le nord-ouest à l'Asie, vers le sud-est à l'Australie, savoir : Flores, Sumba, Sumbava, Lombok, Bali, Madoera, Java, Bornéo, Sumatra, îles auxquelles il faut ajouter la presqu'île de Malacca. L'habitat des Malais est bien délimité, mais on ne les trouve pas purs dans toutes ces contrées ; çà et là, ils se sont mélangés soit avec des Chinois, soit avec des Indous, soit avec des Indonésiens.

La population malaise de Java se divise en trois grands groupes : les Soendonais à l'ouest, dans les résidences de Bantam, de Batavia, de Krawang, de Chéribon, dans les régences des Préangers ; les Javanais au centre et vers l'est ; les Madoerais, dans l'île de Madoera que l'on

rattache à Java et dans l'est de cette dernière île (résidences de Pasoeroean, de Besoeki et de Probolinggo, où l'on rencontre cependant encore des Javanais). On a donné, en outre, d'autres classifications, par exemple : les Bantammais ou Badoujs, vivant dans la province de Bantam, la plus occidentale de l'île ; les Tenggerais, dans la province de Pasoeroean, etc. ; mais les différences entre ces populations sont peu nombreuses, et, en tout cas, on peut les considérer comme formant une seule variété humaine, car elles possèdent les mêmes caractères somatologiques.

Que si, par contre, il fallait étudier dans leurs caractères spéciaux tous les peuples de variété malaise, ceux qui occupent la presqu'île de Malacca comme ceux qui peuplent les côtes de Bornéo ou l'île de Java, il y aurait lieu de tenir compte des influences auxquelles ces groupes ethniques ont été soumis dans les milieux très éloignés les uns des autres où ils se sont établis. A Java, par exemple, où les trois groupes ethniques, Javanais, Soendonais et Madoerais, semblent n'avoir pas toujours existé comme groupes séparés, mais avoir formé un seul peuple, l'influence indoue a été prédominante sur les Javanais, notamment sur les hautes classes de la société indigène de Djocjokarta, tandis que cette influence a été nulle ou à peu près sur les Soendonais ; dans le nord de Sumatra, les Atchinois sont des Malais plus ou moins arabisés, tandis que vers l'est de l'Insulinde, l'influence papoue ou négrito a été prépondérante.

Les villages javanais établis dans des plaines où le riz est la principale culture, sont très intéressants ; de loin, ils ressemblent à de vastes oasis de forme ordinairement carrée ou rectangulaire, perdues au milieu d'immenses rizières ; de hauts arbres, palmiers et bananiers, waringen et cocotiers, cachent dans leur ombre les maisons et les huttes des indigènes, bâties sans ordre le long de sentiers étroits et tortueux. La « desa » ou village est entourée d'une haie en troncs de bambou entrelacés, destinée à empêcher l'évasion du bétail qui court librement dans l'enclos et à protéger les habitants contre les attaques des voleurs ou les rapines des bêtes fauves. Aux quatre coins, souvent, ou le long de la route qui passe près de l'agglomération, s'ouvrent des portes, c'est-à-dire des issues larges de 2 ou 3 mètres, et tout aussitôt on rencontre un petit édifice en bois, composé de pieux fichés en terre, supportant à un mètre du sol, un plancher de poutres équarries et, à la partie supérieure, un toit de feuilles de palmiers. C'est là que la nuit se tient le veilleur ; c'est là que peuvent se reposer les passants ; c'est là aussi que se placent les musiciens ou joueurs de gamelan quand la « desa » reçoit la visite d'un haut personnage javanais ou hollandais.

A l'intérieur de l'enclos, c'est un fouillis d'arbres, d'arbustes et de petites clôtures entre lesquelles zigzaguent de petits chemins boueux et marécageux conduisant d'une maison à l'autre ou reliant les jardinets. Souvent, l'agglomération

possède un petit temple ou « langgar », qui dans les villages ruraux remplace le « mesigit » ou mosquée des villes ; il est d'une construction différente de celle des autres maisons, et sert à la fois de chapelle et d'école. Non loin de ce temple, le cimetière dans lequel les indigènes sont enterrés, le plus souvent sans cercueil ; ce lieu de repos est signalé par de petits tertres et par des plants nombreux de « boenga koeboer », une espèce d'apocynée.

Les maisons javanaises sont de construction simple : des pals ou grosses poutres placées verticalement, réunies par des parois en bambous, en feuilles d'arbres ou en terre séchée, avec une seule porte et pas de fenêtre ; le tout, surmonté d'un toit au faite très élevé et en forte pente. Nous pouvons constater ici l'influence du climat sur la manière de bâtir des indigènes ; l'élévation et l'inclinaison du toit facilitent l'écoulement des eaux pluviales qui tombent en grandes quantités à certaines époques de l'année.

Les maisons javanaises se composent en général de deux pièces dont l'une sert de chambre à coucher, l'autre de cuisine. Le mobilier est très simple : un banc dit « balébalé » recouvert d'une natte et de coussins, une table ronde avec quelques sièges, une petite lampe à pétrole, un coffre de grandes dimensions pour serrer les vêtements, quelques ustensiles de cuisine.

Dans l'ouest, les villages (kampongs), sont moins denses, établis sur de plus grands espaces sans clôture et composés de maisons plus vastes.

Les habitations des chefs de villages ou de riches propriétaires sont, comme les palais dans les villes, construites en pierres ou en briques. On trouve à peu près au centre de chaque agglomération une grande place, l'aloen-aloen, plantée d'arbres : elle sert de lieu de réunion.

La desa javanaise n'est pas seulement un village, mais une organisation de forme collectiviste ; c'est l'unité la plus importante dans la vie sociale des Javanais, comprenant le village proprement dit et tous les terrains cultivés ou non qui l'entourent. L'étendue du territoire des desas varie suivant les contrées ; on en compte environ 30.000 dans l'île de Java, ce qui donne une moyenne de 600 habitants par desa. Les membres d'une même desa sont solidaires les uns des autres et des liens de solidarité unissent chaque desa aux desas voisines. A côté des biens possédés en propre par les familles les plus importantes, dont les membres sont souvent chargés de l'administration de la commune, il existe des biens communaux cultivés par le village et dont les produits sont partagés entre tous ceux qui ont pris part à la culture, au prorata de leur nombre de journées de travail. Certaines familles, celles d'artisans, ne prennent pas part à ces cultures en commun, mais gagnent leur vie en travaillant pour les particuliers. La desa est représentée par une espèce de mayor élu par la communauté, et par un conseil d'administration. Le maire, qui porte différents noms : « koewoe, loerah, djaro ou bekel », est le gardien de l'ordre,

le receveur des contributions ou impôts dont il doit faire la répartition, le porte-parole et le représentant de l'agglomération. A côté de lui, certains chefs des familles les plus riches ou les plus respectées jouissent d'une situation privilégiée. Toutes les desas ne sont pas de même nature : les unes sont « midjen desa », c'est-à-dire doivent livrer tous leurs revenus à une personne déterminée qui en retour leur est liée par certaines obligations; d'autres sont « pakoentjen desa » c'est-à-dire libres de toutes redevances en nature et de tout service militaire, mais doivent entretenir une mosquée ou un cimetière; d'autres sont « kepoetian desa » et dépendent des prêtres. Ces desas sont reconnues par le gouvernement sous le nom de « perdikan desa », c'est-à-dire communautés libres.

Le costume du Malais et du Javanais est peu compliqué; une bande de cotonnade entourant la ceinture et descendant presque jusqu'aux pieds, c'est le sarong qui affecte différentes formes et différentes longueurs suivant la classe à laquelle appartient celui qui le porte. Les femmes se vêtent aussi du sarong qui, chez elles, est fixé non à la ceinture, mais au-dessus de la poitrine; ensuite, une petite jaquette, aussi de cotonnade, koetoengan, peu employée dans l'ouest de l'île. En dessous du sarong, dont on distingue deux espèces, le sarong proprement dit et le kain pandjang, les hommes ont le plus souvent un tout petit caleçon de toile blanche — c'est le costume ordinaire des ouvriers au travail — et les

femmes une espèce de ceinture; dans les villes, on rencontre quelquefois des hommes avec le long pantalon nommé seroewal. Enfin tout Javanais passe dans sa ceinture un kris ou poignard. Le costume de cour dans les principautés indigènes est le suivant : les cheveux tombant, mais resserrés à la nuque, le haut du corps nu, un pantalon descendant jusqu'aux chevilles. La femme javanaise complète son accoutrement par une bande de toile dite « slendang » qui lui sert à porter son enfant.

La tête est généralement couverte d'un turban, appelé iket ou oedeng, auquel les habitants des diverses provinces ou localités donnent des formes différentes, souvent très artistiques; sous ce turban sont enroulés les cheveux. Lorsqu'il pleut, ils se protègent la figure et le corps au moyen d'un énorme chapeau fabriqué à l'aide de feuilles de palmiers. Les employés javanais se reconnaissent à une casquette en feutre d'un modèle tout spécial. Les femmes nouent leurs cheveux derrière la tête et n'ont pas de couvre-chef. Quant aux chaussures, elles sont inconnues chez le peuple, mais dans les classes élevées les hommes portent le soulier de façon européenne et les femmes des babouches.

Notons encore que l'accoutrement des régents, c'est-à-dire des chefs indigènes, est plus soigné, que leur sarong est très long, qu'ils s'affublent, au-dessus de leurs vêtements indigènes, d'une veste de coupe européenne et qu'ils ont la tête coiffée d'une espèce de bonnet ture en taffetas

blanc ou noir. En outre, pour assister aux fêtes ou aux réceptions officielles, ils se font accompagner du « pajong » ou parasol dont la couleur et les broderies signalent le rang ou la qualité de l'indigène, et quelquefois de plusieurs servants ou domestiques portant des armes, la boîte à bétel et d'autres menus objets.

La population de Java, depuis l'introduction de l'Islamisme, n'a plus fait un pas vers un état de civilisation plus élevé; au contraire, la civilisation qu'elle possédait déjà, la littérature qui florissait dans l'île, les arts, la sculpture, la peinture, etc., qui ont atteint chez les Javanais un degré de développement que l'on ne peut s'empêcher d'admirer dans des monuments comme ceux du Boroboedoeur ou de Brambanam, tout cela a disparu. La population de Java, à l'exception des Badoujs, des Tenggerais et des 12.000 chrétiens, est de religion mahométane (1); l'Islam, ici comme ailleurs, a détruit toute poésie, tout art, toute civilisation. Et cependant le Javanais a l'intelligence très développée; tous ceux qui ont eu à leur service des Javanais pour entreprendre des voyages ou des explorations à l'intérieur de l'île n'ont eu qu'à se louer d'eux sous tous rapports.

Une des fêtes les plus estimées des habitants de Java est le Wajang, spécialement le Wajang poerwa, représentation au moyen de poupées des légendes héroïques de l'époque indoue. Ces

(1) Les Javanais ont cependant conservé beaucoup de pratiques et de croyances d'un état religieux antérieur: culte des esprits et des forces de la nature.

poupées, en peau de buffle, ont des bras mobiles et sont peintes de diverses couleurs; quelques-unes sont argentées ou dorées; leurs figures sont intéressantes quoiqu'elles n'aient presque rien d'humain.

Les grandes fêtes mahométanes, « Maulid, Id'oel fitr et Id'oel quorban », donnent lieu chez les Javanais à une série de réjouissances connues sous le nom générique de « garebeg »; le douzième jour du troisième mois de l'année, c'est le « garebeg moeled » pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Mahomet; le dixième jour du douzième mois, le « garebeg besar », réunit tous les croyants dans les mosquées pour offrir à Allah leurs prières et leurs dons. La fête annuelle la plus importante est le « garebeg poewassa » à laquelle nous avons pu assister à Djocjokarta et que nous avons décrite précédemment; elle tombe le premier jour du mois dit Sawal et est attendue avec impatience par tous les Javanais qui, ce jour-là, revêtent leurs plus beaux costumes et se manifestent mutuellement leur joie par des congratulations et des souhaits.

Quoique mahométan, le Javanais est généralement monogame, parce qu'il ne pourrait nourrir plusieurs femmes; chez les nobles et les riches, la polygamie est fréquente. Le mariage a lieu très tôt, vers l'âge de 15 à 16 ans pour les garçons; les premiers arrangements sont pris entre les parents et en général le père du futur donne aux parents de la jeune fille d'abord des gages, bague et bijoux, puis une certaine somme qui représente

le prix d'achat de la future. Quelques jours après, la cérémonie est célébrée dans la mosquée.

Le musée d'ethnographie de Batavia possède une belle collection d'instruments de musique, parmi lesquels le gamelan est le plus curieux. Le gamelan, que l'on rencontre dans toutes les fêtes et réceptions officielles javanaises, comprend toute une série d'instruments rarement au complet : des instruments à cordes comme le « rebab », espèce de violon ; des instruments à vent, comme le soeling, espèce de flûte ; des tambours, puis plusieurs instruments que l'on frappe à l'aide de baguettes ou de petits marteaux : morceaux de verre, pièces de cuivre, gongs, etc. C'est donc un orchestre qui demande vingt-quatre musiciens. Lors du « garebeg poewassa », nous avons eu le plaisir d'entendre souvent des morceaux de musique exécutés par un gamelan complet ; cette musique est harmonieuse, mais lente et ses thèmes sont peu variés ; elle donne une impression monotone.

La couleur de la peau des Malais et des Javanais est brune-jaunâtre, quelquefois légèrement olivâtre ; quand l'influence du sang papou ou négritos est prépondérante, le teint est plus foncé, tandis qu'il devient plus clair dans les régions où l'influence indoue est plus grande, notamment chez les membres des familles princières ou nobles. Les princes des Vorstenlanden, ont la peau d'un jaune clair. Les yeux sont bruns ou noirs, les cheveux doux, longs, soyeux et quelquefois assez gros ; sous ce rapport les Malais sont

classés dans la catégorie des variétés à cheveux droits ou lisses. Le Malais est imberbe; mais beaucoup de Javanais ont une moustache qu'ils conservent avec soin.

La taille du Malais est petite; le Javanais et le Madoerais sont en général plus grands que le Soendanaï. Les traits de la figure des Javanais des hautes classes sont très distingués, nez effilé, front haut, bouche petite, tandis que les Malais en général ont un physique peu agréable, effet produit sans doute par la largeur des pommettes. Ce qui frappe le plus l'Européen nouveau venu à Java, c'est le respect de l'indigène pour le blanc, sa douceur et sa tranquillité.

Enfin, il faut citer les métis européens-malais dont le nombre est assez considérable. On peut les diviser en deux classes : ceux qui ont été légitimés, reçoivent une éducation européenne et sont considérés par le Gouvernement comme Hollandais, bien qu'ils ne soient pas toujours traités comme tels; ceux qui ne sont pas légitimés, qui restent dans la société indigène, n'en sortent pas et ne peuvent en sortir malgré leur teint ou leur type plus ou moins européen.

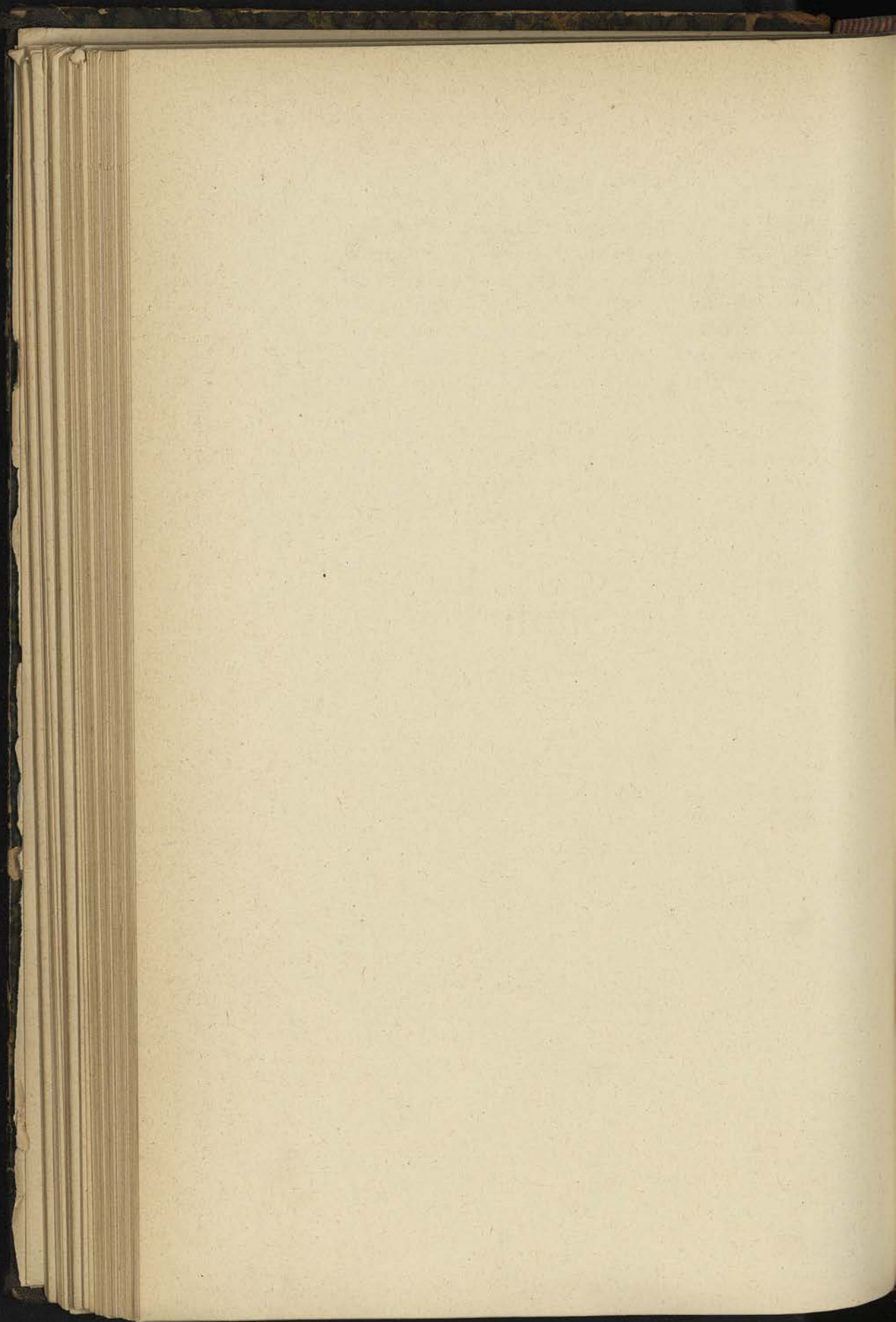
Cette variété métis ne tend plus à s'accroître d'une façon extraordinaire comme autrefois : les métis restés indigènes de mœurs et de coutumes épousent des indigènes et leurs enfants sont des Malais; ceux même qui ont été légitimés ne jouissent que de peu de considération, ne sont pas admis dans la société européenne et doivent

prendre femme parmi les indigènes ; d'autre part, le nombre des femmes européennes nées à Java ou y venant, augmente chaque jour, de sorte que les mariages entre Européens sont plus fréquents.

Ajoutons cependant que le Gouvernement hollandais ne semble pas vouloir prendre des mesures pour empêcher l'augmentation du nombre des métis. Un exemple est frappant sous ce rapport : les autorités militaires admettent que le soldat européen vive à la caserne avec sa concubine indigène ; elles fournissent à cette dernière le logement et lui permettent de suivre le soldat en campagne. De ces unions naissent des enfants envers lesquels le Gouvernement a des obligations, car le soldat son temps de service terminé, laisse femme et enfants à Java.



Le Siam





Le Siam

PARTI de Batavia le 1^{er} février, le steamer *La Seyne* arriva le dimanche 3 à Singapore, où il s'en fallut de peu que ses passagers ne fussent placés en quarantaine; mais les autorités médicales et autres se montrèrent conciliantes et nous pûmes accoster.

Le premier départ pour Bangkok, au dire des agences, avait lieu le 7 ou le 8; c'étaient 5 ou 6 jours de retard à passer dans une ville cosmopolite d'un intérêt secondaire au point de vue ethnographique : les Chinois y sont à moitié européens puisque certains d'entre eux n'y

portent même plus la tresse; les Malais n'y sont, en somme, pas nombreux et ceux de Java présentent un type plus pur; les autres variétés humaines : Japonais, Indous, Philippins, Singhalais n'y comptent qu'un nombre restreint de membres. Heureusement, on attendait l'arrivée d'une malle, venant de Colombo, et qui à Saïgon donnait correspondance pour Bangkok.

Deux jours au minimum restaient libres avant de prendre une décision sur la route à suivre; j'en profitai pour visiter de nouveau la ville, les quartiers excentriques occupés surtout par des Chinois et le jardin botanique en tout point inférieur à celui de Buitenzorg. Sur ces entre-faites arrive l'*Indus*, paquebot-poste français, qui ramène en Europe beaucoup de passagers, notamment M. Finot, directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, en congé, et le commandant Lunel de la Jonquière qui explora l'Annam.

L'occasion était unique pour me renseigner sur l'organisation de cette Ecole. Je trouve le directeur se promenant sur le pont de l'*Indus*; la conversation est vite entamée et M. Finot me donne aimablement de nombreux détails sur l'Ecole, son organisation, son but, ses résultats; il me conseille en outre, de partir directement par Saïgon, afin de pouvoir rencontrer encore en Cochinchine M. Doumer, fondateur de l'Ecole et gouverneur général d'Indo-Chine.

Le mercredi 3 février, départ de Singapore et arrivée à Saïgon le samedi matin. Ma première visite est pour l'Ecole française, installée dans

l'ancienne mairie, le long d'une large avenue ombragée ; un commis annamite s'y trouve et me fait conduire à la demeure du seul élève alors présent à Saïgon, M. Pelliot, qui fit partie de la petite armée de braves défenseurs des Européens à Pékin. Amicalement reçu, je passe la journée avec lui. Nous visitons le Musée archéologique et sa bibliothèque ; j'y admire les récentes acquisitions chinoises ; nous parcourons la ville et faisons la promenade classique des Saïgonnais en dehors de la cité européenne. Dans l'après-midi, M. Doumer veut bien me recevoir : il fut pour moi d'une cordialité charmante (1).

Le lendemain dimanche, 10 février, dans la matinée, je quitte Saïgon sur le *Donai*, petit steamer de la compagnie fluviale tonkinoise ; notre première escale est Poulo-Condor, petite île à l'entrée du golfe de Siam où je visite la colonie pénitentiaire. C'est là que sont envoyés tous les malfaiteurs condamnés par les tribunaux d'Indo-Chine à des peines élevées ; ils sont employés à différents travaux, notamment à la construction de routes. L'agglomération ne se compose que du bagne, du bureau des postes et d'une caserne occupée par un bataillon d'infanterie de marine. Le soir du même jour, 11 février, nouvelle escale à Poulo-Obi et le lendemain arrêt de deux heures à Hong-chow.

Le mercredi 13, escale à Paknam, le port de la

(1) Voir ci-après le paragraphe relatif à l'École française d'Extrême-Orient.

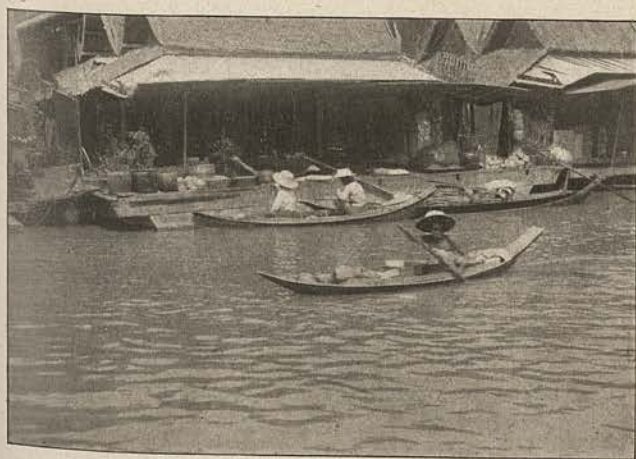
petite ville siamoise de Chantaboum, occupé par un détachement de l'armée coloniale française. Paknam n'est qu'un petit village indigène formé de quelques huttes surélevées sur des pieux, et de trois ou quatre boutiques siamoises vendant des étoffes, des graines, de la farine et quelques ustensiles. Les rares habitants sont pauvres et à peine vêtus ; leurs cases sur pilotis semblent des nids hauts perchés tandis que le dessous sert à la fois d'étable avec porc, chèvre, poules, de cuisine et de demeure pour les habitants pendant le jour ; une vieille femme au torse nu et sa fille plus décentement habillée y cassent du riz dans un mortier en pierre, au moyen d'une souche de bois durci.

Ce village est séparé des casernes militaires par un arroyo ou canal et par une espèce de retranchement comprenant fossé et palissade, et flanqué d'une tour carrée qui semble, au milieu des marais, la ruine d'un château-fort moyenâgeux. Les casernes sont propres, très simples, bâties le long d'une avenue qui sert de place d'exercices. Précisément des soldats viennent de capturer une tortue de belle dimension et sont occupés à la vider. Le commandant du poste habite une jolie villa bâtie sur le bord de la mer dont les vagues viennent déferler au pied de sa vérandah, tandis qu'en face, à l'autre côté du golfe ou estuaire du fleuve qui arrose Chantaboum, s'élève un fortin sur un monticule couvert d'arbres.

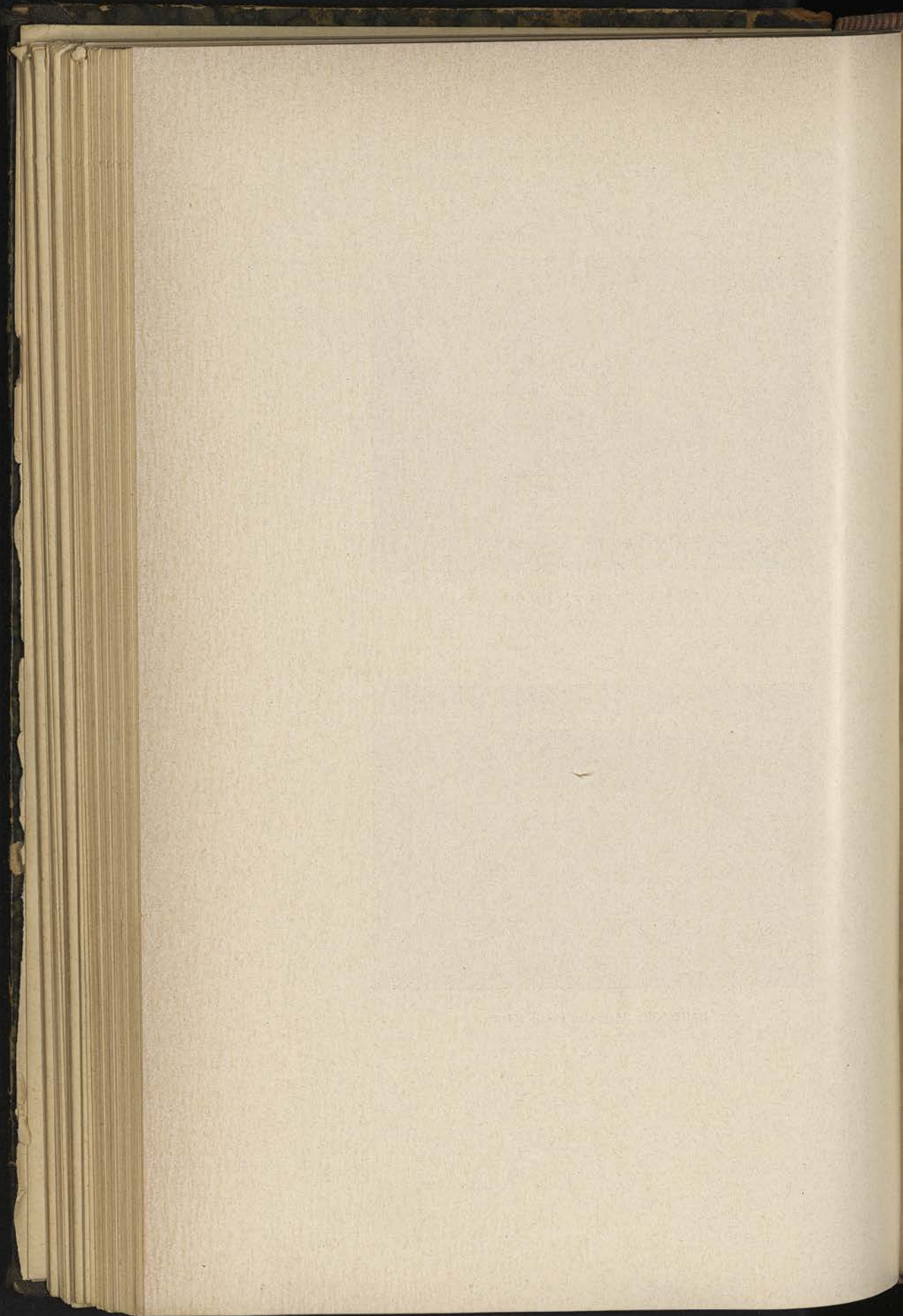
L'arrêt à Paknam étant assez long, le comman-



BANGKOK. Vue dans le Wat Pra-kéo.



BANGKOK. Magasins sur le Ménam.



dant de ce poste avancé de la France au Siam invite les passagers du *Donai* — ils ne sont que trois : M. Pied, le marquis de Montebello et moi — à se reposer quelques instants chez lui où nous sommes présentés au consul de France à Korat qui regagne son poste par Bangkok, et au missionnaire catholique de Chantaboum.

Le soir même, départ de Paknam et le 14 février au lever du soleil, le *Donai* franchit la barre du Ménam, puis remonte lentement le fleuve jusqu'en face de l'église catholique de Bangkok. Un petit canot siamois transporte les passagers à l'Hôtel Oriental, le seul hôtel à peu près convenable de la ville — on y paie très cher et on s'y trouve très mal; nourriture mauvaise et pas variée, chambres peu confortables bien que spacieuses.

Chaleur intense au dehors, soleil de plomb, pas la moindre brise; c'est le moment le plus chaud du jour pendant lequel les Européens font la sieste ou restent étendus sur une longue chaise. Mon séjour au Siam ne devant être que d'une quinzaine de jours à peine, le temps ne doit pas être gaspillé; malgré la température extraordinairement élevée, je fais une rapide connaissance de la ville en suivant la route qui court parallèlement au fleuve, de Bangolem au palais royal situé presque au centre de la ville siamoise, une large rue avec tramway électrique, bordée de magasins chinois et européens, vide presque de Siamois; à cette artère principale s'amorcent à droite et à gauche quantité de rues

et de ruelles, les premières conduisant aux villas et bungalows habités par les Européens, les dernières aux quartiers indigènes et chinois. Mais cette rue est d'une longueur énorme : fatigué par cette promenade au soleil d'après-midi, il me faut rentrer à l'hôtel pour n'en plus sortir qu'après le goûter et faire visite à M. Le Vionnois, charmant compatriote qui remplit auprès de la cour du Siam les fonctions de consul général et de représentant de la Belgique.

Le lendemain, visite à M. Rolin-Jacquemyns, décédé depuis, jadis ministre de l'Intérieur en Belgique, puis conseiller du roi du pays de l'éléphant blanc ; M. Rolin, très fatigué par ses fonctions, était sur le point de quitter le Siam et déjà Madame Rolin faisait route vers la Belgique. Il voulut bien cependant me recevoir et nous parlâmes de la Belgique et du Siam.

L'après-midi a lieu au palais royal, la crémation de deux prêtres décédés il y a trois ans. Les Siamois, des hautes classes du moins, n'enterrent pas leurs morts ; ils les placent dans des grandes urnes où le cadavre est assis ; puis après un temps plus ou moins long suivant le rang du mort, le cadavre est incinéré sur un bûcher et les cendres recueillies. Quelquefois, notamment pour les pauvres, le corps est placé sur un bûcher et brûlé peu de temps après le décès.

A la cour du roi de Siam, les crémations se font ordinairement dans le courant du mois de janvier et les plus imposantes cérémonies sont actuellement terminées ; il reste deux prêtres de la famille

royale — famille immense — et la crémation a lieu ce soir. A 5 heures les invités se réunissent au palais; les Européens sont peu nombreux : le consul belge, M. Le Vionnois, l'ambassadeur de Russie, son secrétaire et les officiers du *Rasboïnik*, vaisseau de guerre à l'ancre à l'embouchure du Ménam. Arrivent successivement le grand chambellan du roi, le ministre des affaires étrangères, le ministre de l'agriculture, puis quantité de notabilités siamoises. Le roi se fait attendre et ce n'est qu'à 6 1/2 heures qu'une sonnerie de trompettes annonce son arrivée; il descend de son palanquin, serre la main de l'ambassadeur de Russie, puis salue militairement les autres Européens. Sa physionomie n'est guère modifiée depuis son dernier voyage en Europe, mais il semblait se mieux porter quand je le vis à Paris. De manières simples et très affable, il ne paraît pas imposant dans sa tenue européenne qui ne rend pas sa taille plus grande. Il se dirige vers le wat ou temple provisoire où ont été transportées, la veille, en grande pompe, les urnes contenant les corps des deux grands prêtres : ce pendant qu'on nous distribue à chacun deux petits cierges, deux bâtonnets en bois et une branche de fleurs en bois sculpté. Puis en cortège, on se dirige vers le wat où le roi vient d'entrer, pour jeter sur le bûcher, en dessous des urnes, les cierges et les bois; chaque invité prend ainsi part active à la cérémonie. Mais, à l'autre côté des bûchers, on éteint le feu à mesure qu'il se rallume, car l'incinération se fera de nuit.

Une estrade a été élevée devant le palais pour le roi, qui vient y assister à des exercices acrobatiques exécutés sur la pelouse par des Siamois, tandis qu'au loin, sur la scène d'un théâtre, une représentation religieuse a lieu. Les invités assistent à ces jeux, assis au pied de l'estrade royale. Puis, la fête terminée, un domestique apporte un grand panier rempli de citrons que le roi s'amuse à jeter aux Siamois et aux personnes présentes. Très adroit le souverain : il vise plus spécialement le haut front d'un Chinois, très fier de cette marque d'attention, puis les Européens, puis les Siamois, et les citrons de pleuvoir et les assistants de les ramasser, car ils contiennent tous une petite pièce d'argent ou d'or qui n'a pas cours au Siam, mais que l'on conserve comme souvenir. Le soir, feu d'artifice et réjouissances publiques dans toute la ville siamoise.

La matinée du samedi 16 est consacrée à la visite d'une partie de la ville siamoise et du Wat Saket, temple très élevé du haut duquel on jouit d'une vue superbe sur tout Bangkok : au pied du temple, le palais royal, immense, entouré d'une ceinture de murs blancs ; plus loin, le fleuve qui forme un coude très développé, plus loin encore, le Wat Chang élevé sur la rive droite du Ménam ; vers le sud, la ville européenne avec ses belles avenues ; vers l'est, les quartiers indigènes, puis la plaine unie sans fin, traversée par des canaux ou klongs en nombre incalculable ; enfin tout autour, l'épaisse muraille de la cité royale, ornée de tours. Descendu du Wat Saket, je me dirige

vers un quartier siamois en dehors des murs pour y faire quelques observations ethnographiques, notamment sur la forme des maisons, leur construction et leur aménagement. L'après-midi, visite aux nombreux compatriotes résidant à Bangkok, qui tous, sauf le D^r Reyttter et M. Rolin, sont attachés au département de la justice ; ils remplissent les fonctions de conseillers auprès des cours de justice, veillent à leur marche régulière, aident les juges ; telle est leur occupation habituelle. En outre, ils préparent les nouvelles lois, des règlements pour la police du fleuve, la protection des forêts, etc. ; ils codifient les lois déjà existantes, font des tournées d'inspection en province pour s'assurer si la justice y est bien rendue, visitent les prisons et font libérer ceux qui y sont détenus trop longtemps, etc.

Le lendemain dimanche, après la messe dans l'église catholique, tout près de l'hôtel, visite de quelques temples très intéressants, le Wat Poh, le Wat Chang au-delà du fleuve, sur la rive droite, puis le Wat Prakéo ; mais la chaleur devient insupportable, surtout dans les enceintes des temples, dont les parois recouvertes encore çà et là de morceaux de porcelaines renvoyent les rayons solaires avec toute leur intensité. Une promenade en bateau siamois sur les nombreux canaux de la ville termine cette journée, promenade qui révèle tout un aspect de la civilisation siamoise. Le fleuve présente un mouvement continu d'embarcations, car il est la grande artère de Bangkok, le grand boulevard,

la vraie rue commerçante ; bordé de maisons bâties sur bateaux, qui toutes sont des magasins flottants, il est parcouru en tous sens par des Siamois et des Siamoises achetant ce qui leur est nécessaire, par des colporteurs qui vendent de menus objets, par des talapoins ou bonzes en quête d'aumônes ou de nourriture.

Derrière les maisons flottantes dont le plancher est à fleur d'eau, ou qui ont accès au fleuve par un large escalier, sont des huttes bâties sur des pals chancelants dans un terrain marécageux et couvert de débris de toutes sortes, puis c'est l'embouchure d'un klong ou canal étroit qui conduit dans la ville et sur les bords duquel s'élèvent de nouvelles maisons aux toits recourbés vers le haut ou terminés en pointe recroquevillée ; puis encore d'autres klongs, des débarcadères en bois donnant accès à des villas dont on aperçoit les toits à travers le feuillage épais des arbres, des barques toujours, conduites par des Siamois au torse nu, debouts à l'arrière, ou par des Siamoises au large chapeau de bambou, assises pour pagayer ; des remorqueurs traînant des barges, de petits bateaux à vapeur appartenant aux usines de la rive droite, des steamers à l'ancre et des cuirassés formant la marine de guerre de Sa Majesté Chulalongkorn. Et partout du mouvement, tandis que les paisibles habitants sont assis sur les marches de l'escalier qui conduit à leur demeure ou prennent, sans souci aucun de la pudeur, leurs ébats dans l'eau boueuse de la rivière où ils puiseront tantôt le liquide qui

servira à faire bouillir leur riz pour le repas du soir.

Le lundi après-midi, promenade extra muros, vers le parc de Dusit, où le roi fait construire une magnifique résidence, entourée de jardins de toute beauté ; et de là à Sam-sen pour y saluer un Belge, l'excellent Père d'Hondt des Missions étrangères de Paris, qui administre un village chrétien et est en même temps coadjuteur de l'évêque de Bangkok.

Le 19, réception au ministère des affaires étrangères par le prince Dewawongsé, qui m'accorde l'autorisation de visiter le palais royal et d'aller travailler à la bibliothèque du roi, où se trouvent réunis en grand nombre les ouvrages sur le Siam. Le prince est très aimable, mais pas grand causeur ; en peu de mots, il signale les services rendus par les Belges au roi de Siam. Le prince Dewawongsé est écrasé de besogne dont la moindre n'est pas d'éviter les occasions de conflits avec ses deux puissants voisins, la France à l'est et l'Angleterre à l'ouest : la France essaye de regagner l'influence perdue depuis la guerre avec le Siam, s'efforce de l'augmenter en prenant sous sa protection les Chinois qui viennent de ses possessions d'Indo-Chine, et est à l'affût de la moindre difficulté pour élargir ses possessions du Laos ; l'Angleterre veille à conserver les positions acquises et aurait, au dire de plusieurs, trouvé dans M. Rolin un auxiliaire précieux.

La plus grande question, peut-être, à l'heure actuelle est, pour le Siamois, de supprimer le

privilège de l'exterritorialité que possèdent les Européens au Siam : ceux-ci ne sont justiciables que de leurs consuls. Pour que l'on puisse abolir ce droit, il est nécessaire que la législation siamoise soit perfectionnée et que les Européens prennent confiance dans l'impartialité des juges indigènes. Les Belges ont fait beaucoup dans ce sens, mais il serait difficile de dire si le Siam obtiendra jamais des Européens la suppression des traités qui les protègent.

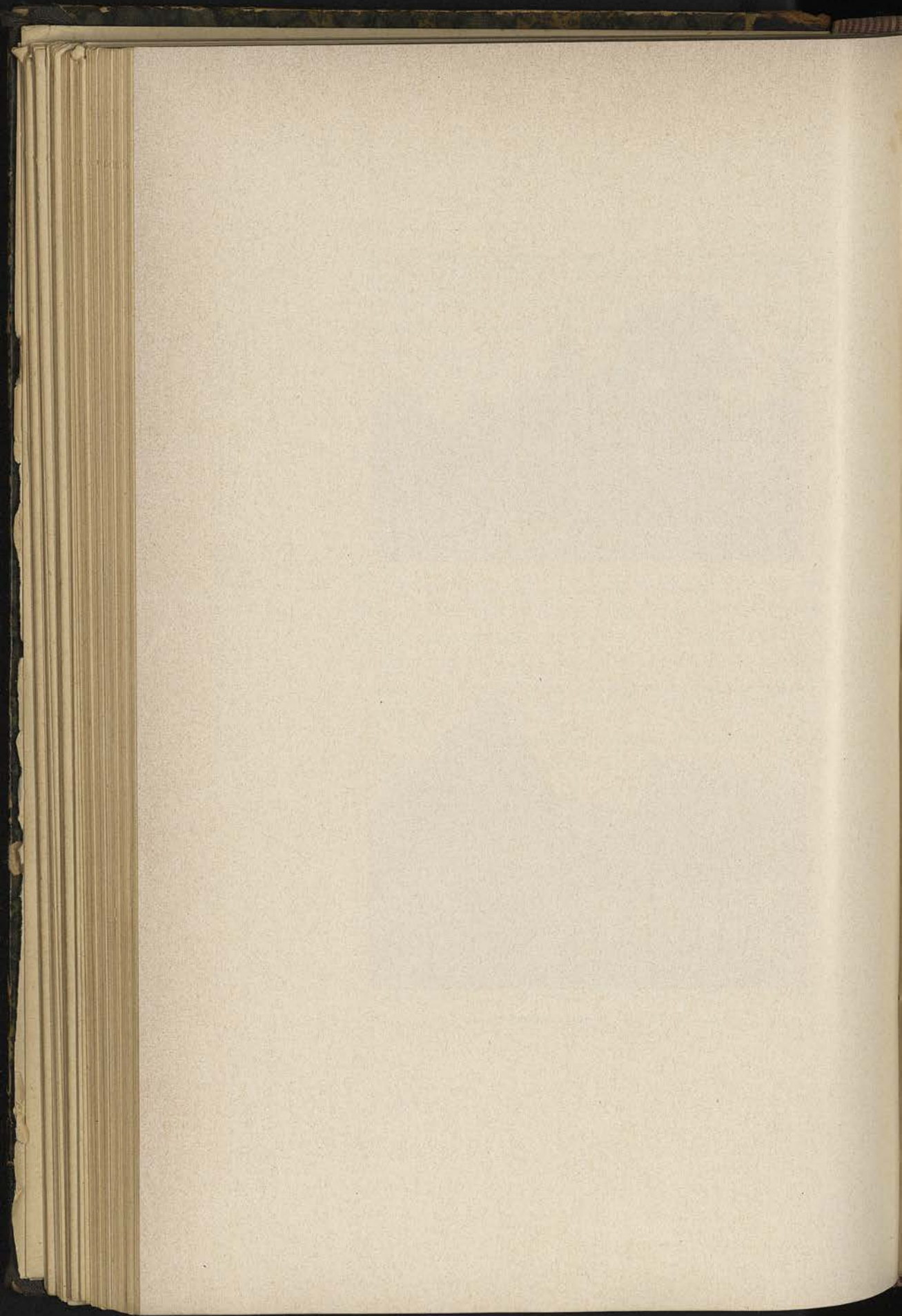
Depuis le premier voyage du roi de Siam en Europe, il s'est produit dans le pays de l'éléphant blanc un mouvement civilisateur tendant à octroyer au peuple des lois plus justes, mieux en harmonie avec les coutumes européennes. En outre, une marine a été créée ainsi que de nouveaux ministères ; le roi s'est entouré de conseillers européens, a modifié le plan de Bangkok, a fait construire des chemins de fer et établir l'éclairage électrique dans la capitale. Depuis une vingtaine d'années, l'administration a été réformée dans le but de faire du Siam un pays civilisé. Le Siamois se compare volontiers au Japonais et prétend vouloir suivre l'exemple de ses congénères du soleil levant ; il a confié le soin de réformes à un certain nombre d'Européens : aux Danois, la marine ; aux Belges, la justice ; aux Allemands, les chemins de fer ; aux Anglais, la poste ; aux Français.... rien du tout. Et les réformes sont venues ; elles ont été introduites, mais.... le peuple reste indifférent à tout ce mouvement et même à la cour se forme un



BANGKOK. Entrée d'un temple siamois.



BANGKOK. Maisons siamoises.



parti anti-européen qui essayera, doucement et sans heurt, d'expulser les blancs.

Le Siamois livré à lui-même pourra-t-il, comme le Japonais, continuer à poursuivre les réformes, aura-t-il assez d'énergie et de persévérance pour mener à bonne fin l'œuvre commencée ? Il serait difficile de dire ce que l'avenir réserve au seul pays resté indépendant dans l'Inde, mais si l'on en juge d'après le caractère général de la population qui est mou, incapable de résistance même contre le Chinois envahisseur, il est à supposer que du jour où le Siam voudra, comme le Japon l'a fait, se passer de l'aide des Européens, il redescendra lentement dans l'ornière orientale d'où il est presque sorti, à moins qu'auparavant l'Angleterre et la France ne se soient partagé son territoire.

Dès 9 heures, le 20, l'interprète envoyé par S. E. le ministre des affaires étrangères vient me prendre à l'hôtel pour me servir de guide à travers le palais royal. C'est une ville que ce palais, avec ses cours et avant-cours, ses temples, ses édifices, sa bibliothèque, ses écuries.

Une muraille blanche en fait le tour, ne laissant voir que les toits ou les flèches des wats (temples). Une porte massive gardée par un piquet d'infanterie donne accès à la première cour où sont à droite les ministères des finances, de l'intérieur et des affaires étrangères, plus loin, les écuries pour éléphants, où quatre pachydermes d'un gris blanchâtre sont nourris aux frais du roi ; à gauche, un grand bâtiment, la

bibliothèque, contenant entre autres des manuscrits en pali et en siamois ; et au bout de la cour, l'entrée du temple royal, le Wat Prakéo.

Une seconde porte, haute et lourde, surmontée d'un toit aux pointes recourbées, ouvre sur le palais du roi ; un poste militaire en garde les approches et l'officier vient au devant de nous pour nous conduire. Entre cette porte et le palais s'étendent de belles pelouses, plantées d'arbres de formes extravagantes ; à droite, l'ancien palais qui tombe presque en ruines ; en face, le nouveau auquel on accède par un magnifique escalier d'honneur.

Le palais est de style européen, excepté le toit qui est du plus pur siamois. Les styles rustique, corinthien et vénitien sont superposés, mais ayant admis jusqu'au faite exclusivement l'architecture européenne, les Siamois ont voulu conserver, dans le toit au moins, un caractère national.

On entre d'abord dans la salle du trône, très richement décorée et rehaussée encore par le trône royal et par des parasols à sept étages, insignes de la puissance du souverain. Des deux côtés de la salle du trône, de grands salons décorés d'or et de grands portraits du roi et de ses prédécesseurs de la même dynastie. Il est, lui, le cinquième de la série. Sur des colonnettes le long des murs de la première salle à gauche, les bustes des souverains européens, notamment de Léopold II ; tout autour, des armoires à glace contiennent des objets d'art et des curiosités

rare, cadeaux ou achats. La seconde salle à gauche est un magnifique salon européen, auquel ne manque pas l'inévitable crachoir siamois ; attachée à la paroi du fond, une peinture à l'huile représente le roi entouré de toute sa famille ; la reine semble très intelligente. Ici encore foisonnent les objets artistiques en or ou en argent avec incrustations de perles fines, de diamants, de brillants et de pierres précieuses. Le reste du palais — c'est cependant la partie qui présenterait le plus d'intérêt — n'est accessible à personne, sauf à l'entourage immédiat du souverain ; ce sont les appartements privés, le harem ; là habitent les nombreux princes et les mignonnes princesses, les membres de la famille royale, qui tous occupent une fonction officielle, la nombreuse domesticité de cette cour orientale.

Outre ses temples, sa bibliothèque et de nombreux édifices dont quelques-uns menacent ruine, le palais impérial renferme un musée dont on m'avait dit merveille. La collection ethnographique, celle qui m'attire surtout, est presque nulle et de peu d'intérêt pour le voyageur venant de Java ; à peu près tous les objets sont javanais, dons du sultan de Djocja : des mannequins recouverts de costumes javanais et malais, des spécimens de l'industrie des indigènes des Vostenlanden, des armes, etc. Les autres sections sont peu nombreuses : une collection minéralogique achetée en Europe, une collection ornithologique acquise en Angleterre et c'est tout. Lors

de son voyage en Occident, on aura conseillé au roi l'acquisition de ces collections, en même temps qu'on lui démontrait l'utilité des musées; les collections ont été placées dans un beau bâtiment, mais le nombre des visiteurs est très minime. D'objets siamois, peu ou point : quelques poteries et des vases en argent martelé; par contre, quantité de bibelots chinois et japonais. Et qu'on ne conclue pas de la pauvreté de ce musée, à la non-existence ou à la rareté des objets ethnographiques au Siam; les rares voyageurs qui ont parcouru le haut Siam, le Laos et les états qui formaient autrefois le royaume Thaï, ont rapporté de leurs expéditions des choses du plus haut intérêt.

L'après-midi, je vais travailler à la bibliothèque royale; les livres y sont en assez grand nombre : publications de tous les pays d'Europe, quoique les ouvrages anglais dominant. Si le travail y est commode dans de grandes salles vides où règne une agréable fraîcheur — au dehors il fait terriblement chaud — le service y est mal organisé : les aides bibliothécaires siamois préfèrent dormir sur les banquettes que d'aller chercher les volumes demandés. Il faut l'énergique intervention d'un ami pour les obliger à sortir de leur torpeur et à retrouver les clefs des armoires qui semblaient égarées.

Avant le milieu du xviii^e siècle, la capitale du royaume Thaï était situé plus avant dans l'intérieur des terres, mais toujours sur les bords du Ménam; c'était Ayuthia que les Birmans ont

détruite et dont il ne reste plus que des wats croulants perdus au milieu de la brousse. Cependant le village actuel qui a remplacé l'ancienne ville mérite une visite.

M. Henvaux, un concitoyen, s'est chargé de l'organisation du voyage; son boy chinois, bien chargé de victuailles et de boissons, nous précède pour préparer à Ayuthia même un repas. M. Le Vionnois nous accompagne et à 7 1/2 heures du matin, nous prenons le train qui en deux heures nous conduit à Ayuthia à travers une plaine immense couverte de rizières et entrecoupée de canaux; de temps à autre, on aperçoit sur la gauche le fleuve qui roule doucement son eau jaunâtre; quelques villages cachés à l'ombre des palmiers et des bananiers, la villa royale de Bang-pa-in à l'embouchure d'une petite rivière.

A la gare d'Ayuthia, nous sommes reçus par le gouverneur de la localité, auquel M. Henvaux avait annoncé notre arrivée. Un promenoir couvert conduit de la gare à la grande avenue du village, à laquelle on atteint par un grand escalier. Cette avenue est le fleuve lui-même, sur lequel évoluent des centaines de canots. Un houseboat nous est réservé et nous conduit en une vingtaine de minutes au palais de justice, vaste édifice avec de nombreuses cours et des tribunaux larges et spacieux. Une salle du trône est surtout intéressante par sa propreté et ses sculptures siamoises très finement exécutées. Tout le palais est entouré d'une épaisse muraille surmontée de créneaux et semble un château-fort au milieu

d'un village. Au centre de l'enceinte, à peu près, s'élève une tour carrée, l'ancienne prison, sorte de donjon ; un escalier étroit et raide permet d'atteindre la terrasse supérieure d'où l'on jouit d'une vue sur tous les environs : le fleuve qui traverse l'agglomération, les maisons flottantes près des rives du Ménam et de ses bras nombreux, la plaine cultivée, les forêts vierges et au loin les ruines des temples de l'ancienne ville royale, notamment du Phra-Prang et du Phra-Chedi, dont la base est cachée par la jungle envahissante.

Descendus de notre observatoire, nous trouvons sur l'embarcadère où nous avons accosté, la table servie, le couvert mis, un bon repas... à la siamoise, que nous offre très aimablement le gouverneur : l'inévitable curry fait de riz, d'œufs, d'une cuisse de poulet et d'une sauce siamoise qui ne peut être comparée à la sauce indienne, voire même annamite. Puis des œufs de tortue, du canard, du porc. Enfin le dessert : fruits confits, œufs mélangés de sucre, gâteaux d'un brun terreux, oranges. Et comme boisson, une eau jaunâtre, eau de pluie disait le Siamois qui nous servait, eau du Ménam, pensions-nous. Certes le dîner qu'aurait pu nous préparer le boy chinois de M. Henvaux eût été meilleur, mais il convenait de manger un repas préparé par des Siamois, ne fût-ce que pour constater d'expérience que la nourriture des indigènes de la classe aisée est bien assaisonnée et suffisamment appétissante. Restaurés, nous reprenons notre embar-

cation pour visiter la localité : ce ne sont que maisons et magasins flottants, légers canots et lourdes barques entre lesquels nos navigateurs se frayent facilement passage.

La plupart des petites embarcations ressemblent assez à des pirogues et sont conduites par des femmes pagayant à l'extrémité ; elles vont ainsi de magasin en magasin, achetant et vendant sans sortir de leur canot.

A l'autre extrémité du village est le kraal des éléphants ; c'est là que sont réunis ces énormes pachydermes, produit de battues qui durent plusieurs jours. Traqués de l'intérieur, les éléphants sont amenés dans un passage qui va se rétrécissant jusqu'au kraal ou enceinte entourée de pieux en bois de teck ; sur le côté sud s'élève la tribune royale d'où le souverain désigne les éléphants qui doivent être gardés. On les oblige ensuite à passer dans un étroit couloir où ils restent attachés jusqu'à ce qu'ils soient devenus moins farouches, puis deux éléphants domestiques font leur éducation.

Redescendant tout le fleuve au travers d'Ayuthia, nous allons visiter le Wat Phenang Cheng, temple qui n'a d'intéressant que son immense statue de Bouddha assis, de 30 mètres environ de haut ; encore est-elle trop massive, quoique plus artistiquement travaillée que celle de son frère, le Bouddha couché de Bangkok. Les mets succulents que nous avait fait servir le gouverneur siamois ne nous ont, en somme, que ravitaillés à moitié ; aussi à l'ombre des palmiers, à l'entrée

d'un temple où un talapoin enseigne à de jeunes Siamois les rudiments de leur langue, faisons-nous un excellent repas des victuailles apportées et, à la tombée de la nuit, après d'autres petites excursions, nous reprenons le chemin de fer pour Bangkok.

Ce voyage d'Ayuthia par une température très élevée, m'oblige à prendre le lendemain un repos, que je consacre à des recherches dans la bibliothèque royale et à quelques petites promenades dans la cité.

La matinée du 23 fut employée à parcourir les ruelles du quartier chinois ou sampeng. La population jaune est très considérable et ici comme à Java, les Chinois épousent des femmes indigènes; ils ont en mains tout le commerce de détail que leur abandonne le Siamois paresseux et indolent, et, même dans les campagnes, on rencontre de jour en jour plus d'enfants de l'Empire du Milieu. Quoi d'étonnant! La variété chinoise est très prolifique, se répand toujours de plus en plus et tous les pays d'Orient en sont envahis; pas un endroit, où il y ait quelques ticaux à gagner, n'est sans représentant de cette population travailleuse et patiente. Les rues du sampeng ne sont que d'infectes ruelles, étroites, mal pavées, ou mieux rendues praticables par quelques pierres jetées çà et là dans le marécage qu'est le chemin. Une odeur nauséabonde s'échappe des maisons qui toutes sont des échoppes sans devanture; aux carrefours, des restaurants chinois malpropres, ici des pawnshops ou monts-de-piété privés; là

des marchands de fruits ou de petits bouddhas de cuivre; plus loin des articles européens, puis encore des restaurants et des magasins toujours! Au milieu de ce quartier est un temple où les indigènes vont vénérer l'empreinte du pied de Bouddha et où des bonzes nourrissent des alligators sacrés. Et non loin de là des maisons de jeux, vastes halles où les joueurs sont accroupis autour d'une natte d'environ cinq mètres de diamètre; les Siamois sont les plus effrénés au jeu, et leurs épouses ne leur cèdent en rien; j'en vois qui y traînent toute une nichée d'enfants, et l'une d'elles joue en allaitant son dernier rejeton.

La capitale du royaume de Siam, dont le nom siamois est « Krung tep nutra nakor siajutatja » c'est-à-dire : « une grande ville, inexpugnable, contre les anges », s'étend sur les rives du Ménam; sur la rive gauche, la cité royale, les quartiers indigènes et européens; sur la rive droite des usines et un quartier habité par des Siamois de condition inférieure : des maisons en bois et torchis aux toits en feuilles de palmiers bordent des routes larges, mais sinueuses, jusqu'en des jardins coupés de canaux et ombragés par des arbres de toute beauté entre lesquels d'anciennes villas siamoises tombent en ruines; des temples en nombre assez considérable, mais comme presque tous les temples de Bangkok, dans un état de vétusté indicible; des usines enfin, moulins à décortiquer le riz, chantiers de construction de petites barques à vapeur, etc.

Le soir du 25, réception à l'ambassade de Russie

en l'honneur des officiers du cuirassé russe à l'ancre dans le golfe ; j'y fais la connaissance d'aimables officiers qui me donnent des renseignements précieux sur la traversée de la Sibérie ; l'un d'eux, le lieutenant Dehn prit part à la défense des légations à Pékin et j'aurai le plaisir de le retrouver cinq mois plus tard à Khabarovsk, d'où nous commencerons ensemble la traversée de toute l'Asie russe.

Le lendemain, alors que toutes les dispositions avaient été prises pour aller à Korat et effectuer un voyage de deux jours dans l'intérieur, arrive le *Donai* qui doit me ramener à Saïgon, pour avoir correspondance vers Hong-kong. Rapidement je fais mes visites de départ et m'embarque le 27 dans la matinée.

Le royaume de Siam est actuellement le seul état indépendant du sud de l'Asie ; c'est le reste de l'ancien royaume thaï qui s'étendait autrefois entre la Chine et les principautés de l'Inde. De tous les peuples qui firent naguère partie de ce royaume et qu'on peut ethnographiquement classer dans la variété thaï, c'est le Siamois qui nous en présente le type le plus altéré, parce que c'est au Siam surtout que s'est opéré le mélange avec d'autres variétés : Cambodgiens, Laotiens, Malais, Indous, etc.

La population actuelle, évaluée à 10.000.000 d'individus environ, se divise en deux parties,

les nobles ou aristocrates qui occupent les fonctions officielles ou sont attachés au service du roi et de la cour, le peuple qui est agriculteur. Pas de classe bourgeoise. La variété siamoise tend à disparaître, principalement parce que l'immigration chinoise devient de jour en jour plus forte; le Chinois plus travailleur, plus économe, plus patient, plus commerçant vient faire une concurrence terrible au Siamois mou, efféminé, paresseux et joueur. Le fils de Han fonde famille au Siam en épousant une Siamoise dont les enfants ne portent plus la tresse et deviennent Siamois s'ils prennent pour femme une indigène. L'immigration des Laotiens et des Cambodgiens, quoique moins forte, celle des Birmans encore moins sensible, ont pour effet de rendre plus rare le type siamois pur. Il est à noter sous ce rapport que certaines parties de Bangkok, autrefois purement siamoises, ont disparu complètement ou ont été remplacées par des quartiers chinois.

Cependant le Siamois ne change pas facilement de résidence; il n'émigre pas et c'est peut-être le seul peuple qui n'ait pas de représentants dans les grands ports à population très mélangée au point de vue ethnographique, comme Singapore et Hong-kong.

La monarchie siamoise est un gouvernement absolu et héréditaire; le roi est sensé propriétaire de tout le sol; de là, pas de cadastre. Il est aidé par ses ministres, qui sont ses proches parents, frères ou oncles; par un conseil composé des ministres et des fonctionnaires les plus im-

portants. Dans les villages, des chefs sont établis par le souverain, et le plus souvent leurs fonctions sont héréditaires.

Les Siamois ne connaissent pas le salut ; pour témoigner leur respect, ils se mettent à genoux ou s'assoient par terre lorsqu'ils parlent à un Européen ou à un supérieur. Autrefois, l'esclavage existait et même la condition d'esclave était héréditaire ; aujourd'hui elle a disparu à la suite des lois édictées sur l'initiative de notre compatriote M. Rolin. Cependant l'esclavage pour dettes subsiste, mais il n'a rien d'inhumain.

Les coutumes siamoises tendent d'ailleurs à disparaître dans ce qu'elles ont de contraire aux mœurs européennes ; nous avons signalé les services rendus à la civilisation et aux Siamois par les Belges, qui occupent presque toutes les fonctions de conseiller de justice (*legal adviser*). En règle générale, les indigènes seuls peuvent être employés de l'Etat, mais le Gouvernement leur a adjoint des conseillers européens.

Le droit se modifie aussi, cependant quelques usages anciens subsistent encore.

En fait d'héritage, à la mort du père, les biens sont divisés en trois parts : une pour la femme, une pour les enfants et une pour les autres parents ; ceux-ci n'ont pas toujours droit à cet héritage quand il y a des enfants. Si, par contre, les enfants n'ont pas donné à leur père malade les soins nécessaires, ils sont déshérités au profit des autres parents ; la part de la veuve revient, à sa mort, aux enfants et aux collatéraux.

Quant au mariage, il se présente le plus souvent sous la forme d'achat, le fiancé donnant une certaine somme (sinssot) à la mère : ce sinssot ne peut jamais être réclamé. Quelquefois il y a rapt : le futur enlève la jeune fille qu'il a choisie pour son épouse, et au bout de quelques jours ils reviennent demander le pardon et le consentement des parents. Si celui-ci est accordé, le mariage est par le fait même consommé ; s'il n'est pas accordé, la jeune fille rentre chez elle. Lors du mariage, le mari remet souvent un gage à sa femme, or ou argent en barres, appelé tongman ; si la femme demande le divorce et que de l'union est né un enfant, le tongman reste la propriété de la femme ; s'il n'y a pas d'enfant, le gage doit être rendu au mari.

Le divorce est facile, surtout par consentement mutuel. Il faut noter aussi que l'état civil n'existe pas, que la polygamie n'est pas défendue, mais que les concubines ne peuvent manger à la table — c'est une manière de parler, car les Siamois s'accroupissent par terre pour prendre leurs repas — du mari et de la femme. Cependant, depuis l'arrivée des Européens et l'ouverture du Siam à la civilisation, la polygamie est assez souvent invoquée comme motif de divorce.

En cas de divorce, le partage des biens se fait de la manière suivante : si les deux parties ont apporté des biens en mariage, le mari reçoit les deux tiers des biens ; si la femme seule a apporté quelque chose, elle reçoit les deux tiers ; mais si elle ne possédait rien lors de son mariage, le mari

conservé toutes les propriétés et tous les biens.

Quelques coutumes judiciaires sont intéressantes ; le jugement de Dieu a existé : en certains cas, par exemple, l'accusé devait traverser le feu, marcher sur des objets tranchants ; on employait les tortures et l'on comptait jusqu'à vingt et une punitions corporelles : fracasser la tête, y introduire un fer rouge, écorcher le criminel, le mettre en croix, le brûler vif, etc. L'emprisonnement était rare. Le supplice habituel est la décapitation par le sabre. L'empoisonnement et l'enterrement vivant sont inconnus.

La trahison est punie comme crime de lèse-majesté : le traître et tous les membres de sa famille ont la tête coupée. Une ancienne loi dit que celui qui aura fabriqué un faux aura la main droite coupée. Les blessures sont payées d'après leur gravité et d'après le rang du blessé.

Les enfants ne reçoivent aucune espèce d'éducation dans la famille ; quelques-uns vont dans les temples où des bonzes leur donnent un peu d'instruction. Les prénoms sont des dénominations quelconques choisies par les parents. A l'âge où ils sont près de devenir hommes, on coupe aux enfants la mèche de cheveux qu'on leur a laissé croître sur le sommet de la tête ; c'est la cérémonie du « Top-not » ou « Kor-chuk », rasage de la houppe, fête rituelle obligatoire pour tous et qui détermine l'entrée des jeunes garçons et des jeunes filles dans le monde des grandes personnes. Cette fête, à laquelle prennent part les talapoins ou bonzes, est accompagnée de festins,

de réjouissances plus ou moins longues suivant le degré de richesse des parents.

Les Siamois considèrent la maladie comme le résultat de l'influence d'une personne qui leur a jeté un sort ; pour se préserver de ces sorts, ils portent des amulettes. Leurs médecins croient qu'à l'intérieur du corps il y a de l'air.

Aussitôt après la mort, le corps est enfermé dans une urne : les nobles seuls sont assis ; la crémation a lieu dans la suite. Dans certains endroits, le corps était déposé dans une bière sans couvercle et exposé ; les corbeaux se chargeaient de l'enlèvement des chairs. Autrefois, on mettait un tical (pièce d'argent) dans la bouche du mort. Actuellement, l'incinération est quelquefois remplacée par l'enterrement. Les Siamois comme les Chinois — s'il fallait en croire l'opinion commune au Siam, les Siamois descendraient des Chinois — portent le deuil en blanc.

La religion siamoise est le Bouddhisme du sud, mélangé de Brahmanisme ; elle admet le dogme de la transmigration des âmes. L'Indo-Chine semble avoir d'abord été habitée par des Indous-Brahmes, qui vers le x^e siècle de notre ère furent soumis par une variété humaine d'origine mongole et venant du nord, les Thaïs ; ceux-ci formèrent un empire puissant ayant comme capitale Sukhodaya, puis après 1350, Ayuthia, aujourd'hui complètement en ruines et remplacée par Bangkok. Le Brahmanisme disparut alors, et le Bouddhisme, qui avait déjà de nombreux adeptes dans la vallée du Ménam, devint prépondérant.

La sorcellerie existe encore de nos jours : certaines personnes sont supposées posséder une puissance surnaturelle. En général, les sorciers ne sont pas inquiétés et les anciennes lois, pas plus que les nouvelles, n'édicte de peines contre eux. De plus, les Siamois croient aux mauvais esprits et les rendent, par exemple, responsables des cas de stérilité. Monseigneur Pallegoix cite sous ce rapport un exemple frappant de la croyance aux génies du lieu : les Siamois se figurent que sous les ruines des anciens temples sont cachés des trésors ; le soir ils se couchent au pied des ruines après avoir offert aux esprits gardiens du lieu des bâtonnets d'encens et des fruits, puis s'endorment dans l'espérance que les esprits viendront leur révéler l'endroit où est caché le trésor.

Les prêtres ou talapoins observent le célibat et jouissent, en ce qui touche aux mœurs, d'une excellente réputation. Ils vivent des revenus des pagodes ou wats auxquels ils sont attachés et de la charité publique. Le matin, on les rencontre quêtant de maison en maison leur nourriture quotidienne. Rien n'oblige le talapoin à rester au temple ; il peut quand il veut, rentrer dans le monde. Souvent chaque bonze est accompagné d'un enfant qui lui porte son parasol et lui sert de domestique ; c'est en cela que consiste souvent l'éducation religieuse des futurs bonzes.

De même que les Singhalais, les Siamois ont un calendrier lunaire, avec des cycles de 12 et de 60 ans, divisions qui sont fort probablement

originaires de l'Inde. L'année siamoise comprend 12 mois de 29 et 30 jours, donc 354 jours ; tous les trois ans, ils ajoutent un mois intercalaire entre le huitième et le neuvième, qu'ils appellent huitième deuxième ou huitième bis. En général, les mois sont désignés par l'ordre numérique quoiqu'ils aient cependant des noms particuliers. Les Siamois ont adopté une nouvelle ère commençant à l'avènement au trône du premier roi de la dynastie actuelle, en 1781, après la chute d'Ayuthia. Ils suivaient autrefois l'ère bouddhique commençant en 543 avant J.-C., date de la mort de Bouddha, l'ère royale qui a son point de départ l'an 638 après J.-C. et l'ère Çaka qui commençait en l'année 78 après J.-C.

Les maisons siamoises sont de deux espèces : l'une consiste en un bateau ou un radeau sur lequel est élevée la maison en bois, recouverte de planches ou de feuilles d'arbres bien agencées ; l'autre est une construction de forme carrée ou rectangulaire soutenue par des pilotis en bois de teck ; les parois sont faites de planches et de branchages et le toit fortement incliné, avec pignon sur le devant, se termine en pointe. Ces habitations n'ont pas d'étages ; elles sont autant que possible orientées et leur construction est commencée un jour propice. Si, pendant la construction ou peu après, un membre de la famille tombe malade, la maison est abandonnée. Les enfants, quand ils fondent une nouvelle famille, se construisent une nouvelle demeure.

La nourriture du paysan siamois est rudimen-

taire : du riz avec un peu de sauce, quelques légumes, des feuilles de manguier et aussi des pousses de jeunes arbres et des troncs de canne à sucre; il fait deux repas par jour, l'un très tôt, l'autre vers 3 ou 4 heures de l'après-midi. Le Siamois de classe élevée est plus fin gourmet : outre le riz qui forme toujours la base de l'alimentation, il se fait servir des œufs cuits ou conservés, des sucreries et des fruits confits, du poisson, et ne dédaigne pas la cuisine européenne.

En général, les Siamois sont très propres; chaque jour, ils prennent un ou plusieurs bains dans la rivière, se rincent la bouche et se lavent les dents. Les cheveux, chez les hommes comme chez les femmes, sont coupés courts; les enfants sont rasés peu après leur naissance, et plusieurs fois encore dans la suite, mais en laissant sur le sommet de la tête un toupet qui ne sera tondu que plus tard. Quant au bonzes, ils ont la tête complètement rasée.

Leurs habits sont simples : une large bande de cotonnade, qu'ils rendent luisante et dure en la cirant, entoure la taille, puis le bout est passé entre les jambes et noué dans la ceinture. Le torse, les jambes et les pieds sont, le plus souvent, nus chez les hommes, sauf pour les personnes de qualité qui portent la jaquette blanche, les hauts bas noirs, les souliers à boucle et le chapeau de paille à l'imitation des Européens. Les femmes ont aussi le torse nu quand elles ont eu des enfants; jeunes épousées et jeunes filles, elles portent souvent autour de la poitrine une bande

de toile qui leur cache les seins, mais qui n'étant pas attachée aux épaules, tombe souvent ; une de leurs occupations est de la ramener sur la poitrine. Elles connaissent les bijoux et se parent de boucles d'oreille et de bracelets. Leur écharpe est de couleur différente suivant le jour. La femme semble plus intelligente que l'homme et elle devient active commerçante surtout quand elle a épousé un Chinois. Dans les campagnes, elle s'occupe aux travaux des champs. Les enfants ne portent aucun costume jusque l'âge de 6 ou 7 ans et quelquefois plus tard encore ; un cordon leur entoure la ceinture et à ce cordon est attaché un ornement en forme de triangle ou de cœur.

Le tatouage existe encore parmi les Siamois. L'opération, comme en Birmanie, se pratique à l'aide d'une aiguille et par de petites piqûres en lignes parallèles et de couleur noire ou rouge. Le liquide que l'on verse dans ces piqûres est un mélange d'huile, de suie de lampe et de sève d'arbre. On attribue au tatouage certaines vertus : sur la cuisse, la jambe ou le bras, il augmente la beauté ; sur le crâne ou la poitrine, il donne un pouvoir mystérieux ou sert de protection. Les dessins en sont très variés. Les Siamoises ne sont que très rarement tatouées.

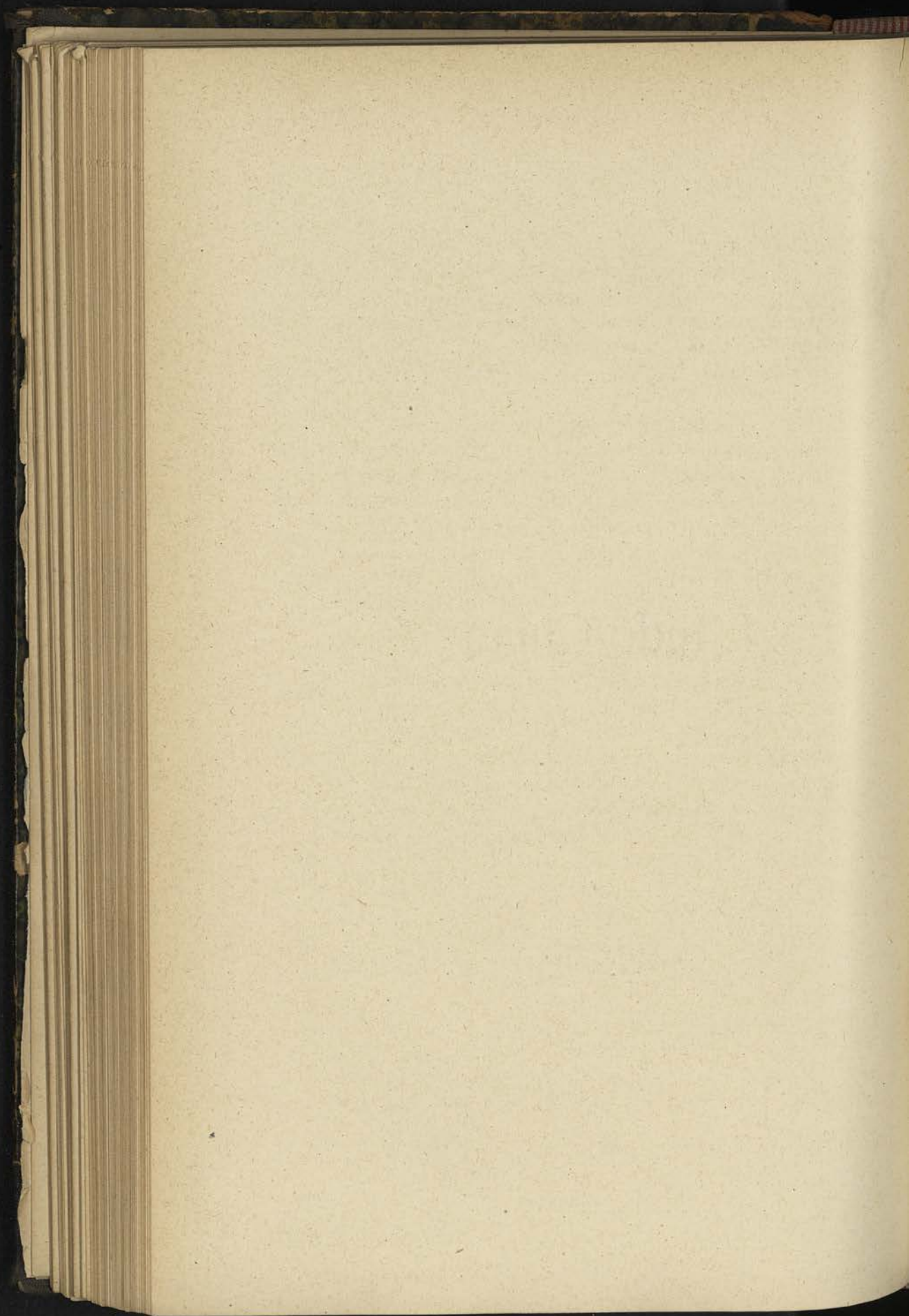
On ne retrouve, parmi les coutumes siamoises, aucune trace de défense ou de permission relative à l'usage de tel ou tel mets. Il est cependant un poisson nommé *pla-si-si-ot*, que beaucoup de Siamois ne mangent pas parce que des poissons de cette espèce auraient soutenu sur les flots un

roi de Siam naufragé. Mais il leur est défendu de tuer ou de faire mourir n'importe quel animal, et la faute est d'autant plus grande que l'animal est utile ou qu'il y a eu difficulté pour le tuer. C'est à cette défense qu'il faut attribuer le nombre d'insectes qui pullulent dans les habitations.

Les Siamois sont de taille moyenne, variant entre 1^m57 et 1^m69 ; le corps est bien bâti et assez fortement musclé, les épaules larges, la poitrine développée mais le cou assez court. Les cheveux, tant chez les hommes que chez les femmes, sont coupés ras et d'un noir d'ébène. La peau est jaune olivâtre, quelquefois presque brune. Le regard est assez vif, les yeux noirs, les pommettes saillantes, le nez court et un peu aplati, les dents toujours noires par suite de la mastication du bétel. Les mains sont grandes, les ongles longs et rougis par une teinture tirée du suc d'une plante. Dans le nord du pays, les Siamois nouent leurs cheveux sur le front ; ils habitent soit dans des huttes, soit dans les branches des arbres et descendent de leurs demeures aériennes au moyen d'une liane.



L'Indo-Chine





L'Indo-Chine

MON premier passage à Saïgon a été mentionné dans le chapitre précédent : vingt-quatre heures de séjour consacrées à une visite de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Le 27 février, le *Donai* qui m'avait amené quinze jours auparavant au Siam, quitte Bangkok et arrive le 28 à Chantaboum où il casse trois ailes de son hélice en touchant un tronc d'arbre ensablé dans la baie de Paknam. La navigation ce jour-là est encore satisfaisante quoique plus lente ; mais à partir du lendemain 1^{er} mars, la mer devient mauvaise et nous avons

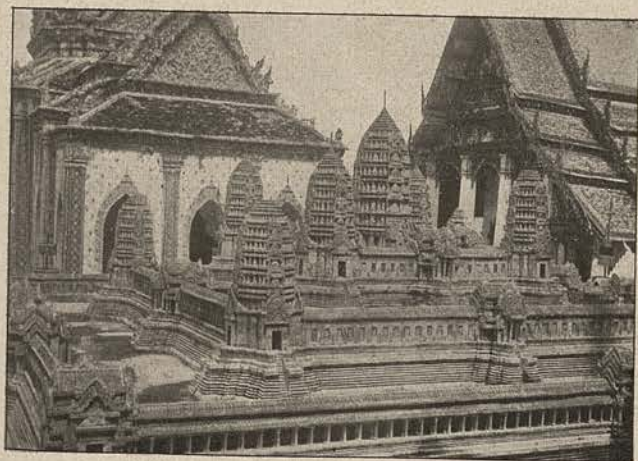
vent debout. Le 2, à l'aube, Poulo-Obi est à l'horizon; le *Donai* est obligé de s'y réfugier et d'y rester à l'ancre toute la journée, la haute mer étant intenable pour un bateau qui n'a plus que le quart de son hélice.

Le soir, le capitaine décide que l'on repartira avant la nuit complète et, profitant d'un peu de vent, il fait mettre à la voile. En pleine mer, la situation devient terrible : notre bateau est le jouet des vents et des flots en furie; impossible de fermer l'œil et de se tenir étendu sur la couchette; tous les passagers, deux Suisses, un Allemand et moi, nous restons sur le pont ou sur la passerelle accrochés aux bastingages. La journée du 3 est affreuse et il s'en faut de peu que le capitaine ne doive mettre le cap sur Singapore. Enfin le 4, dans la matinée, Poulo-Condor est en vue et nous jetons l'ancre dans une baie déserte à l'abri du vent; des matelots sont dépêchés à terre pour chercher de la nourriture — il ne nous reste plus qu'un peu de farine, un peu de riz, quelques caisses de biscuits et quelques bouteilles de vin — ils reviennent longtemps après avec quelques victuailles : canards, poules et poissons qu'ils ont pu acheter dans un village au delà des montagnes.

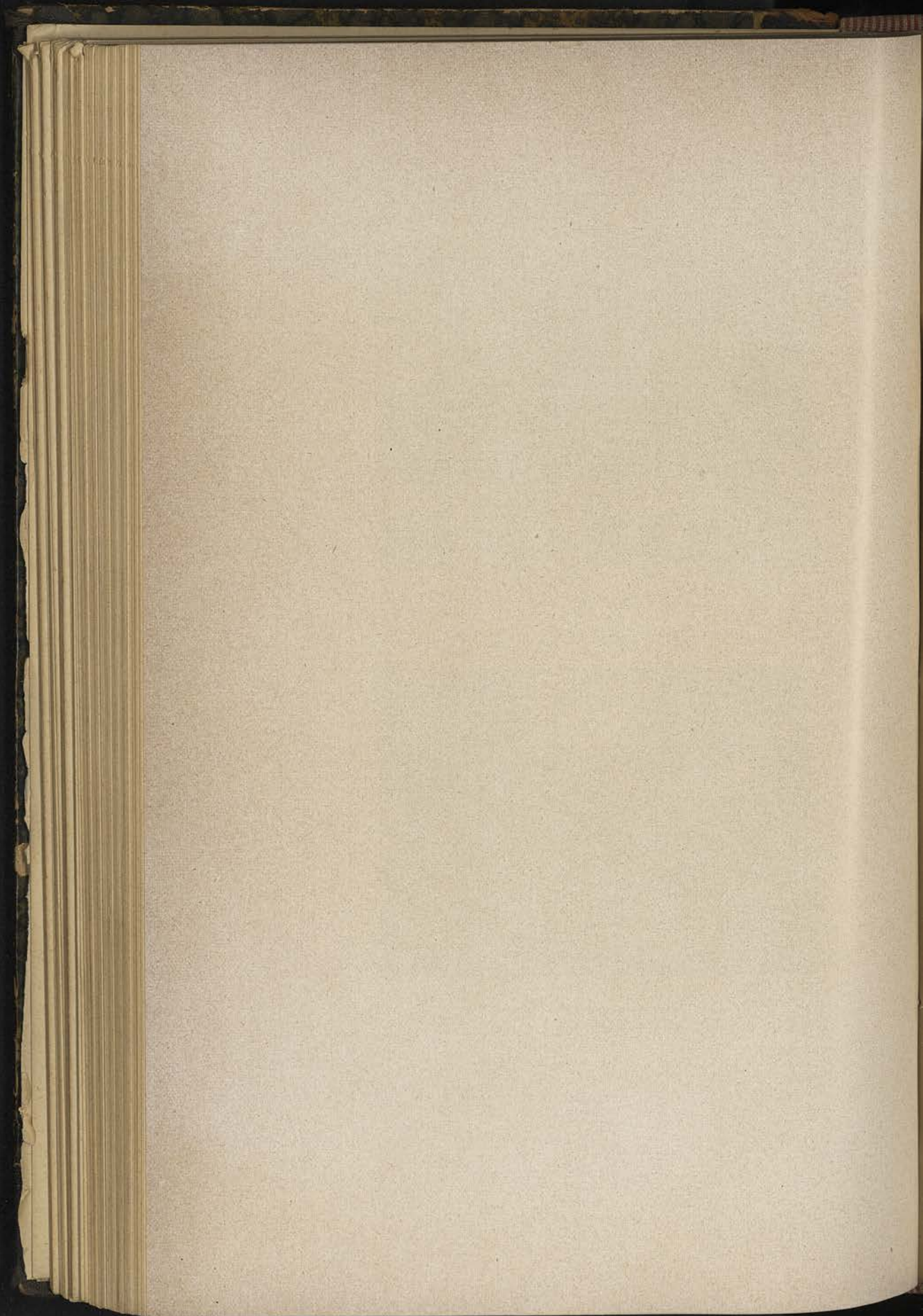
A la tombée de la nuit, le *Donai* repart sans oser faire escale à la colonie pénitentiaire et, après une traversée meilleure, mais non exempte de roulis et de tangage, arrive le 5 mars dans la matinée en vue du cap St-Jacques et le même jour dans la capitale de l'Indo-Chine.



BANGKOK. Type d'architecture siamoise.



BANGKOK. Reproduction du Wat d'Angkor (Indo-Chine)
dans une des cours du Wat Pra-kéo.



Lors de mon arrêt précédent à Saïgon, j'avais eu l'honneur d'être reçu par M. Doumer, gouverneur général ; je n'avais pas le bonheur de rencontrer le directeur intérimaire de l'Ecole française d'Extrême-Orient, M. Foucher, alors en Annam. La bibliothèque de l'Ecole absorbe mes journées et, M. Foucher étant de retour, j'obtiens de lui des renseignements que je collationne ici avec ceux recueillis d'autre part.

Quatre jours ne sont pas suffisants pour visiter la Cochinchine, d'autant que la bibliothèque et le musée de l'Ecole française me retiennent tous les matins. Une après-midi je parcours la ville presque complètement chinoise de Cholon, à quelques lieues de Saïgon.

Saïgon, chef-lieu de l'Indo-Chine française, ne ressemble pas du tout aux autres villes de l'Extrême-Orient ; c'est une petite ville de France, avec son théâtre, ses boulevards et ses avenues, ses cafés et ses restaurants, ses concerts quotidiens sur le boulevard Charner, ses statues et ses parcs ; et, n'étaient les indigènes, Annamites en costume de lustrine noire qui courent dans les rues, ou Chinois à la longue tresse pendante sur le dos, qui servent dans les cafés et les hôtels, on se croirait quelque part dans les environs de Marseille par une chaude journée d'été.

Cholon est une ville chinoise, commerçante s'il en est, mais pourvue de rues spacieuses qui laissent supposer que les Célestes ne sont pour rien dans leur tracé. Tout y respire l'aisance et la tranquillité et, au lieu des échoppes de

revendeurs en détail, des grands magasins de gros s'alignent le long des rues. Les Français ont laissé un semblant d'autorité à l'ancien chef annamite dont le fils, un jeune homme d'une vingtaine d'années, vient de terminer ses études moyennes à Paris et se propose d'embrasser la carrière militaire. Il m'invite à visiter la maison de son père, presque un palais, une série interminable de jardins et d'appartements. L'un de ceux-ci, le plus luxueusement meublé, dont le plafond en bois sculpté est supporté par des colonnes de bois de teck toutes sculptées aussi, contient les autels des ancêtres ; un autre est la salle à manger, et sur la cheminée un gros Bouddha au ventre proéminent rit d'un rire grotesque en tenant d'une main un cigare et de l'autre... une bouteille de champagne ; plus loin, la demeure des femmes, entrée interdite aux blancs, puis la bibliothèque et les salons de réception.

Au retour de Cholon, visite d'une pagode annamite dont le bonze, grand voyageur devant Bouddha, a visité l'Inde presque entière, et s'apprête à partir pour la Chine.

L'École française d'Extrême-Orient, appelée jusqu'au 20 janvier 1900 « Mission archéologique d'Indo-Chine » a été créée par M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, par arrêté en date du 15 décembre 1898.

A mon arrivée à Saïgon, le 8 février 1901, mon premier soin fut de m'enquérir auprès des autorités si les Belges pouvaient suivre les cours de l'Ecole française. M. Finot, directeur de cette Ecole, que j'avais rencontré à Singapore, alors qu'il faisait route vers la France pour y jouir d'un congé, m'avait donné à ce sujet les assurances les plus formelles, mais m'avait conseillé, de demander une audience à M. Doumer, afin de ne pas me heurter à la lettre du règlement qui semble exclure les Belges par ces termes : « il pourra être adjoint à la mission des pensionnaires *français* dont le nombre ne pourra dépasser trois ».

Le Gouverneur général me reçut le 9 février dans l'après-midi, et je lui exposai le but de ma visite : Savoir si des Belges peuvent être admis comme pensionnaires à l'Ecole ? Le cas échéant, seraient-ils admis à jouir des avantages non seulement scientifiques mais encore pécuniaires assurés aux pensionnaires ? Très aimablement M. Doumer répondit affirmativement à mes deux questions : Si des jeunes savants, dit-il, sont envoyés de Belgique à l'Ecole française d'Extrême-Orient, avec une recommandation de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de Paris, ils recevront du Gouvernement de l'Indo-Chine une bourse de voyage, soit 6.000 francs par an, avec une indemnité pour frais de déplacement s'ils sont envoyés en mission en dehors de Saïgon par le directeur de l'Ecole ou le Gouverneur général. Le Gouvernement belge aurait donc au

maximum à payer au boursier les frais de passage sur le navire et un petit subside pour frais supplémentaires. La réponse dépassait mes espérances, et je ne manquai pas d'exprimer à M. Doumer mes sentiments de reconnaissance pour l'hospitalité si large qu'il voulait bien promettre à mes compatriotes.

Lors de mon second passage à Saïgon, au commencement de mars, j'eus le plaisir d'y rencontrer M. Alfred Foucher, directeur ad interim de l'Ecole, qui me confirma, en ce qui pouvait le concerner, les avantages accordés aux Belges désireux de s'adonner à l'étude de la civilisation extrême-orientale et de travailler sous la direction des maîtres distingués qui se trouvent à la tête de l'Ecole.

Les conditions qui doivent être remplies par les aspirants pensionnaires sont : 1° Avoir fait des études supérieures et jouir d'une préparation scientifique suffisante ; 2° adresser une demande d'admission à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de France, par l'intermédiaire et avec l'appui du Gouvernement belge, en y joignant copie des diplômes et autres titres.

De plus, en tout temps, le Gouvernement belge pourra envoyer à Saïgon des jeunes savants qui recevront le plus cordial accueil des professeurs et pensionnaires de l'Ecole, et profiteront de tous les avantages dont jouissent ces derniers, sauf en ce qui concerne les subsides et frais de déplacement.

Au moment où je quittais l'Indo-Chine, un

télégramme fut publié par les journaux annonçant que le Président de la République française avait signé le 26 février un décret relatif à la fondation de l'Ecole (1).

Ce décret confirme donc l'institution de l'Ecole française d'Extrême-Orient, et ne modifie les termes de l'arrêté de fondation que sur quelques points de détail, et seulement dans un sens encore plus libéral et mieux approprié aux exigences des recherches scientifiques. C'est ainsi

(1) ART. 1^{er}. — L'Ecole française d'Extrême-Orient est placée sous l'autorité du Gouverneur général de l'Indo-Chine et sous le contrôle scientifique de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de l'Institut de France.

ART. 2. — Elle a pour objet :

1^o De travailler à l'exploration archéologique et philologique de la presqu'île Indo-Chinoise, de favoriser par tous les moyens la connaissance de son histoire, de ses monuments, de ses idiomes ;

2^o De contribuer à l'étude érudite des régions et des civilisations voisines (Indes, Chine, Japon, Malaisie, etc.).

ART. 3. — L'école a pour chef un directeur nommé par décret, sur la proposition du Gouverneur général de l'Indo-Chine et la présentation de l'Académie des Inscriptions. Le directeur est nommé pour 6 années ; son mandat est renouvelable. Il est chargé :

1^o De présider et de prendre part lui-même à l'enseignement qui doit comprendre des cours de langues sanscrites et palie et d'archéologie pratique, de former les auditeurs européens ou indigènes aux bonnes méthodes de travail et les mettre en état de collaborer utilement à l'œuvre poursuivie ;

2^o D'exercer sa direction et son contrôle sur les études et les travaux des pensionnaires dont il sera question à l'article 4 du présent décret.

A cet effet, il doit dans la mesure des ressources qui sont mises à sa disposition :

que le nombre des pensionnaires n'est plus obligatoirement limité à trois. La condition stricte de nationalité française est également supprimée pour eux. L'Ecole d'Extrême-Orient se trouve ainsi ouverte au même titre que celles de Rome, d'Athènes et du Caire, aux nationaux des Etats qui ont passé à ce sujet des conventions spéciales avec la France. C'est la consécration officielle des assurances que m'avait données M. Doumer.

S'entourer des répétiteurs européens et orientaux dont le concours est reconnu utile :

Entretenir et développer la bibliothèque et le musée de l'Ecole ;
Fonder et diriger une publication où trouvent place avec les travaux émanant directement de l'Ecole, ceux qu'il peut recueillir ou provoquer en dehors, en guidant, au besoin, les auteurs de ses conseils et de son expérience.

ART. 4. — Il est attaché à l'Ecole, sur la désignation de l'Académie des Inscriptions, des pensionnaires en nombre variable, suivant les circonstances et l'opportunité.

Peuvent être désignés : soit des jeunes gens se destinant à l'étude de l'Inde ou des pays d'Extrême-Orient, qui paraissent offrir des garanties sérieuses de préparation scientifique, soit des savants dont les recherches rendent désirable un séjour en Orient.

Ces pensionnaires ou savants en mission doivent, tout en poursuivant leurs travaux personnels, coopérer à l'objet spécial de l'Ecole.

Ils sont défrayés par l'Ecole et y demeurent attachés pendant un an au moins. Ce terme peut être prorogé d'année en année, sur la proposition du directeur et l'avis de l'Académie.

Un fonds spécial est inscrit aux crédits annuels affectés à l'Ecole pour leur être distribué en indemnités de séjour et de voyage, au moyen desquelles ils remplissent des missions d'étude d'une durée proportionnée aux ressources disponibles, dans les pays d'Orient, Indo-Chine ou autres, selon l'objet particulier de leurs recherches.

ART. 5. — Chaque année, le directeur doit adresser au Gouver-

Le but de l'Ecole, ainsi qu'il ressort de l'arrêté de fondation, est : 1° de travailler à l'exploration archéologique et philologique de la presqu'île indo-chinoise, de favoriser par tous les moyens la connaissance de son histoire, de ses monuments, de ses idiomes ; 2° de contribuer à l'étude érudite des régions et des civilisations voisines : Inde, Chine, Japon, Malaisie, etc. Ce programme est, comme on le voit, très large ; il n'embrasse

neur général de l'Indo-Chine, un rapport détaillé sur les travaux de l'Ecole, ses publications en cours ou projetées, l'activité des pensionnaires et, généralement, sur tout ce qui intéresse les résultats et les progrès scientifiques de l'institution.

Ce rapport est communiqué à l'Académie des inscriptions par l'intermédiaire des Ministres des colonies et de l'instruction publique.

L'Académie correspond directement avec le directeur, toutes les fois qu'elle le juge opportun, pour tout ce qui concerne la marche des travaux de l'Ecole.

Quant à la correspondance relative à l'organisation de l'Ecole et à l'orientation générale des études, elle devra, comme le rapport annuel, être transmise par l'intermédiaire des Ministres des colonies et de l'instruction publique.

ART. 6. — Il peut être adjoint à l'enseignement scientifique de l'Ecole un enseignement des langues, écritures et littératures modernes de l'Extrême-Orient.

ART. 7. — Les dépenses de l'Ecole française d'Extrême-Orient sont inscrites au budget général de l'Indo-Chine.

ART. 8. — Des arrêtés du Gouverneur général régleront les conditions d'application des présentes dispositions.

ART. 9. — Le Ministre des colonies et le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 26 février 1901.

EMILE LOUBET.

Promulgué en Indo-Chine le 20 avril 1901.

pas seulement l'Indo-Chine, mais tout l'Extrême-Orient et, ainsi que l'écrit M. Finot (1), l'Extrême-Orient n'est pas seulement une expression géographique; c'est une réalité historique, une trame de faits connexes qui ne se peuvent dissocier sans en demeurer mutilés et amoindris. Non seulement, en effet, l'Indo-Chine et les îles ont été les dépendances de l'une ou l'autre des deux grandes nations civilisatrices de l'Extrême-Asie, l'Inde et la Chine, mais ces deux mondes eux-mêmes, se sont constamment pénétrés. Unifiés dans une certaine mesure par la diffusion du Bouddhisme; reliés par un va-et-vient incessant de voyageurs, de pèlerins, d'ambassadeurs, de marchands; rattachés par la guerre et la politique, ils constituent les éléments d'un système distinct, qu'ils doivent concourir à expliquer. De plus, la philologie a été prise, avec juste raison, dans son sens le moins étroit, car suivant l'opinion des directeurs de l'Ecole, elle comprend l'histoire politique, l'histoire des institutions, des religions, des littératures, l'archéologie, la linguistique, l'ethnographie, en un mot tous les aspects de la vie sociale.

Ce n'est pas du jour au lendemain, que l'Ecole de Saïgon pourra atteindre le but en vue duquel elle a été créée, mais il faut noter que pendant les trois ans qui nous séparent de sa fondation, elle s'est complètement organisée : elle a un directeur, M. Finot, ancien directeur-

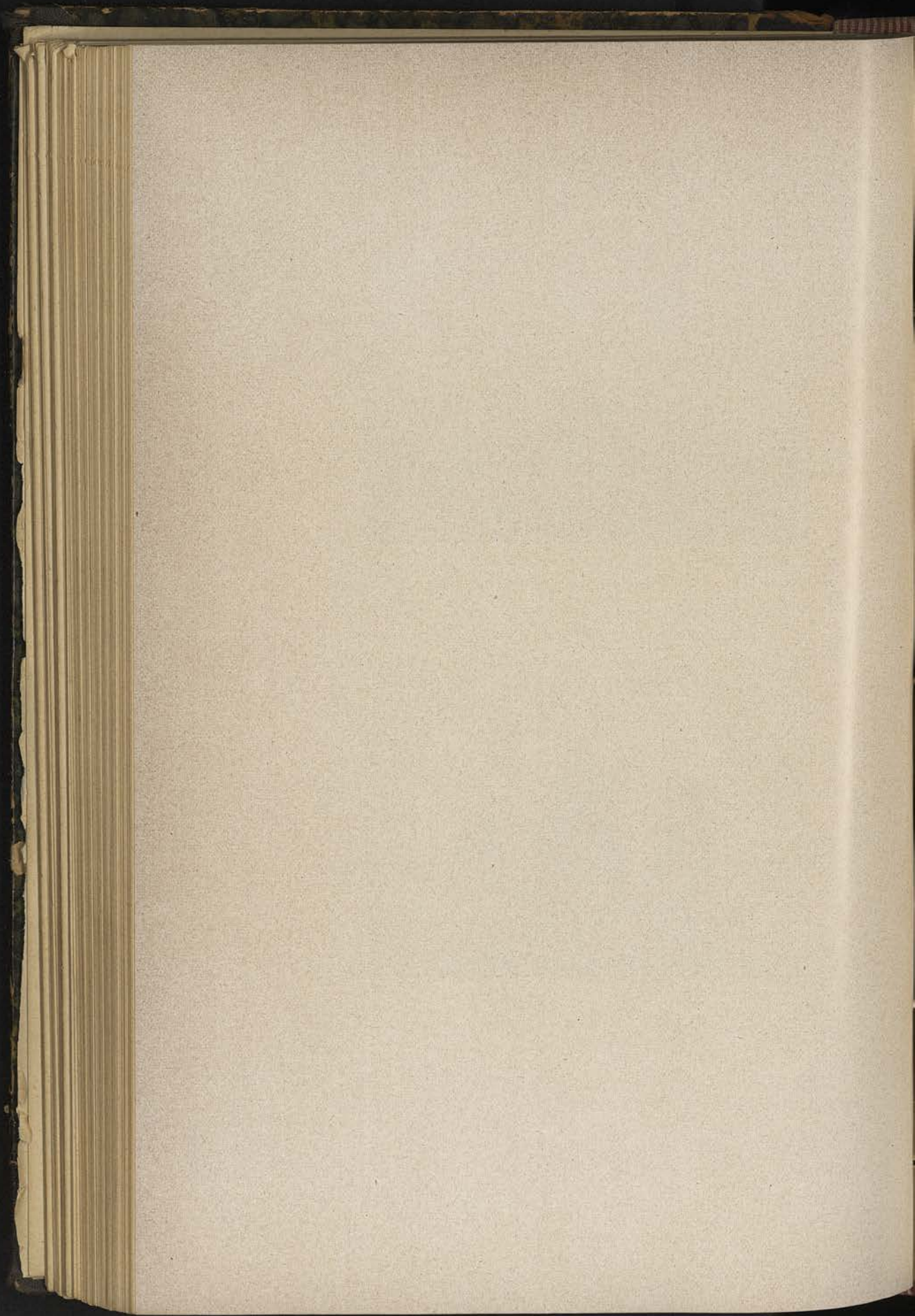
(1) *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t. I, fasc. 1.



Ouvriers chinois sciours de long.



Jonque chinoise en mer.



adjoint à l'Ecole des Hautes Etudes de Paris qui, depuis sa nomination à Saïgon, a parcouru Java et étudié les monuments indous de cette île ainsi que la religion des Chams d'après les monuments; un professeur de chinois, M. Pelliot, ancien pensionnaire de l'Ecole qui, de différents voyages en Chine, a rapporté de nombreux et importants manuscrits chinois, thibétains et mongols; des secrétaires-bibliothécaires; des commis annamites pour copier les documents, manuscrits, cartes et pour dessiner les monuments; des pensionnaires parmi lesquels nous citerons M. Parmentier qui a étudié les monuments chams de l'Annam; M. Lavallée qui a été chargé d'une mission ethnographique et linguistique chez les tribus sauvages du Laos; M. le capitaine Lunet de la Jonquière qui a étudié les peuples de la frontière sino-tonkinoise et les monuments du Cambodge; M. Huber qui visite les couvents bouddhiques et les bibliothèques privées de Canton et de Fou-tchéou. Elle a établi des relations régulières avec les sociétés savantes des autres contrées de l'Asie et des pays de l'Europe; elle a constitué une bibliothèque comprenant déjà plusieurs milliers d'ouvrages imprimés et manuscrits; elle a installé un Musée qui lors de mon passage était déjà très intéressant et qui s'enrichit tous les jours par des dons, des achats et par les résultats des fouilles et des recherches faites en Indo-Chine et ailleurs. Elle a provoqué, entre autres, un arrêté relatif à la conservation en Indo-Chine des monuments et objets ayant

un intérêt historique et artistique (9 mars 1900), arrêté qui détermine, d'après une liste dressée par ses soins, ces monuments et ces objets ; un arrêté créant une Commission des antiquités du Tonkin (30 septembre 1901) ; elle publie un *Bulletin* paraissant tous les trois mois, formant au bout de l'année un volume de plus de 400 pages et contenant des études originales des plus intéressantes et des plus savantes, des comptes rendus de livres nouveaux, une chronique des événements scientifiques de l'Extrême-Orient (1) ; elle a fait paraître quelques travaux séparés, notamment ceux intitulés : *Numismatique annamite* par D. Lacroix, et *Instructions pour les collaborateurs de l'Ecole française d'Extrême-Orient*.

La besogne accomplie est donc considérable et il ne manque plus pour ainsi dire que l'organisation de l'enseignement scientifique de l'Ecole ; cours de langues sanscrite et palie, cours d'archéologie pratique, cours de langues, écritures et littératures modernes de l'Extrême-Orient, enseignement facultatif en partie déjà établi, M. Pelliot ayant été nommé professeur de chinois.

Ces commencements sont de bon augure et nous ne doutons pas que l'Ecole française ne soit bientôt très florissante ; nous espérons aussi que le Gouvernement belge saura profiter de l'hospitalité que lui offre si gracieusement le Gouvernement de l'Indo-Chine pour envoyer à Saïgon

(1) Voir les comptes rendus que nous avons publiés de ce Bulletin dans le *Musée belge*, 1901, p. 181 et 1902, p. 460.

des jeunes gens désireux de poursuivre leurs recherches sur la civilisation extrême-orientale.

Les dépenses de l'Ecole française d'Extrême-Orient (1) sont inscrites, dit le décret, au budget général de l'Indo-Chine. En 1900, ces dépenses étaient évaluées à 50.000 piastres, soit environ 127.500 francs.

(1) Budget de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

PERSONNEL :

Traitement du directeur	8.333 piastres
Frais du service du directeur	625 »
Traitement du secrétaire-comptable	1.667 »
Traitement des professeurs, des interprètes et des secrétaires indigènes	7.500 »
Bourses aux pensionnaires.	5.700 »
Frais de voyage du directeur, des professeurs, des pensionnaires et des auxiliaires de la mission.	10.000 »
Frais de logement des professeurs	675 »
	<hr/>
	35.000 piastres

MATÉRIEL :

Loyer de l'immeuble affecté à l'Ecole.	2.000 piastres
Matériel et mobilier	1.900 »
Achat de livres et de manuscrits	3.800 »
Achat et transport de pierres, moulages et objets divers servant aux études	1.000 »
Frais d'impression et d'expédition d'un bulletin périodique et des publications diverses de l'Ecole	5.000 »
Fournitures de bureau et menues dépenses	350 »
Salaire des gens de service	500 »
Dépenses imprévues	450 »
	<hr/>
	15.000 piastres
	<hr/>
Total général.	50.000 piastres

Notons qu'il existe encore en Indo-Chine plusieurs établissements scientifiques :

L'Institut Pasteur de Nhatrang, qui reçoit un subside annuel de 28.000 piastres ;

L'Ecole de médecine, subside : 28.000 piastres ;

Un observatoire et une station météorologique avec un subside de 23.000 piastres ;

Et que bientôt sera établi un jardin de culture coloniale, probablement sur le modèle de celui de Buitenzorg dont nous avons parlé précédemment, mais, semble-t-il, complété par un enseignement théorique et pratique de la culture des plantes de rapport.

Nous aurons l'occasion dans la suite d'examiner comment des Belges, ayant reçu dans les Universités de l'Etat des leçons de langue chinoise, pourront compléter leur connaissance de cette langue d'une manière pratique ; nous croyons que ces études devraient être couronnées, pour ceux qui se destinent à l'enseignement des langues, de l'histoire et de la civilisation d'un des peuples de l'Extrême-Orient, par un séjour plus ou moins long à l'Ecole française de Saïgon, où ils trouveraient un atelier scientifique supérieurement outillé pour l'étude de l'Annam, de la Chine, de l'Asie centrale notamment.

Une semaine de séjour, à peine, en Cochinchine, ne permet pas une étude, même superficielle, des

variétés humaines qui peuplent cette belle colonie française. Néanmoins voici quelques renseignements généraux.

La variété la plus nombreuse est la variété annamite que l'on rencontre surtout sur les côtes est et sud de la colonie et dans le delta du fleuve Rouge. Les Annamites sont proches parents des Siamois et, s'il faut en croire leurs traditions, viendraient de l'Occident. Quoique leur type soit assez uniforme, on retrouve chez eux un mélange de sang siamois, cambodgien, chinois et malais. Leur civilisation se rapproche beaucoup de celle des Chinois, mais elle en est différente surtout en ce que les Annamites peuvent plus facilement s'assimiler la civilisation européenne. Le Gouvernement français, par des écoles nombreuses, a fait pénétrer les idées européennes parmi cette variété asiatique d'ailleurs très intelligente, et, depuis, les progrès sont très sensibles.

Avant l'arrivée des Annamites, le sol de l'Indo-Chine était occupé par les Cambodgiens ou Khmers, qui ont laissé de merveilleux monuments, notamment l'Angkor-Wat ou temple d'Angkor, dont une reconstitution en petit est conservée à Bangkok dans le Wat Prakéo. Ces Khmers, comme les Annamites, sont des métis ; ils habitent actuellement certains districts du centre de la colonie.

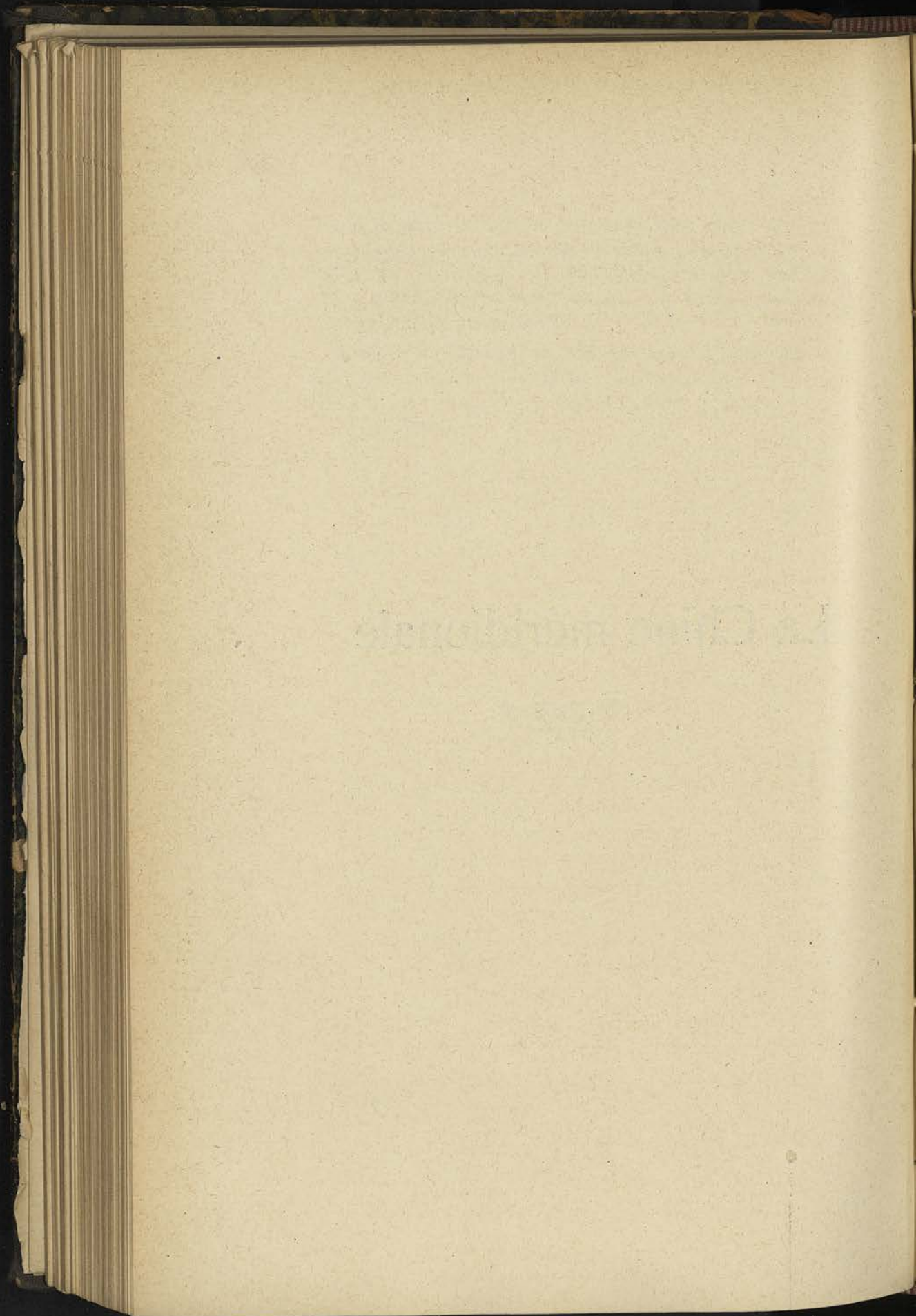
Parmi les autres variétés humaines dont les membres peuplent l'Indo-Chine, il faut citer les Laotiens, au nord-ouest, les Chinois ou des tribus où le sang chinois est mélangé au sang aborigène,

dans le nord et sur la frontière de Chine, des peuplades plus ou moins barbares disséminées dans les montagnes ou les hautes vallées ; ces dernières portent divers noms, ont une langue et des mœurs différentes.

Enfin, les Européens, presque tous Français, qui sont environ huit mille, fonctionnaires pour la plupart ; les autres, commerçants, planteurs ou industriels.



La Chine méridionale





La Chine méridionale

DE Saïgon, je pars le dimanche 10 mars pour Hong-kong où mon arrêt ne sera que de deux jours, le temps de prendre les renseignements nécessaires au sujet des voyages possibles dans la Chine méridionale.

Malgré toutes les descriptions du port de Victoria, malgré tout ce qu'il a pu lire sur l'aspect de sa rade et de la colonie anglaise, le voyageur est émerveillé lorsqu'il passe entre les derniers rocs qui ferment le port et voit s'étendre devant lui un immense lac de 25 kilomètres carrés de superficie, couvert de navires et de barques, si

vaste que les plus massifs cuirassés européens y semblent de petits steamers. Inutile d'essayer de compter les mâts et les cheminées ; la côte, là-bas, émerge à peine au travers de ce fouillis et le regard ne peut se détacher de cette quantité innombrable de bateaux de toutes formes et de toutes nationalités.

La ville s'étage en partie sur le flanc d'une montagne abrupte qu'escalade un léger tramway funiculaire, transportant jusque dans les nuages qui baignent la cime, les Européens désireux de respirer un air plus pur et plus frais.

Au bas, le long de la mer, l'Anglais tenace a fait reculer les flots pour avoir un peu de sol plat où il a élevé des hôtels, des clubs, des magasins, tracé quelques rues étroites, installé un tennis tout près de la statue de la *Queen*. Et la longueur des quais est immense : ils s'étendent à perte de vue de part et d'autre, toujours enserrés entre la mer et le rocher. Mais les rues sont étroites, tortueuses, raboteuses, presque toutes en pente, bordées de maisons hautes empiétant sur les trottoirs qui souvent ne sont que des galeries ; aussi l'atmosphère y est-elle malsaine, surchauffée, empestée par les relents qui sortent, surtout dans certains quartiers, des demeures nauséabondes des Chinois.

Partout des magasins, tout le long des rues et des galeries ; partout des enseignes ; partout un encombrement de marchands de fruits et de fleurs, de tireurs de djinricksha et de porteurs de palanquins, d'ouvriers chinois traînant des

charrettes lourdement chargées ou hissant vers le haut de la ville des matériaux de construction.

Un va et vient continuel : il y a des Européens, en petit nombre, des Anglais allant à leurs affaires, des globe-trotters de passage ; il y a des Chinois, les plus nombreux, l'air dégagé dans leurs amples costumes de soie : on les croirait les maîtres de cette immense ville où ils sont à l'abri de la cupidité des mandarins ; il y a des Philippins, petits de taille au teint foncé, que la guerre récente a chassé de leurs îles ; il y a des Macaïstes, presque tous commis aux écritures dans les maisons européennes, gens intelligents mais peu considérés à cause de leurs origines ; il y a des Indous, marchands de produits de leur pays, de bijoux et d'objets pour collectionneurs ; il y a des Annamites au large pantalon de lustrine noire, petits, les traits de la figure accentués, la tête entourée d'un turban ; il y a des Malais presque nus ; et encore des Afghans, des Japonais, des Parsis, quelques Nègres.

Les femmes, par contre, sont rares : quelques Chinoises de classe inférieure, propriétaires de barques ou de jonques qui sont leurs demeures habituelles ; des Macaïstes qui cachent sous un ample châle noir de belles toilettes et quelquefois un joli minois ; des pauvresses qui pour gagner quelque argent transportent de l'eau, des briques ou du mortier ; des courtisanes qui se font véhiculer en palanquin, la figure fardée de rouge, de blanc, de noir, les cheveux fortement pommadés et retenus par des épingles d'argent ciselé.

Si, quittant la ville basse, les quartiers commerçants et affairés, on s'élève vers le Peak par une de ces rues en pente qui partent des environs de la vieille tour — Clock Tower — ou du Tennis Ground, on rencontre d'abord le petit parc, puis la cathédrale catholique, beau monument de style gothique, enfin des villas et des bungalows accrochés au flanc de la montagne. On monte par des routes bien entretenues, taillées dans le roc et, à mi-côte, on jouit d'une vue incomparable sur la rade au fond de laquelle dort le port de Kowloon, annexe de Victoria.

Au sommet de la montagne, soit près de l'observatoire, soit près de l'hôtel du Peak, l'horizon s'élargit indéfiniment. La ville basse n'est plus qu'une ligne noire de 7 kilomètres de longueur qui se déroule le long d'une baie terminée par des collines rocheuses et dénudées, au delà de Kowloon; puis la haute mer que relie à la rade d'étroits chenaux courant entre des îlots rocheux; au pied du versant sud, s'élève le sanatorium des Missions étrangères. C'est là, qu'après avoir usé leurs forces en mission, les Pères viennent se remettre de leurs fatigues afin de pouvoir reprendre leur apostolat. Sur le haut de la montagne, une belle route fait le tour des sommets de l'île, passe entre de magnifiques villas et, par des lacets en pente douce, conduit soit aux citernes qui alimentent la ville d'eau potable, soit à la « Happy Valley », le cimetière européen, soit encore aux casernes ou à l'hôpital nouvellement construit et de là dans la ville basse.

Le 15 mars, départ de Hong-kong par le steamer *Hankow*, bateau à roues, qui lève l'ancre à 5 heures pour Canton. La température est assez fraîche l'après-midi; après avoir subi pendant près de deux mois le climat chaud et humide de Colombo, de Batavia, de Bangkok et de Saïgon, on est heureux de cette fraîcheur qui ravive le courage et met en goût de longues promenades. Aussi, lorsque des coolies s'en sont allés porter mes bagages à bord du steamer, refusant les services empessés des Chinois traîneurs de pousse-pousse ou porteurs de chaise, je me dirige à pied de l'hôtel au quai d'où le *Hankow* doit partir.

Canton est relié à Hong-kong par un service de bateaux à vapeur qui partent de la dernière de ces villes deux fois par jour, à 8 heures du matin et à 5 heures du soir, sauf le dimanche. Ces bateaux sont bien aménagés et spacieux; les Européens ont à leur disposition l'avant avec les cabines, la salle à manger et deux vastes promenoirs; les Chinois sont parqués à l'arrière et, chose curieuse, ils sont enfermés, mesure de précaution prise contre eux parce qu'il est arrivé à ces passagers jaunes de se mutiner, d'attaquer l'équipage et d'essayer de se rendre maîtres du bateau pour le piller. Le *Hankow* est d'ailleurs muni d'armes et, si les gueules de canons ne se montrent pas à l'avant, à babord ou à tribord, je sais un endroit où quelques bons fusils permettraient une défense sérieuse. Contre ces steamers qui font le service régulier entre Hong-

kong et Canton, il ne s'est pas produit, dans ces derniers temps du moins, d'attaques de pirates, mais souvent des bateaux plus petits ont été poursuivis par des jonques chinoises. On cite ce fait : deux petits yachts à vapeur se rencontrèrent dans l'estuaire du Si-kiang et l'un d'eux croyant l'autre dirigé par des pirates, tira des coups de feu dans sa direction ; l'autre se défendit de son mieux et ils se poursuivirent, se lançant des projectiles, mais sans se faire grand mal ; ce ne fut que lorsqu'ils furent entrés tous deux dans le port de Hong-kong qu'ils reconnurent leur erreur. Il n'y a pas bien longtemps des pirates furent exécutés non loin de Hong-kong pour avoir assailli une barque dans laquelle se trouvaient des Européens ; si, cependant, les actes de piraterie sont en somme peu fréquents sur le cours de la Rivière des Perles, ils ne sont pas rares en amont de Canton, et il est recommandé aux Européens de ne voyager qu'armés.

Autant l'animation est grande dans les rues de Victoria, autant le mouvement est considérable dans le port ; des jonques chinoises le parcourent en tout sens, allant accoster les grands navires qui mouillent à quelque distance des quais, leur portant leur cargaison ou l'amenant à terre. Ces jonques, dont l'avant émerge à peine de l'eau, tandis que l'arrière, plus élevé, sert d'habitation au propriétaire, sont mues au moyen de grandes rames et conduites à la godille ; elles avancent aussi à la voile et les Chinois ne craignent pas d'affronter avec elles la haute mer ; on en

rencontre assez loin des côtes même par les gros temps. Ces jonques sont en nombre incalculable à Hong-kong ; elles servent de demeure à une ou plusieurs familles, les femmes étant occupées aussi à la manœuvre quand elles ne sont pas retenues par l'apprêt des repas. D'autres barques sont plus intéressantes encore : leur moyen de propulsion est une roue à palettes placée à l'arrière et mue par des Chinois qui appuyent de tout leur poids sur des roues à dents placées à l'intérieur. Ils sont huit, douze ou quinze, pendus par les bras à des poutres, se dandinant tantôt sur le pied droit, tantôt sur le gauche, faisant descendre les dents d'une roue qui transmet son mouvement à la roue motrice. Le Chinois travaille d'ailleurs des pieds autant qu'il le peut ; les doigts en sont assez agiles soit pour maintenir le bloc de bois qu'il sculpte, soit pour tirer la corde qui, dans les hôtels, fait marcher le punka ou éventail suspendu au plafond.

A 5 1/2 heures, le bateau quitte le quai et s'engage entre les nombreux îlots qui entourent l'île de Hong-kong ; mais les brouillards, qui à cette époque de l'année sont fréquents, empêchent de voir distinctement la route et nous stoppons à l'embouchure de la Rivière des Perles.

Samedi, 16 mars. — A 6 heures du matin, le sifflet de la machine demande aux jonques rivière libre et éveille les passagers encore endormis. Au dehors un brouillard assez épais voile l'importante cité dont les habitations sont à l'horizon, mais déjà la grande ville s'annonce par le

mouvement des barques à vapeur et des jonques sur le fleuve : des remorqueurs tirent de lourds chalands chargés de marchandises et de passagers jaunes juchés sur le toit ou accroupis au milieu des ballots de riz.

A 6 1/2 heures, on aperçoit la tour de l'église française construite au milieu de la concession et, après avoir pris à bord les employés de la douane chinoise qui n'ont point à s'occuper des passagers européens, le *Hankow* s'avance doucement au milieu de la rivière remplie d'embarcations ; quatre canonnières françaises sont à l'ancre devant l'île de Shameen ; des steamers dorment le long des quais ; des jonques grandes et petites évoluent dans le port tandis que des sampans ou petites barques se pressent contre les flancs du *Hankow* pour transporter à terre les passagers chinois — ils sont très nombreux — et les quelques Européens montés à Hong-kong. Ces sampans, au nombre d'une trentaine, se pressent tous au bas de l'échelle ; des Chinois descendent et passent d'une barque dans l'autre avec leurs bagages jusqu'à ce qu'ils arrivent à celle qui doit les mener à terre.

Il faut voir du pont du steamer tout ce mouvement ; c'est un brouhaha indescriptible, une masse confuse de sampans qui s'accrochent, s'emmêlent et se heurtent.

Pendant ce temps, le *Hankow* s'est fixé à son embarcadère sur le quai de Canton et des Chinois, voire même des Chinoises, viennent offrir leurs services aux passagers soit pour les conduire à

Shameen (Chamine), au Victoria Hôtel, soit pour leur servir de guide dans la grande cité. Déjà même avant l'arrêt complet, de nombreux coolies, agiles comme des singes, avaient pris d'assaut le navire et s'étaient répandus un peu partout en quête de travail.

Le sampan de l'hôtel arrive; le commandant Baesens et moi y prenons place; un quart d'heure après il s'arrête devant l'hôtel après avoir navigué sur un petit canal qui sépare les concessions d'un des faubourgs de Canton. Et en arrivant à l'hôtel, je suis heureux de pouvoir serrer la main à deux amis qui furent avec moi à Bangkok. — Le brouillard ne s'est pas complètement dissipé; il se résoud en une petite pluie fine qui ne laisse pas espérer une belle journée.

Ma première visite à Shameen est pour le consul de France, l'aimable M. Hardouin; défenseur des intérêts de la France dans la Chine méridionale, il a pu, grâce à son énergie et à son tact, augmenter considérablement l'influence française sur les bords du Si-kiang. Il me prie de revenir au consulat dans l'après-midi pour y faire la connaissance du Père Laurent des Missions étrangères avec lequel est combiné un petit programme d'excursions dans les environs de Canton, excursions qui feront la matière d'un autre entretien avec le pro-vicaire, le Père Sorin, lundi prochain dans la matinée.

Après cette visite au consulat de France, promenade dans le faubourg de Canton situé vis-à-vis de Shameen; les rues en sont étroites, très

étroites même — la largeur ne dépassant pas deux mètres et demi — sales, plus ou moins tortueuses et d'une traversée difficile à cause de la quantité de Chinois qui y pataugent dans la boue : mendiants, vendeurs de billets de loterie, marchands de toutes espèces, coolies et porteurs de marchandises ; des palanquins viennent encore rendre le passage moins aisé.

L'île de Shameen n'est pas bien grande : en une demi heure, il est facile d'en faire le tour à pied. Elle comprend deux concessions, la française et l'anglaise, sur lesquelles s'élèvent environ trente à quarante grosses maisons séparées par des allées. Deux ponts gardés par des postes militaires chinois la relie au faubourg de Canton ; la ville est située un peu plus en aval. Pour protéger cette concession, de petits navires de guerre stationnent sur le fleuve et l'*Avalanche* est à l'ancre au meilleur endroit prête, en cas de besoin, à canonner Canton.

Vers 3 heures de l'après-midi, on entend une sonnerie de trompettes et un bruit assourdissant de gongs : c'est le gouverneur de Canton qui rend sa visite au consul du Japon. Une longue cavalcade de soldats chinois, les uns portant de grands écriteaux, les autres des lances, tels des drapeaux, tels des oriflammes, s'avance sur le pont anglais et se dirige vers le Victoria Hôtel ; le poste militaire chargé de la garde du pont est sous les armes et se place en ligne pour être passé en revue par le gouverneur. Ces soldats ne sont pas bien terribles avec leurs vieux fusils

rouillés se chargeant par la gueule, leurs vêtements noirs et rouges presque en loques et leurs chaussures excessivement primitives ; les porteurs de lances ne paraissent pas plus farouches avec leurs armes d'une autre époque. Derrière les soldats, s'avance, sur un cheval maigre et vicieux, un officier de la maison du gouverneur, lequel arrive enfin porté dans sa chaise officielle ; le cortège est fermé par quelques soldats commandés par un officier à cheval. Le gouverneur paraît un vieux brave homme ; il gravit allègrement l'escalier de l'hôtel, où le consul du Japon échange avec lui de nombreux saluts à la chinoise. Tandis qu'ils conversent par interprète, je fais visite à M. Martel, professeur de français à l'école chinoise de Canton ; la soirée est passée au Canton Club.

Dimanche 17 mars. — Dès le point du jour, le ciel est clair et quoique le soleil n'ait pas encore percé les nuages qui flottent au dessus de la ville, il semble que la journée sera belle ; la température s'est un peu élevée et l'humidité a diminué. La sainte Messe dite dans la coquette petite église de Shameen par le Père Laurent de la Mission de Canton, nouvelle promenade d'exploration dans le faubourg de Canton.

Quittons Shameen par le pont français dont un des gardiens ouvre la porte et voici le quai le long du canal, dit Canal road ; suivons-le quelques instants et obliquons ensuite à gauche par une étroite ruelle dont l'entrée, la nuit, est fermée par une porte massive en bois.

Il est à noter qu'après le coucher du soleil, il est presque impossible de voyager dans Canton et dans ses faubourgs, toutes les rues et ruelles étant closes par d'énormes portes ou par des barrières dont l'ouverture ne s'obtient pas facilement. Dès l'entrée dans cette ruelle, une odeur d'un genre spécial frappe désagréablement les nerfs olfactifs : les rues de Canton ne sont pas arrosées d'eau de Cologne et leur étroitesse empêche les courants d'air de chasser ces émanations infectes qui empestent l'air. En général, cependant, dans cette promenade, je ne fus pas aussi incommodé que cela m'est arrivé souvent dans la suite. Les ruelles de Canton sont très étroites et rares sont celles qui permettraient la circulation d'un pousse-pousse ; elles sont dallées de pierres longues, mal assujetties souvent, entre lesquelles l'eau s'écoule dans des canaux ou drains lavés par la rivière à marée haute. Des bâtisses qui bordent ces rues descendent de longues bandes de toiles ou de grandes planches sur lesquelles est écrit du haut en bas l'enseigne de la maison ou le nom du propriétaire. Tous les rez-de-chaussée sont occupés par des boutiques et des marchands d'articles de tout genre et de produits de toute espèce ; on pourrait dire que cette partie de Canton n'est qu'une vaste agglomération de boutiques. Après avoir marché près de trois quarts d'heure dans la direction du nord, prenons une rue parallèle au canal : ici, l'on ne rencontre que des marchands de chaussures ; tout à l'heure, dans une autre ruelle, ce n'était que marchands

de pièces d'artifice et de pétards. De temps à autre, nous passons près d'une boucherie, près d'un marchand de poisson ou nous cotoyons l'échoppe d'un restaurateur. Tout est sale et dégoûtant. Les rues et ruelles sont pleines de population toujours en mouvement ; on croise des chaises dans lesquelles trônent des Chinoises, des processions portant à l'un ou l'autre temple les tablettes des ancêtres, des espèces de forts de la halle trotinant avec, sur l'épaule, une branche de bambou aux extrémités de laquelle sont suspendus des briques, des caisses, des paquets de bois ou des paniers remplis de mortier, de terre, de sable ou de victuailles. Si vous vous arrêtez dans une boutique pour examiner les objets offerts en vente ou pour voir découper le tabac indigène ou encore pour examiner la façon de travailler des artisans cantonnais, aussitôt vous êtes entouré par une douzaine de jaunes qui vous examinent des pieds à la tête et souvent s'attachent à vos pas.

Lundi 18 mars. — A 8 heures du matin, heure pour laquelle je les ai commandés, quatre coolies chinois m'attendent avec une chaise devant l'hôtel pour me transporter à la cathédrale de Canton et à la Maison des Pères des Missions étrangères, où je dois faire visite au Père Sorin, pro-vicaire de la Mission du Kwang-tung en attendant la nomination d'un nouvel évêque. Mes porteurs, de solides gaillards, aux membres bien musclés, passent par le pont français, puis traversent la ville chinoise par une série de rues

étroites où la lumière du jour ne pénètre qu'avec difficulté.

Toutes les rues du Canton commercial se ressemblent et elles ne pourraient différer que par la nature des objets offerts en vente dans les magasins. Qu'on se figure une étroite ruelle, rarement droite, bordée de maisons assez hautes dont les toits se rejoignent presque au dessus de la ruelle, quand ils ne sont pas réunis par un autre toit qui intercepte les rayons du soleil ; de longues planches de toutes couleurs accrochées à la partie supérieure des maisons et descendant jusqu'à deux mètres du sol, sortes d'enseignes où sont peints des caractères signalant le nom et la profession du marchand ; une succession de boutiques à droite et à gauche et, de temps à autre, un restaurant, une boucherie, un marchand de fruits, une banque ; une population nombreuse très affairée ; des porteurs et des chaises, mais pas de voitures, et l'on aura l'idée d'une rue cantonnaise et de toutes les rues des quartiers et faubourgs commerçants. Canton est, sous ce rapport, intéressant lors d'une première visite, mais à la seconde déjà, cette monotonie fatigue et les rues perdent une grande part de leur intérêt pour le voyageur ; les boutiques seules et les étalages, de même que les ateliers présentent toujours beaucoup d'attrait : on y voit les Chinois travailler patiemment l'ivoire, les plumes, le bois noir, le cuir, faire des broderies sur soie, agencer des meubles, etc.

Après un quart d'heure de route, je franchis le

rempart de la nouvelle ville dans laquelle se trouve la Mission et, une demi heure plus tard, mes porteurs me déposent près de la cathédrale, dans la cour du poste de police qui, sous le commandement d'un Chinois catholique, est chargé de la garde des Pères et de leurs propriétés.

La cathédrale du chef-lieu du Kwang-tung est un bel édifice de style gothique, à trois nefs et à deux tours, tout en granit; elle domine la cité de sa masse imposante quoique légèrement élancée vers le ciel. A peu de distance, la maison des missionnaires, l'orphelinat des garçons et celui des filles, le séminaire entourés d'arbres et de jardins et séparés des maisons chinoises par des murs élevés.

A l'entrée de la Mission, le Père Laurent me reçoit très cordialement et une conversation à bâtons rompus s'entame sur les nouvelles d'Europe, du Transvaal, de la Chine, puis sur un sujet plus spécial : les Chinois du Kwang-tung se divisant en Poun-tis, Hak-kas et Hok-los, variétés dont je puis étudier des spécimens parmi les enfants du séminaire. Le Père Laurent me fait voir une carte chinoise de l'Empire du Milieu où les visées des puissances européennes sont caractérisées : la Russie, symbolisée par un ours, étend ses griffes et son ventre sur la Mongolie et la Mandchourie, fixant son regard sur Pékin; le Japon, derrière lequel luit le soleil, darde ses rayons envahisseurs sur la Chine endormie et entoure Formose; l'Allemagne, embusquée à Kiaou-tchéou, tâche d'agrandir son domaine,

tandis que le Portugal, représenté par une crevette, s'efforce d'augmenter ses possessions de Macao ; la France, venant du Tonkin, étend son influence sur les trois provinces du sud, ce pendant que l'Angleterre prend la forme d'un tigre allongeant ses pattes au centre de l'empire, tout en fermant l'œil gauche pour permettre aux Américains de prendre un petit morceau ; et pendant ce temps la Chine dort, s'amuse ou continue à étudier la doctrine de Confucius. « Jusques à quand, dit la légende, jusques à quand, ô Chine, te désintéresseras-tu de ton avenir ? Un regard sur cette carte te montrera ce que veulent les diables étrangers ».

Dans l'intéressante collection réunie par le Père Laurent, il y a aussi des placards relatifs à la guerre actuelle, qui expliquent d'une façon originale la politique de l'impératrice et de ses ministres : les Européens, y est-il dit entre autres choses, se sont engagés à payer de fortes sommes à la Chine et un navire chinois partira bientôt pour aller, en grande pompe, chercher cet argent en Europe. Les faits de la guerre sont complètement dénaturés, de telle sorte que le peuple croit que les Européens sont battus sur toute la ligne ; quelques Chinois, notamment les mandarins et les commerçants qui sont en rapport avec les étrangers, connaissent cependant les résultats réels de la guerre, mais ils se gardent bien de les divulguer. Je reçois aussi confirmation de certains faits déjà connus : façon d'agir des vice-rois, des gouverneurs et en général de tous

les fonctionnaires vis à vis du peuple, lui extorquant le plus d'argent possible ; mode de perception des impôts, recrutement de l'armée, politique des mandarins qui s'opposent au développement de la civilisation et empêchent les nouveautés, prêchant le retour aux anciennes coutumes. Le Chinois, en général, exception faite des lettrés et des fonctionnaires, n'est pas rebelle à la civilisation européenne, et on voit dans les boutiques chinoises quantité de produits de l'ancien continent ; ainsi il ne faut pas s'étonner de trouver dans l'arrière-boutique d'un marchand de meubles un petit moteur à essence de pétrole servant à produire l'électricité nécessaire à l'éclairage de la maison et de l'atelier.

Après la visite de la mission dont tous les Pères ont été très aimables, nous nous dirigeons hors la ville, vers le cimetière catholique ; le Père Gauthier veut bien m'accompagner et me servir de guide. Premier arrêt en face de la concession française dans l'intérieur de la vieille ville, non loin du palais du vice-roi ; c'est là que résidait autrefois le consul de France, mais depuis que les Français ont obtenu leur concession de Shameen, le consul a cru plus prudent de résider dans cette île, sous la protection de ses canonnières, que de rester dans l'intérieur de la ville chinoise, d'où, en cas de révolte, il n'aurait pu ni sortir, ni se maintenir en communication avec le port. A la place de l'ancien consulat, la France, dont les intérêts vont grandissant au Kwang-tung — l'influence anglaise semble diminuer — fait

construire une magnifique école où les Chinois seront admis et où on leur enseignera, outre le chinois, la langue française ; déjà à l'École de Canton — on dit aussi l'Université de Canton — un cours de français est donné. Sous peu, il y aura à Shameen une poste française.

La Belgique devrait aussi faire des efforts pour obtenir une petite concession près de Canton : le chemin de fer Hankow-Pekin, entreprise franco-belge, sera bientôt continué par celui de Hankow-Canton, entreprise belgo-américaine ; et il n'est pas impossible que dans un avenir très rapproché la Belgique ait de grands intérêts dans le Kwang-tung par ces voies ferrées, par des lignes de tramways reliant les grands centres du bas Si-kiang et par des entreprises commerciales et minières ; mais il faut pour cela qu'elle se décide à faire les sacrifices nécessaires pour envoyer sur place de jeunes commerçants qui se mettront d'abord au courant des nécessités locales, puis fonderont un comptoir commercial, ainsi que des ingénieurs qui étudieront les mines, leur rapport et leur valeur, et nous renseigneront sur les voies ferrées à établir.

Il ne faut pas croire qu'un Belge, si intelligent qu'il soit, puisse d'un jour à l'autre créer des relations commerciales entre les Chinois et les commerçants belges ; qu'il puisse écouler assez rapidement sur les marchés de Hong-kong, de Canton et d'ailleurs les produits belges ; que la maison qui l'aura envoyé fasse dès les premières années des bénéfices tant soit peu considérables ;

c'est là une illusion. Il est utile et nécessaire d'envoyer des jeunes gens en Chine, beaucoup de jeunes gens jouissant de connaissances commerciales et linguistiques sérieuses et soutenus pécuniairement pendant deux ans au moins par le Gouvernement ou par un syndicat d'industriels ou de commerçants ; arrivés sur place, ces jeunes gens entreraient dans les grandes maisons d'importation ou d'exportation comme employés salariés ou volontaires et profiteraient de leur séjour pour étudier le marché ; au bout de leurs études, ils deviendraient les agents des industriels et des commerçants belges. Qu'arrive-t-il souvent ? Des maisons belges s'informent si la vente de tel produit est facile en Extrême-Orient, mais en même temps elles posent leurs conditions de vente et de paiement ; le Chinois ne connaît pas les lois ou les coutumes du commerce européen ; il a les siennes et prétend les imposer ; il ne paiera que lorsque la marchandise sera chez lui et souvent il veut un terme pour solder sa facture.

Après avoir visité l'Ecole française, nous allons voir le Temple des supplices qui n'est curieux ni par son caractère monumental, ni par son architecture, mais par le peuple qu'on y rencontre. Devant l'autel principal, plus de cinquante personnes sont agenouillées, élevant les mains jusqu'au front, puis les rabaissant jusque terre, présentant en offrande des papiers de diverses dimensions et de petits bâtonnets auxquels elles ont mis le feu, se répandant en oraisons et frappant le sol de leur front ; près d'elles, deux petits autels

sur lesquels brûlent des feuilles de papier qui répandent une fumée très désagréable. Voici un Chinois plus intéressant que les autres : il tient en mains une boîte ronde très profonde contenant une trentaine de morceaux de bois assez longs chargés de signes ; il agite cette boîte et en fait sortir trois bâtonnets qu'il va présenter à un autre Chinois assis près d'une table. Celui-ci transcrit les inscriptions que portent les bâtonnets et explique au quémandeur comment les dieux ont décidé qu'il devait s'y prendre pour réussir dans son entreprise. Les diseurs de bonne aventure foisonnent dans ce temple, les uns basant leurs prédictions sur la disposition des lignes de la main, d'autres sur l'examen des traits du visage, etc. La superstition du Chinois est extrême, et l'on peut dire que sa religion — s'il en a une, car il est de nature très sceptique ou parfaitement indifférent — ne consiste qu'en une crainte des mauvais esprits qu'il essaye de se concilier par toutes espèces de moyens. Ce temple est dit « des supplices » parce que, sur les côtés de la cour qui précède la partie principale de l'édifice, des groupes en pierre et en bois représentent « la décollation, l'asphyxie par l'eau, la cuisson et la métamorphose de l'homme en bête » ; le tout d'ailleurs est très sale et dépourvu de cachet artistique.

Bientôt, après avoir traversé de nombreuses ruelles très étroites, il faut passer sous le rempart et nous voici en pleine campagne ; le changement est complet ; ici, on respire à l'aise, on voit le

ciel qui, bien que gris, paraît plus clair aux yeux privés de sa vue pendant toute la traversée de Canton. Nous suivons un sentier qui serpente entre des jardins où le Chinois cultive en hiver les légumes qui, chez nous, grandissent en été; nous cotoyons des collines nombreuses, mais point hautes; de loin, elles semblent incultes et parsemées de roches; de plus près, on distingue des tombeaux chinois en quantité incalculable qui couvrent toutes les éminences et jonchent les flancs des montagnes. A gauche, le fort de Canton, des misérables huttes, puis le camp militaire placé sous le commandement de l'ancien chef des Pavillons noirs; à l'horizon, la croix dominant le cimetière des catholiques. Après quelques nouveaux coudes, le sentier nous amène au petit village chrétien, dit du Cimetière, qui compte cent vingt habitants. C'est la veille de la fête de saint Joseph et le bon Père qui nous reçoit ne peut nous consacrer que quelques instants, car ses pénitents l'attendent à la chapelle. Je parcours alors le cimetière plus vaste que l'on ne pourrait se l'imaginer, puisque sur les montagnes les plus lointaines on aperçoit encore des tombes chinoises facilement reconnaissables à leur forme demi-circulaire. Derrière le village chrétien s'élève le sépulcre des soldats français tués sous les murs de Canton; en 1884, pendant la dernière guerre de la France contre les Pavillons noirs, les tombes chrétiennes furent fouillées, les cendres des morts dispersées au vent, les dalles funéraires brisées; depuis, les morceaux de la dalle qui

couvraient la tombe des soldats ont été rejoints et le monument rétabli. Une autre tombe française, non loin de là, celle de la femme d'un consul de France à Canton, est restée dans l'état de ruine où l'ont mise les Chinois. De la sépulture des soldats, un escalier conduit au sommet d'un mamelon au haut duquel est élevé un petit monument surmonté d'une croix. Le cimetière catholique a une porte donnant sur la campagne, mais il n'est pas encore clôturé de murs; une plantation de jeunes bambous délimite la concession.

On sait le profond respect que les Chinois professent pour les tombeaux de leurs ancêtres; ils ne permettent jamais qu'on y porte la main. On a prétendu qu'une des causes de la dernière guerre aurait été le déplacement des tombes opéré pour construire les voies ferrées, mais il semble que ce soit une erreur, car les Chinois dont les ancêtres étaient enterrés dans le terrain que devait traverser le chemin de fer du Péhan ont accepté avec plaisir l'indemnité que leur a proposée la compagnie et aucun ne s'est refusé à transporter ailleurs les restes de ses parents moyennant une somme assez minime. Plusieurs mêmes ont enterré leurs parents à l'endroit où devait passer la voie ferrée pour recevoir cette somme.

La pluie continue à tomber; il faut remonter en chaise pour rentrer à Canton par d'autres chemins: le Père Gauthier va à la cathédrale et je rentre à l'hôtel. Nouvelle traversée de nombreuses rizières; mes porteurs font des prodiges

de force et d'adresse pour conserver l'équilibre sur les petits sentiers glissants qui délimitent les champs de riz ; dans les endroits les plus difficiles, surtout lorsqu'il s'agit de faire un coude brusque, je veux descendre, d'abord pour qu'ils puissent se reposer, ensuite pour ne pas courir le risque d'être versé dans la rizière ; mais ils ne le permettent pas, mettant une sorte d'amour-propre à se tirer d'affaire. Que de fois j'ai craint une chute ! Il n'eût fallu qu'un faux pas ou une glissade d'un porteur pour me faire prendre un bain de boue intempestif. Toute la ville est ensuite retraversée au pas gymnastique de mes infatigables porteurs ; en une heure et quart, ils me ramènent à Shameen.

Mardi, 19 mars. — Aujourd'hui, une bonne partie de la journée est donnée à la correspondance et à la rédaction de mes notes de voyage ; la pluie ne cesse de tomber, de sorte qu'il est presque impossible de sortir.

L'après-midi, nouvelle visite à M. Hardouin, pour régler mes excursions à l'intérieur du pays. Hier, il m'avait été proposé d'accompagner le Père Gauthier qui partira vers la fin de la semaine pour Yeung-kong, dans le sud, et de m'arrêter à San-nink auprès du Père Fournier, puis de revenir seul à Canton ou à Macao. Ces parages ne sont pas très sûrs pour le moment, d'abord parce que la navigation y est assez difficile, ensuite parce que les pirates y pullulent ; le consul de France ne me conseille pas ce voyage qui pourrait m'exposer à de grands dangers.

Autre idée : un syndicat franco-belge vient d'obtenir du vice-roi de Canton un avis favorable pour la construction d'un tramway électrique reliant Canton et Fa-tschan, agglomération importante à laquelle on n'arrive d'ici que par le fleuve et moyennant un long détour. Les jours précédents, j'avais examiné si je ne pouvais explorer à pied le pays qui sépare ces deux villes et même pousser jusque Sam-shui, ville populeuse sur le Si-kiang à quarante-cinq kilomètres de Canton, afin d'étudier le tracé du chemin de fer, les habitants de la plaine et les ressources qu'offrent les localités des environs. Mais ce voyage, vu l'état des esprits, n'est pas non plus sans difficultés, car il est dangereux de s'aventurer seul dans ces régions. D'accord avec le consul, il est remplacé par une excursion en bateau jusque Wu-chow-fou dans le Kwang-si ; d'après les renseignements qui pourront m'être fournis dans cet endroit, je verrai s'il est utile ou possible d'aller en barque jusque Nan-ning, de là à Lang-son, puis de gagner le Tonkin.

D'autre part, le taotai de l'île de Haï-nan est désireux de voir exploiter les mines de l'île et aurait l'intention d'accueillir favorablement les étrangers disposés à l'aider. Le consul de France me promet un mot de recommandation pour son représentant à Hoï-how et je décide de faire une exploration dans l'île de Haï-nan au commencement du mois d'avril.

Mercredi 20 mars. — Ce matin, le soleil fait mine de se montrer et la journée s'annonce belle.

Visite au consul de Hollande et à l'agence à l'effet de retenir une cabine sur le bateau qui doit quitter Canton vendredi prochain pour Wu-chow-fou. Avant midi, départ de Shameen pour la pagode des cinq étages où rendez-vous a été fixé avec le consul de Hollande et quelques voyageurs pour déjeuner. Nous traversons en palanquin toute la ville, puis, passant au-dessus de la porte nord, nous laissons à gauche un fortin construit pour défendre la ville de ce côté. Le rempart que nous suivons offre à sa partie supérieure un chemin plus agréable que les ruelles de la ville : il est très large et surélevé avec des murs à créneaux, mais c'est presque une ruine ; de ci de là des traces de réparations récentes qui ne rendent pas cette ceinture de murs capable de résister longtemps à une attaque ; quelques canons que l'on n'entretient pas, ont la gueule tournée vers l'extérieur, et par les créneaux, on voit le faubourg ouïest de la ville ; à droite, l'agglomération immense qu'est Canton, d'où émergent la pagode fleurie, l'ancienne tour mahométane, et au loin, près de la rivière, les deux tours de la cathédrale. Près de la pagode à cinq étages, le spectacle change : plus d'habitations à l'extérieur des murs ; à l'intérieur, de misérables maisons sans étage, des terrains en culture et des mares infectes. A droite, sur une colline, non loin du rempart, s'élève le Kun-yan, temple dont le bâtiment principal, construit il y a environ 500 ans, contient la statue dorée de l'idole Kun-yan, déesse de la miséricorde, honorée surtout

par les jeunes mères qui viennent mettre leurs enfants sous sa protection.

La pagode à cinq étages date de la même époque ; élevée sur le rempart, c'est un édifice très long, peu profond et d'une hauteur respectable. On va d'un étage à l'autre par des escaliers en bois ; du dernier étage on jouit d'une belle vue sur la capitale du Kwang-tung : au dernier plan, des montagnes ; plus près la rivière sillonnée de nombreux bateaux à voile ; enfin la ville chinoise, un fouillis de toits parmi lesquels on ne distingue rien. Les édifices que l'on reconnaît le mieux sont la cathédrale, l'école française et le palais du vice-roi signalé par ses mâts ; de loin en loin aussi des échafaudages surmontés de petites maisonnettes en bois où se placent, la nuit, des veilleurs pour annoncer les incendies. La ville de Canton a une population très dense ; quoique moins étendue que Paris, on suppose qu'elle contient entre deux et trois millions d'habitants ; plusieurs même estiment sa population à quatre millions, ce qui ne serait pas impossible.

Après avoir déjeuné d'une série de mets préparés sur place, derrière l'autel d'un immense dieu, par un cuisinier chinois, nous quittons la pagode, remontons en palanquin et sortons par la porte nord pour visiter le cimetière des Chinois de la classe opulente. J'ai dit précédemment que les collines avoisinant la ville étaient couvertes de tombes ; de la pagode à cinq étages, on aperçoit sur toutes les collines ces sépultures de

forme semi-circulaire et des tombes plus pauvres signalées par une pierre encastrée dans la terre et portant une inscription. Les Chinois très riches de Canton ne sont pas enterrés, mais transportés dans un édifice spécial où leurs corps, reposant dans un cercueil de bois très épais recouvert le plus souvent de laque, sont placés dans de petites chambres. Le cercueil est au fond tandis que devant est une table chargée de fleurs et de fruits en papier offerts par ses descendants. Tant que ces derniers payent aux gardiens une somme déterminée, les chambres tenant lieu de sépulture sont bien entretenues; si, au contraire, la somme n'est plus versée, le cercueil est transporté sur une colline voisine et laissé là à l'abandon. Rien dans cette nécropole n'incite à la tristesse : de belles fleurs enjolivent les allées entre les compartiments mortuaires dont certains sont ornés de statues de Chinoises souriantes; tous les bâtiments sont en blanc, car le blanc est la couleur de deuil pour les habitants de l'empire du Milieu.

Et cette remarque me remet en mémoire quantité de faits qui tendraient à prouver que le Chinois agit et pense au rebours de nous : sa boussole indique le sud ; il salue en gardant la tête couverte ; au lieu de baiser, il aspire fortement en frottant le nez sur la peau ; le potage est, en Chine, le dernier plat d'un repas ; il lit en commençant le volume par la fin, de droite à gauche et de haut en bas ; sa femme porte le pantalon visible tandis que lui le cache au moyen

d'une robe ; ses titres de noblesse vont en diminuant d'importance dans les générations successives, de sorte que ses descendants directs de la douzième génération n'en ont plus ; il serre sa propre main au lieu de serrer celle de la personne qu'il veut honorer de son amitié, etc.

Nous quittons cette construction composée de chambres alignées, pour nous rendre, en traversant le quartier tartare, à la haute cour de justice dite de Nam-hoi. Dans la cour sont alignées des cages de bois, plus étroites du haut que du bas et fermées à la partie supérieure par une planche munie d'un trou où on enserme le cou du prisonnier, le corps étant enfermé dans la cage ; ces prisonniers sont ainsi transportés à l'endroit où ils ont commis leurs méfaits et une inscription signale leurs noms et les motifs de l'arrestation. Dans la seconde cour est le tribunal, et à droite sont enfermés les détenus, dont les jambes sont ornées de cercles de fer qui les attachent. Cette prison est le réduit le plus sale et le plus abject que l'on puisse se figurer ; les prisonniers y sont laissés dans un état de malpropreté indicible, couverts de loques puantes. Ces captifs ont l'air aussi béatement tranquilles et satisfaits que s'ils étaient dans leur demeure habituelle ; c'est à se demander si le Chinois n'est pas aussi fataliste que le disciple de Mahomet. Près de là sont les instruments de supplice : de longs bambous destinés à leur administrer des coups sur les reins ou à leur briser les orteils et les os des bras ; de lourdes pierres qu'ils doivent porter au cou ;

des morceaux de cuir, espèces de semelles, pour leur donner des soufflets ; des bancs auxquels ils sont attachés par les cheveux dans une position qui les fait horriblement souffrir, etc. Le Chinois n'est pas tendre dans ses punitions, ce qui se comprend quand on connaît le peu de sensibilité des jaunes. Me promenant dernièrement dans une rue de Canton, je posai par mégarde mon talon sur les doigts du pied nu d'un Chinois ; je dus les écraser fortement : aucun muscle de la figure ne bougea et il ne montra pas la moindre souffrance. De même, le Chinois est insensible aux douleurs de ses congénères ; il en rit même. La cause de son insensibilité semble être sa nourriture toute végétale, composée presque exclusivement de riz. Quand on voit les tortures qu'ils infligent aux leurs, on comprend la cruauté avec laquelle ils ont martyrisé les Européens tombés entre leurs mains, notamment lors de la révolte des Boxeurs.

En retournant vers l'ouest, on arrive au temple des cinq génies, dédié aux cinq esprits qui, suivant la tradition cantonnaise, auraient visité la ville il y a deux mille ans, chevauchant sur des brebis ; ils auraient dit, en passant près du marché, que Canton ne souffrirait jamais de la famine ; c'est pour cette raison que cette ville est aussi appelée la cité des brebis ou la cité des anges. Au fond du temple, cinq statues bien coloriées représentent les cinq esprits ; dans une cour, on montre l'empreinte du pied d'un géant qui aurait fait un saut de Canton à un autre

endroit distant de plus de 18 lieues, où paraît-il, une semblable empreinte se voit dans le roc.

C'est aussi dans ce temple que l'on conserve la plus grande cloche de la Chine méridionale : elle pèse cinq tonnes et elle est vieille de 500 ans ; elle est sensée protéger la ville.

Du temple des cinq génies, je rentre directement à Shameen. Le soir, visite des « flowers boat » célèbres à Canton : ce sont des maisons sur bateaux, où de spacieux et riches salons réunissent les Chinois qui viennent y souper et s'y amuser. La morale en est bannie, de même que les Européens qui ne peuvent que passer devant sans stationner trop longtemps.

Jeudi 21 mars. — Voici la première journée de beau temps depuis le 16; c'est le moment d'excursionner à l'intérieur de la ville chinoise. Canton est réputée la ville où l'on s'égare le plus facilement; il est conseillé aux Européens de ne s'y promener qu'en chaise et avec un bon guide. Ni les guides, ni les chaises ne sont nécessaires pour qui sait s'orienter, faire attention aux endroits par où il passe, se rendre bien compte du chemin parcouru dans tel ou tel sens et ne pas vouloir tout visiter en peu de temps. Certes il n'est pas facile de se retrouver dans ce dédale de rues et de ruelles, mais la chose n'est pas impossible. La chaise ou le palanquin n'est pas non plus nécessaire; à pied on va moins vite, mais on observe mieux. Quant au danger qu'il y aurait, suivant certains, à parcourir seul la ville chinoise, je n'en vois pas l'ombre : jamais je n'ai

eu la moindre difficulté avec le Chinois de Canton, réputé cependant le plus méchant; je n'ai jamais reçu de coups, jamais je n'ai été molesté.

Seul donc, dès le matin, j'entreprends une promenade dans les rues de Canton; je traverse le faubourg de l'ouest pour me rendre par le plus court chemin — ce n'est pas une ligne droite — au temple des 500 génies fondé, dit-on, cinq siècles avant Jésus-Christ; ce temple est très grand et comprend nombre de bâtiments, d'allées et de cours. La partie la plus intéressante est la salle contenant les statues des 500 disciples de Bouddha dont les noms sont reproduits en caractères chinois. On n'est pas peu surpris de reconnaître parmi ces génies le célèbre Marco Polo; on y voit aussi une statue de l'empereur Kienlung et une pagode à six étages en marbre blanc.

Si l'on s'éloigne de ce temple, en se dirigeant vers l'est, on franchit, par la porte occidentale, les remparts de la vieille cité; obliquant vers le nord, on atteint l'ancien monastère de Kwanghan. A l'entrée sont deux bâtiments à toits très curieux, à droite un beffroi et à gauche une tour ronde. Dans un pavillon, trois Bouddhas avec leurs nombreux disciples, en tout 61 statues d'ailleurs peu intéressantes. Plus loin, c'est le yamen du général major, celui du général tartare, celui du vice-roi, puis voici à l'extrémité sud-est de la ville la série de petits bâtiments où les Chinois vont subir les examens pour l'obtention du titre tant désiré de Ku-yan, titre qui peut s'obtenir à partir de l'âge de 18 ans et

qu'il est permis de briguer jusque 80 ans. Après avoir passé l'entrée connue sous le nom de Porte du Dragon, on suit un chemin pavé auquel aboutissent des séries de ruelles ; sur ces ruelles s'ouvrent de petites cellules longues de 2 mètres, larges de 1 et hautes de 2 environ, où les étudiants doivent s'enfermer pendant deux jours et deux nuits pour y mûrir leurs travaux littéraires ; une grille en bois ferme l'entrée de chaque ruelle et du haut d'une petite tour un gardien surveille. A l'autre bout de la grande allée sont des appartements réservés aux examinateurs et aux autorités provinciales qui doivent être présentes.

De là, il n'est pas difficile de gagner la rivière d'où l'on rentre à Shameen sur une des nombreuses barques chinoises ou sampans qui sillonnent le fleuve.

L'après-midi, nouvelle promenade dans l'intérieur de la ville et visite d'ateliers d'ébénistes, travailleurs de jade, arrangeurs de plumes d'oiseaux, ciseleurs d'ivoire, etc. ; excursion terminée par une visite aux Pères des Missions étrangères.

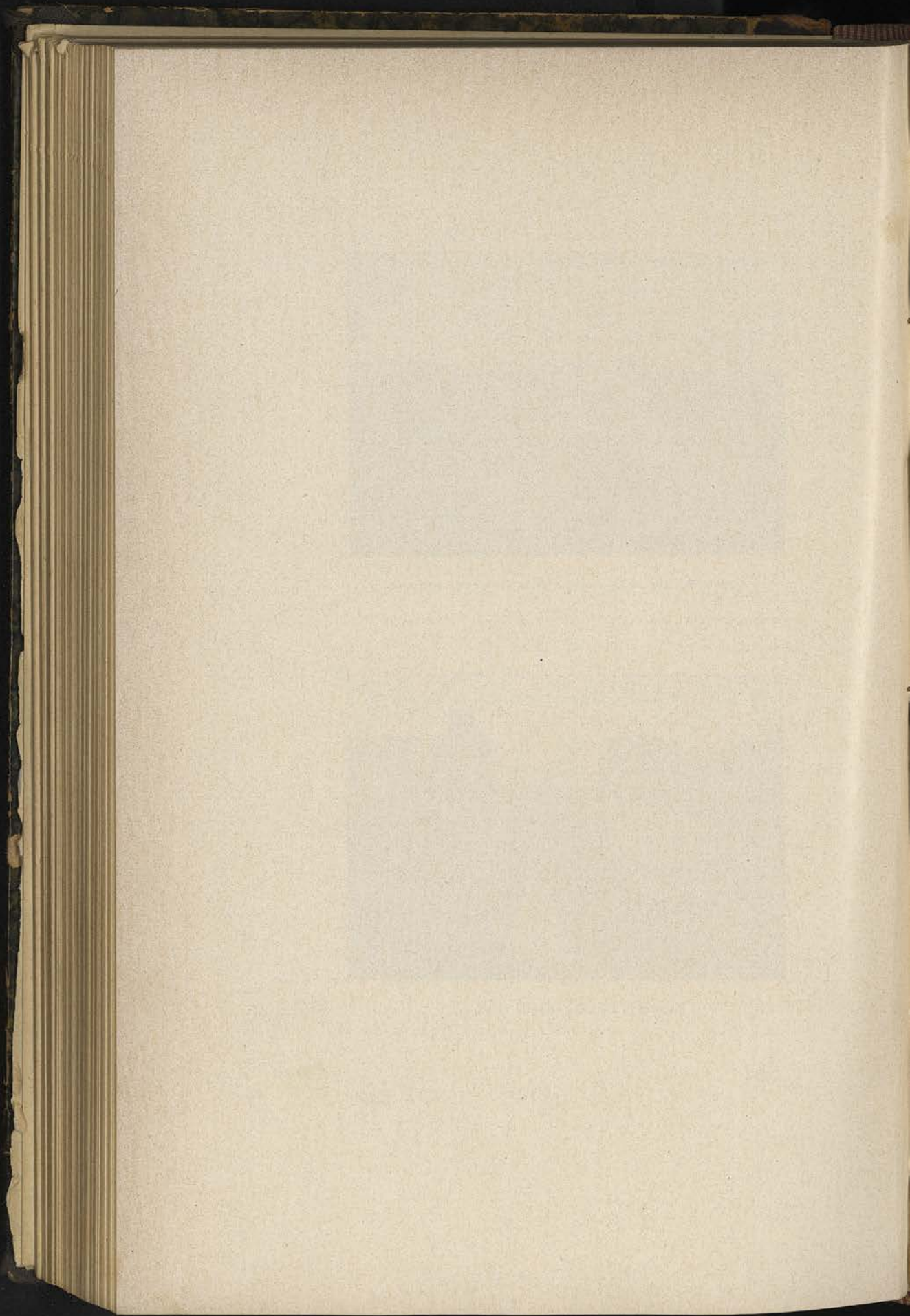
Les rues de Canton sont fréquentées de mendiants nombreux ; ils paraissent former une corporation et se partagent les divers quartiers de la ville. Ils sont en général très sales, les cheveux en désordre, couverts de loques et de guenilles. L'un d'eux, plus malpropre que les autres, un pied complètement tuméfié et couvert d'ulcères, est accroupi dans la boue au seuil d'une des



CANTON. Vue du fleuve prise de la concession française.



CANTON. Un canal dans le faubourg.



portes qui ferment chaque ruelle, occupé à faire la chasse aux insectes qui ont pris logement dans ses hardes ; avec un flegme cocasse, il les saisit de la main droite, les tue en les écrasant dans la paume de sa main gauche, puis quand il a fait ainsi une petite provision de cadavres de puces, de poux et autres bêtes semblables, il porte le tout à sa bouche sans le moindre dégoût. La même coutume se retrouve chez les Malais : là les enfants pratiquent dans la tignasse de leur mère une chasse effrénée et le produit en est passé à la mère qui, après avoir bien examiné les insectes, les mange. Plus loin, un malheureux, ou mieux un ancien malfaiteur dans l'impossibilité de nuire désormais : par ordre des mandarins, ses orteils ont été brisés à coups de bâton et ses pieds ne forment plus qu'une plaie violacée avec des traces de tumeurs et de gangrène ; il se traîne comme il peut sur les mains projetant devant lui ses pieds meurtris. Enfin, sur le point de rentrer à Shameen, mon attention est attirée par un rassemblement près du port : ce sont des brigands que l'on expose dans des cages en bois ; peu après, ils furent reconduits en prison la chaîne au cou. A la nuit tombante, je regagne l'hôtel pour faire mes préparatifs de départ.

Vendredi 22 mars. — Dès 7 heures du matin, je suis au « French Step », escalier par lequel on aborde à la concession française de Shameen ; aussitôt des jonques chinoises se précipitent pour me transporter au bateau qui va à Wu-chow-fou et qui est à l'ancre près de la rive opposée, celle

de l'île de Ho-nan. Ces sampans, dont il a été dit un mot précédemment, servent d'habitation à une population spéciale méprisée des Cantonais et évaluée à près d'un demi million de personnes. Cette variété humaine, que l'on considère comme aborigène, est toute dévouée aux Européens.

En quelques minutes, le sampan habilement conduit par deux femmes m'amène au *Sai-nam*, bateau d'une compagnie anglaise; c'est un tout nouveau stern-while, de 60 mètres de long sur 12 de large, calant 1^m50 environ, mu par la vapeur qui actionne une roue à palettes située à l'arrière, large de 6 à 7 mètres, faisant environ 20 tours à la minute. A 8 heures précises, on largue les amarres et le *Sai-nam* se met en route après avoir tourné sur lui-même. Le port présente à cette heure une animation extraordinaire; sans compter les vaisseaux de guerre et les bateaux qui font le service entre Canton, Hong-kong et Macao, de nombreux steam-boat et des barques chinoises plus nombreuses encore remontent et descendent la rivière; en amont de Shameen, c'est une vraie forêt de mâts. Canton est une ville essentiellement commerciale: son port est rempli de jonques marchandes, ses rues sont bordées de magasins. Pas de maisons européennes dans la ville; toutes sont dirigées par des Chinois, mais les produits européens y abondent; les fabricats allemands dominant. L'industrie belge pourrait aussi y placer des produits si elle avait sur place un représentant habile. A Canton, comme dans la Chine tout entière, le rôle du

commerçant européen est pour ainsi dire effacé : le marchand chinois ne traite qu'indirectement avec lui ; chaque maison européenne a un compradore qui, outre un appointement fixe, reçoit un pourcentage sur les produits achetés et vendus.

Bien que Sham-sui, la première ville où le bateau doit s'arrêter, se trouve à l'ouest de Canton, nous allons vers l'est, puis faisons route vers le sud et, après maints circuits, reprenons la direction ouest puis nord. Nous mettons ainsi douze heures pour faire un trajet qui en ligne droite ne comporte que vingt-six minutes de degré ; c'est que les bras de rivière qui relient Canton à Fa-tschan et cette ville à Sham-sui ne sont guère navigables et qu'il faut aller bien plus au sud pour trouver un passage.

Vue du fleuve, la ville de Canton paraît immense ; elle s'étend en effet, faubourgs compris, sur plus d'une lieue le long de la rive ; au dessus des toits émergent de distance en distance des tours carrées en pierre qui sont des monts-de-piété ou pawnshops : plus il y en a dans une ville, plus cette ville est riche. Non loin de la rive, les deux clochers de la cathédrale lancent leurs flèches vers le ciel tandis que sur la rivière sont serrés les uns contre les autres les bateaux de fleurs ou flowers-boat ; à l'horizon s'élèvent les collines qui bordent la ville vers le nord et se continuent vers l'est jusqu'aux bords de la rivière.

Nous descendons le Chu-kiang et passons entre des champs de riz, de vastes étendues couvertes

de mûriers ; ça et là apparaissent de nombreux villages et, sur les collines comme dans la plaine, des pagodes à plusieurs étages encore majestueuses dans leur vétusté. Après quelques heures de navigation, nous quittons la rivière des Perles pour nous engager dans le Sai-wan Channel, un des bras formés par le Si-kiang ou West River ; reprenant ensuite la direction du sud par le canal de Tam-chau, nous laissons à droite Yung-ki, ville qui paraît très importante. Après un nouveau coude, nous empruntons le canal de jonction, dépassons la petite ville de Mah-ning et arrivons l'après-midi dans le Si-kiang. Jusque Sam-shui où nous serons à 8 heures du soir, nous devons suivre la direction nord-ouest. Le trajet parcouru n'est pas sans intérêt et, quoique le delta soit large, on rencontre cependant de temps à autre des collines et même des montagnes. Dans le voisinage des bourgs, qui s'alignent nombreux sur les rives du fleuve, les éminences sont couvertes de tombes chinoises. Quelques collines sont surmontées de pagodes ou grandes tours rondes à étages ; dans les agglomérations on aperçoit les toits ouvragés des temples et les mâts qui signalent la demeure du mandarin.

Un des villages les plus curieux rencontrés sur notre route est celui de Kum-chuk dont presque toutes les habitations, du moins celles bâties le long du fleuve, sont élevées sur pilotis ; on y remarque un petit nombre de tours carrées, un théâtre dont le toit, semblable à celui des maisons javanaises, dépasse toutes les maisons, et un

magnifique bâtiment, la douane. A partir de cet endroit, les villages se pressent sur la rive.

Le Si-kiang est le plus grand fleuve de la Chine méridionale ; sa profondeur varie entre vingt et quarante pieds dans son cours inférieur tandis que sa largeur atteint quelquefois trois milles anglais. La navigation y est très intense mais assez dangereuse à cause des pirates qui attaquent et pillent non seulement les jonques chinoises, mais parfois aussi des bateaux à vapeur commandés par des Européens et naviguant sous pavillon chinois ; ils ne s'attaquent jamais aux grands bateaux appartenant à des sociétés ou des armateurs européens. Le moyen qu'ils emploient est simple : profitant d'une escale, une vingtaine de Chinois se présentent comme passagers et prennent place sur le bateau ; lorsque celui-ci passe là où se trouvent leurs complices, ils se jettent sur l'équipage et se rendent maîtres du bateau. Les Européens, plus prudents, mettent tous les Chinois dans des salles où, à la moindre velléité de révolte, ils sont enfermés solidement et tenus en respect par des grilles de fer. Les escaliers conduisant aux cabines de première classe et au pont du pilote, de même qu'à la chaufferie, sont toujours fermés par des grilles ou des portes de fer. Le capitaine emporte des fusils et des revolvers pour se défendre en cas d'attaque.

A 6 heures, nous longeons l'île Taïping-chan et passons au pied du rocher dit « Red Cliff » ; l'obscurité envahit les rives qui deviennent

indistinctes ; une pluie fine rend le séjour du pont très désagréable. A 9 heures, nous jetons l'ancre en face de la douane et du consulat de Sham-sui ; le bateau prend des passagers chinois tandis que de nombreux sampans chargés de victuailles nous entourent. A 10 heures, par un brouillard épais, le *Sai-nam* reprend sa route.

Samedi 23 mars. — Au point du jour, nous passons au pied du «Cocks Comb», rocher de marbre en forme de crête de coq ; nous traversons une contrée très montagneuse sur les deux rives ; les montagnes de la rive droite sont assez élevées et baignent dans le Si-kiang. Des villages avec temples et pagodes sont blottis dans les vallées, et les bords du fleuve sont parsemés d'habitations. A 7 heures, nous dépassons Kan-koan sur la rive gauche tandis que la rive droite semble être un repaire de brigands et de pirates.

Le paysage est magnifique : le Si-kiang roule dans son large lit ses eaux jaunâtres ; de nombreuses barques montent et descendent le courant ; les rives, recouvertes lors des grandes eaux, sont très fertiles et le Chinois y cultive des légumes de toute espèce ; plus loin, ce sont de vastes champs de mûriers qui se terminent aux pieds de montagnes rougeâtres et incultes.

Nous rejoignons des barques tirées par un vapeur et pavoisées de drapeaux à inscriptions bizarres : elles transportent un mandarin. De temps à autre des coups de canon se font entendre, les Chinois croyant que le bruit de la poudre éloigne les mauvais esprits ; dans les

villes ils usent de pétards dans la même pensée. Le bateau s'arrête quelques instants devant Tak-hing, ville entourée de murs, près de laquelle est élevée une pagode à neuf étages ; plus loin les montagnes vont se resserrant et rétrécissent le lit du fleuve, mais de distance en distance de jolies vallées s'ouvrent à droite et à gauche et des villages de quelque importance s'étendent dans les plaines.

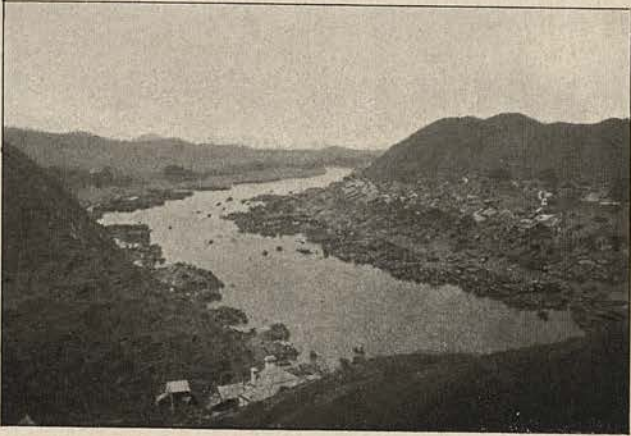
De loin on aperçoit une montagne de 300 mètres environ de hauteur que les Chinois appellent Fa-piu ou le nez du moine ; c'est un énorme rocher qui de l'est paraît cylindrique, mais du sud-ouest semble une grande muraille avec trois dentelures. Une légende raconte qu'un géant étant devenu amoureux d'une jolie princesse se mit à sa recherche et allait s'en emparer quand celle-ci disparut sous terre et fut remplacée par ce rocher ; furieux le géant donna sur le roc trois coups de sabre si violents que les éclats volèrent jusque dans le fleuve. Les entailles, vous les voyez là haut ; et dans le courant du Si-kiang, on retrouve aux eaux basses trois rocs.

Le cours du fleuve se modifie à environ quatre milles du Fa-piu et nous faisons route vers le nord-nord-ouest pendant une vingtaine de milles ; nous laissons à gauche Tu-ching, à droite Pa-chung, Tu-lok-heu au pied d'une montagne, Chiong-kong, petite ville resserrée entre une colline, le fleuve et un affluent, et enfin Fong-chuen, cité entourée de murs. Peu après, nous reprenons la direction ouest et passons entre des plantations

de bambous qui couvrent les rives. A 2 heures 50 minutes nous quittons la province du Kwang-tung pour entrer dans celle du Kwang-si et à 3 1/2 heures nous apercevons la ville de Wu-chow-fou, située au confluent du Fu-ho qui vient du nord et du Si-kiang qui vient de l'ouest. En face de la ville s'élèvent, sur la rive droite du fleuve, des montagnes dont l'une est couronnée d'une pagode; deux rochers émergent de l'eau : le plus grand a servi de base à un temple.

Le long du trajet parcouru aujourd'hui, il n'y a pas moins d'une trentaine de Joss-house ou petits temples chinois éparpillés le long des rives; les grands temples sont moins nombreux, mais chaque agglomération en compte au moins un.

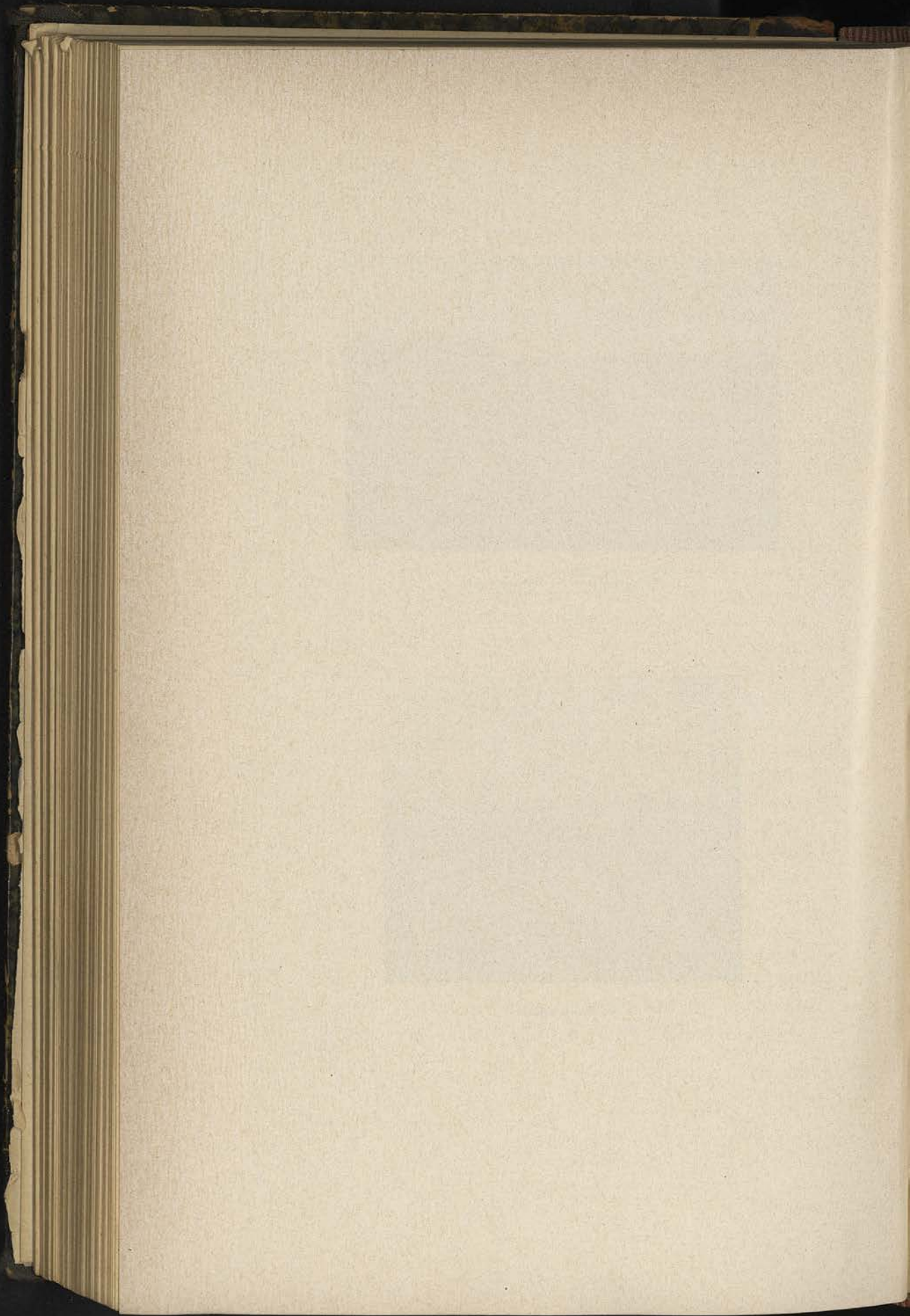
Wu-chow-fou, port ouvert au commerce européen, est une préfecture de première classe fondée, d'après les dires des Chinois, il y a environ treize siècles. La ville elle-même, c'est à dire la cité, ne se découvre guère de la rive car elle est bâtie à une centaine de mètres du fleuve et les commerçants ont établi leurs boutiques entre la rive et les murs qui entourent Wu-chow-fou. Ces remparts, cachés par les maisons du faubourg, sont presque circulaires et courent de bas en haut puis de haut en bas d'une colline qui borde la ville vers le nord. Lorsque les Chinois veulent bâtir une ville fortifiée, ils s'adressent à des géomanciers qui déterminent le centre de l'agglomération future et, avant que d'y élever des maisons, on construit les murs et les portes. Or il arrive souvent — c'est le cas



WU-CHOW-FOU. Vue générale.



Colffeurs chinois.



à Wu-chow et à Canton — que les marchands trouvent la cité trop éloignée de la voie de communication — c'est ici le fleuve — et s'établissent sur les rives.

Quand les eaux n'atteignent pas leur maximum de volume un rivage large de plus de cent mètres reste libre entre l'eau et les maisons, et des constructeurs de bateaux s'y sont installés pour travailler plus à l'aise les bois destinés à former des embarcations ; des enfants y courent et y jouent, des pores y cherchent leur pâture. Le long de la rive, c'est presque la même affluence de bateaux et de sampans qu'à Canton ; ici encore, des embarcations sont habitées par une population plus ou moins différente de celle de la ville et qui s'adonne surtout à la pêche et au transport par eau des marchandises. A Wu-chow est établi un bureau de douane dirigé par des Européens ; ce bureau, de même que la demeure des employés et la poste, n'est pas un bâtiment, mais un bateau.

Aussitôt arrivé à quai, le *Sai-nam* est solidement amarré, car le courant du Si-kiang est rapide. Descendu à terre en passant sur une série de petits ponts qui relie le débarcadère à la rive, je me rends à la poste, puis au bureau de douane dont le commissaire, M. Harris, un Anglais, met à ma disposition un employé chinois pour me conduire à la Mission des Pères des Missions étrangères. C'est par un dédale de ruelles puantes et dégoûtantes que je traverse le faubourg et arrive à la porte sud de la cité et

de là chez le R. P. Pélamourgues. Ces rues et ces ruelles sont identiques à celles de Canton : même population, mêmes boutiques, mêmes enseignes, mais en outre il s'y rencontre des porcs, des chiens, des poules, des animaux domestiques de tout genre et l'air de Wu-chow-fou est encore plus empesté que celui de Canton !

Le Père Pélamourgues me reçoit très aimablement ; nous combinons pour le lendemain un programme de promenade « intra et extra muros », après la messe que le Père célébrera à 8 heures. Interrogé par moi sur l'heure de la messe le dimanche, il me répond : l'heure que vous préférez ; 6, 7 ou 8 heures ; c'est que, à part les Chinois qui forment sa domesticité, nous sommes, lui et moi, les seuls catholiques de Wu-chow-fou ; je m'empresse d'ajouter que la mission est récente et que pour faire quelque progrès, le Père doit former un catéchiste qui se mettra, plus facilement que lui, en contact avec le peuple.

Dimanche 24 mars. — Dès 7 heures du matin, le soleil chasse les brouillards qui pendant la nuit s'étaient accumulés dans la vallée du Si-kiang et peu à peu il dore de ses rayons déjà chauds les montagnes qui dominant la ville. Je me dirige vers la Mission en faisant quelques détours dans l'agglomération afin de voir les habitants d'un peu plus près ; ils sont debout depuis longtemps et vaquent déjà à leurs occupations : ici des découpeurs de feuilles de tabac qui, en Chine, sont imprégnées d'huile ; des travailleurs d'étain qui ne font que des ouvrages

grossiers ; des fondeurs d'argent fabriquant des bracelets, des épingles à cheveux d'un modèle très commun ; là, des bouchers dont les uns vendent dans des boutiques la viande d'animaux tués, les autres étalent au coin des rues sur de petites tables la chair de bêtes mortes ; des marchands de chair de chevreaux et de chevrotins ; des maraîchers, des restaurateurs, des magasins remplis de fabricats européens ; des forges où des artisans habiles travaillent le fer et l'acier pour en fabriquer des lances, des couteaux, des sabres et des hachettes, etc.

La rue commerçante va de l'est à l'ouest en contournant à l'extérieur les remparts du côté sud ; les autres rues sont moins animées : nul bruit, nul cri ; l'on se croirait dans un petit village aux maisons en torchis, en bois de bambou, avec des toits et souvent des cloisons en feuilles de palmier.

Sur un petit pont jeté au dessus de mares jaunâtres, les joueurs sont déjà à la besogne ; le long du chemin, de petites tables ; d'un côté le croupier avec des piles de sapèques, d'un autre le jeteur de boutons, compagnon du croupier ; sur les côtés restants, les joueurs. Ils placent sur un carré de zinc leurs mises, un croupier les couvre ; le compagnon de ce dernier prend une poignée de boutons, les place au milieu de la table, puis les ramène vers lui quatre par quatre ; le nombre restant, soit 3, 2, 1 ou zéro, indique le gagnant.

J'arrive sans encombre à la Mission et le Père célèbre la sainte Messe dans sa petite chapelle

bien pauvre mais bien propre; les assistants sont au nombre de trois. Après la messe, nous faisons une petite promenade dans la ville tout en parlant de la Chine et des Chinois, des derniers évènements politiques de l'Europe. Le Père me déconseille le voyage vers Nan-ning; il revient précisément d'une excursion poussée jusqu'au près de cette ville et n'augure rien de bon des dispositions des habitants: il a dû pendant la plus grande partie du voyage rester caché au fond de sa barque.

Après le déjeuner, nous quittons Wu-chow par la porte du sud, près du prétoire du préfet et nous nous engageons dans la rue commerçante vers l'ouest jusqu'au confluent de la rivière. En chemin, visite du plus beau temple de la ville qui, ayant été incendié, fut reconstruit il y a trois ans; un bas-relief sculpté est de toute beauté; malheureusement les Chinois, pas plus que les Siamois, n'entretiennent leurs temples qui au bout de quelques années deviennent hideux. En descendant vers la rivière, nous suivons une ruelle d'une saleté répugnante où les pores se vautrent dans la boue; l'eau qui doit servir à tous les usages est transportée par des femmes et des coolies de la rivière à la ville et en trottinant avec leurs seaux de bois pendus aux extrémités d'un bambou flexible, ils en versent un peu tout le long du chemin.

La rivière se traverse en barque; au delà s'étend un autre faubourg de Wu-chow-fou, au pied d'une colline qui bientôt sera surmontée

d'une résidence de missionnaires américains ; ils ont acheté la colline et construit une belle route non carrossable mais cimentée qui monte en serpentant ; les Chinois qui y étaient enterrés ont dû être transportés ailleurs ; aussi voit-on dans une vallée adjacente quelques cercueils qui attendent que le bonze ou le sorcier ait déterminé leur nouvelle demeure.

Le culte des morts ou des ancêtres est, comme l'on sait, fort en honneur chez les Chinois, mais ce culte, suivant le P. Pélamourgues, n'est pas, quoi qu'on en ait dit, une conséquence de l'amour filial qui ferait totalement défaut. Si le Chinois fait à ses ancêtres de belles funérailles et a soin de brûler sur leurs tombes des bâtonnets, des boîtes de vêtements et des dollars en papier, c'est plus par crainte de l'esprit du mort qui pourrait se venger d'eux, que par affection pour le parent trépassé ; c'est souvent aussi dans le seul but de faire étalage de leurs richesses qu'ils élèvent à leurs défunts des superbes tombeaux près desquels ils renouvellent chaque année leurs salutations. Les collines qui environnent la ville de Wu-chow-fou sont couvertes de tombes.

Du haut de la colline, on jouit d'une belle vue sur la ville, le fleuve et son affluent ; on voit les murailles qui courent le long du monticule bornant la cité au nord-est, le tombeau d'une femme de mandarin élevé au sommet d'une montagne voisine, de nombreuses jonques sur la rivière et au centre de l'agglomération la maison blanche de la mission catholique.

En redescendant, nous passons près du nouveau bâtiment qui servira de consulat anglais, puis nous longeons le fleuve par un sentier à mi-côte pour arriver après une heure de marche dans un petit village au bord d'un canal.

Les villages de la Chine méridionale sont composés d'une ruelle non pavée et boueuse bordée de misérables huttes en torchis ou en bois comprenant ordinairement deux places au rez-de-chaussée, sans étage. Le Chinois cultive sa petite rizière, va à la pêche, et peut nourrir sa famille avec quelques sapèques par jour. En général chaque famille cultive le riz qui lui est nécessaire pendant l'année, et ce riz étant sa nourriture presque exclusive, elle est à l'abri de la faim quand la récolte est bonne. Le riz préparé par les Chinois n'est pas aussi bon que celui que préparent les Javanais et les Indiens. Impossible pour un Européen de se nourrir de riz seulement : cet aliment n'est pas assez nutritif pour nous, vu que nous ne pouvons en absorber une grande quantité ; le Chinois au contraire en avale de grands bols ; la capacité de son estomac doit être colossale puisqu'il ne mange ordinairement que deux fois par jour.

Après un court repos à l'ombre de grands bambous — le thermomètre marque 32 degrés — nous traversons de nouveau la rivière pour rentrer en ville par la porte nord et faire une promenade dans les ruelles de l'intérieur. En sortant d'une de ces ruelles j'aperçois dans un carrefour au seuil d'un temple que je veux visiter

et l'obstruant, une truie énorme accompagnée de de sa progéniture. Il nous faut la faire déguerpir pour entrer dans le sanctuaire. Nous visitons ensuite quelques yamens sales et mal entretenus, puis nous rentrons à la Mission. Peu après je regagne le *Sai-nam* qui repartira demain pour Canton.

Lundi 25 mars. — Le retour vers Canton s'effectuera avec plus de rapidité que l'aller, car le *Sai-nam* sera poussé par le courant; alors que nous avons quitté Sam-shui à 9 1/2 heures du soir pour arriver à Ou-tchéou-fou (orthographe française de Wu-chow-fou) vers 5 heures de l'après-midi, nous atteindrons aujourd'hui Sam-shui vers 8 heures du soir; et douze heures après, le *Sai-nam* nous déposera à Canton.

Je revois avec plaisir les montagnes, les vallées, les bourgs, les pagodes, les temples vus à la montée; le paysage se présente sous un autre aspect: il n'en est pas moins beau. A partir des rochers dits de la Crête de coq, le pays est nouveau pour moi puisque, de Sam-shui à Chau-sun, c'est de nuit que j'ai remonté le fleuve. « Kai-kwan-shek » comme disent les Chinois, est un bloc de marbre corrodé par la pluie et ressemblant à une crête de coq qui se dresse sur le bord du Si-kiang. Yuet-shing, petite ville située à une lieue et demie de ce rocher, sur les bords du fleuve, est un lieu de pèlerinage où les Chinois viennent faire leurs dévotions dans le temple de la mère du dragon; ce temple, pas plus que la ville, n'a rien de spécial comme architecture; toutes

les villes et toutes les agglomérations chinoises vues jusqu'ici se ressemblent d'ailleurs.

Voici ensuite le bourg de Kum-chin, puis Luk-pu et Tai-kang, enfin la gorge de Siusiang où les rives du fleuve très resserrées sont formées de collines élevées, les Pak-tink, à travers lesquelles le Si-kiang a dû se creuser un lit.

Au sortir de cette gorge, le fleuve traverse une vaste plaine basse où il est maintenu dans son lit par de solides digues; derrière celle de gauche est bâtie la ville de Shau-king où l'on voit de nombreuses pagodes et, non loin de la rive, le palais d'été du préfet. Toute cette plaine est une vaste rizière coupée vers le milieu par d'immenses blocs de granit suffisamment hauts pour qu'on ait pu les surnommer les sept Chandelles.

Une fois dans cette plaine, le Si-kiang n'a pas dû aisément trouver une issue. Derrière lui, à l'ouest et au nord-ouest la chaîne des Pak-ting, au sud-ouest la colline Spike qu'il vient de contourner, au sud et à l'est un massif montagneux dont le point principal est le mont Parkes, haut de 800 mètres environ; le nord lui était fermé par les sept Chandelles et l'énorme massif dont le sommet le plus élevé est le Ling-shan ou mont Straubenzie. Il est probable qu'entre les monts Straubenzie et Parkes, existait un col assez bas dans lequel le Si-kiang se précipita et qu'il agrandit. Actuellement, ce canal a environ 200 mètres de largeur et sa profondeur maximum est de 80 mètres; c'est la passe de Ling-yang où le courant surtout à l'époque des grandes

eaux est très rapide; avant et après la passe, longue d'environ une lieue, le fleuve n'a pas moins de 1000 mètres de largeur.

Près d'un des sommets qui bornent la passe vers l'est se trouve un bloc de granit en forme d'aiguille, mais qui, à un certain moment, représente très bien une femme assise portant la main au dessus des yeux pour les abriter des rayons du soleil.

Autrefois, aucune barque conduite par des Chinois ne franchissait cette gorge sans envoyer un homme porter au pied de ce roc du riz et d'autres offrandes afin d'avoir un bon voyage. On raconte au sujet de cette femme de pierre une légende curieuse : un ménage vivait heureux dans un petit village au pied des montagnes et rien n'avait pu, pendant de longues années, diminuer l'amour des époux. Le mari dut un certain jour quitter sa femme pour aller traiter des affaires à Nan-ning, au-delà de Wu-chow-fou ; il y rencontra de si belles filles qu'il ne revint plus. Sa femme anxieuse et désolée montait chaque jour au sommet de la montagne dans l'espérance de reconnaître de loin la barque de son mari. Sa douleur faisait peine à voir, elle restait inconsolable. Le ciel en fut ému et pour mettre un terme à ses souffrances, il la changea en pierre au moment où elle regardait vers l'ouest.

Un peu au nord de la passe, le fleuve se courbe et prend la direction est jusque Sam-shui; il forme l'île de Kwang-li située en face de la ville du

même nom. A 8 1/2 heures du soir, nous arrivons à Sam-shui ou mieux à Kong-kun, petite localité reconnue par la Chine comme port ouvert aux Européens, qui est à l'entrée du canal conduisant à Sam-shui, cette dernière ville étant à environ un kilomètre du cours d'eau.

Sam-shui est une ville très importante qui entretient des relations commerciales nombreuses avec Fat-shan et Canton d'une part, et Hong-kong de l'autre.

Vers minuit, nous serons à Kum-chuk, toujours sur le Si-kiang que nous quitterons peu après pour nous engager dans les nombreux bras fluviaux de la plaine basse au sud de Canton, puis remonter la rivière des Perles jusqu'en face de Shameen où nous arriverons demain matin vers 8 heures.

Mardi 26 mars. — Le *Sai-nam* entre dans le port de Canton à 8 heures du matin par un temps de pluie peu favorable au débarquement. Descendu à Shameen, je fais visite au consul de France et aux autres membres de la colonie européenne; l'après-midi est consacré à une dernière excursion dans la ville chinoise et dans ses faubourgs, au cours de laquelle je vais présenter mes devoirs aux Pères des Missions étrangères et leur donner des nouvelles de Wu-chow-fou, qu'aucun Belge n'avait encore vu.

Mercredi 27 mars. — A 8 heures du matin, embarquement à bord du *Kiang-tung*, beau vapeur à hélice appartenant à la « China merchants steamships C^o L^d », qui va à Macao. Nous

repassons devant Canton, puis descendons la rivière des Perles ou Chu-kiang, précédés du *Han-kow* qui retourne à Hong-kong. Le Chu-kiang, de Canton à Macao, ne présente rien de bien intéressant : sur le fleuve, un mouvement continu de barques, de jonques, de steamers et, plus vers l'embouchure, des barques de pêche en grande quantité. Les rives sont basses avec, de-ci de-là, des collines et des villages. Court arrêt à Wampoo, ville autrefois florissante dont le commerce de thé s'est transporté aujourd'hui à Han-kow. L'estuaire devient de plus en plus large ; nous cotoyons des îles rocheuses habitées par de rares pêcheurs.

Vers 3 heures, on aperçoit au loin la colonie portugaise de Macao et son phare, le plus ancien établi dans les mers de Chine ; nous passons peu après devant la ville elle-même pour aller aborder dans le port intérieur, après avoir doublé la pointe sud.

L'île de Macao est occupée par les Portugais depuis le milieu du XVI^e siècle ; leur établissement dans cette île fut autorisé par un décret impérial chinois comme récompense des services rendus par eux dans la chasse donnée aux pirates qui infestaient les environs. Jusqu'en 1848, les Portugais payèrent une redevance annuelle de 500 taëls au gouvernement chinois, mais cette année-là le gouverneur Ferreira Amaral prétendit ne plus devoir le tribut et chassa les autorités chinoises de Macao ; ce territoire fut reconnu possession portugaise en 1887. Avant 1841, le

commerce de Macao était très prospère ; il diminua rapidement lorsque les Anglais eurent obtenu la cession de Hong-kong. Actuellement, Macao fait le commerce de tabac, de thé, de soie, d'opium et de ciment.

La population européenne de Macao s'est composée originairement de Portugais, mais il y a eu, semble-t-il, un tel mélange avec les Chinois et surtout avec les métis portugais-indiens, qu'il est assez rare de rencontrer en ville le vrai type portugais ; ce sont, comme disent les Anglais, des half-castes, dont beaucoup sont établis à Hong-kong et qui sont très reconnaissables à leurs cheveux d'un noir d'ébène et à leur teint basané ou jaunâtre ; en général, les Macaïstes ne sont pas estimés : ils ont perdu les qualités de l'Européen et acquis les défauts des variétés avec lesquelles leurs ancêtres se sont mélangés.

La ville elle-même semble pauvre et, à part quelques grandes artères comme le Praya Grande, très mal entretenue ; on croirait, en se promenant par les rues étroites, tortueuses et jamais horizontales, que l'on parcourt une ville du moyen âge, les maisons ressemblant à des prisons peintes d'un blanc devenu grisâtre, et construites presque toutes en style médiéval. Le quartier du port et le quartier chinois rappellent les rues de Canton, plus sales encore et remplis d'une population pauvre ; la plupart des Chinois sont dégueillés ; je n'ai jamais vu tant de mendiants et de miséreux ; les ruelles, dans ces quartiers, sont mal pavées, coupées d'énormes flaques de boues

et exhalent une odeur plus nauséabonde encore que les rues de Bangkok ou de Wu-chow-fou.

Comme il ne m'est guère possible de réserver plusieurs journées à la visite de cette colonie européenne, je prends un pousse-pousse et j'accepte les offres d'un guide.

Ma première visite est pour la très intéressante façade de l'église Saint-Paul, érigée à la fin du xvr^e siècle en l'honneur de « Nossa Senhora da Mai de Deos ». *Virgini Magnae Matri civitas Macensis libens posuit anno 1602*, telle est l'inscription qu'on y lit encore. Au milieu de dix piliers de style ionique se trouvent trois portes conduisant dans l'église ; le premier étage est la reproduction du rez-de-chaussée, dix piliers et trois ouvertures, plus quatre niches abritant des statues de saints. Au dessus de la fenêtre centrale, une Vierge marchant sur le globe, avec cette inscription « Mater Dei ». Au dessus une autre niche dans laquelle est placée une statue de saint Paul. Un escalier imposant conduit à l'église dont il ne reste plus que la façade, le chœur, le transept et les nefs ayant été détruits par un incendie en 1885.

Ensuite visite d'une manufacture de soie où des Chinoises en grand nombre, pour un salaire de 25 centimes par jour, dévident les cocons et enroulent les fils ; ces fils de soie sont réunis en torsades puis envoyés à Canton ou à Hong-kong où ils sont achetés par les grandes maisons de soieries de Lyon et de Zurich. L'Européen n'achète en Chine que le fil de soie ; grâce à ses

machines, il fabrique un tissu plus régulier et plus beau que ne peut le faire le Chinois avec ses primitifs métiers à tisser.

Une des curiosités de Macao c'est le jardin de Camoens où un buste de ce célèbre poète a été érigé par Laurengo Marques dans une petite grotte naturelle formée de blocs de rochers superposés et ombragée d'arbres au feuillage touffu. Le site est ravissant et a inspiré de beaux vers sur cette gloire de la littérature portugaise.

Traversant dans toute sa longueur la colonie — elle n'est pas d'ailleurs bien étendue — on arrive à la Porta Cerco, porte monumentale gardée par un peloton de soldats portugais et servant de limite entre le territoire chinois et macaïste. Je reviens ensuite sur mes pas pour parcourir cette magnifique avenue dénommée Bella Vista d'où l'on jouit d'une superbe vue sur l'Area Preta, un des golfes de Macao dominé par le fort ; puis, redescendant vers la ville, je visite le jardin du palais d'été du Gouverneur qui fait contraste par son bon entretien avec l'état misérable des rues du quartier chinois ; le jardin public aussi très joli, mais petit ; la cathédrale catholique élevée dans la Rua da Sé et qui n'a guère de caractère architectural. Je suis ensuite la plus large artère de Macao, le Praya Grande, bordé d'un côté par la mer, de l'autre par de hautes maisons blanches d'un style uniforme parmi lesquelles la poste, le consulat de France et le palais du Gouverneur attirent surtout les regards ; de là, une série de rues étroites et de montées quel-

quefois très fortes mène au Boa Vista Hotel, d'où la vue sur la ville et la mer est splendide.

Dans la soirée, je visite les trois établissements de quelque intérêt qui restent à voir : un salon de jeu, une maison où l'on fume l'opium et un restaurant chinois. Alors qu'à Canton, il est difficile sinon impossible, de se rendre compte de ce qu'est une ville chinoise le soir ou la nuit à cause des portes qui ferment les ruelles, à Macao le spectacle des rues chinoises est attrayant et l'on peut dire qu'il y a plus de mouvement la nuit que le jour.

Les rues sont éclairées presque à giorno par les multiples lumières qui illuminent les magasins toujours ouverts, par ces grandes lanternes vénitiennes sur lesquelles est peint le nom du propriétaire de la maison, par les lampes allumées aux devantures des fréquentes échoppes qui garnissent les ruelles et offrent dans une saleté répugnante des mets divers et peu appétissants aux Chinois affamés.

Voyons d'abord le salon de jeu, au premier étage d'une belle maison dont la façade est étoilée de nombreuses lanternes : dans la salle une grande table au milieu de laquelle est une plaque carrée en plomb portant sur chaque côté un des chiffres 1, 2, 3 et 4 ; à l'un des côtés de la table, le croupier et près de lui un autre Chinois qui compte les jetons. Ce jeu est très répandu en Chine et j'en ai parlé déjà. Ces salles de jeu sont mieux tenues et plus propres que celles de Bangkok où le tapis est par terre et où les joueurs

et surtout les joueuses viennent avec leurs enfants perdre le peu d'argent qu'ils possèdent; ici on est plus tranquille, mais le jeu n'en fait pas moins de victimes. Le Chinois est d'ailleurs grand joueur : s'il a fait quelques économies, il vient les dépenser dans ces salles de jeu. Les Macaïstes, sous ce rapport, ont hérité des défauts des Chinois. Ces maisons de jeu et les maisons où l'on fume l'opium sont les deux plaies de Macao; il est évident que si le gouvernement interdisait les unes et les autres, le bien-être général et des Chinois et des Macaïstes s'en accroîtrait.

Quant au restaurant chinois, où je ne fais qu'une courte apparition, c'est l'exacte reproduction des « flowers boat » de Canton, la propreté en moins mais la corruption égale.

Jeudi 28 mars. — Je quitte Macao le matin et arrivé à Hong-kong je prends mes dispositions afin de pouvoir partir le lendemain pour l'île de Hai-nan.

La Chine méridionale (1) comprend tout le bassin du Si-kiang, borné vers le nord par la chaîne des Nan-shan ou des Nan-ling coupée de nombreuses gorges dont la principale est celle de Meiling ou col du Prunier par où passe la route allant de Canton dans le Ho-nan; au sud, une

(1) Voir E. et O. RECLUS, *L'Empire du Milieu*. Paris, Hachette. Et à la fin de ce volume, une bibliographie où sont signalés les principaux ouvrages sur la géographie de la Chine.

chaîne de montagnes se détachant des monts du Laos et se dirigeant vers le sud-est dans le golfe du Tonkin sépare ce bassin de celui du Song-koi. Il faut y ajouter le bassin du Han-kiang qui se jette dans la mer à Swa-tow.

Le Tchou-kiang (Chu-kiang), appelé aussi Rivière des Perles, se jette dans la mer par un large estuaire à l'entrée duquel sont l'île de Hong-kong et la colonie portugaise de Macao. Le Si-kiang a son embouchure un peu plus à l'ouest, mais des canaux nombreux relient en aval de Canton ces deux cours d'eau et forment de grandes îles. Le Si-kiang ou fleuve de l'Ouest a environ 200 lieues de longueur ; ses principaux affluents sont le Pe-kiang ou fleuve du Nord et le Toung-kiang ou fleuve de l'Est.

La Chine méridionale est située sur la limite des zones tropicale et équatoriale ; la température moyenne de juillet à Canton est de + 31° et en janvier de + 7°. En général le climat est humide et malsain pour les Européens.

Les productions naturelles sont :

Minérales : cuivre, fer, mercure, argent, étain, plomb et marbre ; végétales : blé, riz, tabac, thé, indigo, canne à sucre, mûriers, oranges, bananes, mangues, litchi, pêches, choux, navets, pois et fèves ; animales : tigres, chevreuils, renards, buffles, volailles et abeilles ; sur les côtes, tortues et huîtres.

Dans le Kwang-tung, les villes les plus importantes sont : Canton, le chef-lieu, Fat-shan, Sam-shui, Tchou-king, Pak-hoï, Swa-tow et les

trois colonies européennes Hong-kong, Macao et Quan-tchéou-wan. Dans le Kwang-si, Nan-ning et Wu-chow-fou.

N'ayant pu pousser mes investigations dans le Kwang-si, je n'ai réuni sur les populations de cette province que des données générales.

La province de Kwang-tung est habitée par quatre variétés humaines principales : les Poun-tis, les Hok-lo, les Hak-kas et les Miao-tse.

Les Miao-tse sont les anciens aborigènes du bassin du Si-kiang ; ils ont été refoulés dans les districts du nord-ouest ou bien autorisés à habiter sur le fleuve et les rivières où ils forment, notamment à Canton, une population spéciale dénommée Tan-ka ou Mia-ka ; à cette variété aborigène, il faut rattacher les Miao-tse que l'on rencontre encore dans l'île de Haï-nan et très probablement aussi une bonne partie de la population du Kwang-si méridional et oriental sur les frontières du Tonkin. Les Tan-kas ne peuvent établir leur domicile en terre ferme : ils sont obligés de résider toute leur vie sur des bateaux. Réunis, ils forment des villages flottants près des agglomérations, s'occupent de pêche ou de transport de marchandises ; ceux de Canton sont très dévoués aux Européens.

Les Poun-tis, venus après les Miao-tse, se consi-

dèrent comme la variété vraiment aborigène et comme les maîtres du pays ; ils proviennent du nord, ainsi que le prouve la comparaison de leur dialecte, le cantonnais, avec le dialecte mandarinal. Ils sont fiers de leur civilisation plus polie et plus raffinée que celle des Chinois du Hoang-ho et n'aiment pas qu'on les confonde avec ces derniers.

Le mot Hak-ka signifie étranger ou ennemi ou encore famille en visite ; ce nom fut donné aux Hak-kas par les Poun-tis à l'époque où ils entrèrent pour la première fois dans la province du Kwang-tung. Ils sont dans le sud les plus proches parents des Chinois du nord et sont arrivés du Kiang-si en suivant d'abord les montagnes et les collines qui de cette province vont vers le sud ; ils s'occupent spécialement d'agriculture.

Les Hok-los ou originaires du Foh-kien sont proches parents des Hak-kas ; ils viennent du nord-est de la province, mais ont suivi le rivage de la mer et se sont établis dans la plaine du Si-kiang inférieur.

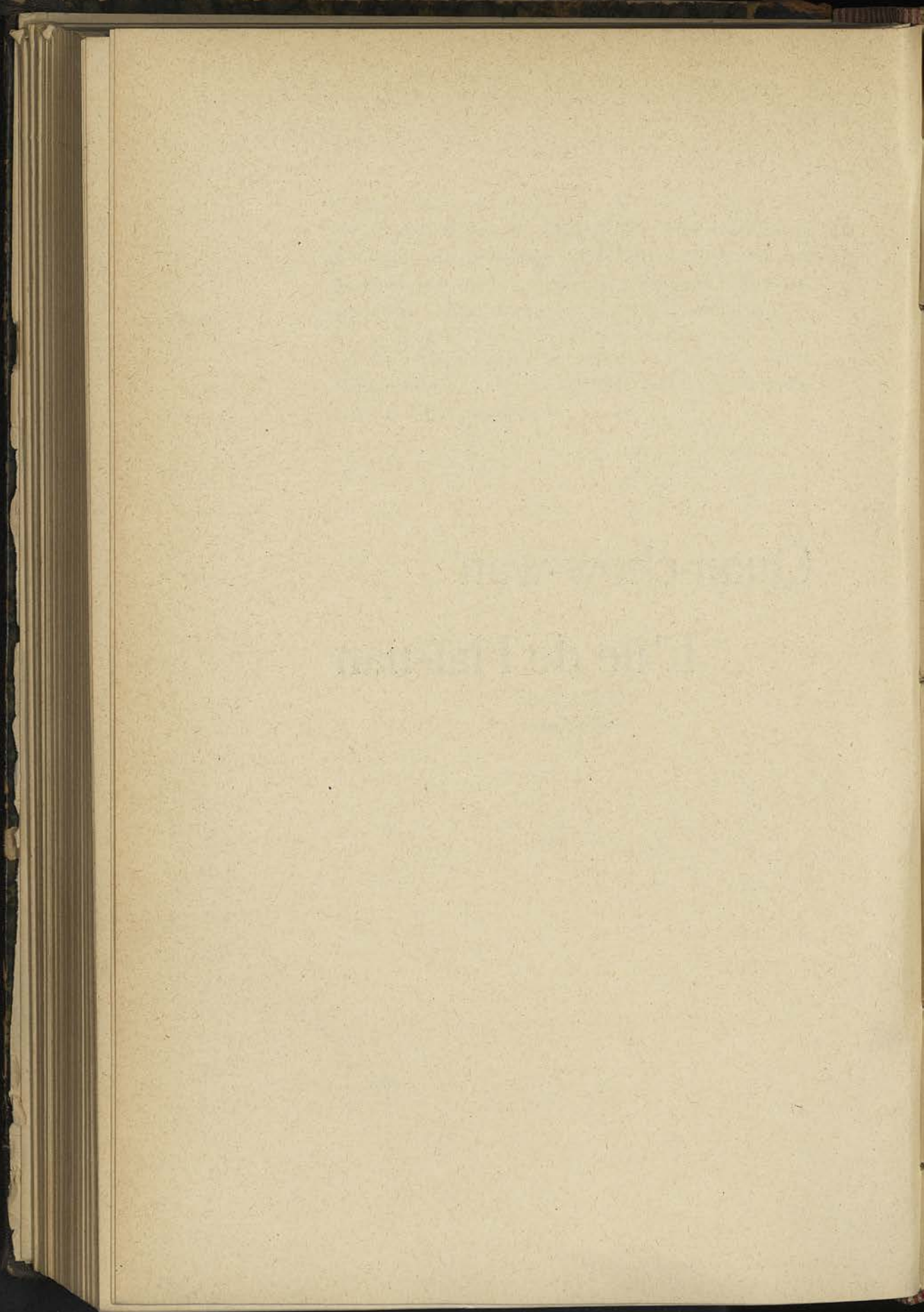
Dans l'est de la province du Kwang-tung, on trouve trois préfectures qui relativement à la superficie et à la population forment le tiers de la province ; sur les 24 districts ou subdivisions de ces préfectures, 13 sont Hak-kas et 11 Hok-los. Vers l'ouest, au contraire, ces deux variétés deviennent moins nombreuses : ainsi dans la préfecture de Kwang-chow (Canton) comprenant

14 districts, 2 seulement et les plus montagneux sont Hak-kas, 6 sont habités par une population mélangée de Hak-kas, Hok-los et Poun-tis, et 6 autres ne sont habités que par des Poun-tis. Dans les préfectures du nord du Kwang-tung, il n'y a de Hak-kas que sur les montagnes ; dans les départements du sud-ouest, les Hok-los sont disséminés le long de la côte, mais les Poun-tis sont les plus nombreux.



Quan-chow-wan

L'île de Hai-nan





Quan-chow-wan

L'île de Hai-nan

PARTI le 28 mars de Macao à 8 heures du matin, j'arrive à Hong-kong vers midi.

Mon premier soin est de me rendre au bureau des Messageries fluviales tonkinoises où M. Marty m'apprend que le lendemain un de ses navires quittera Hong-kong et fera escale à Hoï-how, port septentrional de l'île de Hai-nan.

Je n'avais pu accepter les propositions des missionnaires français de Canton au sujet de certains voyages dans l'intérieur. Le commandant Baesens que j'avais vu à Hong-kong et rencontré de nouveau à Canton, m'entretint un jour

d'un voyage à Haï-nan; il avait appris du consul de France que le taotaï de Kiung-chow désirait vivement que des ingénieurs fussent envoyés pour explorer son île et vérifier si les dires des habitants étaient exacts en ce qui concerne les gisements miniers des montagnes centrales. Le taotaï avait fait à ce sujet des ouvertures au vice-consul de France, et une entente entre le représentant de la France et les autorités chinoises était sur le point de se conclure. D'autre part, le consul de France à Canton, avec lequel j'eus un entretien à ce sujet, m'assura qu'il verrait avec plaisir des Belges engager des capitaux dans cette affaire. Je me décidai à me rendre à Haï-nan pour étudier les peuplades habitant cette île et examiner les affaires industrielles ou commerciales auxquelles les Belges pourraient prendre part; M. Hardouin m'avait donné une lettre de recommandation pour son vice-consul à Hoï-how.

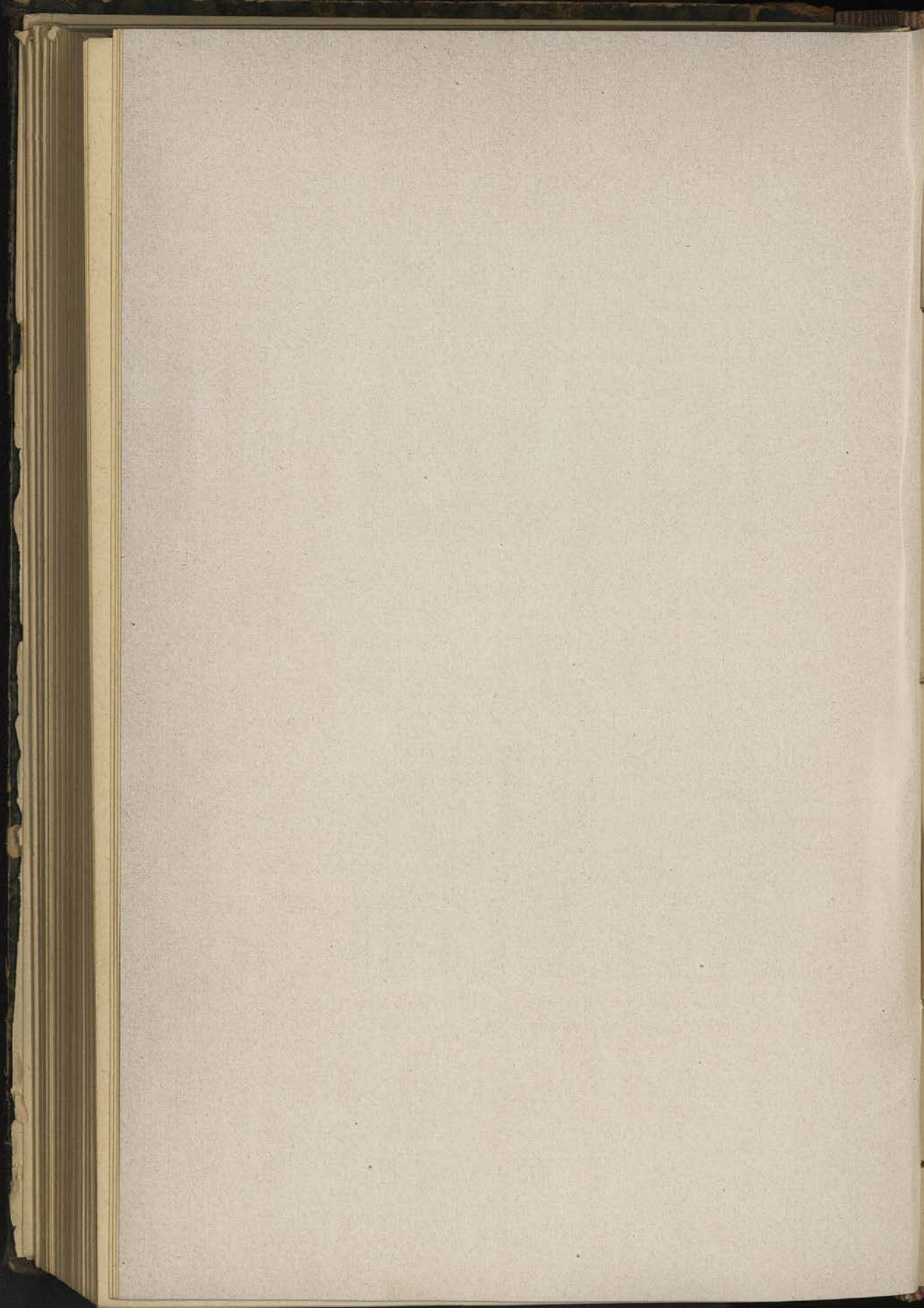
Le vendredi 29 mars, j'étais prêt à partir et j'allais m'embarquer après avoir mis M. Drion, notre vice-consul à Hong-kong, au courant de mes projets, quand j'appris que le navire en partance n'avait pas de cargaison pour Hoï-how et n'y ferait point escale; le mercredi suivant seulement il y aurait un départ pour Haï-nan par le bateau *Hué*; c'étaient cinq jours de perdus! Je dus les passer à Hong-kong faute d'autre moyen pour me rendre à Haï-nan. Pour comble de malheur, à la suite des fatigues des jours précédents, je tombai malade et dus garder la chambre. Le 3 avril,



QUAN-CHOW-WAN. Procession chinoise.



QUAN-CHOW-WAN. Cérémonie religieuse pour éloigner la peste.



heureusement, mon état de santé me permit de partir par le *Hué* qui doit lever l'ancre à midi. Après une conversation avec le commandant du navire, qui me renseigna sur la marche des bateaux faisant le service entre le Tonkin et Hong-kong, je décide d'aller jusqu'au Tonkin.

A 1 heure de l'après-midi, le 3 avril, le *Hué* lève l'ancre, traverse le port de Hong-kong, fait route vers le sud-ouest, entre les nombreuses îles rocheuses qui constellent l'embouchure de la rivière des Perles, passe au sud de Macao et se tient au large des îles qui s'étendent le long de la côte du Kwang-tung. La nuit est mauvaise, le brouillard retarde la marche du navire et cache pendant longtemps les points de repère sur les côtes de la presqu'île de Lei-tchow ; nous n'arrivons que vers 8 heures du matin, le 4, à l'entrée de la passe qui conduit dans la baie de Quanchow ; à 9 heures, le capitaine fait jeter l'ancre en face des quelques établissements français construits depuis 1898.

Le *Hué* ne devant repartir que le lendemain matin, une barque chinoise me transporte à terre et je m'adresse aux coolies qui sont nonchalamment étendus sur la grève pour obtenir une chaise afin de me rendre à Tche-kan et d'y faire visite à l'administrateur d'une des plus récentes colonies françaises. Aucun ne veut m'y porter, ni m'y conduire. Je finis par découvrir une chaise, mais pas de porteurs, car c'était pour les Chinois jour de fête, ainsi que je l'appris dans la suite, et à pareils jours c'est peine inutile que

de leur offrir un prix double ou triple de l'ordinaire pour obtenir leurs services. Force m'est donc de rester à Fort-Bayard : ce n'est qu'une petite agglomération composée de quelques maisons chinoises, d'une ou deux maisons habitées par deux Européens, d'une caserne et d'une église en construction. J'y fais visite au Père Feron, des Missions étrangères ; il est occupé en ce moment à surveiller les fours à briques qui doivent lui fournir les matériaux nécessaires à l'achèvement de son église, arrivée déjà à une certaine hauteur. Je lie aussi connaissance avec les quelques Français de résidence à Quan-chowan et avec des gardes coloniaux qui repartent l'après-midi pour l'intérieur ; ils me proposent très aimablement une partie de chasse et la visite de villages chinois : mais force m'est de refuser, vu le prochain départ du *Hué*. Je profite de mon séjour pour me documenter sur cette nouvelle colonie.

La peste avait fait les jours précédents un assez grand nombre de victimes dans la population indigène, et les Chinois les plus cossus de l'endroit s'étaient cotisés pour payer les frais d'une cérémonie dont le but était d'éloigner le terrible fléau.

Une procession grotesque parcourt les rues au son des gongs ; d'abord des drapeaux rouges et blancs portés par des Chinois en haillons suivis de jeunes filles, la figure peinte de rouge, de noir et de blanc et hissées sur des chevaux sales et vicieux ; puis des statues de Bouddhas renfermées

dans des châsses en bois peint et portées sur les épaules par des coolies ; enfin des musiciens et des frappeurs de gongs qui font un vacarme assourdissant. Cette procession marche sans ordre, fait deux fois le tour du village et se disloque sur une place. Les Bouddhas sont déposés à terre tandis que des tables chargées de victuailles et d'offrandes, poulets, jeunes porcs, riz et fruits, sont placées devant eux ; les participants à la procession s'empressent alors de quitter les vieilles nippes aux couleurs déteintes dont ils s'étaient affublés.

Deux Chinois d'une malpropreté phénoménale font l'office de bonzes, se prosternent et dansent devant leurs idoles, alors que derrière eux, les Chinois qui paient les frais de cette cérémonie, vêtus de leurs plus beaux costumes, restent agenouillés, prient et font des révérences sans fin. Tout cela dure, sous un soleil de plomb, plus d'une heure, avec accompagnement du vacarme des gongs, les bonzes se relayant pour réciter d'une voix inintelligible des prières interminables ; les incantations ne cessent pas et les chants se mêlent dans une cacophonie à rendre malades tous les chiens de la terre. Le bruit est rendu plus agaçant encore par les détonations de pétards et de fusées sans lesquelles une fête de Chinois ne serait pas complète.

A grands renforts de gestes rituels, on immole un poulet dont les ailes et les pattes sont jetées aux quatre vents. Un des coolies, devenu bonze pour la circonstance, se couvre les épaules de

vieilles loques et saisissant d'une main un sabre rouillé et de l'autre un instrument qui a quelque ressemblance avec nos ciseaux, commence une danse effrénée, mais d'une monotonie désespérante, répétant indéfiniment les mêmes mouvements et accompagnant de cris et de chants rauques les contorsions de son corps. La danse finie, le bonze distribue des rameaux secs aux coolies rangés en spectateurs et un nouveau cortège se reforme composé des porteurs de rameaux, de coolies tenant en mains des torches allumées, d'un Chinois portant un bateau en papier, du bonze armé de son sabre et de deux joueurs de gongs.

Ce cortège parcourt au pas de course les différentes rues du village, entre dans plusieurs maisons pour se livrer à la chasse de la peste. Lorsque les bonzes se figurent qu'ils l'ont forcée, ils s'en saisissent et l'enferment dans le bateau de papier que l'on brûle sur un bûcher formé des rameaux distribués précédemment. La cérémonie se termine par la procession du Dragon.

Ces pratiques superstitieuses ayant pour but d'éloigner une maladie contagieuse ou épidémique — il paraît que la peste est endémique à Quanchow-wan — sont assez communes en Chine ; voici comment, dans une cérémonie exclusivement familiale, on croit éloigner les influences mauvaises : on fabrique des poupées en papier en nombre égal à celui des membres de la famille. Ces poupées sont réunies dans un panier, et, pour attirer en elles les esprits malins qui auraient pu

se loger dans le corps des assistants, on place près de la corbeille des mets recherchés. Chaque membre prend à tour de rôle la poupée qui le représente et lui ordonne d'attirer sur soi tous les maux ; ensuite toutes ensemble, elles sont brûlées et les cendres sont dispersées. Les Chinois se croient désormais à l'abri des mauvaises influences.

Le soir, retour à bord, non sans difficultés : c'est marée basse et les barques chinoises ne peuvent arriver près de l'espèce de jetée construite trop hâtivement en face de Fort-Bayard ; des Chinois enfonçant dans la vase presque jusqu'aux genoux me transportent sur leurs épaules à bord des sampans arrêtés à une centaine de mètres de la rive.

Le lendemain 5 avril, nous partons au lever du soleil et à 2 heures nous entrons dans le canal de Hai-nan ; à 4 ³/₄ heures le *Hué* jette l'ancre devant Hoï-how. Dans l'après-midi, le capitaine m'avait fait savoir qu'il n'entrerait pas en douane à Hoï-how, c'est à dire qu'il ne s'arrêterait qu'exactement le temps nécessaire pour porter la poste à terre et qu'il repartirait le plus vite possible voulant arriver à Pak-hoï le lendemain au petit jour. Je dus donc abandonner mon projet de voyage à Haïphong et à Hanoï.

Hai-nan (1) présente au voyageur qui arrive en

(1) L'île de Hai-nan n'est pas encore explorée en entier ; nous donnerons à la fin de ce chapitre une bibliographie des ouvrages et articles publiés sur cette île.

vue de ses côtes une ligne non interrompue de petites dunes d'un sable jaunâtre dont la vue produit une impression de tristesse ; au loin, se perdant dans la brume, quelques collines et dans les plaines un peu de verdure. De l'endroit où le *Hué* jette l'ancre, Hoï-how, le port septentrional de l'île, paraît une ville importante ; le regard est spécialement attiré par quelques maisons européennes bâties entre les remparts et la mer, et par le consulat de France, édifice imposant construit en face de la ville sur la rive droite d'un bras de rivière.

Les navires sont obligés de mouiller à près de trois milles de la ville à cause des nombreux bancs de sable qui obstruent la baie de Hoï-how. Ici, comme dans beaucoup d'autres ports d'Extrême-Orient, les passagers et les marchandises sont amenés à terre dans des sampans ou barques indigènes. Une jonque s'approche du navire et j'y prends place au milieu de mes valises et des sacs de la poste ; une demi-lieue nous sépare de la ville, mais la mer est un peu démontée et nous avons le vent debout ; il faut louvoyer entre les bancs de sable et se tenir, sous peine d'échouement, dans l'étroit chenal qui, en zig-zag, conduit à la ville. Ce n'est pas sans avoir été plus d'une fois copieusement arrosé par les lames que j'arrive enfin après deux heures de cahotement, dans la rivière qui arrose Hoï-how et dont l'entrée est défendue par deux forts : ils ont été élevés il y a quelques années et tombent déjà en ruines, les canons sont rouillés, les murs

crevassés ou écroulés dans le fossé; plus loin, un troisième fortin semble en meilleur état. Enfin le sampan me dépose au consulat de France où je suis reçu avec la plus grande affabilité par M. Blanchet, vice-consul, et par le docteur Féray qui dirige à Hoï-how et à Kiung-chow un dispensaire médical, et, dans la première de ces villes, une école française.

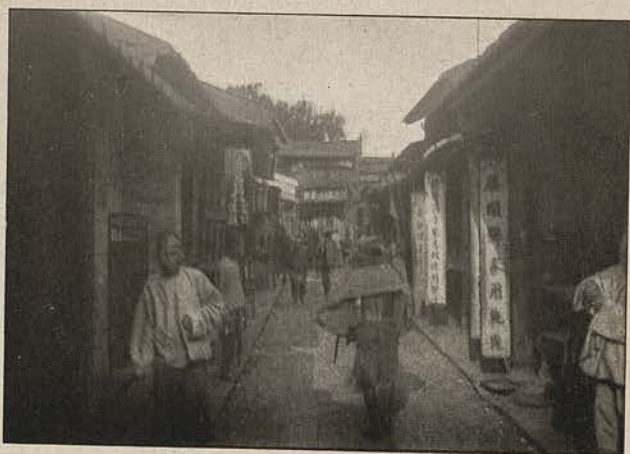
Ma première journée à Hoï-how est consacrée à une visite de la ville; dès 9 heures du matin, je suis au dispensaire médical avec le docteur Féray; ce dispensaire dont les frais sont supportés par la France a pour objet de fournir gratuitement aux malades qui en font la demande ou qui s'y présentent tous les soins nécessaires et tous les médicaments que leur état requiert. Le D^r Féray se dévoue vraiment à la tâche qu'il s'est imposée, consacrant journellement plusieurs heures au soulagement des malheureux dont le nombre est en moyenne de soixante à soixante-dix par jour; il est secondé dans sa tâche par un infirmier annamite et par des aides chinois. Les maladies sont pour la plupart des maladies de la peau, car sous ce climat chaud et humide et chez un peuple qui ne connaît guère les principes élémentaires de l'hygiène, les plaies les plus bénignes, celles des jambes et des pieds surtout, se transforment en ulcères si elles ne sont pas immédiatement soignées.

Ensuite, visite de l'école française installée au premier étage d'une maison chinoise; des fils de Han au nombre d'une trentaine forment trois

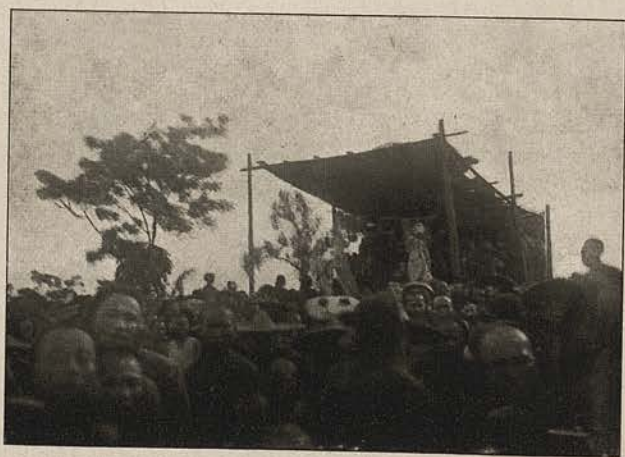
classes et y reçoivent des leçons de français données par le D^r Féray et deux lettrés.

La ville de Hoï-how qui compte environ 35.000 habitants est située sur la rive gauche d'un bras du fleuve le plus important de l'île, le Ta-kiang ou Fou-ho. Ses rues ne présentent pas l'animation de celles de Canton ; elles ne sont ni plus larges, ni plus propres, ni moins tortueuses ; ses maisons peu élevées donnent moins de prise aux typhons qui ravagent assez régulièrement la plaine septentrionale. La rue principale court parallèlement à la rivière ; arrivée à l'extrémité sud de la ville, elle fait un crochet en longeant les remparts. C'est dans cette artère que se concentre presque tout le commerce de Hoï-how ; il est souvent difficile de s'y frayer un passage au milieu des Chinois en guenilles, des tables chargées de victuailles et de viande de porc, des étaux s'avancant en dehors des boutiques et des brouettes qui servent au transport des marchandises. Ici, comme à Wu-chow-fou, porcs, poules, chiens courent en liberté dans les rues et s'étendent sur le seuil des portes ; une odeur infecte règne partout et l'on baigne dans l'atmosphère moite d'une serre surchauffée.

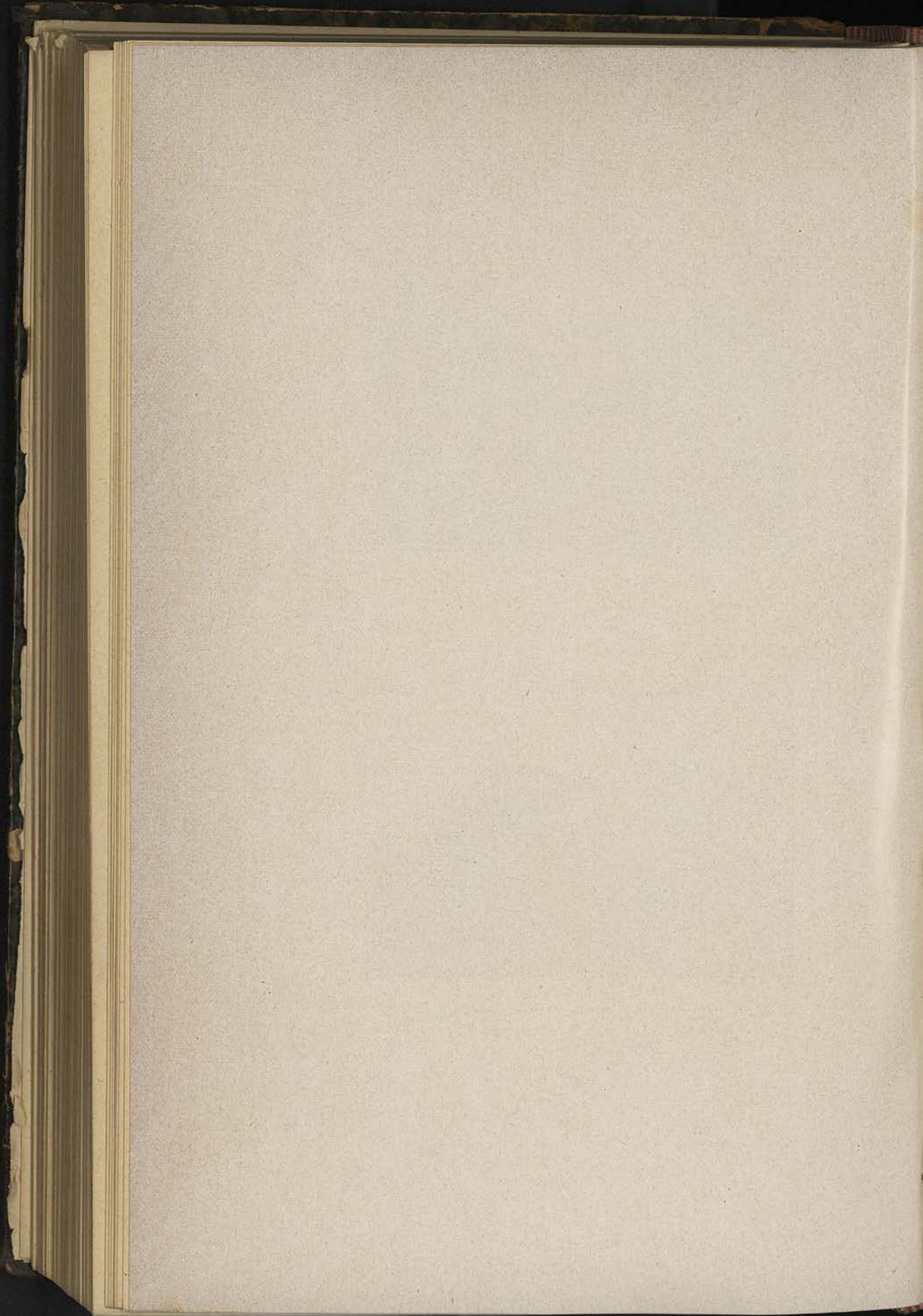
Point de riches maisons aux meubles incrustés de nacre, aux autels de famille rehaussés de tentures de soie et d'or, peu de Chinois cossus dont la robe de soie signale la richesse, peu de chaises à porteurs, mais un grand nombre de brouettes tout en bois, dont la roue faite d'une planche arrondie grince continuellement. Ces



KIUNG-CHOW (île de Haï-nan). La rue principale.



TING-AN (île de Haï-nan). Théâtre chinois.



brouettes, que l'on retrouve dans presque toutes les villes de la Chine et même dans les concessions européennes, ont la roue presque au milieu, les marchandises et les personnes qui emploient ce moyen de locomotion étant placées de part et d'autre de la roue ; le grincement en est très désagréable et l'on n'a pas réussi à faire comprendre aux Chinois qu'ils devraient dans leur intérêt mettre un peu d'huile ou de graisse pour adoucir le frottement.

Peu d'édifices curieux à visiter : quelques pagodes seulement et le yamen du commandant ; ces bâtiments sont malpropres et manquent d'entretien. Un fort récemment construit sur une éminence dominant la ville et la baie est occupé par des soldats en guenilles, armés de fusils rouillés et d'ancien modèle. Les abords de la ville vers l'occident sont de vastes plaines où les Chinois cultivent le riz, la canne à sucre et, tout près des remparts, quelques plantes potagères. Vers le sud s'étend un cimetière et à l'est, au delà de la rivière, ce ne sont que broussailles et taillis, repaire de serpents.

Les industries spéciales de Hoï-how sont la fabrication d'ustensiles en étain, le travail de la noix de coco dont ils font de jolies choses, des objets en argent émaillé et cloisonné faits avec art et délicatesse, des paniers en bambous pour enfermer les pores dont Hoï-how fait une grande exportation. Le nombre des Européens en résidence dans ce port ouvert est très restreint : un consul anglais, un vice-consul français, un agent-

consulaire allemand, les chefs de la douane chinoise, le médecin du consulat de France, quelques missionnaires catholiques portugais et des missionnaires américains.

Le lendemain, dimanche 7 avril, je donne une leçon de français d'après la méthode intuitive à quelques Chinois venus à l'école ; ils sont très intelligents ces Chinois et j'arrive sans difficulté à leur faire construire de petites phrases à l'aide des dénominations de choses présentes. J'étais étonné de leur rapidité de compréhension d'autant plus que je ne leur parlais qu'en français et me faisais comprendre par signes. L'après-midi la chaleur étouffante me force à me reposer des courses de la veille.

Le lundi 8 avril, en route pour Kiung-chow, la capitale de l'île, éloignée d'une lieue un quart environ de Hoï-how. Une assez bonne route — elles sont rares en Chine — y conduit en partant de la porte sud de Hoï-how. Sur une étendue de plus d'un demi kilomètre, cette route n'a que deux mètres de largeur et elle passe entre des étangs et des rizières ; plus loin, elle s'élargit et atteint quelquefois six mètres. Le sol est sablonneux et des deux côtés de la voie s'étend un immense cimetière qui a plus d'une lieue de largeur. Les cimetières chinois sont en général immenses, tel celui de Canton dont j'ai parlé précédemment. Ici, les tombes sont formées par un dôme de terre surmonté d'une touffe d'herbes. Non loin de la route, les monuments funéraires de trois Pères Jésuites décédés dans l'île, Jean

Forget en 1661, Stanislas Ferreo en 1681 et Joachim Cornas décédé en 1686.

A égale distance à peu près de Hoï-how et de Kiung-chow a été construite une espèce de porte en pierre qui sert de lieu de repos et d'abri en temps de pluie; plus loin des arcs de triomphe en bois sculpté élevés en l'honneur de veuves qui ont refusé de prendre un second mari par respect pour la mémoire du défunt, ou de jeunes filles qui n'ont pas voulu se marier pour mieux se dévouer au service de leurs parents; ces arcs sont élevés par souscriptions volontaires.

Tout le long de la route, le paysage est magnifique quoique le terrain ne soit guère accidenté. Un peu avant d'arriver à Kiung-chow est situé un village de lépreux composé de huttes misérables; ces malheureux s'échelonnent le long de la route tendant vers les passants leurs mains informes.

Kiung-tchéou-fou en dialecte pékinois, Keing-tchao en cantonnais, Keing-tsiou en hok-lo, King-téa en patois local est une ville assez importante d'environ 50,000 habitants, entourée d'un mur crénelé couvert de verdure et planté de figuiers; ce mur fut construit, dit-on, au XIV^e siècle sous le règne du premier empereur de la dynastie des Ming. Des casernes à deux étages surmontent les portes. Kiung-chow est la capitale de l'île, résidence du lieutenant gouverneur et du général commandant la lieutenance.

Dans les rues commerçantes, par exemple celle qui de la porte nord conduit au yamen du taotaï,

le mouvement est intense, mais en dehors de ces quelques artères d'ailleurs assez étroites et bordées de boutiques et d'échoppes, les rues de la ville sont mornes et tristes; beaucoup d'endroits sont plantés de bambous ou transformés en mares infectes, réceptacles des immondices du voisinage. Toute proportion gardée, les rues de la partie occidentale de la ville ressemblent assez aux rues pékinoises situées entre la Cité interdite et le rempart de la Cité chinoise, à l'ouest de la porte de Tsien.

Les pagodes sont mal entretenues et d'une saleté repoussante; les yamens ne présentent rien d'intéressant; dans celui du sous-préfet ont lieu les examens du tir à l'arc qui servent encore de base à la collation des grades militaires.

A la nuit tombante, je reprends le chemin de Hoï-how après être monté en divers endroits sur les remparts pour examiner les environs qui sont bien peuplés, couverts de verdure ou cultivés.

Le peu de temps dont je dispose m'oblige à choisir entre trois voyages: le premier me conduirait à Cheng-mai et à Lim-ko; le deuxième consisterait à excursionner vers Wen-chang; le troisième à remonter le fleuve jusqu'au-delà de Ting-an, ville de quelque importance non loin du territoire habité par les Lis, peuplade aborigène du centre de l'île. Je donne la préférence à ce dernier parce qu'il doit me permettre de voir des variétés humaines nouvelles.

La première difficulté est de trouver des Chinois et une barque; tous prétendent qu'il

leur est impossible de remonter au delà de Kiung-chow. Grâce à l'amabilité du taotaï et aux démarches que veut bien faire le vice-consul de France, j'obtiens un sampan que réquisitionne le mandarin de Hoi-how, un passeport en règle et, malgré tout, il me faut accepter une escorte de six soldats pour me protéger en cas d'attaque. Le taotaï, qui sans doute trouve avantageux de me les donner, puisque je dois les nourrir, m'en envoie vingt, mais je le fais remercier et trouve que six suffisent amplement.

Ces préparatifs demandent deux jours ; le mercredi 10 avril, dans l'après-midi, je m'embarque dans un sampan en forme de cigare ou d'œuf allongé. Divisée en quatre compartiments, cette barque est recouverte d'un toit circulaire, trop bas pour que je puisse me tenir debout ; l'avant, ainsi que l'arrière, est occupé par les bateliers. Des compartiments du milieu, l'un est destiné à mon boy ou domestique chinois qui doit me servir d'interprète dans mes relations avec les indigènes et avec les autorités, l'autre est pour moi. Je m'y installe tant bien que mal, ayant pour tout matelas ma couverture de voyage étendue sur le fond de la barque et pour oreiller ma valise ; l'ameublement de mon « home » est complété par un fusil Mauser et une caisse servant tour à tour de siège et de table. Mon domestique s'est installé aussi confortablement qu'il le peut au milieu des boîtes de conserve, des bouteilles d'eau et en compagnie de deux poulets qui forment mes provisions de voyage ; dans un

coin, il place le fourneau qui doit servir à préparer les aliments, et la batterie de cuisine dont la pièce principale est un gros vase en terre cuite pour faire bouillir le riz. Les soldats ont réquisitionné un autre sampan, mais j'ai plus de confiance en mon revolver et mon fusil qu'en leurs vieux flingots rouillés dont ils ne se sont munis que pour la forme, puisqu'ils n'ont ni poudre ni cartouches : ils ne payent pas non plus de mine, quoique le taotaï leur ait délivré à chacun un costume flambant neuf avec de belles bandes rouges sur la poitrine et de grandes inscriptions dans le dos.

Ce jour-là, nous remontons le fleuve autant que possible à l'aide de la marée montante ; le lendemain matin, nous mettons à la voile dès la première heure et on aperçoit sur la droite la pagode de Kiung-chow et le petit village de Ma-po. La navigation devient plus pénible : il faut faire de nombreux détours pour éviter les bancs de sable et se tenir dans le vent ; souvent les bateliers doivent se jeter à l'eau pour hisser la barque au delà d'un banc de sable sur lequel nous sommes échoués. Les rives ne manquent pas de pittoresque mais sont monotones ; elles s'élèvent de trois ou quatre mètres au-dessus du niveau de l'eau et les terrains avoisinants sont convertis en rizières ou en champs de canne à sucre ; à l'horizon, sur la gauche, quelques collines couvertes de verdure et de cultures : ce sont les dernières ramifications des montagnes centrales.

A 7 heures du matin, nous faisons halte au

petit village de Pé-tchoung, réunion de quelques pauvres cabanes en bambous et torchis. De nombreuses barques descendent la rivière chargées de marchandises à destination de Hoï-how. A 11 heures, nouvelle halte : les bateliers ont faim, désirent se reposer d'autant plus que la température est très élevée ; j'en profite pour excursionner le long du fleuve au milieu des champs de canne à sucre sans y rencontrer âme qui vive, mais quelques serpents. A 1 heure, nous arrivons à Ling-chan, bourg d'une certaine importance que je parcours en tous sens accompagné de mon boy et de mes soldats : deux ou trois rues malpropres et étroites où courent pêle-mêle enfants et animaux domestiques, des boutiques plus dégoûtantes encore et une population chinoise s'occupant de la culture du riz.

Un autre village devant lequel nous faisons arrêt vers 5 heures du soir, présente de loin un aspect étrange : de la rive du fleuve aux premières habitations que l'on devine à travers les arbres posées sur une petite éminence, s'alignent des rangées parallèles de huttes en terre séchée, au toit arrondi, les unes petites, les autres plus grandes. Descendu à terre, je constate que ce sont des séries de fours à cuire les pots en terre fabriqués dans l'endroit même ; ces pots n'ont rien d'artistique et servent soit à conserver l'eau soit à faire bouillir le riz. A la chute du jour, nouvel arrêt dont je profite pour faire une partie de chasse, pas très longue, n'ayant trouvé pour tout gibier que quelques serpents de belle dimension. Nous

passons la nuit à l'ancre près d'une rive plate et déserte.

Le lendemain, de très bonne heure, les bateliers se remettent en route ; vers 10 heures nous arrivons à Tchín-to, village chinois bâti sur une espèce de promontoire ; dans les rues sont alignées des charrettes aux roues immenses faites de planches clouées les unes aux autres et grossièrement arrondies ; ces lourds véhicules, beaucoup employés dans l'île, sont tirés par des buffles, le plus souvent attelés en flèche. A partir de cet endroit, le fleuve s'encaisse de plus en plus entre des berges argileuses ; les bancs de sable se multiplient et, comme nous avons le vent debout, les bateliers pratiquent le halage à la cordelle. Le fleuve est fréquemment coupé de barrages qui conduisent l'eau vers d'immenses roues ; celles-ci, mues par le courant, élèvent l'eau au-dessus des berges pour arroser les rizières. Vers midi, le sampan échoue sur un banc de sable : plus moyen ni d'avancer ni de reculer, et ce n'est qu'après deux heures de travail sous un soleil ardent que les Chinois parviennent à le dégager.

Enfin, vers 3 heures de l'après-midi, nous accostons sur la rive droite au pied des murs de la ville de Ting-an. Tout d'abord, je décide de ne pas remonter le fleuve plus haut. Je dois me trouver lundi à Hoï-how afin d'y reprendre le bateau-poste annoncé pour le 15 ; il ne me reste donc plus assez de temps pour aller jusque dans les villages habités par les peuplades abori-

gènes du centre de l'île. Mes bateliers, d'ailleurs, m'affirment pouvoir remonter encore l'espace de quelques lieues peut-être, mais ajoutent qu'à une demi journée de Ting-an, ils devront s'arrêter.

La ville de Ting-an, vue du fleuve, paraît imposante avec sa ceinture de murs crénelés qui d'un côté touche à la rive du fleuve; bâtie sur un petit promontoire, ses remparts se détachent vivement sur le ciel bleu : la ville semble dormir. De l'endroit où le sampan est attaché, un chemin s'engage dans un taillis de bambous et conduit à une porte basse dont on aperçoit le toit aux angles recourbés vers le haut. Pas de Chinois dans les environs : quelques gamins seulement jouant le long de la rive ; deux d'entre eux sont occupés à délier un radeau de bois amené de l'intérieur par le fleuve. Je perds près d'une heure à attendre mes soldats dont le sampan m'avait dépassé tandis que ma jonque s'ensablait, mais que j'avais devancés depuis ; ils arrivent enfin et j'en laisse deux à la garde de mon embarcation, de mes valises et de mon fusil. Les quatre autres m'accompagnent, ainsi que mon boy portant bien précieusement mon passeport délivré par le taotaï de Kiung-chow et mes cartes de visite, longues bandes de papier rouge sur lesquelles est écrit mon nom chinois Ha-lou-kine.

Je gravis le petit sentier qui conduit à la porte de la ville ; quelques marches d'un escalier en ruines entre des maisons sales et infectes m'amènent sous la porte défendue par deux vieux canons chinois. Au-delà une ruelle étroite,

aux pavés irréguliers, bordée de maisons sans étage, ni fenêtres sur la rue, mène au centre de l'agglomération : c'est une place très étroite se terminant en un long boyau où sont massées des échoppes : restaurateurs, marchands de fruits, de légumes et de viande. Mon arrivée semble les étonner un peu, et aussitôt je suis entouré de Chinois qui me regardent curieusement ; mes soldats ont peine à se frayer un passage au milieu de cette foule presque nue et d'un jaune très foncé. Du marché, une rue assez large où sont élevés une demi douzaine d'arcs de triomphe, donne accès à la demeure du mandarin ou yamen, édifice qui sert aussi d'hôtel-de-ville, de bureau de police et de prison ; ce mandarin étant absent, je laisse ma carte.

Les rues ne sont guère animées ; maisons et Chinois ressemblent à ce que j'ai vu déjà. Cependant les Tinganais ont le teint plus bronzé peut-être et la figure certainement moins distinguée que leurs frères de Canton. Quelques types plus particuliers attirent mon attention : ce sont des métis, descendants de Chinois et de Lis. Mes promenades dans la ville m'amènent près des remparts longeant le fleuve ; sur une place au bord d'étangs remplis d'une eau verdâtre, un théâtre est élevé pour l'amusement de la population. Ce théâtre est primitif : une estrade couverte d'un toit de bambous et fermée d'un seul côté par une cloison ; sur la scène deux acteurs exécutent une danse lente et monotone. La foule écoute et regarde avec attention, mais mon arrivée la met

en émoi et tous les regards se tournent de mon côté ; tous veulent me voir et il s'ensuit une poussée qui fait culbuter plusieurs tables et des fourneaux de restaurateurs établis non loin de l'endroit où je me trouve. Je continue ma visite de la ville escorté par une bonne partie des spectateurs.

Des remparts, la vue s'étend au loin sur la campagne où le Chinois cultive le riz, le sorgho, le millet et quelques plantes potagères et que traverse le Fou-ho. Parmi les rares édifices qui méritent l'attention, il faut citer la grande pagode qui ne sert plus au culte, mais qui par sa dimension, l'espace qu'elle occupe, les bâtiments qui la composent et les réservoirs de marbre qui ornent les cours intérieures, porte à croire qu'autrefois Ting-an fut une ville plus importante qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Une visite reste à faire, et je traverse toute la ville pour aller présenter mes devoirs au mandarin militaire ; il est devant son yamen accompagné de ses frères ; il me fait entrer par la porte du centre, ce qui est une marque d'honneur. Nous échangeons compliments et cartes de visite ; il me présente toute sa famille moins les femmes qui ne se montrent jamais. Nous prenons place ensuite sur les sièges incommodes qui en Chine remplacent nos chaises. Le mandarin militaire me donne la gauche qui est la place d'honneur, car les Chinois veulent conserver libre leur bras droit pour pouvoir plus facilement protéger leurs amis. La conversation, qui se fait par interprète,

est naturellement peu animée; je demande quelques renseignements au sujet des Lis et le mandarin m'assure qu'il est rare de voir des Lis barbares à Ting-an; des Lis civilisés, c'est-à-dire ceux qui ont accepté la domination chinoise y viennent souvent au marché. Le mandarin fait servir des tasses de thé et d'excellents fruits confits; peu après, la nuit étant proche, je me retire en donnant force salutations qui me sont rendues par tous les membres de la famille. Pour saluer, on lève les poings réunis et fermés, l'un serrant l'autre, jusqu'à la hauteur de la figure, puis on les agite en s'inclinant et on répète ce manège trois fois; le Chinois préfère serrer sa propre main que celle de la personne qu'il veut saluer. Les Chinois européanisés se contentent d'une bonne poignée de mains.

De retour au sampan, je reçois un lettré chargé par le mandarin de m'apporter la carte et les compliments de son maître; celui-ci s'excuse de n'avoir pu me recevoir. Peu après, le mandarin militaire vient me rendre ma visite. Enfin, vers 8 heures du soir, je puis prendre un peu de repos dans ma barque.

Le lendemain matin, les mandarins civil et militaire m'envoyèrent le premier un magnifique passeport sur papier de soie bariolé de caractères noirs et rouges, l'autre douze soldats pour m'accompagner à la descente; je les fais remercier tous deux et garde quatre soldats. Après déjeuner, nouvelle promenade en ville, mais à mon grand désappointement, je ne rencontre que peu de

métis lis. Vers 11 heures, la chaleur devient tellement accablante qu'il est impossible de rester dans les rues : je regagne ma barque et peu après je donne l'ordre du retour à Hoï-how. Poussé par le courant, le sampan marché à bonne allure et j'arrive à Hoï-how le lendemain dimanche, trop tard pour reprendre le *Hué* qui, arrivé plus tôt que je ne m'y attendais, est déjà reparti pour Hong-kong.

Ce contre-temps me rend perplexe ; quand passera un autre navire en destination de Hong-kong ? Dans cinq, six ou huit jours, m'est-il répondu aux agences et à la douane, et encore cela n'est-il pas certain. Je dois me résigner à attendre. L'après-midi un navire de guerre français jette l'ancre dans la baie ; s'il pouvait se diriger vers Hong-kong ou Macao, voire même vers Canton, et me prendre à son bord !

Au consulat de France, je fais la connaissance du commandant et de plusieurs officiers qui, mis au courant de ma situation, m'offrent de prendre place sur leur canonnière qui repartira le mardi au point du jour pour Hong-kong. J'accepte avec reconnaissance, bien que je ne puisse jouir d'une cabine et que je doive passer la nuit sur un banc dans le carré des officiers.

Le lundi 15 avril, dernière visite dans la ville de Hoï-how et le 16, à 7 heures du matin, embarquement. La matinée est belle et dans le détroit de Haï-nan le commandant ordonne une séance de tir avec tous les canons du bord ; quel vacarme, mais le beau spectacle ! Le soir, la mer devient

mauvaise au point que la marche de notre petit navire en est considérablement retardée et que nous ne pouvons plus espérer arriver à Hong-kong le mercredi ; nous passons la nuit à l'ancre dans l'anse Boddam de l'île Hong-lo, au sud de Macao, où nous trouvons un employé de la douane chinoise, le seul Européen habitant l'île.

Le 18 avril, peu avant midi, je descends à Hong-kong, d'où, quelques jours après, je pars pour Schang-haï.

La baie de Quan-chow (orthographe française : Quang-tchéou) est située entre les 25° 45' et 21° 17' de latitude nord et 107° 55' et 106° 16' de longitude est, à environ 200 milles de Hong-kong, sur la côte orientale de la presqu'île de Lei-tchow, au nord du détroit de Haï-nan et tout près de l'endroit où cette presqu'île se rattache au continent. Cette baie est formée par les estuaires de deux rivières l'une venant du nord, le Ma-tché et l'autre venant de l'ouest, la rivière de Lei-tchow. La baie est formée du côté de la mer par deux îles, celles de Tong-haï et de Nan-chow, mais deux passes y donnent accès.

Les Français crurent trouver dans cette baie un point d'appui pour leur flotte ; ils espéraient pouvoir ainsi contrebalancer l'influence anglaise dans le Kwang-tung tout en augmentant la leur dans le Kwang-si et le Yun-nan, mais il est démontré aujourd'hui que Quang-tchéou-an ne

convient nullement pour un port de guerre à moins que l'on n'y dépense de fortes sommes. L'entrée en est difficile aux navires de fort tonnage, même par la plus profonde des deux passes et à marée haute.

Le port est long d'environ 20 milles et la largeur qui est, d'abord, d'une dizaine de kilomètres, se rétrécit bientôt de façon à former un estuaire large de 1 à 2 kilomètres.

La ville française ne forme pas un tout compact : ce sont quatre quartiers assez éloignés les uns des autres ; il semble que chaque administration a choisi l'emplacement qui lui convenait le mieux. Ainsi le point primitivement occupé est Fort-Bayard ; là sont actuellement quelques maisons de commerce, l'église qui se construit sous la direction et sur les plans du Père Feron, et quelques demeures de Chinois ; plus loin dans l'intérieur est To-taï, la ville militaire occupée par des troupes d'infanterie coloniale et par quelques compagnies chinoises exercées à l'européenne ; sur le bord de la baie et du même côté, Port Beaumont, avec l'administration de la marine ; en face de Fort-Bayard, au-delà du golfe, Pointe Nivet, où se construisent la poste, les établissements civils et la résidence de l'administrateur ; ce dernier habite pour le moment la ville chinoise de Tche-kan, située à deux lieues de Fort-Bayard.

Le territoire de Quan-chow-wan n'est guère accidenté : quelques collines seulement et un pic volcanique qui sert de point de repère pour

l'entrée de la passe. De nombreuses rizières sont cultivées dans les environs.

Le territoire cédé en bail à la France a une étendue d'environ 1.000 kilomètres carrés avec une population d'environ 150.000 habitants. Le climat est chaud et le thermomètre y atteint 36 et 37 degrés à l'ombre en été ; les typhons y sont très à craindre. La peste y est endémique chez la population indigène, mais n'y fait de nombreuses victimes que dans la période qui précède immédiatement la saison des pluies.

Lorsque la paix de Shimonoseki, en 1895, mit fin à la guerre sino-japonaise, les puissances européennes n'oublièrent point de faire payer à la Chine leurs bons offices et s'assurèrent de grands avantages. L'Allemagne, dont le commerce extérieur prenait un accroissement inattendu, n'obtint alors que des concessions de territoire à Tien-tsin et à Han-kow ; cela ne pouvait lui suffire, car elle ne possédait sur les côtes chinoises aucun port où elle put abriter et ravitailler sa flotte de guerre d'Extrême-Orient. Elle se décida à s'emparer de la baie de Kiau-tschou, qu'elle occupa sans coup férir. Le prétexte de cette occupation fut le meurtre de missionnaires, mais le vrai motif fut le désir de l'empire allemand de posséder aussi un bon port en Chine, de se créer dans le vaste empire du Ciel une sphère d'influence, de jouer un plus grand rôle dans les

affaires chinoises et de pouvoir, le cas échéant, prétendre plus facilement à une part du territoire chinois. Le 6 mars 1898, un traité fut conclu aux termes duquel la Chine donnait à bail à l'Allemagne pour quatre-vingt-dix ans la baie de Kiau-tschou, les presqu'îles de Lan-schan et de Hwang-tau qui se trouvent à son entrée et les îles situées dans le golfe.

Mais les grandes puissances ne furent pas contentes de la cession faite à l'empire germanique et, comme toujours, elles s'en prirent à la Chine ; la Russie obtint le 27 mars la presqu'île de Liau-tung avec la baie de Talién-wan et la ville de Port-Arthur ; l'Angleterre reçut le 24 mai à bail le port de Wei-hai-wei sur la côte nord du Schan-tung ; et la France prit à bail le 9 avril la baie de Quan-chow et y planta son drapeau le 22 avril 1898.

Le territoire de Quan-chow-wan ayant fait partie, avant l'occupation française, de la province chinoise du Kwang-tung, les variétés humaines qui le peuplent ont été étudiées dans le chapitre précédent. On n'y trouve pas l'élément poun-ti si nombreux à Canton et dans les environs ; ici, ce sont les Hok-los qui sont en majorité et qui composent presque seuls la population indigène. Quant aux dialectes parlés, on y rencontre le cantonnais, le hok-lo, le hak-ka et aussi, mais plus rarement, le haï-nanais.

L'île de Haï-nan est la partie la plus méridionale de l'empire chinois. Haï-nan en dialecte de Pékin ou mandarinal, Haé-nan en dialecte local, Haé-non en patois hok-lo et Haï-nam dans la langue de Canton, signifie midi de la mer, sud maritime ou île placée au sud. Elle est située entre 18° 10' et 20° 11' de latitude nord et 108° 30' et 111° de longitude est de Greenwich. Sa superficie est évaluée à environ 37.000 kilomètres carrés ; sa plus grande longueur est de 200 kilomètres et sa largeur de 110 kilomètres. Elle est séparée du continent, qui forme en face d'elle la presqu'île de Lei-tchow, par un détroit dit de Haï-nan qui n'a qu'environ 25 kilomètres de large à son entrée orientale et 15 kilomètres à son entrée occidentale. Du côté de l'orient, ce détroit est fermé par des bancs de sable laissant entre eux deux passages principaux : le canal du Sud et le canal du Milieu. Dans le détroit se fait sentir un courant d'une vitesse de 4 à 7 kilomètres à l'heure.

Les côtes septentrionales sont basses avec quelques collines d'origine volcanique. Les montagnes forment un massif élevé situé au sud-ouest de l'île, dont l'axe est dans le sens du sud-ouest au nord-est, par conséquent parallèle à la direction générale des montagnes du système sinique. Les montagnes situées au centre du massif portent le nom de Wou-chi-shan ou To-shan ou Montagnes aux cinq doigts, auxquelles

se rattachent au nord les Cinq Monts, au sud les Sept Sommets et vers l'ouest le mont Etna. On donne aussi au massif central le nom de Li-mou ou Mère des aborigènes. De ces montagnes coulent de tous côtés vers la mer des rivières, dont la plus importante est le Ta-kiang qui a son embouchure à l'est du port de Hoï-how.

Le climat de l'île est généralement chaud, humide et malsain, pendant les mois de mai et de juin surtout. La partie méridionale, le long des côtes principalement, est considérée comme la plus insalubre, tandis que la plaine du nord et de l'ouest jouit d'un climat plus agréable. L'île souffre des typhons qui déracinent les arbres et abattent les maisons ; la mousson du nord-est qui souffle en hiver apporte de la pluie et quelque fraîcheur, tandis que la mousson du sud-ouest amène des orages et une température lourde. Le thermomètre atteint souvent 35° centigrades à l'ombre et la nuit il ne descend guère. A Hoï-how, à Kiung-chow et à Ting-an, j'ai constaté, au commencement d'avril, 32 et 34 degrés à l'ombre.

Le règne végétal est représenté, entr'autres, par 23 espèces de riz, des aréquiers, des cocotiers et d'autres variétés de palmiers, des cannes à sucre, jones, bois odoriférants, des manguiers, indigotiers, tabac, ricin, figuiers, bananiers, dattiers, orge, maïs, millet, sorgho, etc. Il paraît que l'arbre à caoutchouc pourrait y être acclimaté aisément ; on trouverait dans le Chinois un agriculteur habile pouvant facilement cultiver

cette plante de grand rapport. Parmi les animaux, il faut citer les perroquets, corbeaux, perdrix, pies, éperviers, aigles, hérons, pigeons, ours, écureuils, singes, pores, beaucoup de serpents de toutes espèces, buffles, zébus, sangsues, lézards, scorpions et vers à soie. Les productions minérales sont les suivantes : marbre, minerais d'or, plomb argentifère, cuivre et étain.

Les moyens de communication ne sont pas nombreux ; il n'existe pas une seule voie ferrée à Haï-nan. Une route fait le tour de l'île en suivant à certaine distance le littoral de la mer ; une autre, meilleure, va de Hoï-how à Kiung-chow ; des sentiers non entretenus permettent aux habitants de se rendre d'un endroit à l'autre. Le service de navigation entre les différents ports de l'île et Hoï-how, son port principal, se fait par jonques chinoises ; c'est aussi sur des jonques ou des sampans que l'on peut remonter quelques rivières, notamment le Ta-kiang qui a 215 kilomètres environ de longueur, mais qui n'est plus navigable en amont de Ting-an ; en général cette navigation est lente et souvent difficile : sur les rivières à cause des bancs de sable et du manque d'eau, sur la mer à cause des pirates. Les communications entre l'île et le continent se font d'abord par des barques chinoises de Hoï-how à Haï-on-so dans la presqu'île de Lei-tchow, de Hoï-how à Hong-kong et à Macao vers l'est et à Haï-phong et vers la Cochinchine à l'ouest ; ensuite par un service postal régulier des messageries fluviales tonkinoises entre Haï-phong

et Hong-kong avec escale à Hoï-how, enfin par des navires marchands ou cargo-boats anglais, allemands et français de Hoï-how à Hong-kong ; le pavillon allemand est le mieux représenté.

Les villes principales de l'île sont : Kiung-chow, la capitale, qui dépend au point de vue administratif de la province du Kwang-tung ; Hoï-how, le port à 290 milles de Hong-kong, Ting-an à l'intérieur, Cheng-maï, ville entourée de remparts, située à peu de distance d'une baie qui pourrait facilement être convertie en un port meilleur que celui de Hoï-how, Ngai-tchow et Tou-tchow.

Les plus anciens textes historiques que l'on a pu retrouver jusqu'ici sur l'île de Haï-nan nous apprennent que, dans le courant du II^{me} siècle avant l'ère chrétienne, les empereurs de Chine n'avaient point encore pris possession des provinces actuelles du Kwang-tung, du Kwang-si, du Foh-kien et du Yun-nan ; ce territoire était alors gouverné par plusieurs chefs. En III avant le Christ, ces contrées furent soumises aux Célestes et un général chinois, à la fin de la guerre, fit une expédition maritime vers Haï-nan, y débarqua des soldats, battit les indigènes qui se réfugièrent dans l'intérieur, et occupa toute la partie septentrionale.

A partir de ce moment, des luttes continuelles eurent lieu entre les Chinois transplantés sur les côtes et les aborigènes réfugiés dans les

montagnes, avec des alternatives de succès et de revers. Longtemps cette île servit de lieu d'exil aux hommes politiques condamnés au bannissement. Malgré les efforts tentés par les empereurs au xvii^{me} siècle pour pacifier complètement Haï-nan, les luttes continuèrent jusque dans ces derniers temps. Actuellement encore, les plaines seules sont au pouvoir des Chinois, les aborigènes demeurant indépendants et ne permettant pas aux troupes des mandarins de s'aventurer dans les montagnes où ils se sont réfugiés.

Les premières relations que les Européens eurent avec les habitants de Haï-nan ont été établies par des missionnaires qui en 1560 et 1565 firent naufrage en vue des côtes, mais ils n'y restèrent guère. En 1632, les Pères de la Société de Jésus s'installèrent à Haï-nan et y établirent des chrétientés ; mais leur séjour fut intermittent jusqu'à la fin du xvii^{me} siècle ; au commencement du xviii^{me}, les missionnaires durent quitter la Chine. Une tentative de relèvement des missions catholiques eut lieu en 1849 et, en 1875, Rome donna aux missionnaires portugais le soin d'évangéliser les habitants de l'île. Notons que, dans le sud, il y a une mosquée et une école mahométane près de la baie de Yulingkang, ainsi qu'un cimetière dans lequel auraient été inhumés des employés de la Compagnie des Indes orientales.

L'île de Haï-nan n'a pas encore été explorée complètement. Jusqu'à ce jour, des voyageurs qui ont parcouru des parties de cette île, six seule-

ment ont publié les résultats de leurs explorations. Le premier fut un Anglais, James Purefoy, explorateur de l'île malgré lui, car il fit naufrage en 1804 sur la côte sud-est, gagna la ville de Vang-tsiou, puis se rendit à Hoï-how par Houï-tong et Ting-an; à l'en croire, l'île est de toute beauté et il ne tarit pas d'éloges à son égard; il relate, entre autres choses, que les habitants sont mieux vêtus que certaines classes d'individus en Angleterre; or, au cours du voyage que j'ai entrepris dans l'intérieur, j'ai rencontré quantité de Chinois absolument nus.

En 1850, le Père Mailfait, missionnaire français, pénétra jusqu'au centre de l'île; en 1871, le consul anglais Swin-hoe parcourut le même itinéraire.

En 1882, le pasteur danois Jérémiassen, attaché à une mission américaine, fit le tour de l'île, puis la traversa du nord au sud en compagnie du pasteur Henry, missionnaire anglican.

Enfin en 1896, M. Claudius Madrolle, un Français, refit le tour de l'île et publia à la suite de ce voyage plusieurs articles sur Haï-nan.

Pour ma part, j'allai jusque Ting-an, mais je ne pus explorer le centre de l'île, exploration pour laquelle j'aurais dû pouvoir disposer de plusieurs mois.

Quel sort est réservé à l'île de Haï-nan? Il semble que par sa position à l'entrée de la mer de Chine et du golfe du Tonkin, elle doive tomber un jour sous le protectorat français,

d'autant plus que la France occupe depuis plusieurs années un point plus à l'est, Quan-chow-wan. La prise de possession de Haï-nan par la France aurait pour ce dernier pays l'avantage d'augmenter beaucoup la valeur de ses colonies d'Indo-Chine, de planter plus près de Canton et en face de Hong-kong son drapeau tricolore, de faire de cette île un poste avancé protégeant le Tonkin et de regagner au Siam l'influence perdue depuis la dernière guerre : en effet, les nombreux Chinois établis au Siam sont presque tous d'origine haïnanaise et le nombre de protégés français dans le pays de l'éléphant blanc serait plus que centuplé. L'influence française dans le Kwang-tung, le Kwang-si et le Yun-nan tend à devenir prépondérante ; elle augmenterait encore par l'occupation de Haï-nan et par la création des voies ferrées qui relieront le Tonkin au Yun-nan et le port de Pak-hoï au Si-kiang.

L'Angleterre fera son possible pour empêcher la France de mettre Haï-nan sous sa domination, et, si la question du protectorat sur cette île était un jour soulevée, il ne faudrait pas s'étonner de voir les Anglais abandonner le Siam aux Français pour sauver leurs droits dans le sud de la Chine et arrêter de ce côté l'expansion française.

L'Angleterre et la France sont les deux seules puissances qui ont intérêt immédiat à posséder Haï-nan, mais il ne faut pas oublier que le Kaiser jeta les yeux sur cette île avant de faire occuper Tsing-tau et que le Mikado crut pouvoir compter un jour Haï-nan parmi ses possessions.

L'île de Haï-nan, ainsi que la presqu'île de Leitchow, est placée sous la direction d'un préfet ou taotaï dont la résidence est Kiung-chow, qui dépend de la province de Kwang-tung et du vice-roi des deux Kwang, résidant à Canton. L'île est divisée en treize districts, trois chow et dix hsien; chacun de ces districts est administré par un mandarin. L'autorité militaire est entre les mains d'un général résidant à Kiung-chow, lequel a des subordonnés (mandarins militaires) dans les principales villes.

Les chefs-lieux de district sont :

Taut-chéou ou Dam-tiao sur la côte nord-ouest;

Ngai-tchéou ou Ngai-tsiou sur une petite rivière qui descend des montagnes et se jette dans la mer au sud de l'île;

Ouan-tchéou ou Vang-tsiou sur la côte sud-ouest;

Kiung-tchau-hien ou King-téa sur le Ta-kiang, à une lieue un quart de Hoï-how;

Tchen-maï ou Dio-vaï à l'ouest de la précédente;

Lin-kao ou Lim-ko, plus à l'ouest encore;

Tchang-houa ou Sang-hoï, sur la côte occidentale;

Kanguen ou Kamoun sur la côte sud-ouest;

Lo-houi sur la côte orientale;

Houï-tong sur la même côte, mais plus au nord;

Ting-an, sur le Ta-kiang, à l'intérieur;

Ouen-tchang ou Vountsio, près de la pointe nord-ouest, et Kam-kong, au pied des Cinq Monts.

A partir de 1876, date de l'ouverture effective du port de Hoï-how au commerce européen — ce port fut déclaré ouvert en 1858, mais aucun Européen ne s'y était établi, — le mouvement des affaires est allé en augmentant jusqu'en 1881, puis est resté plus ou moins stationnaire et a repris ensuite de façon à arriver en 1899 au total de 4.674.706 hai-kwan taëls, se décomposant comme suit :

Importations et marchandises venant de l'étranger et de Hong-kong	2.510.261 H. T.
---	-----------------

Marchandises réexportées la plus grande partie vers les ports chinois.	77.788 H. T.
--	--------------

Total net de l'importation	2.432.473 H. T.
--------------------------------------	-----------------

Importation de produits indigènes venant de Haï-nan même (noix de coco, noix de bétel, sel, poisson salé, suif).	16.061 H. T.
--	--------------

Exportations de produits indigènes vers les contrées étrangères	2.142.210 H. T.
---	-----------------

Exportations de produits indigènes vers les ports chinois	56.954 H. T.
---	--------------

Total de l'exportation	2.199.172 H. T.
----------------------------------	-----------------

Parmi les marchandises les plus importées il faut compter : l'opium, les tissus de coton et de

laine, le coton brut, les métaux ; parmi les produits les plus exportés, le sucre, les pores (qui sont surtout consommés à Hong-kong), les tourteaux d'arachides, le cuir, les peaux, la soie et l'huile.

Le commerce direct de la Belgique avec l'île de Haï-nan est nul ; les produits belges qui pourraient être importés dans cette île, font escale à Hong-kong. Cependant, il y aurait lieu d'établir à Hoï-how une maison de commerce belge pour la vente des produits alimentaires, des tissus, des métaux et des objets manufacturés nécessaires aux indigènes ; cette maison aurait une agence à Kiung-chow. Afin de s'assurer un avenir certain, il faudrait qu'elle fût le comptoir d'une compagnie de navigation dont les bateaux feraient un service régulier entre l'île et les ports de Hong-kong et Macao d'une part, de Haï-phong et de Saïgon d'autre part, laquelle compagnie s'occuperait du commerce d'importation et d'exportation.

Peut-être conviendrait-il de favoriser la formation d'un syndicat franco-belge ayant pour but :

1° la création de la ligne de navigation dont nous venons de parler ; ce syndicat trouverait assez aisément à Hong-kong des cargo-boats à acheter et peut-être pourrait-il s'entendre avec les propriétaires actuels (MM. Marty) de la ligne Haïphong-Hongkong qui est subventionnée par le Gouvernement français pour le transport des correspondances postales ;

2° l'établissement d'une maison commerciale à

Hoï-how pour la vente des produits importés et l'achat dans l'île des produits à exporter, avec une usine dans le sud pour la fabrication de l'huile de palme et, éventuellement, dans les endroits propices des plantations d'arbres à caoutchouc.

3° la création d'une ligne de navigation autour de l'île ; partant de Hoï-how, elle ferait escale dans les ports principaux de Haï-nan. Cette ligne donnerait de bons résultats, semble-t-il, car elle accaparerait le trafic assez considérable entre ces ports, trafic qui ne se fait actuellement que par jonques et qui est rendu souvent difficile à cause des pirates qui infestent les côtes ; elle pourrait, de plus, être subventionnée par le gouvernement de l'Indo-Chine pour le transport de la poste, et serait assurée d'un grand nombre de passagers chinois ;

4° la création d'une voie ferrée entre Hoï-how, le port de l'île, et Kiung-chow, la capitale. Ce chemin de fer, d'une longueur de 5 à 6 kilomètres, serait d'un établissement facile, la route entre ces deux villes pouvant être utilisée sur la plus grande partie de son parcours. Le mouvement entre Kiung-chow et Hoï-how est très considérable et toutes les marchandises et les personnes sont transportées par brouettes. Il y aurait lieu d'examiner si cette voie ferrée ne pourrait être prolongée vers le sud jusque Ting-an, centre commercial assez important, et vers le nord-est, jusque la baie de Cheng-maï, où un port meilleur que celui de Hoï-how serait facilement établi ;

5° enfin l'exploitation des gisements miniers

qui, au dire des habitants, sont nombreux et riches dans les montagnes de l'intérieur. En allant à Haï-nan, j'espérais pouvoir me rendre compte de visu de l'importance de ces mines, qu'on assure contenir de l'argent, de l'or, du cuivre, du fer et de l'étain, mais le temps et les moyens m'ont manqué pour organiser une expédition dans l'intérieur.

..

Le voyageur qui parcourt l'île de Haï-nan est frappé par deux choses : le sol et la population, deux éléments qui agissent l'un sur l'autre, le sol modifiant les mœurs et les coutumes des indigènes et ceux-ci par leurs travaux rendant le sol habitable et productif. Les Chinois qui débarquèrent dans cette île, il y a plus de vingt siècles, trouvèrent devant eux un sol aride et une population aborigène ; par le travail continu et la ténacité proverbiale des Célestes, le sol a dû se laisser convertir d'aride qu'il était en un terrain propre à la culture : les plaines sablonneuses sont devenues des rizières et de vastes champs de canne à sucre ; les rivages de la mer se sont changés en immenses champs de patates et d'arachides ; les forêts qui couvraient les pentes des montagnes ont été éclaircies afin de protéger les vallées ; mais le centre, défendu par une population qui tient à son indépendance, n'a pu encore être mis à profit. Grâce à leurs aptitudes colonisatrices et à des immi-

grations continuelles, les Chinois ont refoulé de plus en plus vers l'intérieur les aborigènes, se sont établis dans les plaines et les vallées, formant aux confins de cette région dont l'accès leur était interdit, une population de métis, mi-chinoise, mi-aborigène. La partie septentrionale de l'île fut assez facilement occupée, mais dans le sud, où les montagnes viennent presque baigner dans la mer, les Chinois ne purent s'établir que dans quatre petites vallées.

Au point de vue ethnographique, on pourrait diviser l'île de Haï-nan en trois régions : un cercle extérieur plus large au nord qu'au sud, est habité par des Chinois venus un peu de tous les coins de l'empire : soldats amenés lors de la conquête de la partie septentrionale, cultivateurs provenant du Kwang-tung et pour la plupart Hak-kas ou Hok-los, exilés politiques condamnés à passer leur vie dans cette île, commerçants attirés par l'espoir du lucre, des gens de toute espèce en quête de moyens de vivre ou de faire fortune. Tous ces immigrants ou colons se sont mélangés, portent la tresse et reconnaissent l'autorité du Fils du Ciel, mais ont conservé leurs dialectes, de sorte que d'un bout à l'autre de Haï-nan, on entend parler les patois du Kwang-tung, du Foh-kien et d'autres parties de l'empire chinois ; cependant le cantonnais, l'hok-lo et le ki-wo ou dialecte haïnanais dominant. Ce dernier dialecte semble avoir une assez grande affinité avec le parler d'Emouy et celui du sud de Formose ; peut-être a-t-il été introduit à Haï-nan

par les exilés politiques dont une bonne part provenait du Foh-kien.

Les hautes vallées et les plateaux du nord sont en général habités par une population mi-chinoise, mi-aborigène, par des Chinois que la crainte des indigènes ne retient pas trop près des côtes, par des aborigènes qui ont accepté jusqu'à un certain point la domination chinoise ou ses mœurs et ses coutumes, par des groupes de métis provenant du mélange des aborigènes et des Chinois, et aussi par un certain nombre de Miao-tse originaires de la Chine méridionale et, semble-t-il, apparentés avec les Lis ; ils ont conservé leur dialecte propre contrairement aux aborigènes de l'intérieur qui de plus en plus parlent le dialecte haïnanais ; ils auraient été transplantés à Haï-nan pour aider les Chinois dans la colonisation de l'île.

Enfin le centre de l'île ou plutôt le centre des régions couvertes de montagnes est habité par une variété humaine jusqu'à ce jour restée indépendante.

Cette population aborigène se divise en deux grands groupes : les Lis barbares (Sheng-li ou Shang-li), et les Lis civilisés (Shon-li ou Shuk-li) ; ces derniers se trouvent sous la dépendance et l'administration des Chinois ; ils ont adopté presque complètement leur manière de se vêtir et ne s'en différencient que par leur stature, les traits de leurs visages et leur langage. Ils sont en rapports fréquents avec les fils de Han.

Les Shang-li, indépendants, forment plus d'une

douzaine de tribus vivant en bon accord et qui diffèrent entre elles surtout par le vêtement et la manière de vivre ; on peut cependant les considérer comme formant une seule variété humaine, proche parente semble-t-il des Tibétains ou population non mongole du Tibet.

Ils s'appellent Li, Lai, Loi et dans quelques endroits Moi. Leur nombre ne peut pas être déterminé exactement, d'autant plus qu'il s'accroît souvent de Chinois ou de Lis civilisés qui ont eu maille à partir avec la justice chinoise. Chaque tribu possède un chef, mais ces chefs sont indépendants les uns des autres. Ils tirent vengeance eux-mêmes du tort qu'on leur a fait ; quand un des leurs est tué, ils essayent de s'emparer du meurtrier ou à son défaut d'un membre de sa famille qu'ils retiennent jusqu'à ce qu'il ait payé une rançon.

Les jeunes gens choisissent eux-mêmes leur future et après avoir demandé la main d'une jeune fille, ils déterminent avec les parents le nombre de têtes de bétail qu'ils devront donner. Peu de temps après, le père conduit sa fille près de la hutte du fiancé où un repas a été préparé en plein air. Quand les invités ont suffisamment mangé, la mère et les autres femmes accompagnent la future jusqu'au seuil de sa nouvelle maison où elle est reçue par le mari. A partir de ce moment, ils sont unis sans cérémonie religieuse. Au soir la fête cesse pour permettre aux invités de dormir. Mais elle reprend le lendemain et ainsi de suite tant qu'il reste des mets ou de la

boisson ; cette fête gastronomique est accompagnée de danses et de chants. Souvent, en signe de fidélité, on brise une flèche en deux. Si la femme ne devient pas mère, son mari peut la répudier et en prendre une autre, mais les Lis n'ont pas plus d'une femme à la fois sauf le cas où le mari venant à mourir, son épouse devient la femme de son frère, même si celui-ci est déjà marié.

Les femmes portent leurs enfants à cheval sur une de leurs hanches à la manière de maints peuples orientaux, notamment des Siamois.

La religion des Lis est inconnue et tout porte à croire qu'ils n'ont pas de culte, car ils ne possèdent ni temples, ni images de dieux ; ils font quelquefois aux esprits des sacrifices de bœufs, chiens, poules et coqs.

Ils habitent des huttes bâties sur pieux : l'espace libre en dessous sert d'étable ; la partie supérieure, qui est l'habitation, est surmontée d'un toit rond, de sorte que le tout ressemble à un bateau retourné. La construction est très simple : deux rangées de pieux d'un bois très dur et enfoncés dans la terre sont reliés par un solide plancher ; le toit est rendu imperméable par une couverture d'herbes. Les parois sont faites de bambous et quelquefois l'intérieur est divisé en compartiments dans lesquels sont établis des lits ; souvent la femme habite seule tandis que le mari a pour lui et ses armes une hutte spéciale. Les Lis barbares vivent du produit de leur chasse ; les Lis civilisés cultivent des patates

douces, des cocotiers et du riz ; ils ont aussi des petits troupeaux de bêtes à corne.

Leurs cheveux noirs, lisses et droits sont réunis en nœud ou tire-bouchon sur le sommet de la tête et sont retenus par des épingles en argent, en cuivre ou en étain ; quelques tribus, notamment celles des environs de Samanteen se rasent le devant de la tête à la chinoise, mais ne portent cependant pas la tresse.

Le costume est simple : une bande de cotonnade passant entre les jambes et quelquefois une veste de coton pour les hommes ; les femmes portent un court jupon qui va de la ceinture aux genoux, leur poitrine est cachée par une ample camisole de couleur foncée attachée par un seul coin. Quant à la chaussure, elle est inconnue. Les femmes portent des bagues et des boucles d'oreille qui pendent jusque sur les épaules. Les jeunes filles devenues femmes se font tatouer les joues et le menton de jolis dessins ; aussitôt que le tatouage est terminé, une fête réunit les parents et les amis.

Les Lis sortent ordinairement armés d'un long glaive ou d'une lance et d'un arc ; les armes à feu sont rares, mais ceux qui en possèdent sont fiers et savent s'en servir ; les flèches ont la pointe en fer, en os ou en bois durci au feu.

Lorsqu'ils font la guerre, ils s'en vont par bandes dans les jungles et dans les épaisses forêts qui les séparent des Chinois ; ceux-ci, quoiqu'ils possèdent des fusils et des canons, n'osent les attaquer. La dernière guerre eut lieu

en 1882 dans le sud ; les armées chinoises décimées par les fièvres n'arrivèrent pas à vaincre les indigènes. Un nouveau chef ayant été mis à la tête des troupes impériales, proposa la paix et offrit en ôtage deux hauts mandarins et des coolies qu'ils présenta comme ses frères. Les Lis lui livrèrent comme otages quatre de leurs chefs qui furent mis aussitôt dans les fers puis envoyés à Canton où ils furent exécutés.

Comme le pays ne produit ni sel, ni fer, les aborigènes font des échanges avec les Chinois pour se procurer ces matières ; ils donnent du bois et reçoivent du coton, du chanvre, du sel, etc. ; ils achètent de même par échange des armes, mais ne se servent pas de monnaie.

Ils ne paraissent pas connaître l'écriture, quoiqu'ils aient cependant des signes écrits pour désigner certaines choses ; ils ne savent pas non plus compter et n'ont aucune mesure de temps : ils ne peuvent dire leur âge.

Leur intelligence est assez développée ; c'est ainsi qu'en appuyant l'oreille sur le sol, ils peuvent reconnaître l'approche d'un animal et distinguer à quelle espèce il appartient.

Les femmes sont très expertes dans l'art de tisser et de coudre ; elles achètent aux Chinois des étoffes de soie colorée, en enlèvent les fils et les retravaillent avec des fils de coton pour en faire de nouvelles étoffes ; elles savent aussi tisser le coton.

Les Lis ont le visage allongé, cependant la face est assez large aux pommettes ; elle se

rétrécit vers le menton qui est petit ; la bouche est grande et le nez large à la base ; les yeux ne sont pas bridés. Les femmes sont réservées, enjouées et robustes ; contrairement aux Chinoises, elles se montrent affables dans leurs rapports avec l'étranger.

BIBLIOGRAPHIE HAÏNANAISE

- DE LA ROQUETTE. *Note sur l'île d'Haï-nan, sur les religieux de la Mission de la Chine et sur les Chinois* (Bulletin de la Société de Géographie de Paris, t. VII, 1827, pp. 212-223). Réponse à une critique faite par un anonyme dans l'*Asiatic Journal* sur les missionnaires en Chine et reproduction d'une partie du journal de voyage du capitaine James Purefoy.
- DE LA ROQUETTE. *Notes sur l'île de Hai-nan* (Bulletin de la Société de Géographie de Paris, 4^e série, t. III, 1852, pp. 519-529). Reproduction de quelques informations fournies par le Père Mailfait et publiées précédemment par les *Annales de la propagation de la Foi*, 1852.
- HIRTH (F.). *Topography of the department of Ch'ung chou fu, or the island of Hainan* (The China Review, t. I, 1872, pp. 266-269).
- ** *Die Insel Hai-nan* (Mittheilungen der k. und k. geographischen Gesellschaft in Wien, t. XVI, 1873, pp. 498-504). Notes sur les aborigènes de l'île, traduction d'après l'anglais (Journal of the North China branch of the royal Asiatic Society, 1871, p. 23), de notes chinoises accompagnant une carte chinoise de l'île de Haï-nan.
- ** *Über die Insel Hainan an der Süd Küste von China* (Hydrographische Mittheilungen von dem hydrographischen Bureau der Kaiserlichen Admiralität, t. I, 1873, p. 242). Renseignements fournis par le commandant du steamer *Nymphe* sur le détroit de Haï-nan, Hoi-how et Julinska-bai.
- ** *Beschreibung der neueröffneten Häfen Hoi-how auf der Insel Hai-nan und Hai-phong in Tong-king, nach einer Denkschrift des Dr N.-B. Dennys* (Annalen der Hydrographie und maritimen Meteorologie, t. IV, 1876, pp. 504-511).

- RECLUS (E.). *Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les Hommes*, t. VII, pp. 535-540. Données générales sur la géographie physique et l'ethnographie de l'île de Haï-nan.
- CALDER (J.). *Notes on Hainan and its aborigenes* (The China Review, t. XI, pp. 42-50). Détails intéressants sur les indigènes.
- JORDAN (J.-N.). *Su Tung-P'o in Hainan* (The China Review, t. XII, 1883-4, pp. 31-41). Biographie de ce Chinois exilé à Haï-nan au commencement du XII^e siècle.
- HENRY (B. C.). *The Close of a journey through Hainan* (The China Review, t. XII, 1883-4, pp. 109-124). Relation de son voyage dans le sud de l'île.
- " *L'île de Hainan* (Recueil consulaire belge, 1883, t. XLV, p. 394), article reproduit par la Revue maritime et coloniale, t. LXXX, 1884, pp. 234-242.
- SCOTT (J.-G.). *France and Tongking. A narrative of the Campaign of 1884 and the occupation of further India*. Londres, 1885, 8^o. Le chapitre XXII, pp. 329-362 est consacré à Haï-nan et une traduction allemande en a été publiée par W. RUDOW, *Land und Leute auf Haï-nan. Eine Schilderung der Insel und ihrer Ergebnisse*. Leipzig, 1886, 8^o, 24 pp.
- HENRY (B.-C.). *Ling-Nam or interior views of southern China including explorations in the hitherto untraversed island of Hainan*. Londres, Partridge, 1886, 8^o, 511 pp. (Une traduction des principaux passages de ce livre relatifs à Haï-nan a été publiée dans les Deutsche geographische Blätter de Brême, 1887, t. X, pp. 125-142 sous le titre : *Die Insel Haï-nan*). Renseignements détaillés (pp. 324-511) sur le climat, la flore, la faune et la population de Haïnan.
- PARKER. *Fauna, Zoologia et The Li of Haï-nan*. (China Review, t. XIX, p. 369 et 383.)
- HIRTH (F.). *Die Insel Hainan nach Chao Ju-kua* (Festschrift für Adolf Bastian zu seinem 70. Geburtstage, 1896, pp. 483-512).
- MADROLLE (Cl.). *Hainan. La colonisation chinoise. L'île au point de vue économique et diplomatique*. (Questions diplomatiques et coloniales, t. I, 1897, pp. 516-522.)
- MADROLLE (Cl.). *Hai-nan et les influences étrangères*. (Revue générale des sciences, t. VIII, 1897, pp. 3-4.)
- MADROLLE (Cl.). *L'île de Hai-nan*. (Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris, t. XIX, 1897, pp. 347-367 et t. XX,

1898, pp. 361-370). Récit d'un voyage fait dans l'île en 1896, notes sur les dialectes, la population, le commerce, les ports, les routes, etc., avec une carte itinéraire

MADROLLE (Cl.). *Etude sur l'île de Hai-nan*. (Bulletin de la Société de géographie de Paris, 7^e série, t. XIX, 1898, pp. 187-228.)

MADROLLE (Cl.). *L'île de Hai-nan; ses populations*. (Comptes-rendus des séances de la Société de géographie de Paris, 1898, pp. 203-205.)

MADROLLE (Claudius). *Les peuples et les langues de la Chine méridionale*. Paris, Challamel, 1898, 8^o.

JEREMIASSEN (C.-C.). *Hai-nan, l'île d'exil*. (Le Globe, t. XXXVIII, 1899). Renseignements sur les divisions, la géologie, la climatologie, la flore, la faune, les populations et les parlers.

" *Renseignements sur Hai-nan*. (Annales de géographie, t. VIII, 1899, pp. 271-277).

GRANT (O.). *On the Birds of Hai-nan*. (Proceedings zoological Society, 1900, pp. 457-504).

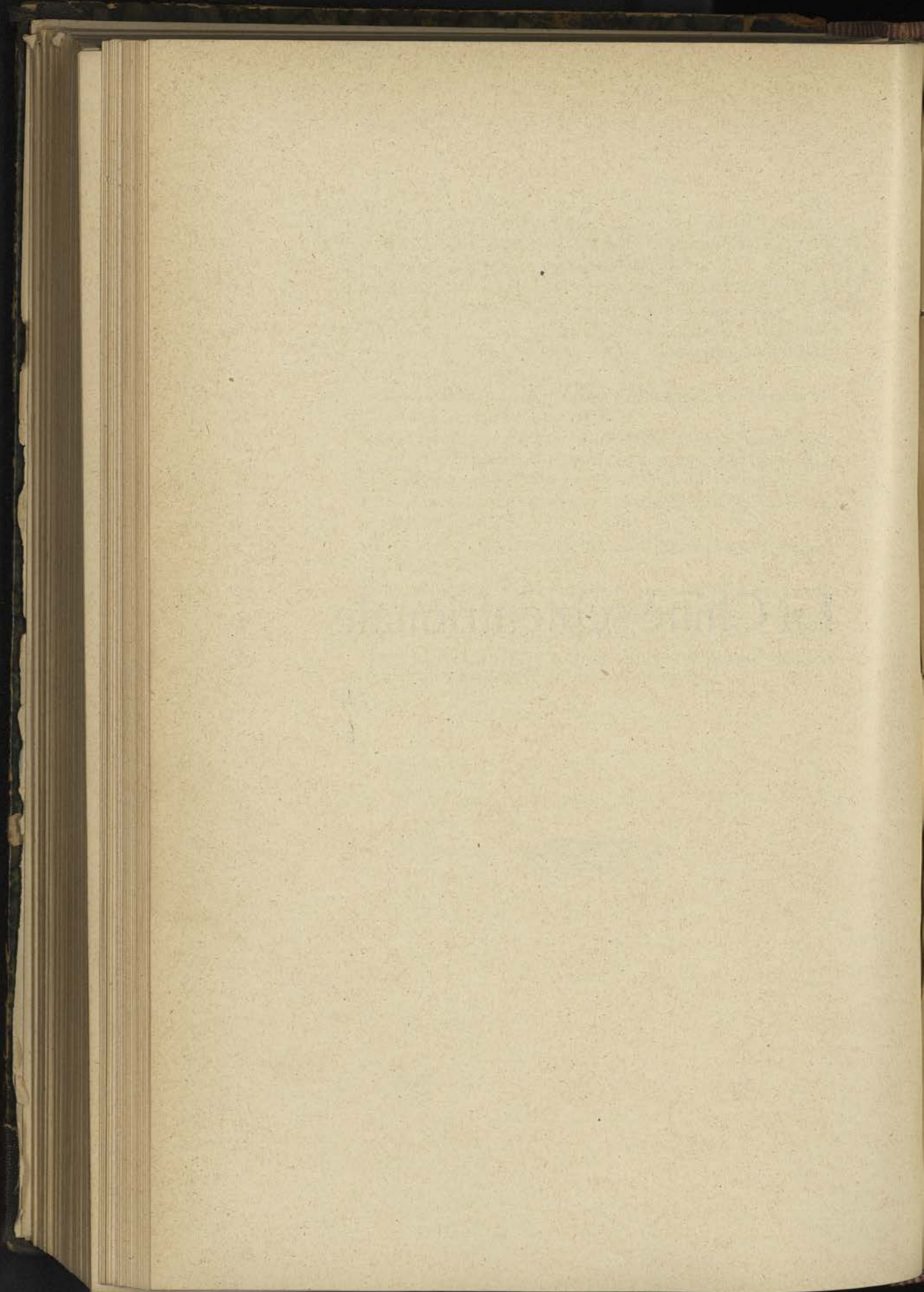
RECLUS (E. et O.). *L'Empire du Milieu*. Paris, Hachette, pp. 437-444.

MADROLLE (Cl.). *L'Empire de Chine. Hai-nan et la côte continentale voisine*. Paris, Challamel, 1900, 8^o.

INSPECTORATE GENERAL OF CUSTOMS. *Reports on Trade at the ports in China*. Schanghai, publication annuelle, 4^o.



La Chine septentrionale





La Chine septentrionale.

LES nombreux steamers qui relient Hong-kong à Schang-haï ne mettent que trois jours pour franchir les 1565 kilomètres qui séparent Victoria de Woosung. A peine a-t-on contourné l'île de Hong-kong, que l'on vogue en pleine mer, laissant au loin à babord les côtes du Kwang-tung et du Foh-kien ; on ne retrouve la terre qu'un peu avant d'arriver à Woosung.

Woosung est une petite localité située à environ douze milles de Schang-haï, à l'embouchure du Whang-po, rivière qui arrose la capitale commerciale du nord et se jette dans l'estuaire du

Yang-tsé. Les grands navires restent à l'ancre en plein fleuve à l'abri de l'île Tsung-ming ; les passagers sont alors transbordés sur un steamer à faible tirant d'eau qui peut traverser la barre.

L'estuaire du Yang-tsé, large de plusieurs kilomètres, est fortement agité lorsque le paquebot qui m'amène de Hong-kong y entre le 25 avril dans l'après-midi. Un vent presque glacial remue ses flots jaunâtres et empêche pendant plusieurs heures le transbordement ; de toutes parts le fleuve en furie, des lames écumantes ; au loin, des navires de guerre français, allemands, anglais, japonais et russes ; et plus loin encore une ligne noire qui se confond avec le ciel chargé de nuages, le rivage de la province de Kiang-su.

Avec mille difficultés, les passagers, mais non les bagages, parviennent à descendre dans le petit steamer secoué comme une coquille de noix ; la remonte du Whang-po se fait ensuite facilement. Voilà d'abord Woosung, sur la droite, avec son quai et la gare du chemin de fer qui le relie à Schang-haï, puis les rives marécageuses de la rivière, ensuite des ateliers de construction, des docks, des godowns, des usines à peine perceptibles dans la pénombre du soir. Nous marchons toujours et sans doute nous approchons d'une grande ville, car voici des lumières électriques éclairant les quais, de nombreux steamers entourés d'allèges et d'embarcations, des maisons alignées sur la rive droite. Le bateau stoppe, nous sommes à Schang-haï, il fait nuit !

Dare dare, les passagers se précipitent sur le

quai, car les hôtels sont toujours remplis; je suis hélé par dix coolies à la fois qui, selon leur aimable habitude, concentrent sur le client leur pousse-pousse, au risque de l'écraser.

J'en choisis un, celui qui me paraît le moins pressé, et me voilà emporté dans une course furibonde le long d'un quai, puis brusquement je tourne à gauche le long d'un canal, et encore à gauche dans la rue Montauban. Arrêt subit, descente précipitée.... j'arrive le premier à l'Hôtel des Colonies et obtiens la seule chambre non occupée ou non retenue, car d'autres passagers ont télégraphié de Hong-kong leur arrivée.

Faut-il rester longtemps à Schang-haï ? Ou bien aller tout de suite à Han-kow ou à Pékin ? La capitale chinoise m'attire d'autant plus que je voudrais la voir avant qu'elle ne soit rebâtie complètement et que la Cour n'y ait fait sa rentrée; en outre, je désire avoir le plus tôt possible un entretien avec M. Joostens, ministre plénipotentiaire de Belgique, qui a fait si vaillamment son devoir lors du siège des légations.

Le 26, dans la matinée, visite au consulat belge, où M. de Snick remplit les fonctions de consul en attendant l'arrivée de M. Siffert encore à Han-kow. Puis promenade dans les concessions française, anglaise et américaine, séparées, les deux premières, par le canal dit Yang-king-pang, les deux dernières par la rivière de Soo-chow.

La concession française, plus longue que large, se trouve tout près de la ville chinoise et se divise en deux parties plus ou moins distinctes :

le quartier est, le long du Whang-po, renferme tous les établissements européens, le consulat, les missions des Pères Lazaristes et des Pères de la Compagnie de Jésus, l'hôtel des Colonies, la poste, la banque de l'Indo-Chine et l'imprimerie du journal français *l'Echo de Chine*. Le quartier ouest est habité par des Chinois, qui y ont bâti de belles maisons de commerce dans des rues larges et propres.

La concession anglaise, la plus étendue des trois, possède le long de la rivière un quai magnifique, le Bund, centre des affaires, terminé vers le nord par un parc, rendez-vous de la société européenne ; on y remarque les grandes banques anglaise, russe et japonaise, la douane, vaste bâtiment en briques surmonté d'une haute tour carrée, des temples, un théâtre et le Club. Sur le Soo-chow Creek plusieurs ponts ont été jetés pour relier la concession anglaise à la concession américaine, laquelle porte aussi le nom de Hong-kew ; on y rencontre l'Astor House, le consulat du Japon, la Mission belge des Pères de Scheut et de nombreux wharfs et établissements qui s'échelonnent le long de la rivière.

Le *Knivsberg*, petit steamer allemand qui fait le service entre Schang-haï et Tien-tsin, quitte la première de ces villes le mardi 30 à 9 heures du matin ; peu de passagers, et pour cause, le nombre des cabines étant très restreint. Au départ, plusieurs Pères français viennent dire un dernier adieu à Monseigneur de Marchi, évêque du Schan-tung, et depuis plus de quarante ans

missionnaire en Chine. C'est la première fois qu'il voit Schang-haï où il est venu pour faire soigner ses yeux. Il me raconte ses impressions, lui qui n'avait jamais vu d'éclairage électrique et ne connaissait que par ouï dire les grandes inventions modernes. Bien qu'affaibli par l'âge, il ne songe qu'à reprendre son poste de dévouement au milieu des Chinois, malgré les épreuves de toutes sortes qu'il a dû souffrir pendant le mouvement boxeur.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 mai, le *Knivsborg* jette l'ancre dans le port de Tsing-tau. Au point du jour, le petit port allemand apparaît à 500 mètres du navire, pas très distinctement, car le soleil est caché par de gros nuages. De la haute mer souffle un vent froid peu agréable. Le port extérieur est assez grand, avec une ouverture à l'ouest vers la pleine mer et une autre vers le nord-est, entre les presqu'îles de Lau-shan et l'île Tchi-po-san et conduisant dans la baie de Kiau-tschou. Tsing-tau est bâti à l'extrémité sud-ouest de la presqu'île de Lau-shan sur un promontoire étroit baigné par la mer et par la baie de Kiau-tschou, où se construit un port intérieur.

Des barques chinoises montées par des jaunes qui baragouinent un allemand très drôle se pressent aux flancs du navire pour transporter les passagers jusqu'au pier où l'on accède par un escalier de bois. Voici peut-être une des villes les plus rapidement construites de l'ancien continent : en 1898, il n'en existait rien, si ce n'est quelques maisons et un camp chinois que les

Allemands se sont empressés de démolir ; trois ans se passent : de belles maisons européennes sont sorties de terre, trois hôtels offrent au voyageur de l'excellente bière allemande et des locaux réunissant tout le confort moderne ; la poste est établie dans un bel édifice, le gouverneur dispose d'un petit palais, les sociétés commerciales ont leurs bureaux et leurs dépôts. De nombreuses maisons sont alignées face à la mer ; sur les collines, vers l'intérieur, de coquettes villas sont entourées de petits parcs, tandis qu'au haut du Diederichsberg un observatoire laisse flotter au vent le drapeau germanique. Sur l'autre versant du promontoire, s'élèvent la gare du chemin de fer de Schan-tung, les bureaux et les magasins du port que l'on a construit à l'abri des vents dans la baie de Kiau-tschou.

La ville est longue, mais peu large, traversée de belles avenues, dotée d'un bon système d'égouts et de l'éclairage électrique. De nombreux Chinois, d'aspect absolument différent de leurs frères de Canton ou de Hong-kong, travaillent à l'embellissement de la nouvelle ville et des soldats allemands s'y promènent ou y font l'exercice. Quel contraste entre Tsing-tau et Quanchow-wan ! Ici le génie méthodique et pratique des Allemands a fait sortir d'un roc aride et dénudé une ville immense, la rivale future de Schang-haï et de Tien-tsin ; là, tout ou presque tout est encore à établir. Ici, un port magnifique, deux rades même accessibles à tous les navires et leur offrant un abri de premier ordre, un dépôt

de charbon facilement alimenté par les mines inépuisables du Schan-tung, une place aisée à défendre; là, une étroite baie en communication avec la mer par des passes dangereuses pour les gros navires, une ville en construction mais disséminée sur différents points, un hinterland assez pauvre. Les Allemands ont voulu avoir un bon port sur la côte chinoise; le baron de Richthofen avait proposé, dès 1870, la baie de Kiau-tschou. Malgré tout, ils sont arrivés à leur but et ils l'auraient atteint même sans avoir recours au prétexte mis en avant pour une prise de territoire : l'assassinat de deux missionnaires catholiques par des Chinois.

Après une promenade dans la ville et un repas pris à l'hôtel Prinz Heinrich où, n'étaient les boys chinois, on se croirait volontiers dans une petite ville du pays rhénan, Andernach ou Bonn, je me dirige vers le nord-est pour escalader le Diederichsfels, rocher de granit sur lequel se lit cette inscription en-dessous de l'aigle allemand :

» *Der hier für Kaiser warb und Reich ringsher das Land*
» *Nach ihm sei dieser Felsen Diederichstein genannt.*

Au sommet de la colline est établi un poste militaire qui domine tout le port, les baies intérieure et extérieure, le chemin de fer qui va de Tsing-tau à Kiau-tschou en faisant un petit coude pour passer près de Tsimo-hsien et atteindre Tien-kou; et vers le nord un camp militaire derrière lequel on aperçoit à l'horizon la ville chinoise de Tai-tung-scheng.

Le vendredi 4 mai, départ de Tsing-tau ; le lendemain nous contournons le cap Tscheng-shan et saluons de loin la colonie anglaise de Wei-hai-wei ; à 9 heures du soir, le *Knivsberg* jette l'ancre à Chefoo.

Le vrai nom de ce port est Yen-tai, car Chefoo est un village situé à l'autre côté de la rade. Yentai est port ouvert depuis 1863, mais ne possède aucune concession ; il contient seulement un quartier européen administré par un comité d'habitants. Cette ville est surtout connue en Chine comme station estivale : les blancs de Schang-hai et d'ailleurs y vont passer les journées de la saison chaude, de juillet à la fin de septembre. Ses fruits délicieux, fraises, raisins, poires, etc., sont renommés dans toute la Chine septentrionale.

Bâti sur une colline escarpée s'avancant en promontoire dans la mer, le quartier européen se compose d'une série de petites villas propres entourées de jardins et séparées par des ruelles qui montent et descendent en zigzaguant ; une seule bonne route contourne la colline et conduit de ce quartier au village chinois le long de la mer, dans la plaine avoisinante.

Dès 9 heures du matin, le dimanche 5 mai, le *Knivsberg* lève l'ancre, se remet en route vers Tong-kou où il arrive le lendemain matin dès 5 1/2 heures. Un train devant partir vers Tien-tsin aux environs de 9 heures, je me fais conduire en barque chinoise jusqu'en face de la gare.

La Chine du Nord ! Une horde de brigands et

de pillards ameutant tes habitants contre l'Européen, a mis à feu et à sang ton sol sablonneux et aride. Que de massacres, que de tueries dans tes villages à l'arrivée de ces Boxeurs endiablés; quel carnage encore quand ils en furent chassés par les Européens qui vengeaient leurs frères morts sur le champ de bataille !

Tong-kou qui fut autrefois un village de quelque importance n'est plus qu'un amas de ruines sur lesquelles se sont élevés des baraquements européens, des magasins, des hôtels, des cafés tenus par des Grecs, des Russes, des Japonais, des Français, des Maltais, par toute espèce de gens qui ont suivi les armées européennes à la curée.

Et de Tong-kou à Tien-tsin une plaine, morne, triste, sablonneuse, avec des cimetières et des villages dont les maisons sans toit ne sont que des pans de murs branlants. Les gares n'existent plus; elles sont remplacées par des maisonnettes en bois qu'occupent des militaires; le long de la voie circulent des patrouilles armées et les employés du chemin de fer sont des soldats. Tien-tsin aussi n'est que ruines amassées dans les environs de la gare et au delà du Pei-ho qui charrie son eau redevenue jaunâtre d'ensanglantée qu'elle était naguère.

Arrivé à Tien-tsin à 11 heures du matin, je descends à l'Astor House dans la concession anglaise. L'après-midi, visite au consulat belge où l'on m'apprend que le consul, M. de Mélotte, est à Pékin. Le premier train pour la capitale de

l'Empire du Milieu part le lendemain à 7 heures du matin ; je décide de le prendre.

Le trajet de Tien-tsin à Pékin est écœurant dans sa dévastation monotone : toujours des rizières abandonnées, des villages détruits, des patrouilles militaires et des postes de soldats, des gares en ruines, des ponts renversés, des locomotives éventrées, des rails tordus, des wagons brûlés ; puis encore des tombes, de vastes cimetières composés de petits monticules de terre jaune de différentes grandeurs ; et de nouveau des villages déserts, une plaine immense dont le sable se lève en tourbillons jaunes au moindre coup de vent. Aux arrêts, des Chinois en guenilles, sales, repoussants, vendent aux soldats envoyés à Pékin des fruits, poires et pommes, des œufs, des gâteaux de riz sur lesquels se prélassent des mouches ; ou bien ils implorent quelques cents en faisant le salut militaire et en tremblant ; ou encore ils regardent d'un air hébété tous ces soldats de nationalités diverses : Allemands, Japonais, Américains retour des Philippines ou Sicks envoyés des Indes par les Anglais. Quelquefois dans les champs, des Chinois qui labourent une terre presque stérile avec des charrues primitives qu'ils tirent eux-mêmes ; de-ci de-là, des arbres rabougris qui commencent à se couvrir de feuilles, des champs de maïs, de larges fosses dans lesquelles on a enfoui des monceaux de cadavres.

Vers midi, nous sommes à Machapou, la gare terminus d'autrefois ; c'est d'ici qu'il fallait aller

en voiture chinoise jusque Pékin. Aujourd'hui les remparts de la ville chinoise sont éventrés et le chemin de fer s'arrête près de l'entrée du temple du Ciel, où une gare a été improvisée. Dans quelque temps, la voie ferrée contournera la ville chinoise vers l'est, traversera les remparts de ce côté pour aboutir à droite de la porte de Tsien au sud de la ville tartare.

Alors qu'en dehors de la capitale, tout est triste, vide, désert, ici sur la grande plaine qui s'étend devant la gare, c'est le mouvement, l'animation, une vie intense : des Chinois en grand nombre, coolies, conducteurs de charrettes, tireurs de djinricksha ou simples curieux ; des Européens, soldats et officiers de toutes les nations, des bourgeois aussi. Des coolies accourent à un signe, s'emparent qui d'une valise, qui d'une malle, celui-ci de ma couverture de voyage, celui-là d'une autre valise, et transportent le tout jusqu'à la grand'route qui mène de la porte sud de la ville chinoise à la porte sud de la ville mongole.

Là, deux pousse-pousse attendent les clients ; mes bagages dans l'un, moi dans l'autre et en route ! Pendant près d'une demi-heure, c'est la même rue que nous suivons, véritable avenue avec une partie pavée au centre tandis que les côtés en contre-bas sont des marécages. Au bout de cette plaine qui s'étend entre le temple du Ciel et celui de l'Agriculture, nous passons le Pont des mendiants jeté sur un canal boueux, puis nous voici au milieu d'un marché établi en contrebas

des deux côtés du pavé où des Chinois vendent les objets les plus disparates : boutons de culotte et lampes européennes à moitié brisées, tasses en faïences et brûle-encens en cuivre, vieilles nippes et vieux clous, fines broderies et pinceaux pour écrire, un ramassis de choses trouvées dans les décombres des maisons ou volées pendant la guerre. Nous croisons des soldats allemands, français, russes, japonais, indous, américains, italiens; nous rencontrons des convois militaires, des caravanes de chameaux pour lesquelles il faut se garer. Partout un brouhaha indescriptible, partout aussi des vestiges de la guerre, murs renversés, maisons sans toit, quartiers entiers jetés à terre; et au bout de cette rue, la porte de Tsien presque démolie par les boulets et consumée par l'incendie.

Un pont franchit le fossé de la ville tartare et conduit à l'entrée principale de la Tsien-men. Autrefois, l'empereur seul avait le droit d'y passer, tandis que ses sujets devaient faire un circuit par des portes latérales. Puis une place carrée entourée de toutes parts de hauts murs, puis une autre porte et de nouveau une grande place d'où se détache, à droite, la rue des Légations. Ici plus une maison n'est debout : tous les murs sont éraflés ou troués par des balles et des boulets ; toutes les ambassades sont presque détruites, mais par contre les casernes allemandes dressent déjà vers le bout de la rue leur masse imposante.

Enfin, me voici à l'hôtel du Nord, dans la

rue où le baron von Ketteler trouva la mort. L'hôtel est comble, pas une chambre libre, pas même un coin pour dormir. Après le dîner, visite à M. Joostens, auquel je narre ma situation ; il a l'amabilité de me procurer un gîte chez M. Splingaerd, interprète de légation, le fils aîné du compatriote qui, peu de temps auparavant, sauva une expédition belge dans le Kan-sou.

Dans la maison chinoise de M. Splingaerd, j'occupe une chambre gentiment aménagée, tout près d'un poste français. Cette chambre a deux parois en carreaux de papier et je la partage avec un Belge, le commandant Baesens, ancien instructeur de l'armée de Yuan-chi-kai. Et la première soirée, après un repas pris à l'hôtel, s'écoule rapidement à passer en revue avec mon compagnon de chambre les événements arrivés depuis notre rencontre à Canton.

Quand il pleut à Pékin, les rues deviennent impraticables, et, en attendant que le soleil ait changé la boue en poussière, on ne peut faire deux pas dehors. Toute la journée du 7, une pluie fine ne cesse de tomber. A midi, déjeuner à la légation ; M. Joostens m'avait honoré d'une invitation et nous nous y retrouvons tous Belges : deux Anversois, le ministre et le commandant, deux Liégeois, M. de Mélotte et moi, un Flamand-Chinois, l'aimable et obligeant M. Splingaerd. Dans l'après-midi, visite à Sir Robert Hart, directeur général des douanes chinoises, qui veut bien me donner plusieurs renseignements sur Pékin et notamment sur les cours de chinois organisés

dans la capitale et à Nan-kin pour les jeunes employés de la douane impériale.

Ensuite, promenade dans cette partie de Pékin appelée communément ville chinoise ; c'est un énorme faubourg appendice de la vraie ville vers le sud et entouré de murailles de près de 16 kilomètres de longueur. Trois portes livrent passage au sud de la ville tartare vers la ville chinoise, celle de Hatta à l'est, celle de Chun-chi à l'ouest et celle de Tsien au centre ; la route qui passe sous cette dernière porte conduit directement vers le nord au palais impérial et vers le sud à la porte Young-ting au-delà des grandes étendues vagues qui entourent les temples du Ciel et de l'Agriculture. La plupart des maisons de la ville chinoise sont renversées, surtout celles qui se trouvent entre Tsien-men et Chun-chi-men (men = porte) ; vers l'est de nouvelles demeures ont été reconstruites depuis la guerre et plusieurs boutiques y sont ouvertes. Beaucoup de mouvement dans cette partie du faubourg sud, malgré l'infecte boue où le Chinois patauge.

Le lendemain jeudi 9 mai, la matinée est prise par la rédaction d'un rapport à M. le ministre de Belgique pour lui exposer mon désir de faire un voyage sur les côtes chinoises de Schang-haï à Hong-kong en faisant escale à Ning-po, Foutchéou, Swa-tow et Amoy, et en profitant de ces arrêts pour pousser jusqu'à Chau-chau-fou et Tchang-chau-fou, deux villes de l'intérieur. Un peu avant midi, visite à la légation. L'après-midi, promenade d'orientation dans la ville tar-

tare, visite du quartier des légations et des environs. Partout des ruines, des murs crevés par des boulets, des fossés creusés par des mines; les ambassades se reconstruisent peu à peu, notamment celle d'Autriche qui a beaucoup souffert pendant la guerre.

Pékin est une ville immense de trente-trois kilomètres de tour, dont la largeur de l'est à l'ouest est d'environ 7 kilomètres et la longueur de 8 1/2 kilomètres. Les distances y sont énormes et, pour aller le 10 mai, de la rue des Légations au Pé-tang situé près de la porte ouest, Si-hoamen, de la ville impériale, il me faut près de trois quarts d'heure en djinricksha. La température s'est fortement abaissée et un vent de Mongolie soulève la poussière en nuages opaques.

Voici d'abord la continuation de la grande rue qui conduit de l'extrémité sud de la ville au palais de l'empereur, puis les entrées gigantesques de la ville impériale, portes monumentales au delà desquelles sont les casernes abandonnées des soldats mandchoux préposés à la garde du Fils du Ciel, puis l'entrée de la cité interdite flanquée de tours et de pavillons de garde, où les Européens n'avaient que très rarement pénétré avant la guerre. Il faut ici obliquer à gauche, suivre les remparts de ce palais immense caché derrière des murailles impénétrables jusqu'à la porte qui s'ouvre vers l'ouest, traverser le beau pont de marbre, Ju-ho-kiao, jeté sur le San-haé ou lac des Lotus, vaste nappé d'eau stagnante qui s'étend du nord au sud de la

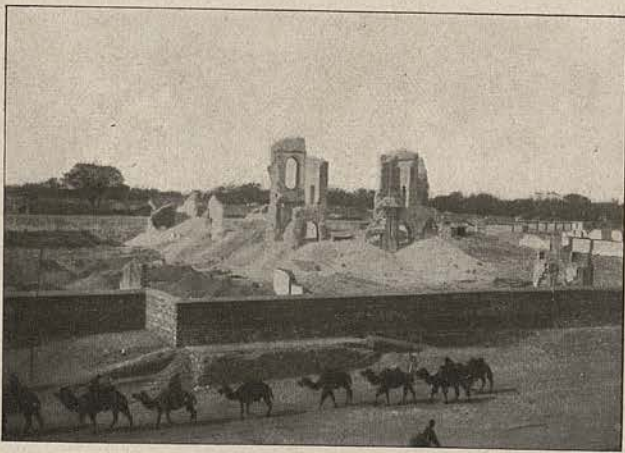
ville impériale et entoure de petites îles surmontées de pavillons. Du pont de marbre, après être passé par de hautes portes et sous de beaux arcs de triomphe, on suit une longue avenue nouvellement établie par les Français qui lui ont donné le nom d'Avenue général Voyron ; elle conduit à la porte ouest de la ville impériale.

Près de cette porte est le Pé-tang, la cathédrale et les bâtiments de la Mission catholique. De nombreux ouvriers travaillent à la reconstruction de la cathédrale dont la façade résista aux assauts des Boxeurs ; pas une pierre qui ne soit écornée ou abîmée par les balles ou les boulets, partout des trous plus ou moins profonds. Les bas côtés et le toit sont déjà restaurés. L'intérieur est d'une jolie architecture gothique ; les piliers et les murs montrent encore les éraflures des balles ou les fosses creusées par les boulets. A gauche de l'église sont les bâtiments de la Mission où les Pères et les chrétiens soutinrent un siège mémorable.

Monseigneur Favier, avec lequel j'avais déjà eu l'honneur de lier connaissance précédemment dans la traversée de Saïgon à Hong-kong, me reçoit très cordialement et quoique très occupé veut bien me donner quelques instants. Ma première question est relative à l'état actuel. Les nouvelles ne sont pas rassurantes, me dit-il ; des brigands armés infestent les routes à tel point qu'aucun Européen ne s'éloigne de Pékin sans escorte militaire. Les armées alliées rendent petit à petit aux Chinois les villes qu'elles ont



PÉKIN. Une des salles du trône.



PÉKIN. Les ruines de la cathédrale de Nan-tang.

plus d'un million de balles ont atteint les maisons occupées par les Pères et les Sœurs de Saint-Vincent de Paul ; des bâtiments entiers se sont écroulés sous l'avalanche des obus et des boulets de canon ; des dépendances ont été incendiées : ne pouvant approcher de certains bâtiments, les Boxeurs les avaient arrosés de pétrole au moyen de pompes à incendie ; une de ces pompes fut enlevée aux assiégeants de même qu'un grand canon. Ce qui fit le plus de mal, ce furent les mines que les Boxeurs creusèrent sous le couvent des Sœurs ; l'une de ces mines en éclatant creusa un trou de plus de 7 mètres de profondeur et de 15 mètres de diamètre et engloutit ou détruisit un bâtiment avec les cinquante enfants qui s'y étaient réfugiés. Plus loin, une autre mine a ébranlé toute une série de bâtiments et tué nombre de chrétiens ; la chapelle a été rasée. Depuis la prise de Pékin, huit cents ouvriers travaillent à remettre le tout en bon état.

Dans ce quartier de la ville, beaucoup de maisons sont démolies ; dans les rues beaucoup de Chinois, mais un nombre presque égal de soldats et d'officiers européens ; quelques malheureux coolies traînant des pousse-pousse ou conduisant des charrettes. Le Pékin actuel n'est plus que l'ombre du Pékin d'avant la guerre.

En sortant du Pé-tang, je rencontre le P. Sano qui revient de voir le feld-maréchal de Waldersée. Il était arrivé de Mongolie depuis quelques jours et nous nous étions rencontrés à la légation

Le jour même où j'avais demandé à M. le Ministre s'il était possible d'aller jusqu'au delà de la Grande Muraille. Le P. Sano devait précisément repartir le 10 ou le 11 avec une petite caravane transportant des armes destinées à la défense des chrétiens. C'était une occasion exceptionnelle pour moi et j'allais faire mes préparatifs de départ quand M. Joostens me communique la lettre suivante du Père :

« ... Pour dire en chiffre rond et compter avec les imprévus, je pense qu'il serait prudent d'évaluer les frais du voyage de 75 à 100 taels (environ 350 francs)... Les Chinois ne louent pas de chevaux de selle jusque Kalgan. Je ne puis laisser d'insister sur la difficulté du voyage dans les circonstances présentes, la route étant occupée en partie par les troupes, ce qui a fait fuir les populations et il se peut que la situation se soit encore aggravée depuis mon dernier passage. Je ne veux pas laisser ignorer non plus à mon compatriote qu'un voyage de 7 jours à la suite de transports est bien fatigant et peu confortable, surtout si on y ajoute que la saison devient assez chaude. Ces réserves faites, ce me sera un vrai plaisir de pouvoir rendre service à mon compatriote... »

Tout cela n'est pas engageant ; puis les nouvelles de Kalgan sont décidément mauvaises : un poste allemand a dû se replier aujourd'hui même devant de nombreux Boxeurs qui cernent deux missions. Les avant-postes demandent du renfort et le feld-maréchal vient d'en envoyer. Le Père Sano lui-même se voit obligé de retarder son départ et le lendemain, après renseignements

pris à d'autres sources, je lui fais savoir que je ne compte pas l'accompagner, d'autant plus qu'il ne peut me dire avec certitude quel jour il quittera Pékin.

Samedi 11 mai, promenade dans la partie est de la ville tartare. D'abord la Hatta-men-tadje, rue principale de ce quartier, appelée rue Ketteler du nom de l'ambassadeur allemand tué dans le guet-apens que l'on sait; puis l'ancienne légation de Belgique que les Boxeurs ont complètement détruite : de la demeure du Ministre, de celle des attachés, il ne reste que des tas de matériaux de construction et quelques pans de murs que des Chinois achèvent de démolir à la dérobée pour se procurer quelques pierres destinées à la reconstruction de leurs demeures. Lors de l'attaque des légations, celle de Belgique fut abattue l'une des premières, car elle était très éloignée des autres et n'aurait pu être défendue. La légation actuelle se trouve provisoirement dans une maison chinoise plus ou moins appropriée, mais la nouvelle sera construite dans la rue des Légations sur un bel emplacement signalé par ces mots écrits sur une grande pancarte : Réserve par la légation de Belgique.

De l'ancienne légation au temple des lamas, but extrême de la promenade, il faut une bonne demi-heure en pousse-pousse par une route en ligne droite, mais, comme toutes les rues de Pékin, mal entretenue, accidentée de tertres et de fossés, sillonnée d'ornières profondes, embarrassée de pierres jetées ça et là, le centre surélevé

par des dépôts d'immondices et de boues. Cette partie de la ville est confiée à la garde des Japonais; grâce à leur bonne administration, peut-être aussi aux nombreux points de ressemblance que présentent ces deux peuples jaunes, presque tous les Chinois sont revenus. A certains carrefours, l'animation est très grande et de nombreuses échoppes sont établies le long du chemin; on se heurte au stationnement des consommateurs dans les débits et restaurants qui encombrent même le milieu de la rue.

Le temple des lamas ou Yung-ho-kung est habité par des bonzes mongols portant cheveux courts. Comme c'est l'empereur qui les entretenait, ils vivent maintenant d'aumônes qu'ils obtiennent des Chinois et surtout des visiteurs européens; ils emploient, à l'égard de ceux-ci, un moyen usité dans toute la Chine du Nord, mais plus spécialement à Pékin : ils offrent pour une pièce d'argent d'un dollar 100 cents de monnaie d'argent (pièces de 5, 10 et 20 cents); or le dollar fait prime, tandis que la monnaie divisionnaire, sans compter qu'elle est souvent fausse, a diminué de valeur, de telle sorte qu'un dollar vaut 120 cents. Avant la guerre, ces lamas étaient très nombreux, près de 1500; actuellement, on n'en voit qu'un très petit nombre. Leur chef est un bouddha vivant, d'origine tibétaine, qui à sa mort est enterré dans un temple célèbre à Wou-tai-shan dans la province du Schan-si.

De l'entrée sud, une large avenue conduit au temple en passant sous un arc de triomphe

monumental; de chaque côté de cette avenue s'ouvrent les cellules des bonzes et les écoles, car entrés ici tout jeunes, les futurs lamas y reçoivent l'instruction et l'éducation; ils sont répartis en quatre sections suivant leur genre d'études: aux uns, on enseigne la métaphysique, aux autres les Tantras ou morale et ascétisme; les élèves de la troisième section étudient l'astronomie et l'astrologie, ceux de la quatrième, la médecine. Plus loin, on rencontre deux énormes lions de bronze et une pierre quadrangulaire sur laquelle est gravée l'histoire du lamaïsme en quatre langues: mongol, mandchou, chinois et tibétain.

Viennent ensuite d'immenses halles situées parallèlement les unes aux autres et séparées par de grandes cours intérieures; ce sont les temples. Dans le plus septentrional, une statue colossale de Maitreya, le Bouddha revenant, d'une hauteur d'environ 25 mètres. Des escaliers ménagés dans l'intérieur de l'édifice permettent d'arriver jusqu'à la hauteur de la tête qui, lors des visites de l'empereur, est éclairée par une forte lampe. Ce temple ne semble pas avoir souffert du siège; sa situation près d'une des portes nord de la ville tartare, la Ngan-ting-men, et dans un des quartiers les plus éloignés du palais et des légations l'aura probablement préservé du pillage; les lamas au milieu du bruit de la guerre et des attaques boxeurs et européennes ont continué à maronner leurs prières et personne ne s'est soucié d'eux. Tous les objets qui ornaient

ce temple sont encore là : autels richement rehaussés d'ors de toutes nuances dans les trois temples qui se succèdent identiques en tous points, brûle-parfums en cuivre doré, tapis par terre, peintures accrochées aux parois qu'aucune fenêtre ne brise, sculptures magnifiques des colonnes de soutènement et du plafond élevé. Mais que tout est triste, silencieux, vieux et poussiéreux !

A l'ouest du temple des Lamas se dresse celui de Confucius appelé Kwo-tsi-kien. Ici, personne ; et il me faut recourir à des Chinois qui passent nonchalamment dans la rue pour trouver une porte d'entrée ouverte sur un jardin latéral.

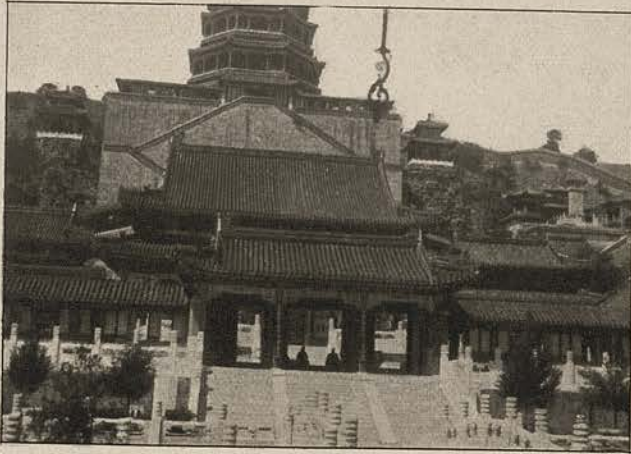
A l'entrée, un grand arc de triomphe à trois portes, en porcelaine jaune sur soubassements de marbre blanc ; il se dresse seul comme un monument perdu entre la rue et la place qui précède le temple, plantée de vieux cyprès. Sur les côtés courent des espèces de hangars ou de cloîtres abritant, gravé sur pierre, le texte des neuf classiques. Dans le fond une rotonde d'une quinzaine de mètres de hauteur entourée d'un fossé circulaire où végètent des roseaux et des plantes aquatiques. Des ponts légèrement jetés sur le fossé conduisent à une terrasse de marbre bordée de balustrades. L'intérieur de la rotonde ne mérite guère qu'on s'y arrête ; la poussière de sable apportée par le vent de Mongolie recouvre le sol et les rares objets que l'on y conserve.

Derrière la rotonde, un vaste temple ou mieux une immense salle, car aucune cérémonie reli-

gieuse n'y est célébrée, renferme des tablettes portant les noms de Confucius et de ses disciples. Dans une salle attenante ont lieu les examens pour le titre de Tsin-hsi ou docteur ès lettres, et le nom de tous ceux qui depuis cinq siècles ont réussi cet examen est gravé sur des stèles de pierre.

Toujours en djinricksha, je rentre au quartier des légations par une rue parallèle à la Hattamen-tadje, entre celle-ci et la ville impériale. Ici, tout est solitude et ruines : sur tout le parcours jusqu'à la hauteur de la porte d'entrée du palais, on ne rencontre pas âme qui vive ; seuls deux ou trois pauvres diables sont couchés sur le bord du chemin et une caravane de chameaux conduite par un gamin gagne une des portes du nord.

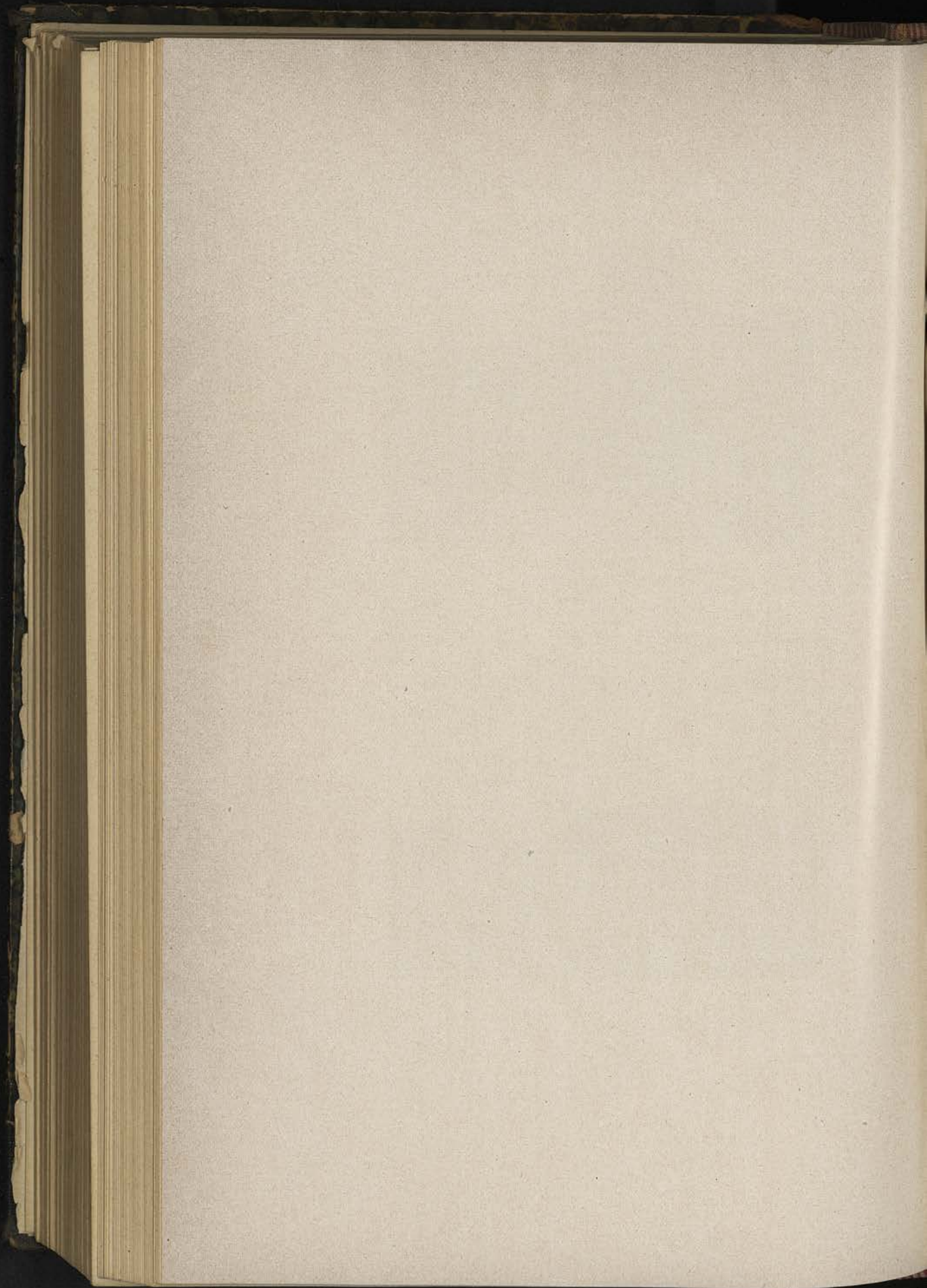
Un des temples les plus célèbres de Pékin est celui du Ciel, Tien-tan, construit au sud de la ville chinoise, au milieu d'un parc immense de près de 6 kilomètres de tour, enfermé de murs et planté d'arbres gigantesques. C'est là que trois fois par an l'empereur en personne vient prier pour son empire, offrir des sacrifices et, quelquefois en été, demander de la pluie. Des sicks de l'Inde, que la Grande-Bretagne à défaut de soldats anglais occupés dans une autre partie du monde, a envoyé châtier les Boxeurs, ont dressé leur camp à l'ombre des cèdres centenaires et sont les gardiens de ce lieu sacré. Le sanctuaire lui-même est là-bas, tout au centre : vaste rotonde à triple toit, bâtie sur une triple esplanade en marbre blanc à laquelle on accède par un double



Le palais d'été près de Pékin.



PÉKIN. Le pont de marbre.



escalier encadrant de grandes plaques en marbre blanc qui sont le chemin réservé à l'empereur.

L'intérieur est presque vide ; n'étaient les dorures des piliers et les belles sculptures des parois, il ne vaudrait pas la peine de déranger, pour le voir, l'Indou qui en a la garde. Dans le parc sont disséminés d'autres petits temples de moindre importance.

A l'ouest du temple du Ciel, dans un parc semblable mais plus petit, est le temple de l'Agriculture où au commencement de chaque printemps le Fils du Ciel plante cinq graines de riz et autant de millet.

Le soir a lieu la grande fête donnée par l'armée française au palais de la Rotonde ; les invitations ont été lancées par le général Voyron. Vers 7 heures, je quitte en pousse-pousse le quartier européen et j'arrive une heure après au coin nord-ouest de la ville impériale près du pont de marbre déjà tout illuminé.

La fête s'ouvre par un banquet donné sur l'esplanade de la Rotonde, juste en face du pont de marbre, sur la rive orientale du lac des Lotus ; les ambassadeurs y sont tous, les chefs des armées alliées, Monseigneur Favier, des officiers, quelques dames et trois Chinois dont Li-Hung-Chang, vieux et courbé, et le prince Cheng, ministre plénipotentiaire de l'impératrice. Le repas servi sur une longue table en plein air manque d'entrain ; on dirait que les Européens sont mal à l'aise sur cette esplanade réservée autrefois au Fils du Ciel tandis que de leur côté les Chinois

présents doivent faire de douloureux rapprochements. Vers la fin du banquet, toasts. Au général Voyron répond avec esprit le prince Cheng, tandis que le vieux Li tire en cachette quelques bouffées de la pipe que vient de lui allumer un de ses satellites.

Pendant le banquet arrivent tous les Européens installés à Pékin; les uniformes chamarrés d'or mélangés aux habits noirs et aux toilettes claires des dames donnent de l'animation à cette foule d'invités qui se promène sur la Rotonde, cependant que, au loin, des coups de canon annoncent la fête et font trembler sur leurs assises ces lourds palais autrefois silencieux. Le banquet terminé, tous les invités descendent vers le pont de marbre éclairé par des milliers de lumières, traversent le pont et reçoivent chacun une lanterne peinturlurée avant d'aller prendre place sur l'estrade devant laquelle doit défiler un cortège aux flambeaux.

Et voici venir du bout de l'Avenue général Voyron un cortège lumineux. Un bruit sourd d'abord, puis plus distinct à mesure qu'il s'approche : des musiques de régiments français suivies de soldats joyeux qui ont oublié les fatigues des jours précédents; rangs serrés, bras dessus dessous, des Français minces, sautillants, l'œil vif; des Allemands à la lourde démarche, les mouvements plus brusques; des Russes hauts de stature et larges d'épaules; des Italiens le chapeau orné de plumes posé crânement sur l'oreille; des Japonais petits, travestis, dirait-on,

dans leurs costumes imités de l'accoutrement européen; des Chinois aussi, poussés par l'entrain général, sautent et chantent avec les Français, leurs amis ce soir. Des musiques encore, des soldats toujours, même des enfants, tous portant des lanternes et des falots. Joyeusement ils défilent en criant : Vive la France ! vive le Général ! passent le pont de marbre et, comme un ruban de lumière, vont se perdre dans les allées séculaires de la grande Pagode déjà toute illuminée.

Au retour, les invités font en barque une promenade sur le lac des Lotus étonné de tant de lumières et de tant de bruit; puis, du haut de la Rotonde, ils assistent à un défilé d'échassiers chinois, de dragons énormes de toutes couleurs et longs de 15 mètres, tandis que le canon tonne, que les fusées partent et que du haut de la pagode de l'île de Jade (Pé-ta), des torrents d'étincelles s'élancent et viennent mourir dans le lac. Fête féérique digne de son organisateur, le colonel Marchand. Et les Chinois accourus en foule la regardent paisiblement, stupéfaits de tant d'audace et de tant de sacrilèges, riant quelquefois au départ d'une fusée, à la pétarade d'une bombe ou au spectacle nouveau d'un joli feu d'artifice, mais d'un rire jaune sur leur face jaune.

Sous la rotonde, un orchestre habilement dissimulé dans une profusion de feuillage invite à la danse et les quelques dames européennes tournoient lentement aux bras de danseurs chamarrés

d'or pendant que les invités admirent les illuminations ou se réunissent par petits groupes autour d'un buffet bien fourni. Peu après minuit, chacun s'en retourne chez soi; d'abord ceux qui habitent là-bas, à l'autre bout de Pékin, car ils ont des kilomètres à faire par des rues non éclairées, puis les officiers qui ont leur quartier tout près. Et le lac rentre dans son impénétrable tranquillité, maintenant que les lumières se sont éteintes, que toutes les fusées sont parties et que la musique se tait.

Et, au retour, assis dans un pousse-pousse que traînent deux Chinois à peine habillés, je rappelle mes souvenirs; est-ce un rêve?... Dans cette ville impériale d'accès jusqu'alors interdit, inconnue des blancs; dans ce palais où un jeune homme au corps d'enfant arrêté dans sa croissance par une vie molle et prématurément débauchée, se cachait aux yeux de tous; dans ces allées, où l'impératrice, femme de tête s'il en fut, une seconde Catherine II, se laissait porter en chaise toute dorée et recevait les hommages d'une nation de 400.000.000 d'individus; dans cette vaste enceinte réservée au Fils du Ciel, les diables étrangers sont venus, ont osé marteler de leurs bottes ce beau pont de marbre, fouler les pelouses impériales, parcourir en barques ce lac des Lotus, danser une valse européenne aux pieds de l'idole qu'abrite le dôme de la Rotonde et faire retentir de marches joyeuses les vieux palais qui frémissent d'indignation!

Mes coolies courent toujours par les rues défon-

cées et dans la poussière noire de la ville jaune au milieu d'une profonde obscurité, aux pieds des remparts immenses du palais impérial, parfois arrêtés brusquement par le « Qui vive ? » d'une sentinelle. Tout est morne et ténébreux au sortir de cette fête d'allégresse : les arcs de triomphe branlant sur leurs bases prennent des proportions gigantesques, les recoins semblent plus sombres, les ruines paraissent plus imposantes.

Un des jours précédents, M. Joostens m'avait remis une lettre d'introduction pour les officiers gardant le palais d'été, en dehors de Pékin. Le dimanche 12 mai, avec M. Spingaerd qui veut bien me servir de guide, je pars pour la résidence impériale vers 9 heures du matin, monté sur un petit cheval chinois qui tentera de me jouer plus d'un mauvais tour. De nouveau, voici la route parcourue la nuit précédente en djinricksha, puis au-delà du Pé-tang, nous suivons la Chu-chih-men-tadje, une grande artère qui traverse toute la partie ouest de la ville, du sud au nord. Ici, dans ce coin nord-ouest, les ruines sont rares ; de ci de là une maison détruite ; aussi la population y est-elle considérable, les rues encombrées de charrettes, de caravanes de chameaux, de boutiques et de restaurants où des Chinois accroupis mangent leur riz ; les habitations se succèdent et les Pékinois ont repris leur train de vie habituel. Nous sortons de la ville par la Si-chi-men située près du coin nord-ouest des remparts ; de là, une route pavée de gros blocs de pierre équarris nous conduit jusqu'à Hai-tien,

petit village à mi-distance entre Pékin et le palais d'été. Peu après nous quittons la grande route pour prendre un chemin de traverse qui nous amène vers 11 heures à l'entrée du palais. Nous laissons nos chevaux à la garde de ma-fous ou palefreniers et passons par une série de portes pour arriver au bord du beau lac Kwun-ming-hu.

Le palais apparaît alors dans tout son ensemble : au centre un édifice octogonal élevé à mi-côte sur une base carrée; plus haut, sur le sommet d'une colline, un temple bouddhiste; en bas, des appartements et sur les côtés, de petits pavillons en grand nombre séparés par de petites allées de verdure.

Un chemin suit tout le lac et donne accès à un charmant promenoir couvert, courant au milieu de pelouses et de jardins; le plafond est une merveille de sculpture et les piliers qui le soutiennent sont peints et taillés délicieusement. Au centre, de vastes salles de réception où les ors se marient aux plus tendres couleurs, tandis que presque toutes les parois sont des vitres immenses que des soldats européens ont cassées à coup de crosse de fusil. Et ces salles se répètent, plus petites, en nombre indéfini, surmontées de clochetons, de petits pavillons, de dragons à la figure grimaçante.

Par deux escaliers très raides, on accède à la plate-forme au pied du temple octogonal, centre du Wan-sheu-shan; dans ce temple, une statue de Çakia-Mouni, haute de près de six mètres, dont la tête arrive au deuxième étage. Du pavil-

lon supérieur, la vue est superbe : vers le sud, le lac coupé par une île à laquelle un pont de marbre donne accès ; vers l'ouest une plaine immense, steppe grise et jaune, que termine une colline couronnée par le temple Yu-tsiuen-shan ; vers l'est une autre plaine bornée par les remparts de Pékin et les toits de ses palais. Et tout en bas, une multitude de pavillons de faïence et de bronze, des chutes d'eau, des sentiers ombragés qui mènent au sommet de la colline.

Là haut, le Choung-foun-tchien, temple que les soldats européens ont tenté en vain d'incendier. Les idoles, trois Bouddhas dorés, gisent en morceaux sur le sol, au milieu des débris calcinés. Mais, par cette température de haut-fourneau, il n'est pas agréable de rester perché au-dessus de la colline : je m'empresse de descendre vers des endroits plus frais.

Les jardins du palais sont très jolis, beaucoup d'arbres et d'allées, des ponts en marbre blanc avec des reposoirs au centre, et sur le lac même, une barque énorme aussi toute en marbre. Dans une des belles salles dont les fenêtres donnent sur le lac, un restaurant italien est installé ; nous y déjeunons avant de reprendre le chemin de la capitale où nous arrivons vers 6 heures.

Le lendemain, repos plus ou moins forcé à la suite des fatigues des deux journées précédentes ; néanmoins je vais présenter mes devoirs à M. de Giers, ambassadeur de Russie, qui veut bien me promettre des lettres de recommandation pour les autorités sibériennes.

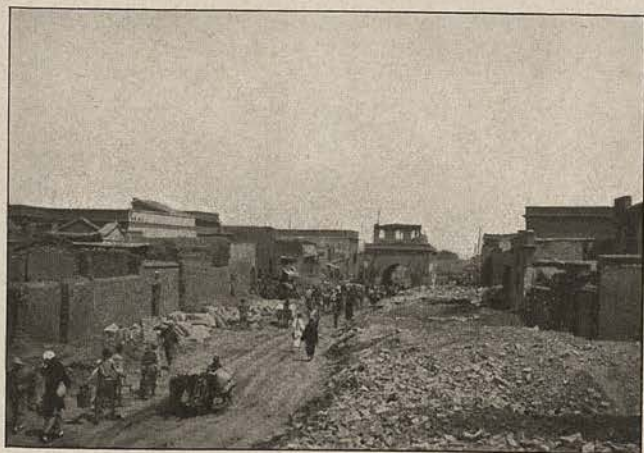
Pékin se compose de deux cités : l'une la chinoise Nan-tcheng placée au sud, l'autre la tartare Né-tcheng, la plus ancienne. Celle-ci est de forme carrée, mesurant 23 kilomètres de tour. Le rempart qui l'enserme est percé de neuf portes, trois vers la ville chinoise, deux sur chacun des autres côtés; sa hauteur est d'environ treize mètres et sa largeur à la partie supérieure est telle que deux chars peuvent aisément s'y croiser. Aux angles, des tours carrées surmontées de pavillons hauts de vingt-neuf pieds. Les portes principales, comme la Hatta-men ou la Chu-chi-men, sont précédées d'une demi lune percée d'une entrée sur un seul côté; la Tsien-men — on écrit aussi Chien-men — est la plus imposante : elle comprend d'abord, en venant de l'intérieur, la Talung-men, puis une place carrée communiquant avec l'intérieur par trois portes, dont deux, celles de l'est et de l'ouest sont à l'usage de tous, tandis que celle du sud était réservée à l'empereur.

Dans la ville mongole ou tartare, une autre ville a été construite au commencement du xv^e siècle et entourée de remparts de plus de dix kilomètres et de forme carrée, sauf au coin sud-ouest; c'est la ville impériale ou Hoan-tcheng. Entre la Tsien-men et la Toi-men, première porte de la ville impériale, s'étend une grande place entre la rue des Légations à l'est et la rue dite Si-chou-mi-chan à l'ouest.

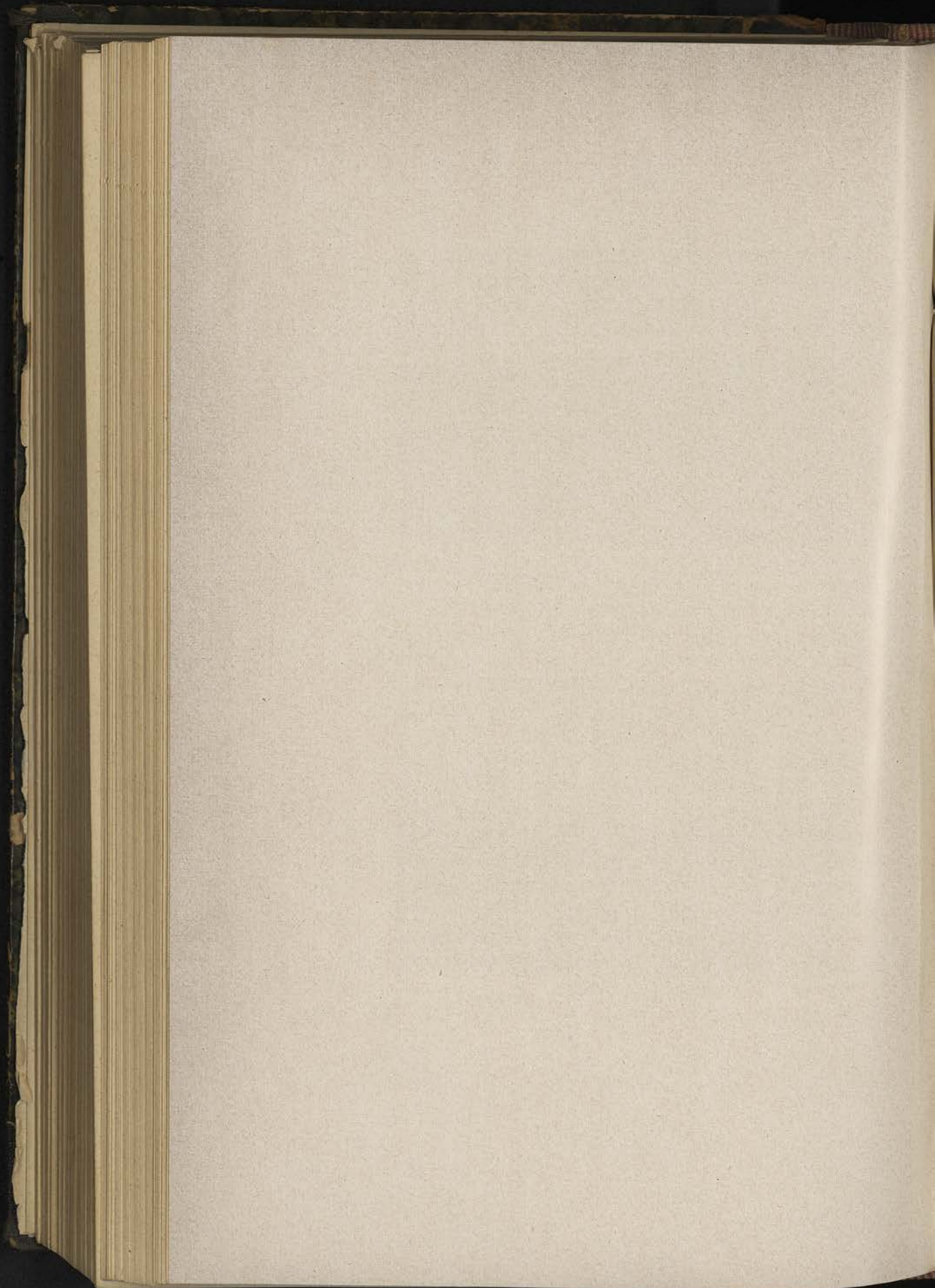
Depuis l'occupation de Pékin par les alliés, le passage est libre par la Toi-men et les autres portes dites Wu-men qui la continuent jusqu'à la



TCHANG-HSIN-TIEN. Le train venant de Pékin.



TIEN-TSIN. Une rue de la ville chinoise.



porte d'entrée, Tai-ho-men, du palais impérial. Et ce palais impérial, Tseu-kin-cheng, forme aussi une nouvelle ville centrale d'environ 3500 mètres de pourtour, fermée par des murs crénelés et par un large fossé.

En compagnie de M. Spilingaerd et munis d'un laissez-passer que nous a obligeamment fourni son Excellence le Ministre de Belgique, je m'y rends le 14 mai. Nous traversons les premières portes de la ville impériale, passons entre des bâtiments qui furent des casernes, franchissons de nouvelles portes (Wu-men), puis arrivons en face du palais dont la première porte Tai-ho-men est gardée par des Américains. Au vu de nos laissez-passer, l'entrée nous est permise et des eunuques, à la face glabre, nous reçoivent.

Au sortir de cette massive entrée, tunnel creusé sous le large rempart, on reste émerveillé : une large place, dallée de marbre, ornée çà et là de monstres en bronze sur des socles de marbre blanc et en face une longue estrade ; on y accède par deux escaliers tandis que le plan incliné central réservé à l'empereur est formé d'une dalle énorme de marbre sur laquelle est sculpté un dragon. Sur l'estrade aux balustrades de marbre blanc, la salle du trône, Tae-ho-tien, vaste bâtiment rectangulaire couvert de tuiles en faïence jaune. C'est la première salle de réception ; l'empereur s'y rend le jour de l'an et le jour anniversaire de sa naissance pour recevoir les vœux de ses sujets. A l'intérieur, profusion de sculptures et d'ors au plafond, sur les piliers, partout ; au

centre, le trône auquel donnent accès trois escaliers séparés par des brûle-parfums; sur le sol un épais tapis recouvert d'une couche de poussière que soulèvent nos pieds sacrilèges.

Contournant le trône, on arrive derrière une porte de sortie et voici encore de majestueux escaliers en marbre blanc, des bronzes, des lions à la gueule grimaçante, une place immense, puis au fond, une nouvelle salle du trône, Tchoung-ho-tien, identique à la première.

Et puis, c'est encore le même spectacle, mais avec plus de marbres blancs, plus de balustrades, plus d'animaux en bronze ou en marbre; enfin une dernière salle du trône, Pao-ho-tien.

Cette série de salles du trône parallèles et placées dans l'axe de Pékin est construite de telle sorte que de la dernière le Fils du Ciel ait devant lui en ligne droite la grande artère qui mène à la porte sud de la ville. A gauche de ces salles sont les appartements de l'empereur et de l'impératrice-mère; à droite, les demeures des concubines dont, paraît-il, un grand nombre n'ont pas quitté les pavillons où elles attendent leur seigneur et maître.

Par une suite de ruelles entre des murs élevés, de portes gardées par leurs confrères, d'escaliers et de cours, les eunuques nous conduisent aux appartements de l'empereur et de l'impératrice; ce sont des bâtiments sans étage, clos de murs élevés et divisés en chambres par des cloisons de verre. Tout y est en désordre et indique une fuite précipitée, mais déjà la poussière a recou-

vert tous les objets qui n'ont pu être emportés, des pendules et des horloges si nombreuses qu'il y en a partout, même dans les cours à terre, des meubles ciselés de Canton, des livres, des tapis, etc. Puis ce sont d'autres appartements du même genre et du même style qui se répètent indéfiniment jusque derrière la troisième salle du trône. Ici, un petit jardin, un petit parc, tout mignon avec des allées étroites sous des pins rabougris, autour d'arbres aux formes bizarres et tourmentées, près d'une grotte et d'une fontaine; c'est le jardin de l'impératrice, appelé aussi jardin des fleurs, Yu-hoa-yen.

Au fond, une porte lourde et massive par laquelle nous devons sortir du palais. Des Japonais la gardent de l'extérieur et ne veulent pas la laisser ouvrir; nous tirons les verrous, enlevons les madriers qui la ferment, mais le petit homme du Nippon placé en sentinelle de l'autre côté a appelé du renfort et menace de casser la tête aux eunuques s'ils enfreignent la consigne. Ceux-ci veulent retourner dans le palais et nous revenons sur nos pas, parcourant une seconde fois le petit jardin, les corridors des appartements privés et les salles du trône. A la porte de sortie sud, des Américains veillent et la consigne défend de laisser sortir qui que ce soit. Que faire? Passer la nuit dans quelque pavillon ou sur le trône du Fils du Ciel? Attendre le jour au milieu de ces eunuques à l'air hébété et à la voix de femme? Perspective peu agréable! Nous tentons une dernière démarche: au relevé de la sentinelle nous

appelons, par une fente de la porte, le caporal qui vient examiner les postes. Il nous promet de présenter nos réclamations à l'officier de garde qui, vingt minutes après, arrive et, après interrogatoire, nous permet de passer.

En me promenant le lendemain matin dans la Hatta-men-tadje (tadje = rue), j'apprends d'un sous-officier anglais qu'on exécutera cinq brigands vers 11 heures dans le quartier nord-est de la ville chinoise. Une charrette chinoise passe, je saute dessus et me fais conduire au lieu de l'exécution. Si les chevaux chinois sont désagréables, les voitures chinoises sont détestables : elles ne sont pas suspendues; il faut ou bien s'asseoir à la turque à l'intérieur ou bien se cramponner sur un des timons. Ce qu'on y est cahotté et secoué, c'est vraiment inouï.

J'arrive trop tôt; un Chinois, fournisseur de vivres aux troupes allemandes, m'invite à me reposer chez lui en attendant l'exécution; puis, quand les officiers anglais arrivent, me conduit chez un de ses parents qui me cède une place sur son toit à une dizaine de mètres de l'endroit du supplice. La foule, dans la rue, grossit graduellement et voici les bourreaux avec deux grands sabres cachés dans des fourreaux de soie; puis des officiers anglais, des coolies portant cinq cercueils et cinq cages en bois. Les têtes qui vont tomber y seront placées et suspendues au-dessus de la porte de Hatta.

A 11 1/2 heures arrivent les condamnés, à pied, les mains liées derrière le dos, une pancarte

attachée aux épaules indique le motif de leur condamnation. Ils paraissent joyeux, chantent et discourent, s'adressent au public qui les regarde sans s'émouvoir et avancent sans crainte. A dix mètres du bourreau, les soldats anglais qui les ont amenés, les arrêtent, puis un à un, ils sont conduits près de l'exécuteur et de ses aides qui leur font la dernière toilette. Tout en laissant au condamné les mains liées sur le dos, les aides ramènent sa camisole en arrière de façon à découvrir le cou et le haut des bras, puis le mettent à genoux, lui passent dans la bouche une corde qui est fortement nouée sur la nuque et enroulée autour de la tresse. Un des aides ramenant cette tresse par dessus la tête, tire dessus de façon à ce que le condamné, toujours à genoux, ait le buste dans une position horizontale. Enfin, le bourreau appuie fortement sur les omoplates pour bien dégager la nuque, et d'un coup de sabre fait rouler la tête dans le sable jaune de la rue. Une clameur s'élève de la foule, clameur qui n'a rien de triste, car presque toutes les figures des Chinois sourient; près de moi, un gamin d'une quinzaine d'années ne peut contenir sa joie; il est charmé de l'adresse du bourreau. Et les cinq têtes tombent l'une après l'autre.

Le jeudi et le vendredi, visite de quelques quartiers que je n'ai pas encore parcourus, notamment les environs de Chu-chi-men, les ruines de l'église de Nan-tang (ancienne cathédrale), le quartier ouest, les environs de la ville, les remparts de Pékin d'où la capitale ressemble à un

immense parc planté d'arbres entre lesquels sont semées des maisons sans étage ; la montagne de charbon Mee-chan, surmontée de pavillons d'où le regard plonge dans le palais impérial situé au sud ; le Pé-ta, ou île de Jade, montagne artificielle au milieu du lac du nord, Pé-haé, couronnée d'une pagode et décorée de pavillons et de balustrades. Puis visites de départ à la légation de Belgique, au Pé-tang, aux ambassades de France et de Russie, à M. Jadot, directeur général du chemin de fer Pékin-Hankow.

Samedi 20 mai, départ de Pékin à 8 heures du matin pour Tchang-hsin-tien où je passerai les journées de dimanche et de lundi.

Tchang-hsin-tien est devenu célèbre à la suite du mouvement boxeur ; c'est là qu'eurent lieu les premières attaques contre les Européens ; tous les bâtiments de la gare, les ateliers de réparation et de construction de la section nord du Pé-han furent détruits, incendiés et rasés. Aujourd'hui l'administration du chemin de fer reconstruit des bureaux, des ateliers ; quelques Belges et Français dirigent une centaine de Chinois employés comme maçons, charpentiers, monteurs, etc. La circulation des trains entre la porte Tsienmen et Pao-ting-fou est régulière trois fois par semaine. Autrefois la ligne s'arrêtait au sud de la capitale, mais depuis sa destruction par les Boxeurs et son rétablissement par le génie français, elle traverse le rempart de la ville chinoise.

Tchang-hsin-tien est un tout petit village composé de quelques habitations à l'est de la

gare ; à l'ouest, la Société franco-belge a clôturé un terrain spacieux pour ses ateliers. Les environs sont pauvres, grandes plaines jaunes sablonneuses s'étendant jusqu'aux derniers contreforts des montagnes qui bornent Pékin au nord.

Une des villes les plus importantes des environs est Lou-kou-chow, au delà d'un fleuve large mais presque à sec que l'on traverse sur un pont dit de Marco-Polo. Ce pont, construit à la fin du XII^e siècle, fut magnifique ; tout en pierres, il a près de 225 mètres de longueur sur 15 de large et repose sur une dizaine de piliers ; ses balustrades sont de toute beauté et divisées par de petits lions. Mais ici comme ailleurs, personne ne veille à l'entretien des monuments : le pont menace ruine, son pavé de pierre est fortement creusé d'ornières et de fosses profondes. Le Houn-ho ne trouvant plus un écoulement facile sous les arches où le sable s'est accumulé, s'est creusé vers l'est un autre lit. La ville, de forme carrée, est entourée de murs et défendue par des tours élevées au dessus des portes ; des Anglais et des Français y tiennent garnison. A l'intérieur, silence de mort, dans les rues larges et sablonneuses.

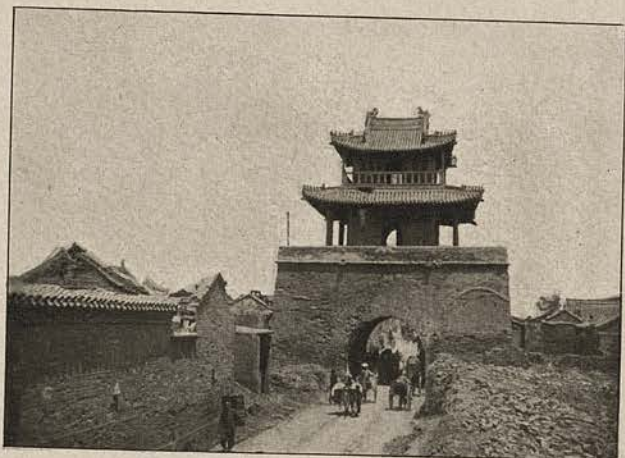
Vers 3 heures, le soleil s'obscurcit tout à coup, un vent du nord commence à souffler et soulève tout le sable des environs. Tout est jaune ; c'est une tempête de sable comme on en voit souvent dans le nord de la Chine, et ce sable fin poussé en tourbillons fouette le visage, entre dans le nez, les oreilles, les yeux et rend la marche très difficile. Ces vents sont tellement fréquents que la

moitié, pour ainsi dire, de la ville de Lou-kou-chow est remplie de sable et que de l'intérieur les remparts ne sont plus visibles.

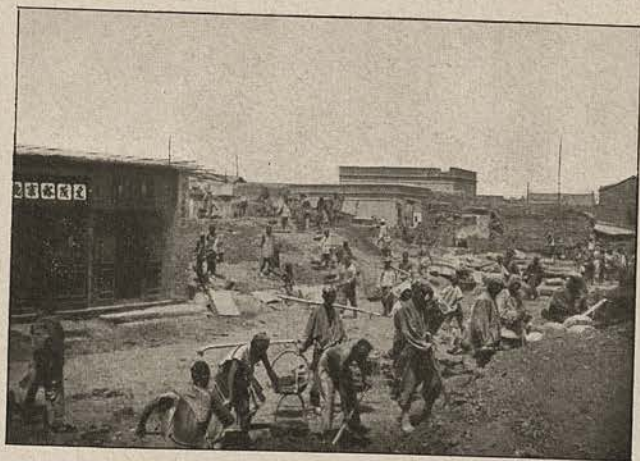
Avec un compatriote, M. Collet, et des Chinois, nous allons le dimanche après-midi, faire une excursion à cheval dans les collines avoisinantes, mais notre guide, après une heure de marche, déclare ne pas vouloir aller plus loin à cause des brigands qui infestent la contrée.

Le même train qui m'avait amené le samedi me reprend le lundi matin après avoir été jusque Pao-ting-fou, point terminus de la ligne exploitée régulièrement. Au-delà, les rails sont posés et des trains de ballast circulent jusque près de Tcheng-ting-fou, tandis que les études sont poussées plus au sud. A Pékin, je ne fais qu'un court arrêt et le mardi à midi j'arrive à Tien-tsin où l'hospitalité m'est très agréablement offerte par un Belge, M. Robert Geerts, qui fit vaillamment son devoir lors du bombardement de la ville et prit part à une expédition de secours vers Tchang-hsin-tien.

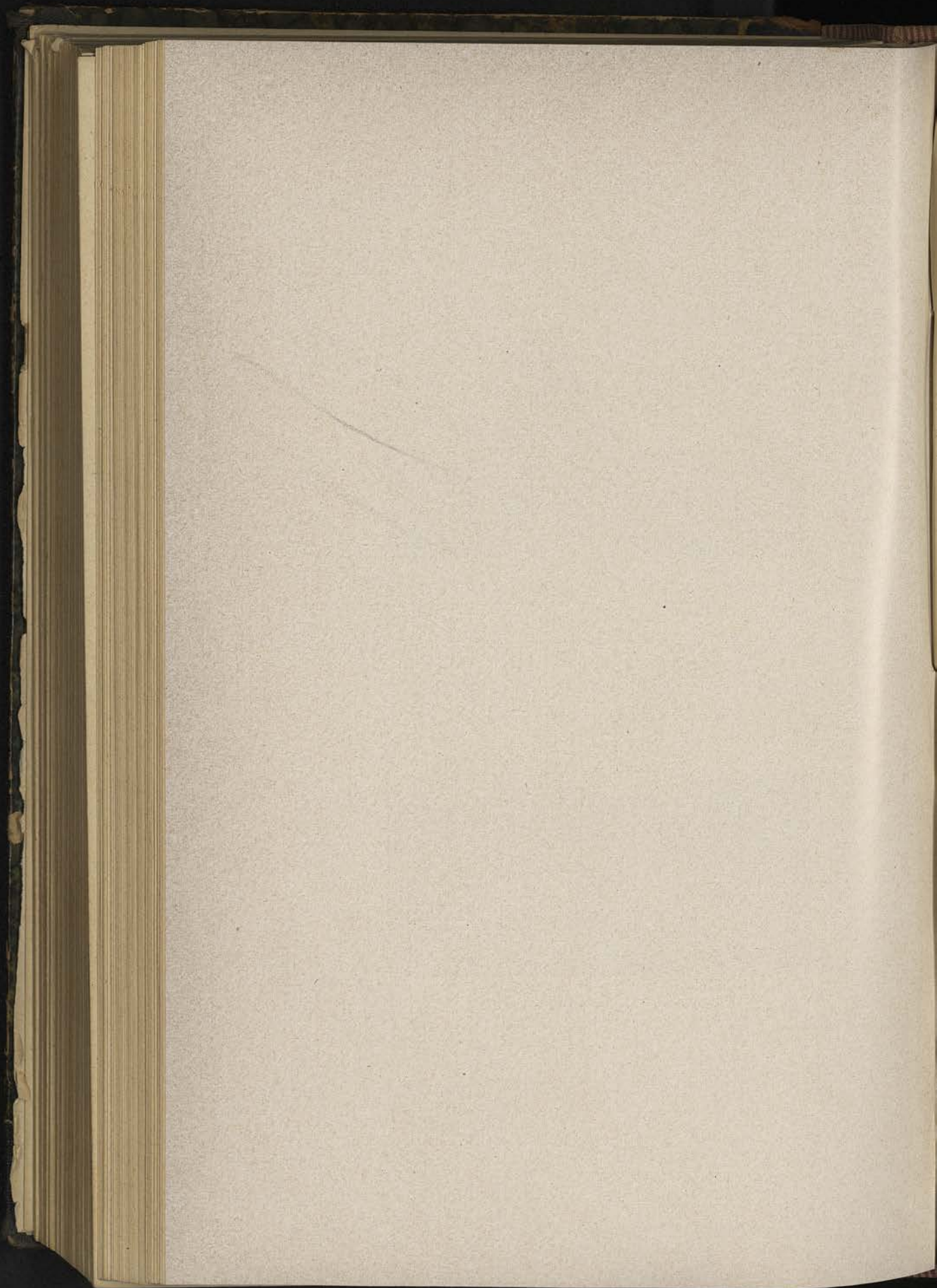
La ville chinoise de Tien-tsin est située à l'intersection du canal impérial Yun-ho et du fleuve Pei-ho. Distante de quatre-vingt milles anglais de la capitale, elle en est le port; malgré l'ouverture du chemin de fer en 1897, le commerce se fait encore par jonques qui remontent le Pei-ho jusque Tung-chow, d'où une route longue de quatre lieues permet d'atteindre Pékin par son côté oriental. Mais Tien-tsin, dont l'importance a grandi prodigieusement sous l'autorité de Li-hung-chang,



TIEN-TSIN. Tour au centre de la ville.



TIEN-TSIN. Ouvriers déblayant une rue.



pourrait être un jour éclipsée par Tong-kou et Ta-kou, petits ports à l'embouchure du Pei-ho, le premier desservi par le railway, à moins toutefois que des mesures ne soient prises pour régulariser le cours du fleuve et supprimer la barre qui en obstrue l'entrée.

La ville formait naguère un quadrilatère protégé par des murailles et contenait approximativement près d'un million d'habitants; des faubourgs très importants entouraient l'enceinte et c'est là que se faisait tout le commerce. Au sud de la ville chinoise, le long de la rive droite du Pei-ho s'étendent les concessions française, anglaise et allemande, cette dernière la moins ancienne et la plus éloignée de la ville chinoise.

La guerre récente et la prise de Tien-tsin par les armées alliées a modifié complètement l'aspect de la ville. Du Tien-tsin chinois, il ne reste plus que des décombres, presque toutes les maisons ayant été abattues; les remparts n'existent plus et à leur place le gouvernement provisoire fait construire un boulevard. Entre la concession française et le faubourg sud où des Chinois en grand nombre ont rebâti des maisonnettes en planches, les Japonais ont occupé un petit territoire et élevé un quai que j'ai vu inaugurer le 25 mai. La concession française, qui a le plus souffert des boulets et des obus envoyés par le fort de Tien-tsin, se reconstruit petit à petit et s'agrandira probablement vers l'ouest; la concession anglaise, dont le plus beau monument est le Town Hall terminé en 1889, recevra aussi une

augmentation de territoire jusqu'au mur de terre élevé vers l'ouest.

Sur la rive gauche du Pei-ho est la gare du chemin de fer Pékin-Tongkou-Shanhaikwan ; les Russes ont pris possession du territoire adjacent entre la gare et le fleuve que longe la voie ferrée. Plus au sud sur la même rive, des Belges ont acquis un grand terrain qui deviendra, espérons-le, une concession.

Il serait, en effet, de la plus grande utilité pour nos compatriotes de posséder en Chine des settlements. Le traité conclu à Pékin le 2 novembre 1865 entre la Belgique et la Chine stipule (article 12) que les Belges pourront bâtir des maisons, des magasins, des églises, des hôpitaux, des écoles, etc., dans les ports ouverts au commerce en Chine, et l'article 45, complétant ces dispositions, ajoute que les Belges et la Belgique jouiront sous ce rapport des avantages qui ont été ou seront accordés aux sujets ou au gouvernement des autres nations.

Des négociations seraient entamées entre la Belgique et le gouvernement chinois pour obtenir la reconnaissance comme concession belge du territoire acquis ; espérons un résultat heureux, spécialement en ce qui concerne Tien-tsin et Han-kow. Sa Majesté Léopold II, à la suite de conférences diplomatiques avec les gouvernements chinois et français, a obtenu pour une société franco-belge la concession d'un chemin de fer reliant la capitale de l'empire, Pékin, au centre commercial le plus important de la vraie

Chine, Han-kow. Les deux tiers du capital sont faits par la France, le dernier tiers par la Belgique; la moitié du matériel est fourni par les usines françaises et belges, l'autre moitié par les usines chinoises de Han-yang qui actuellement sont dirigées par des ingénieurs belges. Le personnel d'exploitation est belge et français et le contrôleur général directeur de l'entreprise est un compatriote, M. Jadot. Il est question de construire un embranchement allant de Pao-ting-fou vers Tien-tsin et la gare terminus de cette ligne secondaire serait sur le terrain acquis par des Belges. D'autre part, la Compagnie d'Orient, fondée le 28 mars 1900 à Bruxelles au capital de 8.500.000 francs, a repris l'exploitation des mines de houille très importantes situées à Kai-ping et dans les environs, à quelques lieues de Tien-tsin; c'est aujourd'hui l'affaire la plus considérable de ce genre en Chine et les capitaux belges y sont fortement engagés. Enfin il existe en Chine un certain nombre de maisons commerciales belges: citons la Belgo-Chine, les Comptoirs Belges et la maison Jacqmin; des navires battant pavillon belge et frétés par une maison anversoise se montrent dans les eaux chinoises; des missionnaires belges évangélisent la Mongolie. Ce sont autant de motifs pour justifier l'existence de concessions belges en Chine.

Un des édifices qui a le plus souffert de l'attaque des Boxeurs est la belle cathédrale bâtie sur la rive droite du Pei-ho. Déjà détruite une première fois en 1870 lors de cette révolte qui

causa la mort de beaucoup d'Européens et notamment de plusieurs sœurs de charité, elle avait été reconstruite complètement et consacrée en 1897. Du chœur et des nefs, il ne reste rien debout ; seule la façade a résisté aux assauts des Boxeurs et des obus lancés du fort. Celui-ci, érigé non loin de la cathédrale, est aussi fortement endommagé : la tour centrale et les casernes sont éventrées.

Tien-tsin ne tardera pas à reprendre sa physionomie d'autrefois ; les Chinois reviennent en masse reconstruire leurs maisons sous la protection du gouvernement provisoire composé de députés de chaque nation ; les rues seront seulement plus droites et plus larges. Les environs de la ville sont couverts de huttes où habitent les coolies employés par les Européens pour les travaux de réfection.

Dans les rues du Tien-tsin européen, c'est un va et vient de soldats et d'officiers, de troupes qui partent vers Pékin ou en reviennent, de militaires de toutes nationalités, qui ne s'entendent pas toujours et entre lesquels des rixes et des bagarres s'élèvent trop fréquemment, notamment dans la Takou road, bordée de cafés, de maisons louches, de bars où chante et danse un ramassis de tout ce que les armées européennes traînent après elles ; tel est le spectacle que notre civilisation dite supérieure offre aux Chinois.

Voulant consacrer un mois environ à la visite des ports de la côte chinoise entre Schang-haï et Hong-kong, je ne m'attarde pas à Tien-tsin ; parti de Tong-kou par un bateau qui me permet

de revoir une dernière fois Che-foo et Tsing-tau, je rentre à Schang-haï le 3 juin.

La Chine septentrionale est presque tout entière comprise dans les deux bassins du Pei-ho et du Hoang-ho, et est limitée d'un côté par l'océan Pacifique, formant la mer Jaune et le golfe du Pé-tchili, de l'autre par la Mandchourie, les déserts de Mongolie et une suite de montagnes au-delà desquelles coule le majestueux Yang-tsé.

Le Pei-ho est un petit fleuve qui prend sa source dans les confins orientaux du désert de Gobi et se jette au fond du golfe de Pé-tchili après avoir arrosé les environs de Pékin et Tien-tsin; le nombre de ses affluents est assez considérable, car ils drainent les eaux de près de 150 mille kilomètres carrés de territoire.

Le Hoang-ho ou fleuve Jaune vient du plateau du Kou-kou-noor en décrivant vers le nord une grande courbe jusqu'en Mongolie; sortant de la partie montagneuse au moment où il se dirige vers l'est, il coule ensuite dans une plaine basse et fertile qu'il inonde fréquemment, puis se jette dans le golfe de Pé-tchili après avoir arrosé Tsi-nan-fou.

En dehors de ces deux bassins, se trouve la presqu'île du Schan-tung, qui comporte trois ports : Che-foo, Wei-haï-wei et Tsing-tau.

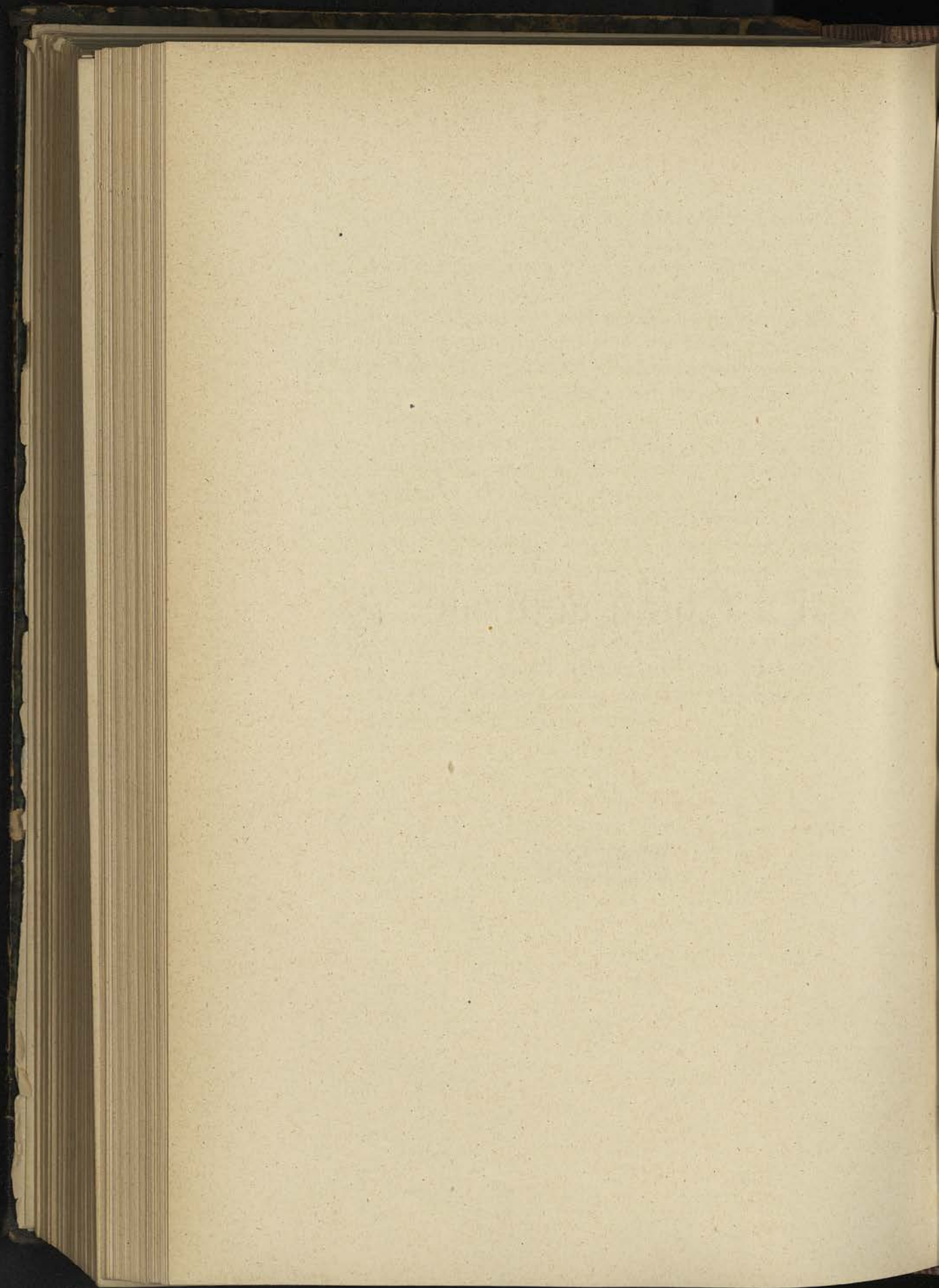
Le nord de la Chine est peut-être la partie la plus riche de l'Empire du Milieu : d'une part, la

fertile vallée du Hoang-ho, dont la terre jaune est inépuisable ; d'autre part, les nombreux gisements miniers du Schan-tung, de l'ouest de Pékin et de K'ai-ping. De multiples voies ferrées relieront bientôt et relie déjà en partie les différentes régions : de Tien-tsin à Pékin, de Pékin à Han-kow, de Tien-tsin à Shan-hai-kwan et vers le Transsibérien, de Tsing-tau dans la plaine du Hoang-ho.

Au point de vue ethnographique, la Chine septentrionale, et plus spécialement le bassin du Hoang-ho, est habitée par des Chinois. Dans le nord, le mélange avec les Mandchoux est patent, tandis qu'il semble qu'on ait dans le Schan-tung un peuple métis provenant du croisement avec les habitants des plaines du Hoang-ho avant l'arrivée des fils de Han. Les différences entre les populations de ces régions sont peu nombreuses : ces peuples sont, depuis trop longtemps, en contact continu pour que les particularités ethniques se soient conservées.

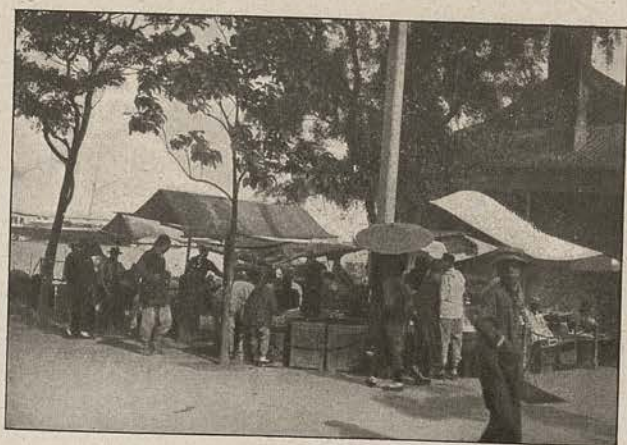


La Chine centrale

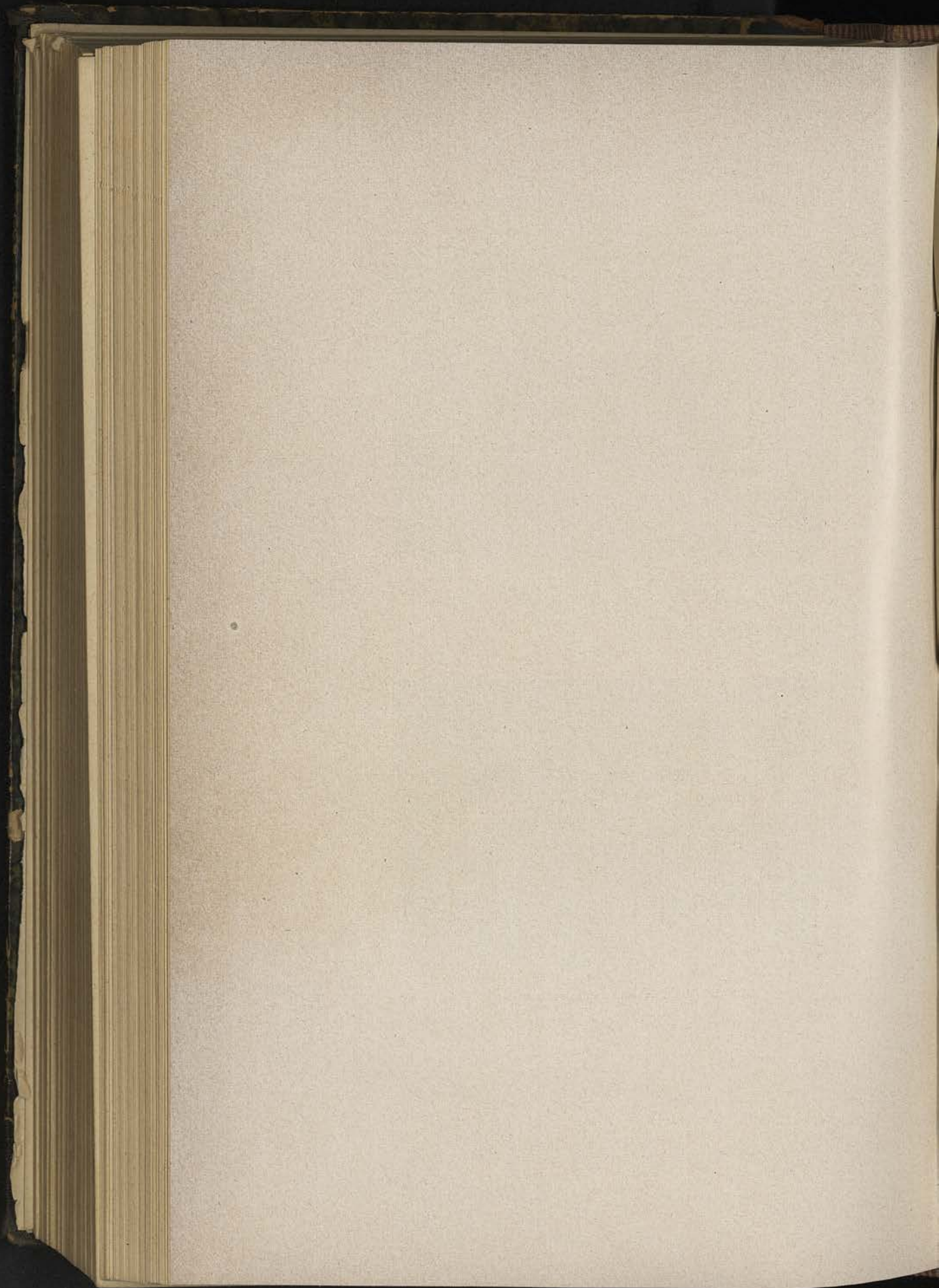




TSING-TAU. La poste impériale.



SCHANG-HAÏ. Echoppes chinoises sur le quai.





La Chine centrale

Voici de nouveau Schang-haï, ville européenne transportée en Extrême-Orient; c'est dire qu'elle n'attire pas beaucoup le voyageur en quête de nouveautés. Chaque concession conserve son cachet national : voulez-vous être en France ? allez à l'intersection des rues du Consulat et Montauban : ce sont l'hôtel des Colonies, des maisons de commerce françaises, l'imprimerie de *l'Echo de Chine*, le seul journal de l'empire du Milieu rédigé dans la belle langue des bords de la Seine, et, tout près, le Consulat, élégante demeure, les Missions, l'église Saint-Joseph, la

poste. Passez le Yang-king-pang, vous vous sentirez tout de suite sur territoire anglais : voici les Sicks ou Indous chargés de la police, les pelouses et les chemins tirés au cordeau, la cathédrale de la Trinité de style gothique et en briques rouges qui domine les maisons de banque construites le long du Bund, et la tour de la douane surgissant haute et fière au milieu de petits bâtiments.

La ville chinoise est plus attrayante, odeur et propreté à part ; sans y rencontrer l'animation et le mouvement qui caractérisent Canton, on y trouve cependant plus d'un quartier remarquable. C'est, pourrait-on dire, le troisième Schang-haï ou mieux, le premier si l'on tient compte de l'ordre chronologique. Un canal, autrefois assez large et assez profond, aujourd'hui à moitié comblé et rempli de vase où sont échouées des barques, sépare la vraie ville chinoise des concessions européennes et des quartiers sino-européens. Un pont de bois à moitié croulant donne accès à une immense porte précédée d'une demi-lune ; le passage est étroit et difficile au milieu de la boue, des immondices et des Chinois qui entrent et sortent. Des mendiants vêtus de loques pouilleuses sont couchés dans les détritibus infects au pied des murs et implorent d'une voix cassée la pitié des passants qui, habitués à ces misères, n'y font pas attention.

Les rues de la cité sont étroites, à peine dallées et plus tortueuses que partout ailleurs ; plus sales aussi. Une mare d'eau verdâtre croupit au centre de l'agglomération ; au milieu de cet étang — les

Chinois de Schang-haï le nomment un lac — une maison de thé a été construite. Serait-ce dans cette mare que les tenanciers de la maison de thé puisent l'eau qui leur est nécessaire? Il ne faudrait pas trop s'en étonner; mon boy, dans l'île de Haï-nan, ne me préparait-il pas du thé avec l'eau fétide du fleuve! Mais approchons : un pont de granit, tout en lignes brisées, conduit à l'îlot et voici près de la porte d'énormes jarres remplies d'une eau plus claire sans être cependant limpide : elle y est apportée au fur et à mesure des besoins par des coolies qui vont la chercher dans la concession française. La maison de thé est quelconque à l'intérieur; des Chinois, commerçants en costume de soie, l'éventail à la main, et pauvres diables à moitié nus y boivent à lentes gorgées leur boisson préférée. La façade et le toit ont du cachet.

Le yamen du vice-roi mérite d'être mentionné; il est plus grand et, semble-t-il, plus confortable que ceux vus précédemment. Les temples n'ont rien de spécial : devant de gros Bouddhas cachés dans une pénombre mystérieuse, des fidèles font brûler des morceaux de papier de diverses couleurs, tandis qu'à l'entrée de nombreux diseurs de bonne aventure extorquent aux imbéciles le peu de sapèques qu'ils ont gagnées.

Enfin, voici un endroit charmant : un petit jardin où l'on entre par une porte basse, presque une poterne de château féodal, et un couloir froid et sombre. A la sortie, de la verdure partout; des rochers dans tous les coins; de petits sentiers

faits, dirait-on, pour les pieds mignons des nobles dames de Chine, serpentent malicieusement autour des bosquets torturés à plaisir; puis ce sont des promenoirs aux parois de marbre et de granit qui donnent une fraîcheur agréable, de petites salles où des Chinois jouent et boivent du thé, et encore des jardins mignons, petits ruisseaux et petits bassins en rocaille, où grandissent des lotus. C'est un endroit tranquille dont les Chinois eux-mêmes savent apprécier la fraîcheur et la gentillesse.

Toute la journée du 4 juin est occupée par la visite de la cité chinoise. Le lendemain, le R. P. de Cock, procureur des missions belges en Chine, veut bien me servir de guide dans une excursion à Zi-ka-wei, chez les Pères de la Société de Jésus. Une belle route ombragée, le long d'un canal, mène de Schang-haï à la Mission des Jésuites. Le Père Recteur nous reçoit d'une façon charmante et nous montre les diverses bâtisses et notamment la bibliothèque très riche en ouvrages européens et chinois. Puis le Père Lefloc nous fait voir l'observatoire météorologique très bien installé. Enfin, pendant plus d'une heure, nous visitons la maison des apprentis où de pauvres enfants, recueillis par la charité des Pères, sont instruits dans divers métiers et reçoivent une excellente éducation; ils arrivent à de très beaux résultats en fait de peinture, statuaire, ébénisterie et menuiserie.

Le 6, travail au Club anglais dont la bibliothèque bien fournie renferme la majeure partie

des livres anglais traitant de la Chine et de l'Extrême-Orient. L'après-midi, quelques visites, puis départ pour Han-kow.

Le *Sui-an*, petit steamer de la maison Arnhold, Karberg and C^o, quitte Schang-haï le soir et pendant la nuit descend le Whang-po, puis tournant vers l'ouest, remonte le plus puissant fleuve de la Chine, le Yang-tsé-kiang, dont l'embouchure a plus de 8 kilomètres de largeur. Le premier arrêt a lieu le 7, à 8 1/2 heures du matin, à Tung-chow, petite ville sur la rive gauche du fleuve, à 75 milles environ de Schang-haï. L'arrêt n'est pas de longue durée : un canot se détache de la rive et amène quelques Chinois.

Le nombre des passagers jaunes est considérable : ils sont massés dans les immenses salles de l'entrepont où ils passent le temps à bavarder, à fumer et à dormir. En première classe, je suis seul passager ; aussi avec le capitaine, un Allemand, je fais de longues et fréquentes causeries sur le pont, tout en regardant les rives se dérouler devant nous. Elles sont basses, couvertes de verdure, joncs, roseaux et arbres, au milieu desquels se cachent des villages. Le fleuve, majestueux et large comme un bras de mer, roule des eaux jaunâtres ; de temps à autre, la rive est coupée par l'embouchure d'un canal ou d'une rivière et par de petits golfes où sont ancrées des barques chinoises.

A 11 heures, deuxième arrêt à Tung-lo-to ; puis à 1 heure, nous laissons à gauche les ouvrages de défense de Kiang-yin : deux forts, quatre fortins

et soixante-dix canons ; les soldats sont éparpillés dans différents camps bâtis dans les environs.

En face à peu près, sur la rive gauche, nouvelles fortifications ; puis des cuirassés chinois de fabrication allemande et anglaise qui se sont réfugiés sous la protection de ces forts de peur d'être capturés par les Européens ; enfin la ville même de Kiang-yin, entourée de murailles et d'un canal qui la met en communication avec le fleuve.

Le Yang-tsé-kiang, qui s'est considérablement rétréci dans la passe de Kiang-yin, reprend en amont de cette ville sa largeur accoutumée ; ses eaux d'un jaune d'argile sont sillonnées par des quantités de jonques. Les fortifications sont nombreuses sur le Yang-tsé : à Tschu-san, où nous arrivons vers 7 heures du soir, un fort à coupole domine une colline de la rive droite et est flanqué d'un autre fort, de batteries et d'un camp fortifié. Voici le grand canal impérial qui coupe le Yang-tsé à Tan-tu, œuvre colossale que l'on admire encore malgré l'état déplorable où le laisse l'ineurie des autorités chinoises.

A 8 heures du soir, nous abordons à Chin-kiang, ville importante et port ouvert au commerce avec les Européens qui y possèdent un quartier. Le commerce y est très actif : toiles, sucre, tabac, cire, pétrole et bois à l'importation ; riz, blé, soie et fruits à l'exportation. La ville qui compte plus de 100.000 habitants est construite en aval du quartier européen et ceinte de longs et larges murs ; une branche du canal impérial la protège

vers l'ouest et le sud tandis qu'une colline, sur laquelle est bâti le consulat anglais, la sépare du fleuve. En amont la Gold Island que l'on dit être un des plus beaux endroits de la contrée ; aussi des moines bouddhistes y ont-ils fondé un temple et un monastère.

Pendant la nuit, nous passons Yi-cheng qui possède une belle pagode à sept étages, puis nous traversons une passe étroite que les Chinois ont encore eu soin de fortifier. Vers 3 heures du matin, c'est Nan-kin, ancienne capitale bien déchue, cachée derrière d'énormes remparts que l'on aperçoit à peine du fleuve. Cette ville, appelée aussi Kiang-ning-fou, est ouverte au commerce européen depuis 1899 ; elle renferme plusieurs monuments curieux, une fabrique de canons et un camp militaire.

Le 8 juin nous réserve une superbe journée : un ciel sans nuage, un soleil dont l'ardeur est tempérée par une légère brise, le fleuve moins large, les vues plus animées et les villages moins rares. A 8 heures du matin, nous laissons à gauche Tai-ping-fou, célèbre par la révolte qui y prit naissance il y a quelques années. Un peu avant 10 heures, traversée d'une gorge étroite : sur la rive droite l'East Pillar, montagne de 76 mètres de hauteur tombant à pic dans le fleuve, entourée d'un mur blanc et surmontée d'un fortin en pierre ; sur la rive gauche le West Pillar, autre montagne aussi abrupte sur laquelle des batteries ont été montées.

Qu'est ceci ? Une ville, dirait-on. C'est une

ville, en effet, Wou-hou, localité importante au point de vue commercial, car elle est réunie par de nombreux canaux aux centres de production du thé et de la soie. Voyez ces tours rondes et les étages des pagodes; et là bas, sur la petite éminence, l'église catholique et la mission; et la belle rive avec ses habitations européennes et chinoises. Même... est-ce possible? Là, dans le fleuve, en face de la ville, deux navires de guerre autrichiens. Que viennent-ils faire dans ces parages?

Nous passons. Les rives redeviennent basses et couvertes de joncs; j'ai pour horizon le fleuve et la ceinture verte derrière laquelle s'étendent des plaines d'alluvion. Puis, brusquement, les plaines se relèvent en collines (les Ta-wa-shan derrière Kieu-shien); et du fleuve émergent des îles: la plus belle est Pau-sé-ki.

6 heures! Ta-tung, arrêt! Quelques Chinois descendent. Et d'une colline escarpée s'élancent les toits de la pagode de Kian-schau-ki qui tranchent fortement sur le ciel empourpré aux derniers feux du jour.

Avançons. Ngan-king, ville curieuse. Un mur long de près de 2 kilomètres la sépare du fleuve; elle possède une des plus belles pagodes de la Chine centrale. Malheureusement le *Sui-an* n'y fait qu'un arrêt très court et la nuit n'est pas suffisamment claire pour qu'on puisse distinguer les beautés architecturales de cet édifice.

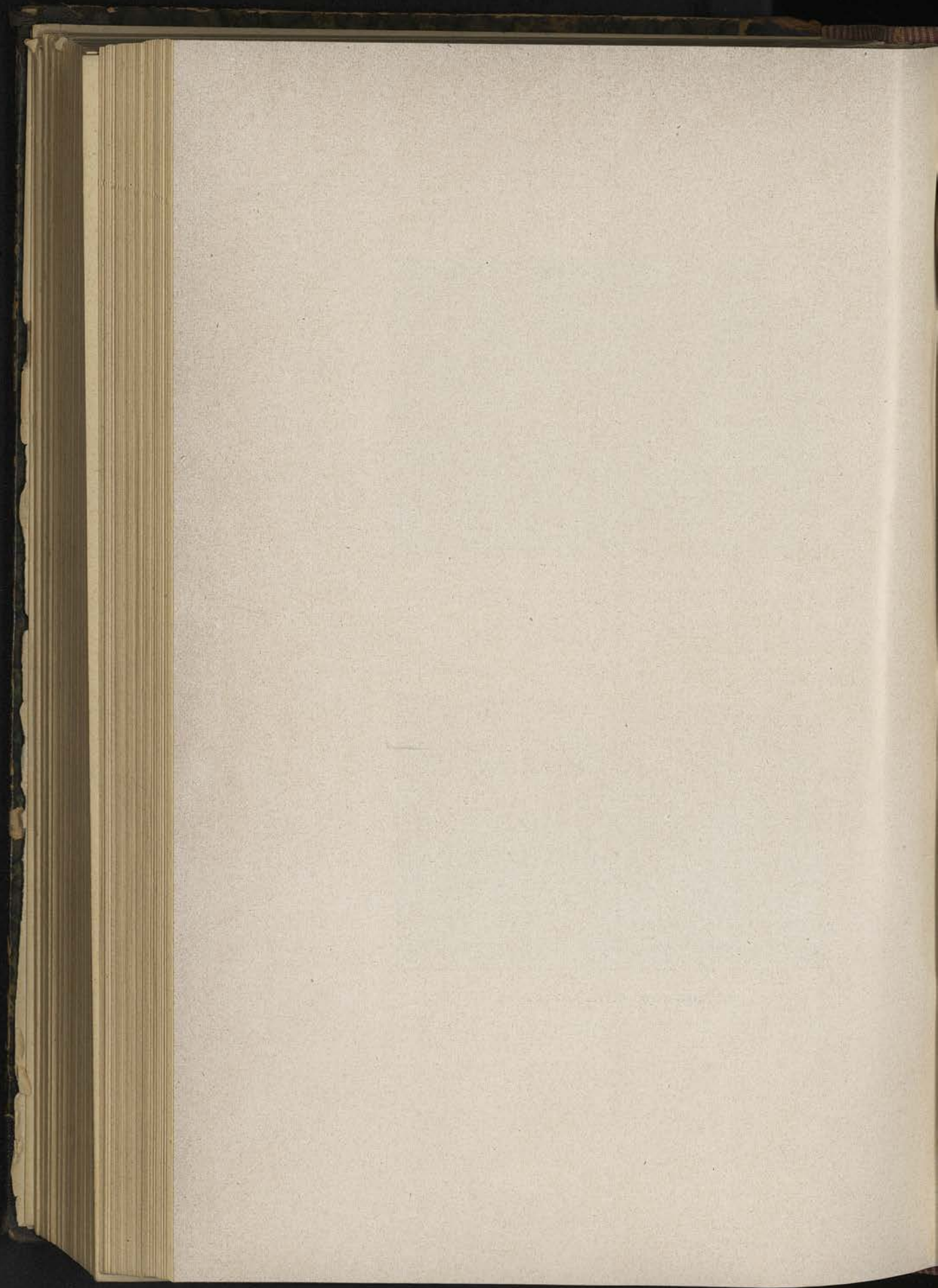
Le 9, au point du jour, nous remontons la dangereuse passe de Ma-tung, puis à 7 heures nous



SCHANG-HAI. Etalage d'un marchand d'habits.



HAN-KOW. Le Yang-tsé-kiang.



dépassons Peng-tsé et contournons un immense roc de 100 mètres de hauteur qui se dresse solitaire au milieu des eaux. En cet endroit le paysage est vraiment splendide : vers l'ouest, ce rocher, appelé Siau-kou-shan ou petit orphelin, séparé par un bras du fleuve, d'une rive plate où croissent des jones; vers l'est, de hautes montagnes dont les sommets pointus se détachent à l'horizon comme les dents d'une scie, et dans une vallée élevée une croix plantée sur la tombe de missionnaires morts pour la foi. Le petit orphelin vu d'aval n'est qu'une masse calcaire aux parois arides; vu d'amont, on dirait un dôme de verdure. Un petit temple le surmonte; et sur l'un de ses flancs, au travers du feuillage, on aperçoit un monastère de bonzes.

Peu après, sur la gauche, une large rivière : c'est la partie nord du lac Po-yang. Le lac, immense masse d'eau qui s'étend vers le sud, est la route suivie par les jonques qui apportent à Kiu-kiang les produits de la province du Kiang-si, notamment les porcelaines de Iao-tscheu. A l'entrée de ce lac, la petite ville fortifiée de Hou-kau.

Kiu-kiang, bâtie sur la rive droite un peu en amont de Hou-kau, est un port ouvert; la ville est entourée de murailles, défendue par plusieurs fortins sur les rives du fleuve et compte plus de 60,000 habitants; elle est considérée comme l'endroit le plus chaud de Chine et, en effet, le thermomètre marque 31 degrés lors de notre passage à 10 heures du matin. Beaucoup de mouvement à

notre arrivée, sur le quai et sous les arbres qui le bordent; c'est dimanche et la messe vient de finir.

Après Kiu-kiang, la première ville de quelque importance que nous rencontrons est Wusueh, sur la rive gauche. A 8 milles de là, nous passons la Porte du Yang-tsé ou Pwan-pien-shan : un rocher se détache à notre gauche et avance dans le fleuve, tandis que l'autre rive est formée de montagnes hautes d'une centaine de mètres. Et pendant près d'une heure se déroule un paysage merveilleux : le fleuve est encaissé; sur ses bords de petits villages de pêcheurs et d'agriculteurs, où des femmes battent le grain avec des fléaux. Nous sommes aussi en plein district minier; un petit chemin de fer amène la houille au bord du fleuve.

Nous dépassons Ki-chan et Ki-tau. A Shi-wu-yan, de grandes usines d'étain et de zinc sont reliées par une voie ferrée aux mines de houille de Tich-shan-pu.

Enfin le lundi 9 juin, à l'aube, après un coude du fleuve, nous apercevons l'agglomération la plus considérable de la Chine centrale, cette trinité de villes : Han-kow la commerçante, Han-yang l'industrielle, Wu-chang la militaire; les deux premières de part et d'autre du Han, la dernière en face du confluent du Han et du Yang-tsé. A 8 heures du matin, le commandant du *Sui-an* fait jeter l'ancre non loin du quai de la concession allemande.

Il n'y a qu'un hôtel à Han-kow; avant d'y faire

transporter mes bagages, je fais visite à M. de Villegas, vice-consul de Belgique, qui a l'obligeance de me recommander à un compatriote, M. van der Stegen, fixé en Chine depuis de nombreuses années ; ce dernier me permet d'occuper une chambre dans sa vaste demeure et aussitôt je m'y installe.

Han-kow, disent les Chinois, doit son développement et son importance au « Fengchoui », c'est à dire que son emplacement possède toutes les bonnes qualités requises par la géomancie ; elle est en réalité redevable de sa puissance commerciale à sa position géographique au milieu d'une province fertile et très peuplée, au confluent du Han, rivière qui vient du nord, et du Yang-tsé, la grande voie de communication de l'hinterland avec la côte. Elle deviendra plus importante encore lorsqu'elle sera reliée aux provinces septentrionales et méridionales de l'empire par deux voies ferrées, dont l'une est en construction et l'autre à l'étude, toutes deux établies en partie avec des capitaux belges et par des compatriotes. Récemment un journal de Schang-haï publiait un article sur les entreprises belges et ne pouvait dissimuler l'envie que fait naître chez nos puissants voisins notre activité débordante et couronnée de succès. C'est une vraie joie de voir notre pays, si petit sur la carte de l'Europe, lutter courageusement et victorieusement contre de plus grands. Dans le domaine économique, nous gagnons du terrain ; nous en gagnerons encore si, comprenant mieux l'importance du marché mondial et la

nécessité de nous y créer des débouchés, nos industriels et nos commerçants se lancent dans les entreprises étrangères au-delà des mers et créent, entre autres, une marine belge pour le transport des produits de la patrie.

Han-kow a, en outre, le grand avantage d'être peu distant de bassins houillers et de mines de fer, de se trouver presque au centre des districts cultivant le thé, la soie et le coton. Les Chinois ont, dans l'agglomération dont Han-kow fait partie, des usines : hauts-fourneaux, laminoirs, fonderies de canons, fabriques de fusils, usines à tisser, atelier monétaire; les Européens possèdent en outre une fabrique d'albumine et des manufactures d'allumettes. En mai, lors de la récolte du thé, Han-kow prend une animation exceptionnelle; plus de trois mille jonques se rencontrent dans son port avec beaucoup de navires à vapeur, particulièrement des steamers russes.

Des trois villes voisines, Wu-chang, Han-yang et Han-kow, la dernière seule est ouverte au commerce européen; dès 1861 les Anglais obtenaient une concession tout près et en aval de la ville chinoise; les Russes, les Français et les Allemands reçurent des territoires plus à l'est; un magnifique quai court le long de ces concessions. Viennent ensuite, en descendant le fleuve, la concession japonaise, un terrain inoccupé, le quartier belge et la gare maritime du chemin de fer Hankow-Pékin.

La colonie belge est nombreuse à Han-kow; ma première journée dans cette ville se passe en

visites à quelques Belges, entre autres au docteur Spruit et à MM. Clavier et Jadot, ingénieurs chargés de la direction des travaux du chemin de fer. Ces aimables compatriotes m'accordent l'autorisation de visiter le tronçon construit et rendez-vous est fixé à 2 heures au Cercle belge, beau local composé de trois pièces avec salle de billard et cabinet de lecture, où les Belges se réunissent presque chaque soir.

La voie ferrée Pékin-Hankow aura sa gare terminus au nord-ouest de la ville chinoise de Han-kow, une autre gare dans la concession française et enfin une troisième au nord-est de la concession belge; cette dernière, ouverte au service des voyageurs et des marchandises, s'appelle la gare maritime, nom qui n'est pas usurpé, car le Yang-tsé jusqu'au confluent du Han peut être considéré, au point de vue du commerce et des communications, comme un long fiord s'avancant jusqu'au centre de la Chine. Aux plus basses eaux, il mesure au minimum 6 mètres de profondeur et, à Han-kow, lors des fortes eaux, le niveau s'élève de 13 mètres au dessus de l'étiage.

De la gare maritime, la voie ferrée s'infléchit doucement vers le nord pour traverser plusieurs canaux et rivières sur des ponts non encore complètement terminés. C'est pourquoi nous nous embarquons dans un petit bateau à vapeur qui nous attend au quai anglais; il nous emmène à travers les innombrables barques chinoises qui couvrent le Yang-tsé et passe devant les concessions russe, française et allemande.

Voici la concession japonaise, terrain à peine aplani sur lequel des Chinois ont construit des huttes en bambous ; ici plus de quai, les eaux du fleuve rongent les rives et diminuent chaque jour un peu la surface du terrain concédé.

Voilà la future concession belge que délimitent des bornes de pierres marquées de trois lettres dont personne ne peut expliquer la signification. Espérons que ce terrain acheté par le Roi, disent les uns, par une société belge, disent les autres, deviendra à bref délai une concession ; placé près de la gare maritime et entre celle-ci et Han-kow, il est tout désigné pour être le centre des affaires, d'autant plus que précisément en face, sur l'autre rive du fleuve, s'élèvera la gare maritime du chemin de fer Hankow-Canton.

Au delà de la gare maritime, s'étend une plaine couverte de joncs et de roseaux, entrecoupée de canaux et de ravins. Notre steamer quitte le Yang-tsé et s'engage dans une rivière pour nous déposer au kilomètre 17, aux abords d'un des plus beaux ponts de la ligne déjà construite.

Une drésine mise en mouvement par six Chinois nous mène aux ateliers du kilomètre 20 et plus loin à la gare de Neik-kó. La voie solidement assise traverse une plaine qui, lors des crues du fleuve, est complètement inondée ; aussi a-t-on dû faire de hauts remblais et construire de nombreux viaducs et ponts dont l'un est long de 280 mètres. Les rails sont placés jusqu'au kilomètre 149 et, il y a quelques jours encore, des trains réguliers circulaient entre les kilomètres

17 et 110. Pour le moment, ils sont supprimés, toutes les locomotives étant employées au transport du matériel à l'extrémité de la ligne où il faut creuser un tunnel (1). Jusqu'au kilomètre 100, le paysage est le même partout : de légères ondulations de terrain dans une plaine convertie en rizières et en plantations de thé, avec çà et là des villages chinois. A partir du kilomètre 100, la voie entre dans une contrée montagneuse et s'élève en pente douce pour commencer l'ascension de la ligne de faite entre le bassin du Yang-tsé et celui du Hoang-ho.

Nous revenons sur nos pas véhiculés par la drésine jusqu'au kilomètre 10, c'est à dire jusqu'à la gare maritime où des navires déchargent de lourdes pièces de pont, des poutres et des ferrailles de toutes espèces. Près du quai, notre steamer nous attend et nous rentrons à Han-kow par le Yang-tsé-kiang.

Le soir, réunion très cordiale de presque toute la colonie belge de Han-kow au Cercle, où l'on cause de la Belgique et de la Chine.

La pluie qui menaçait de tomber le 11, vient le 12 juin rafraîchir la température, mais aussi rendre plus difficiles les promenades dans des rues qui se transforment aisément en marécages. Je prends un peu de repos; l'après-midi, petite excursion dans la ville chinoise; les rues, celles

(1) Actuellement (1903), les travaux sont activement poussés de Han-kow vers le Hoang-ho et de Cheng-ting-fou vers le Sud. Un embranchement de Cheng-ting-fou vers Tai-yuen-fou dans la province du Shan-si est en construction.

surtout qui conduisent au Yang-tsé ou au Han, présentent une animation extraordinaire, de même que les rives où sont ancrées des milliers de jonques ; on se croirait à Canton dans le faubourg commerçant. Mais si l'on s'éloigne du fleuve, les rues deviennent désertes presque et les maisons plus espacées ; entre elles quelquefois des mares d'eau stagnante.

Le 13 juin, chaleur torride ; c'est le moment d'aller visiter les hauts-fourneaux d'Han-yang où je suis cordialement reçu par trois Belges, M. Robert, ingénieur, et MM. Dyckmans et Franquignoulle, deux contremaîtres de la vallée de la Meuse. L'usine est située sur la rive droite du Han ; elle est reliée au Yang-tsé par une voie ferrée qui sert à amener près des hauts-fourneaux la houille et le minerais de fer. Un train spécial composé d'une locomotive et d'un fourgon me conduit en quelques minutes à l'usine même qui possède deux hauts-fourneaux, un four Martin, un four Bessemer, des laminoirs, et qui occupe environ 1500 ouvriers chinois. Elle a été construite par la Société Cockerill et est actuellement la propriété de S. E. Cheng.

Au dire des ingénieurs qui dirigent cette usine, les Chinois sont d'excellents ouvriers qui, — ceux du moins qui ont fait leur apprentissage en Europe, — sont capables de mener à bonne fin la besogne qu'on leur confie ; cependant on leur reproche, non sans raison, leur lenteur et leur manque d'initiative. Cette usine produit de l'acier dont une partie est transformée en rails pour

le Pé-han ; l'autre est transportée à l'arsenal voisin, où l'on en fait des canons.

Grâce aux démarches qu'avaient bien voulu faire la veille MM. de Villegas et Robert, je puis visiter cet arsenal. D'abord la salle où se fabriquent les fusils ; toutes les machines, plus de deux cents, proviennent de la maison Löwe de Berlin. Abstraction faite des ouvriers qui sont tous Chinois sauf deux contre-mâîtres chargés de les diriger, on se croirait volontiers dans quelque manufacture d'armes du pays de Liège : tout est en ordre parfait, les machines et les outils sont bien entretenus ; le travail se fait avec régularité et les nombreux fusils qui sortent de ces ateliers ne le cèdent en rien à ceux importés d'Europe. Ensuite la cartoucherie où je suis la fabrication d'une cartouche depuis son état primitif sous forme de platine de cuivre jusqu'à sa mise en caisse. Enfin la manufacture de canons d'où sortent principalement des pièces de campagne que l'on dirait nouvellement importées d'Europe, tellement le travail est soigné.

Au retour, j'ai le plaisir de voir des soldats chinois faire l'exercice à l'européenne sous le commandement d'officiers chinois : marches, contre-marches, mouvements tournants, déploiements en tirailleurs, rassemblements, exercices de tir, tout se fait avec un ordre presque parfait, une exactitude étonnante.

Et pendant que les vagues du Yang-tsé balancent la jonque chinoise qui me ramène à Han-kow, je ne puis m'empêcher de souder ces

trois choses : hauts-fourneaux, arsenal, armée ; l'industrie métallurgique implantée au centre de l'Empire du Milieu, les engins de guerre fabriqués par les Jaunes qui semblent savoir se plier à la discipline militaire et former de bonnes armées. Cependant il n'est pas à craindre que la vieille Europe soit attaquée un jour par la Chine nouvelle et s'il existe un péril jaune, ce n'est certes pas un péril militaire. Péril économique alors ? Pas davantage, je pense ; car si le Chinois est capable de certains travaux, il les exécute d'une façon machinale et ne saurait lui-même améliorer les procédés (1).

Le lendemain 14, mon état de santé devient mauvais et je ne puis faire qu'une promenade dans la ville chinoise et visiter le temple principal, beau monument perdu au milieu de ruelles malpropres et tortueuses. Atteint de dysenterie, je dois garder la chambre la matinée du 15 et, sur les conseils du médecin, quitter Han-kow par le premier bateau. Affaibli par la maladie qui, sans être très dangereuse à ses débuts, vous coupe bras et jambes, je m'embarque le soir du même jour sur le *Mei-shun* pour rentrer à Schang-haï.

Quoique s'effectuant plus rapidement que l'aller, le retour me paraît très long, car il me faut rester toute la journée couché sur une longue chaise ; la chaleur est insupportable et un peu de fièvre se déclare le lendemain du départ. Le 17, arrivé à

(1) Voir des considérations très intéressantes sur ce sujet dans WEULERSSE, *Chine ancienne et nouvelle* (Paris, Colin) où un chapitre est consacré à l'étude du prétendu péril jaune.

Schang-haï, je consulte un médecin qui me déconseille fortement de retourner à Hong-kong dans l'état où je suis ; il m'ordonne d'aller directement au Japon et de m'y reposer jusqu'à guérison complète. Tout ce que je puis faire pendant les quelques jours restants, est d'aller dire adieu aux amis et connaissances, notamment à M. Siffert, l'aimable consul de Belgique et au R. P. de Cook, l'obligeant procureur des Missions belges.

Le vendredi 21 juin, je quitte la Chine.

La Chine centrale est comprise toute entière dans le bassin du Yang-tsé-kiang, un des fleuves les plus importants du monde, dont les sources sont dans le Tibet et l'embouchure dans l'océan Pacifique. Il a pour limite au nord les ramifications orientales des Kuen-lun et au sud-est une série de montagnes décrites par Richthofen (1) qui leur donna le nom de Nan-shan ou Nan-ling. Par de nombreux affluents de gauche et de droite, le Yang-tsé draine les eaux d'un territoire immense où ont été construites des villes importantes, telles que Tching-tou-fou, métropole du Se-tchuen, Tchoung-king, Koei-yang, Itchang, les trois centres Wu-chang, Han-yang et Han-kow, Kiu-kiang, An-king, Nan-king et Schang-haï.

Le moyen et le bas Yang-tsé sont le centre de la culture du thé et de la soie ; c'est la partie la plus peuplée de la Chine et la plus fertile.

(1) Freiherr von RICHTHOFEN. *China*. On a donné à une partie de ces montagnes le nom de Richthofen Gebirge.

Dans la Chine centrale, il n'y a pas que des Chinois. Aux sources du Yang-tsé, on trouve des Tibétains : les uns plus ou moins civilisés et dirigés par des lamas, les autres à demi sauvages ou Fans qui se rencontrent surtout dans les montagnes du Se-tehuen. Près d'eux vit une autre variété, celle des Lolos, qui semble n'être nullement apparentée avec les Chinois. Puis viennent les Chinois proprement dits parmi lesquels vivent, comme en des oasis, des Miaos réfugiés dans les endroits les plus inaccessibles ; ces Miaos, que des liens de parenté unissent très probablement à d'autres tribus non policées de la Chine méridionale, sont les restes des anciennes populations aborigènes que les Chinois ont refoulées et finiront par éliminer (1).

L'ÉCOLE D'INTERPRÈTES BELGES POUR LA CHINE

La connaissance de la langue chinoise est nécessaire à tous ceux qui veulent s'établir dans l'empire du Milieu pour y faire le commerce ou y entreprendre des explorations ; elle est plus

(1) Nous ne nous étendrons pas ici sur les mœurs, les coutumes, la société et le gouvernement de la Chine ; nous y reviendrons ailleurs. Outre les ouvrages cités de GROOT, RICHTHOFEN, RECLUS, WEULERSSE, il faut lire aussi SMITH, *Village life in China et Chinese characteristics* ; SIMON, *La cité chinoise* ; COURANT, *En Chine, Mœurs et institutions* ; D^r MATIGNON, *Superstition, crime et misère en Chine* ; M^r FAVIER, *Pékin* ; PIOLET, *La France au dehors, Les missions catholiques au XIX^e siècle*, t. III ; KÜRSCHNER, *China* ; E. TIESSEN, *China*, et d'autres ouvrages dont les principaux ont été réunis dans un essai de bibliographie chinoise en appendice au volume de E. et O. RECLUS, *L'empire du Milieu*.

indispensable encore aux Européens attachés aux Compagnies de chemins de fer et aux Sociétés d'exploitation ainsi qu'aux consuls et diplomates.

Les grandes puissances forment leurs interprètes en Chine de la façon suivante :

Les Français suivent les cours de l'École des langues orientales à Paris, où ils reçoivent des leçons de professeurs européens et de répétiteurs chinois ; après trois ans d'études, ils passent un examen final qui leur donne le titre d'élève-interprète pour la Chine et comme tels ils sont envoyés sans retard à Pékin. Ils sont attachés à la légation de France, se choisissent un lettré qui leur donne des leçons de chinois, restent sous la surveillance du premier interprète de la légation et après quelque temps d'étude, sont chargés pour la légation de certains travaux de traduction de plus en plus difficiles. Ils entrent ensuite dans la carrière consulaire ou restent attachés à la légation à Pékin.

Les Allemands suivent les cours de l'Orientalisches Seminar à Berlin, où leurs études semblent beaucoup plus approfondies que celles des Français à Paris ; ils sont envoyés ensuite soit à la légation à Pékin, soit dans les consulats de Chine où ils continuent leurs études avec des lettrés sans surveillance aucune. Petit à petit, ils sont chargés de traduction et entrent dans la carrière consulaire en qualité de vice-consuls.

Les Russes font leurs premières études à l'Institut oriental de Saint-Petersbourg, puis arrivent

à Pékin avec un traitement annuel de 7200 francs, y continuent leurs études de chinois avec des lettrés et travaillent à la chancellerie ; ensuite ils entrent dans la carrière consulaire (1).

Les Anglais passent à Londres un examen assez facile qui ne demande guère de préparation spéciale ; puis ils sont envoyés à Pékin où ils demeurent deux ou trois ans, étudiant le chinois sous la direction d'un lettré. Ils deviennent ensuite élèves-interprètes et travaillent sous la surveillance du premier interprète ; ou bien ils sont envoyés dans les ports comme adjoints au consul et après deux ou trois ans de stage sont nommés vice-consuls (2).

Les légations de Hollande et d'Autriche ont pris leurs interprètes parmi les jeunes gens de ces pays qui ont été ou sont au service des douanes chinoises.

De ces informations résultent ces conclusions importantes : 1° que le séjour à Pékin doit être assez long, deux ans me paraissent nécessaires (3) ;

(1) L'institut oriental de Vladivostok, dont nous ferons connaître l'organisation, formera aussi des élèves interprètes.

(2) Voir dans CH. BERESFORD, *The break-up of China*, p. 344 et suivantes, une étude critique sur la carrière consulaire en Chine.

(3) La multiplicité et la délicatesse des accentuations rend les langues jaunes impossibles à apprendre hors du pays où on les parle et stérilise tous les efforts de linguistique faits à leur sujet dans les écoles coloniales ou orientales établies en Europe. D'où la nécessité d'un long séjour en Extrême-Orient pour celui qui veut étudier et savoir le chinois. M. COURANT, *En Chine. Mœurs et institutions, hommes et faits*. Paris, Alean, 1901.

2° que le meilleur moyen d'apprendre le chinois est de se faire donner des leçons par un lettré, — chaque élève en ayant un pour lui seul, — même si l'on a suivi des cours de chinois dans les écoles spéciales de Berlin, Paris ou Pétersbourg.

Le 8 mai, j'eus un entretien avec Sir Robert Hart à Pékin au sujet des cours organisés par l'administration des douanes chinoises. Il résulte des réponses et des renseignements qu'il m'a donnés que l'administration des douanes n'a pas d'école proprement dite pour ses employés. Quelques-uns de ceux-ci ont été appelés à Pékin pour étudier la langue chinoise ; ils y ont loué une maison, y habitent et y vivent en commun, ont choisi des lettrés chinois pour leur donner des leçons et, suivant leurs aptitudes, ont fait à Pékin un séjour plus ou moins long et par conséquent des études plus ou moins approfondies : ceux qui montraient des dispositions spéciales pouvaient rester plus longtemps. D'autres sont parvenus à se faire recevoir comme pensionnaires dans des familles chinoises et, en contact continu avec des Chinois de tout âge, parents et enfants, ils ont fait de rapides progrès et se sont bien trouvés de l'expérience qu'ils avaient tentée. D'autres enfin se sont réunis à Nan-kin dans une maison louée par eux où ils se faisaient préparer leur nourriture et prenaient des leçons de chinois avec des lettrés qu'ils choisissaient eux-mêmes. Les autres employés européens des douanes chinoises doivent au bout de trois ans de service

connaître la langue du pays et passer un examen sur le dialecte mandarinal.

Pour le moment, à cause de la guerre, il n'y a plus de jeunes gens des douanes à Pékin pour y étudier le chinois, mais aussitôt la paix conclue, d'autres y reviendront et suivront la méthode de leurs prédécesseurs; l'expérience tentée par quelques-uns de vivre en pension dans une famille chinoise ne sera probablement pas continuée.

A mon avis, une école d'interprètes belges pour la Chine devrait être créée et je ne crois pas nécessaire d'insister ici sur les avantages que procurerait aux Belges cette école, non seulement au point de vue commercial et industriel, mais aussi pour la formation de consuls; trop souvent, hélas, ces derniers, tout comme les commerçants ou les directeurs d'usines ou d'entreprises, sont à la merci d'interprètes dont la fidélité n'est pas toujours à l'abri de toute suspicion.

Je me permets de proposer un plan d'organisation de cette école que l'on pourrait rattacher à une de nos Universités; je tiens surtout compte des renseignements que j'ai recueillis en Chine à différentes sources, des observations que j'ai faites autrefois au Séminaire des langues orientales de Berlin (1) et récemment au cours de mes enquêtes sur l'organisation de l'Ecole française d'Extrême-Orient à Saïgon et de l'Institut oriental à Vladivostok.

(1) JOS. HALKIN, *L'enseignement de la géographie en Allemagne et la réforme de l'enseignement géographique dans les universités belges*, 1900.

BUT : Former des interprètes, 1° pour faciliter par leur entremise les rapports entre les industriels et commerçants belges d'une part, et les autorités, commerçants et ouvriers chinois d'autre part ; 2° pour permettre aux consuls de traiter par leur moyen avec les autorités chinoises sans l'intermédiaire d'interprètes étrangers d'abord, personnellement dans la suite ; 3° pour avoir à la légation de Belgique à Pékin — et même aussi près des consuls généraux — un petit nombre de jeunes gens connaissant suffisamment le chinois pour être chargés de missions spéciales dans l'intérieur du pays (1) ou de travaux de chancellerie ; 4° afin d'arriver aussi rapidement que possible à former pour la Chine un corps consulaire spécial composé de personnes connaissant à fond le chinois (2).

ADMISSION : Seraient admissibles les jeunes gens qui auraient terminé leurs études moyennes et subi un examen d'entrée sur la langue française, deux langues étrangères (allemand et anglais), la géographie générale, la géographie détaillée de l'Asie, l'histoire contemporaine, les mathématiques élémentaires. Si le candidat avait

(1) Chaque consulat général en Chine, de même que la légation à Pékin, devrait avoir à sa disposition au moins un attaché technique qui eût fait des études d'ingénieur et puisse être envoyé en mission pour faire des rapports spéciaux sur les affaires industrielles ou commerciales à entreprendre par des Belges. La Chine est une vaste contrée qui s'ouvre à tous ; il ne faut pas que nous soyons des derniers à la connaître toute entière.

(2) La Chine est le pays où les consuls et vice-consuls ont le plus difficile à mener à bien la besogne qui leur est confiée ; ils ont en général trop peu de rapports directs avec les Chinois ;

fait des études de commerce ou de mathématiques supérieures, il en serait tenu compte.

DURÉE DES ÉTUDES : a) en Belgique. La durée des études serait de deux ans ; le nombre des élèves de six au maximum par année. Pourraient être admis des élèves auditeurs en nombre illimité ; ces derniers obtiendraient des certificats constatant leur degré d'instruction. b) en Chine. La durée des études en Chine serait de deux ans et le programme de ces études, laissé au choix des élèves, devrait être approuvé par l'envoyé extraordinaire de Sa Majesté et à son défaut par l'interprète de la légation.

Pendant les deux ans de séjour en Chine, les élèves se tiendraient à la disposition de la légation pour faire des travaux ou être envoyés en mission. Je ne crois pas qu'il soit absolument nécessaire d'obliger les futurs interprètes à résider à Pékin ; il convient même que certains d'entre eux se fixent pendant la deuxième année à Nan-kin, à Han-kow, à Canton, voire même dans l'intérieur, au Kan-sou ou dans le Se-tchuen, pour y étudier le patois local et les besoins des populations.

leur nombre est trop restreint ; ils sont trop souvent déplacés. L'école d'interprètes belges pour la Chine remédierait à cette situation : nos agents consulaires connaîtraient la langue chinoise et, dès leur entrée en fonctions, auraient déjà pu se mettre au courant des affaires et de la façon de les traiter ; ils ne désireraient pas quitter la Chine, surtout si à cause de leurs études ils recevaient des appointements plus élevés ; ils formeraient un corps consulaire assez nombreux pour que la Belgique puisse être représentée dans tous les endroits importants au point de vue commercial et industriel.

EXAMENS : Des examens oraux et écrits auraient lieu à la fin de chaque année. En Belgique, ils seraient subis devant un jury composé des professeurs chargés de cours à l'école d'interprètes belges pour la Chine, en tenant spécialement compte des résultats des cours pratiques dirigés par le ou les lettrés chinois. En Chine, les examens seront subis devant un jury composé de l'envoyé extraordinaire, des interprètes de la légation et autres personnes à désigner (interprètes d'autres légations, employés supérieurs de la douane chinoise, etc.). Le dernier examen conférerait le titre d'interprète belge en Chine.

BOURSES DE VOYAGE : La gratuité des cours en Belgique serait accordée aussi souvent que possible. Le dernier examen subi en Belgique permettrait de classer les élèves et les plus méritants recevraient une bourse de voyage de 6.000 fr., le prix du billet jusque Pékin en plus.

COURS : En Belgique, les cours devraient avoir pour but la connaissance théorique et pratique, autant que faire se peut, de la langue chinoise, l'étude plus approfondie des langues modernes, spécialement de l'anglais, la connaissance de la géographie et de l'ethnographie de la Chine, des notions diverses sur le droit, le commerce et l'industrie, l'histoire contemporaine de l'Asie. Il serait peut-être utile de laisser aux élèves la faculté de choisir parmi les cours donnés à l'Université deux cours par année qui feront, sur leur demande, partie de l'examen ; tel, par exemple, qui a des aptitudes pour l'étude des sciences

commerciales pourra présenter chaque année deux cours choisis dans la licence en sciences commerciales et consulaires, tel autre présentera les éléments du droit international privé, la science financière, la géographie coloniale, etc.

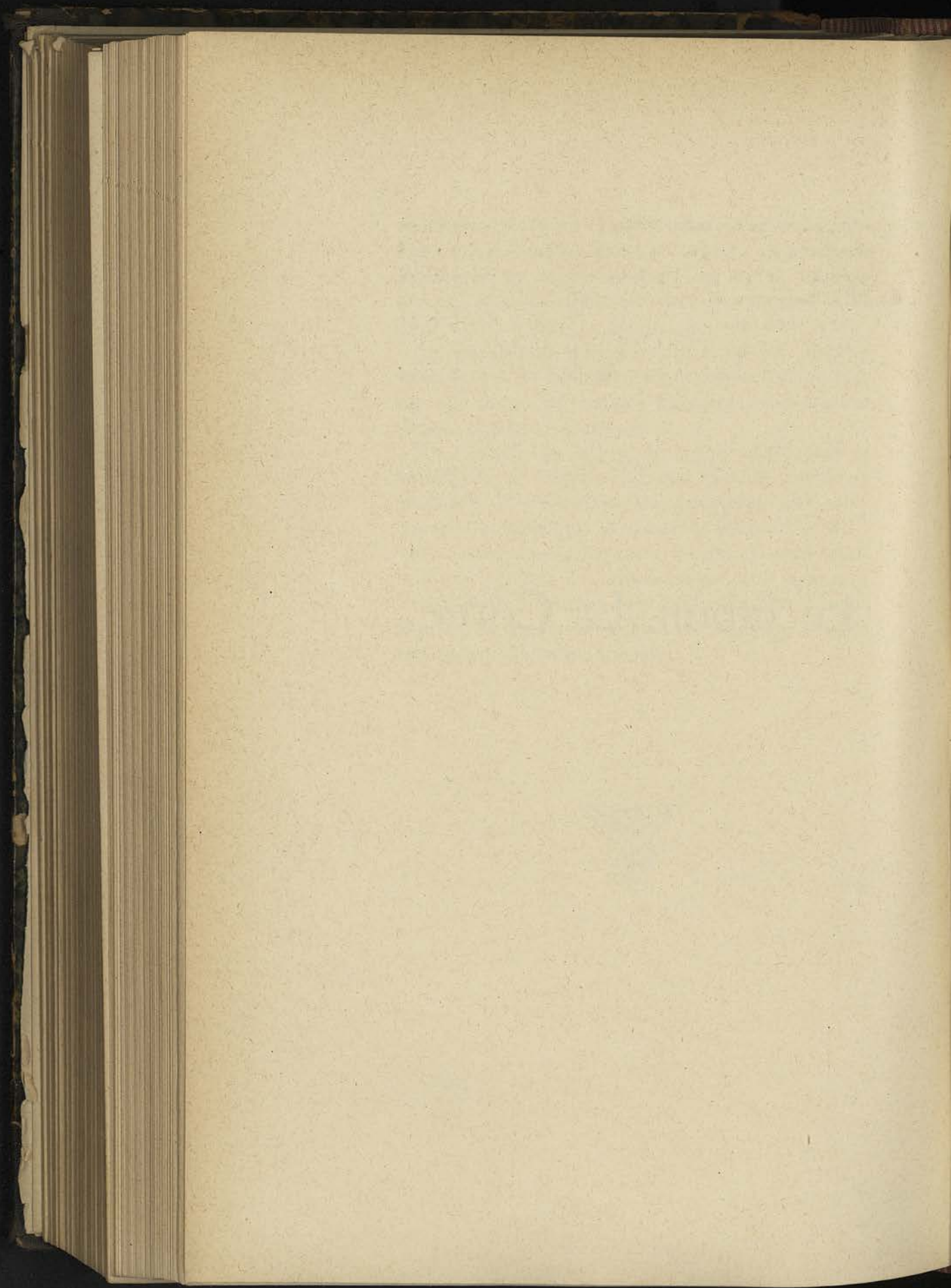
L'organisation de ces cours dans les universités belges ne présenterait guère de difficultés, car des cours de langue chinoise sont établis depuis plusieurs années déjà.

En Chine, les élèves devraient s'attacher à l'étude de la langue chinoise (parler, écrire et traduire) et de toutes les questions qui intéressent la Belgique (commerce, industrie, etc.).

Si, parmi les interprètes belges, il s'en trouvait qui eussent des dispositions plus spéciales pour l'étude des langues et des civilisations asiatiques, ils seraient envoyés à Saïgon à l'Ecole française d'Extrême-Orient.



Le Japon. La Corée





Le Japon. La Corée.

LA traversée de Schang-haï à Nagasaki, première escale sur la route de Chine à Tokio, est certainement celle qui me laissera le souvenir le moins agréable de tout mon voyage en Asie. Couché toute la journée sur une chaise longue, atteint de dysenterie et de fièvre, j'étais contraint à un farniente réparateur.

Nagasaki est un des plus beaux ports du Japon ; une anse de vaste étendue communiquant avec la mer par un étroit goulot, enserrée de tous côtés de hautes montagnes verdoyantes ; le long de la rive, une ville bâtie en amphithéâtre sur les

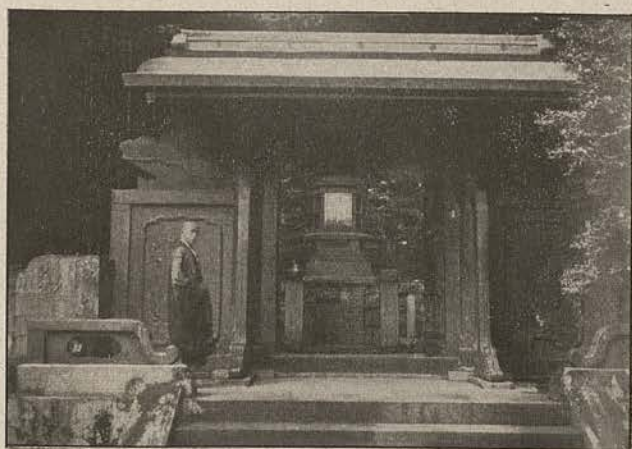
derniers contreforts des collines de l'île; dans la rade de nombreux bateaux, malles en partance pour l'Europe ou l'Amérique, cuirassés de diverses nationalités, steamers et cargo-boats, jonques japonaises qui servent au transbordement des personnes et des marchandises ou qui reviennent de la pêche.

De Nagasaki, la route ordinairement suivie pour se rendre à Yokohama est la mer intérieure, vaste canal d'eau salée entouré de terres et de rochers, entre l'île Nippon au nord et les îles Kiou-Siou et Si-Kok au sud, d'une longueur de 450 kilomètres environ sur une largeur variant entre 10 et 50 kilomètres. Nous arrivons à cette mer par le détroit de Schimonoseki qui la termine à l'ouest, entre les localités de Schimonoseki dans l'île de Hondo et Moji dans l'île Kiou-Siou où notre steamer fait un court arrêt.

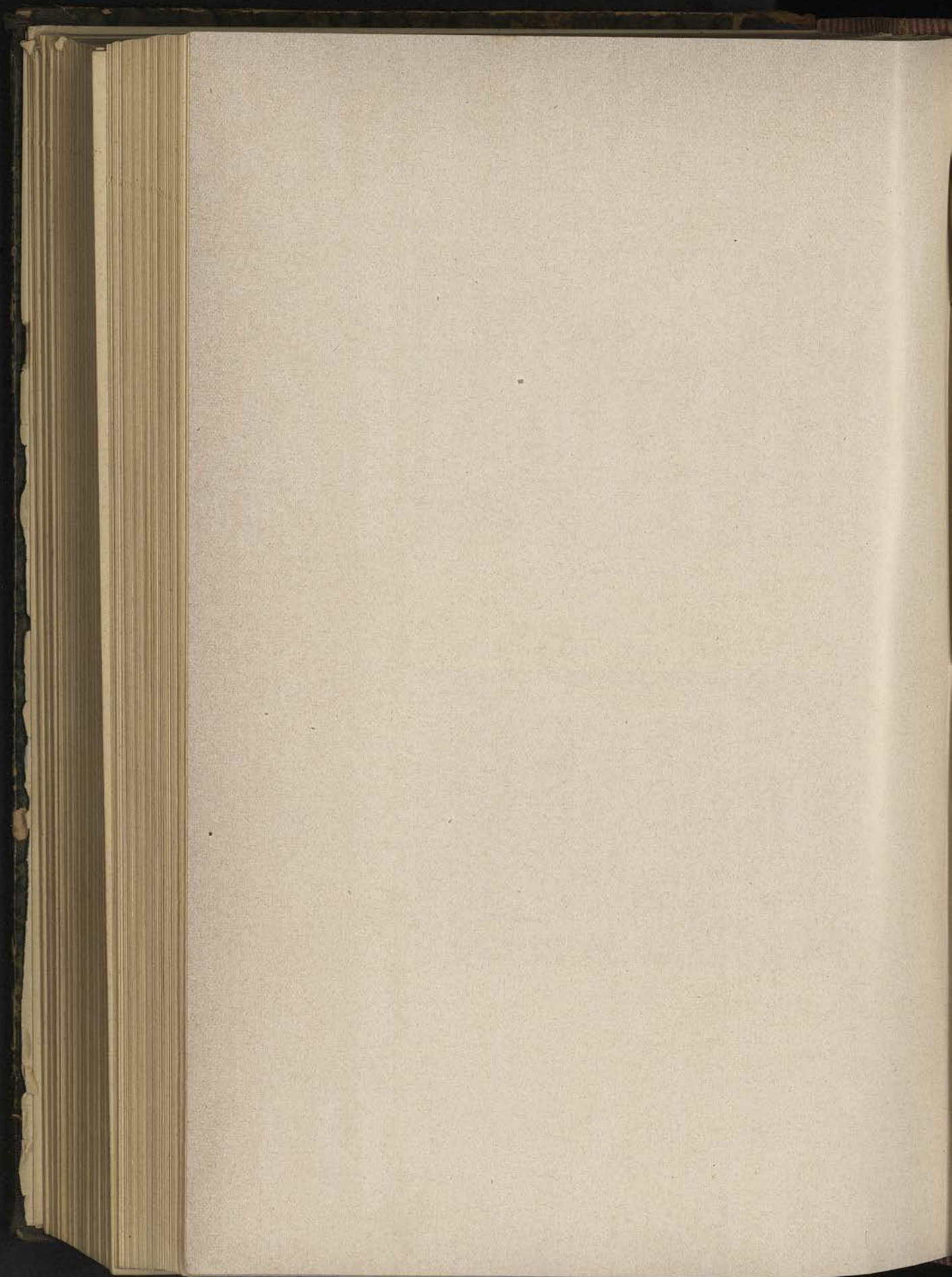
La mer intérieure est de toute beauté et sa traversée est un des voyages les plus intéressants que l'on puisse rêver; à chaque instant le paysage change. De temps en temps le steamer vogue dans une passe étroite entre des montagnes élevées couvertes d'arbres et de jolis villages; plus souvent, on se trouve sur une vaste nappe d'eau semée d'écueils et de rochers émergeant à peine ou se dressant assez haut au dessus des flots, tantôt nus et arides, tantôt portant une végétation luxuriante. Et de temps à autre, des villages de pêcheurs, des petites villes aux maisons gracieuses, des phares construits à l'extrémité de collines surplombant l'onde azurée, des



YOKOHAMA. Japonaises revenant de l'école.



TOKIO. Temple et bonze japonais.



jonques nombreuses et des barques de pêche réunies en groupes de trois ou quatre et montées par des indigènes à peine habillés.

A Kobé, troisième escale au Japon ; on ne s'arrête que quelques heures, assez cependant pour faire le tour de la ville en djinricksha. Enfin le 26 juin arrivée à Yokohama, le plus grand et le meilleur port de l'empire du Soleil levant. Après la visite de la douane sur le pier, je me fais conduire à l'Oriental Hôtel, puis je fais visite au consul de Belgique, M. de Wappenaert, et au représentant de la Société Cockerill, M. Mulkay, un concitoyen.

Le surlendemain 28, mon état de santé ne s'améliorant guère, je quitte Yokohama pour aller à Myanoshita, petite localité où pendant les grandes chaleurs se réfugient les Européens, puis de là à Kowakidani, endroit perdu dans les montagnes et station balnéaire dont les bains chauds, sulfureux et ferrugineux ont une très grande vogue. MM. Mulkay et Heller veulent bien m'accompagner. Voyage des plus agréables : en chemin de fer jusque Kodzu pour traverser un magnifique pays couvert de verdure et de rizières dans lesquelles des indigènes en costume très primitif repiquent le riz ; en tramway électrique jusque Yumoto, près d'une heure le long d'une grande route bordée de maisonnettes japonaises ouvertes à tous les vents et qui offrent aux passants indiscrets le spectacle de scènes de famille quelquefois amusantes ; en pousse-pousse ou korouma jusque Myanoshita par un chemin

étroit et fortement en pente qui escalade les coteaux de montagnes boisées et présente très souvent des points de vue charmants sur des gorges profondes ou des cascates au refrain joyeux ; à pied jusque Kowakidani par un petit sentier sous les arbres, ascension un peu difficile car il faut s'élever de plus de 200 mètres, mais dont la peine est compensée par le plaisir de respirer un air frais, de marcher bon pas sans s'échauffer, de vivre enfin une nouvelle vie et de retrouver une température fraîche et reconstituante.

Kowakidani ne possède qu'un hôtel, à la japonaise, mais avec service fait à l'européenne ; c'est, non pas un de ces bâtiments rectangulaires tels que sont souvent nos hôtels dans les villes d'eaux, mais une série de petits pavillons accolés çà et là au flanc de la montagne et à l'ombre de grands arbres, réunis par de mignons couloirs, le tout en sapin clair et à cloisons mobiles garnies de carreaux de papier.

A l'entrée, il faut enlever ses souliers et chausser de légères sandales, car dans les maisons japonaises la propreté est remarquable. On est reçu par des « mousmés » ou servantes qui ne sont pas avares de révérences et par le maître d'hôtel aussi peu sympathique que ses domestiques sont avenantes et gaies.

La chambre mise à ma disposition est spacieuse avec un lit énorme et un ameublement très simple ; de trois côtés des cloisons de bois glissent dans des rainures et permettent de laisser la

chambre ouverte des trois côtés à la fois ; une vérandah la contourne. Le panorama sur la vallée et les coteaux boisés vers Yokohama est splendide, tandis que de l'autre côté le Futagoyama cache le lac Hakone, mais laisse apercevoir la cime du Fudji-yama.

Nous nous étions promis, mes compagnons et moi, de jouir une journée entière de la fraîcheur de Kowakidani et d'excursionner les jours suivants au lac Hakone et plus loin près du grand volcan. Le vent a tourné pendant la nuit, et le lendemain nous nous réveillons en plein nuage ; la pluie vient mettre nos projets à néant, car elle ne discontinue pas pendant quatre jours ; les vallées et les montagnes sont ensevelies dans un opaque brouillard.

Rester plus longtemps à Kowakidani manquait de charmes quoique ces jours de repos m'eussent fait le plus grand bien. Aussi le 1^{er} juillet, nous faisons venir de Myanoshita des chaises et des porteurs. Bien emmitouflés dans d'épaisses couvertures de laine qui doivent nous protéger contre la pluie et l'humidité, munis chacun d'un immense parapluie en papier huilé, nous dévallons au pas de course de nos porteurs les chemins étroits transformés en ruisseaux impétueux tandis que dans le fond du ravin, le torrent démesurément grossi brise ses flots mugissants contre d'énormes blocs de rochers et couvre d'écume ses rives abruptes. En une heure et demie, nous sommes à Yumoto, pas trop mouillés, mais assez fatigués des secousses et cahots donnés à la chaise par

nos infatigables porteurs. Le tramway électrique doit nous conduire à Kodzu, mais au delà d'Odawara, il s'arrête brusquement ; la rivière très large qui se jette là tout près dans la mer, la Sakawagawa, est sortie tout à coup de son lit, a renversé les digues et emporté le pont du tramway. Le pont principal, bien qu'en bois, tient ferme contre les flots qui l'assiègent ; pour y arriver il faut traverser des champs inondés. Non sans peine, soit sur le dos de Japonais que l'eau n'effraie pas mais qui doivent lutter pour résister au courant, soit dans des koroumas ou sur une charrette que l'eau entraîne dans des bas fonds, nous arrivons. Le pont tremble comme une feuille sous la formidable pression du fleuve. Enfin nous voilà au bout ! Quelques heures après le pont était enlevé par l'eau et les communications complètement interrompues pendant plusieurs jours.

A 1 heure, le train nous dépose à Yokohama d'où je repars le même jour à 5 heures par le direct vers Tokio.

La capitale de l'empire japonais couvre une étendue immense de près de deux lieues de diamètre, le centre étant occupé par le palais impérial et le côté sud baigné par la mer. Il est impossible au voyageur de se faire une idée plus ou moins exacte de l'agglomération, même par une course d'orientation de tout un jour ; il lui faut en partant de l'hôtel plusieurs demi-journées pour se rendre aux endroits les plus remarquables : les parcs de Shiba et d'Ueno, le temple

de Kwannon à Asakusa, le Musée ou Hakubutsu-Kwan, le palais impérial et quelques édifices de style européen comme le palais de justice et la poste. Sauf ces curiosités, la ville avec son million et demi d'habitants n'est guère intéressante: les maisons sont toutes en bois, construites dans un style uniforme, le plus souvent sans étages, alignées le long de rues très larges ou de grandes avenues qui empêchent les incendies très fréquents de s'étendre, ou bien serrées les unes contre les autres dans des ruelles. Par ce temps de pluie, les voies de communication sont sales et boueuses.

Mes premières visites sont pour M. le baron d'Anethan, ministre de Belgique; M. le Ministre de Russie qui veut bien m'accorder des lettres de recommandation pour la traversée de la Sibérie; M. Blockhuyse, professeur à l'Ecole commerciale; M. Ruppert, ingénieur, attaché autrefois aux usines de Han-yang; M. Kawamura et M. Riess, professeur à l'Université. Le lendemain, je visite avec ce dernier le local et les collections de la Société de l'Est asiatique allemand. Mais la pluie ne cesse de tomber tous les jours; ce n'est que le 4 juillet à midi que le soleil veut enfin se montrer et permettre quelques excursions dans les endroits les plus remarquables.

Le parc de Shiba, situé dans le quartier ouest de la ville, non loin de la gare de Shimbasi, mérite une visite; on y arrive par la Hikage-cho, longue rue où des milliers de boutiques offrent en vente les objets les plus en usage chez les

Japonais. Dans le parc lui-même, aux larges avenues bien ombragées par d'énormes arbres et de magnifiques cerisiers, sont les mausolées de quelques chogouns de Tokugawa ; les sépultures des autres chogouns sont au parc d'Ueno ou à Nikko. Ces mausolées présentent une profusion de sculptures et de ciselures de toute beauté, riches portiques, galeries à claire-voie finement ouvragées, lanternes votives en granit et torchères en bronze, pavillons de bois et de métal distribués dans trois enceintes dont la plus reculée ou Honden renferme un temple plus majestueux et plus décoré.

Et pour relier ces temples et ces tombes, ces pavillons et ces enceintes, des portes monumentales, des temples plus petits, une pagode, le tout formant un ensemble peut-être unique au monde comme décoration et harmonie de couleurs et de sculptures.

Les diverses parties de ce parc, notamment les cours qui précèdent les temples, sont remplies d'une foule sans cesse changeante, femmes au kimono gracieusement serré à la taille par une large ceinture de prix ; enfants courant presque nus ; hommes affublés de costumes assez grotesques, mélange d'habits européens et indigènes ; marchands de comestibles ; chanteuses de rues et joueuses de samicen ; koroumas en quête de promeneurs à ramener au centre de la ville ou guides cherchant un étranger qui aurait besoin de leurs services.

A peu près au centre de la capitale, s'élève,

entouré de fossés remplis d'eau et de murs surmontés de pavillons, le palais impérial que l'on ne peut visiter. Il est précédé d'une place immense sur laquelle on voit le tracé de rues, mais qui reste à l'état de terrain vague, abandonné aux herbes et aux chardons : on se croirait en pleine campagne. Au nord du palais, l'Université impériale déjà fermée, car les vacances ont commencé.

Non loin de là, l'endroit le plus fréquenté de Tokio : le parc d'Ueno, fameux par ses temples, ses mausolées de chogouns, ses allées fraîches et ombragées. Les édifices religieux disposés çà et là parmi les arbres ne le cèdent en rien à ceux du parc de Shiba quant à l'ornementation et à la beauté des sculptures.

Au milieu du jardin, le Musée ou Ueno Haku-butsu-Kwan. Le rez-de-chaussée est occupé par les collections zoologique, minéralogique et industrielle à droite, par les sections historique et archéologique à gauche. Au premier étage, des collections d'anciens kimonos et costumes japonais, d'instruments de musique et d'équipements militaires. Au point de vue ethnographique, ce musée est de la plus haute importance, car on y a rassemblé quantité d'objets provenant des époques anciennes ; ces belles collections permettent d'étudier l'état de la civilisation japonaise avant qu'elle n'ait subi l'influence de l'Occident.

Parmi les autres édifices remarquables de Tokio, citons le temple d'Higashi-Hongwanji, temple bouddhiste de la secte de Monto, le

temple de Kwannon ou déesse de la pitié, les bâtiments réservés aux départements ministériels et la poste.

Une des promenades les plus intéressantes pour l'étranger consiste à parcourir, le soir, une des grandes rues qui traversent la ville, de la gare de Shimbasi à celle d'Ueno : une file double et interminable de boutiques offre au passant tous les produits de l'art japonais et européen, depuis les fragiles et mignonnes sculptures sur ivoire et les magnifiques vases en cloisonné jusqu'aux poupées d'un sou. De ci de là des restaurants populaires toujours remplis de monde ; des maisons de thé d'où sortent les accords peu mélodieux d'orchestres japonais ou les accents plaintifs de geishas, chanteuses et danseuses tout à la fois ; des théâtres dont la façade est placardée de peintures reproduisant les principales scènes du drame ; des marchands d'étoffes chez lesquels s'attardent de jolies Japonaises en quête d'une belle écharpe ou d'un kimono à leur goût.

L'endroit le plus visité du Japon tout entier est Nikko, petite localité dont les Japonais disent, non sans raison : « Nikko wo minai ouchi wa, kekko to iou na ! » Si vous n'avez pas vu Nikko n'employez pas le mot magnifique.

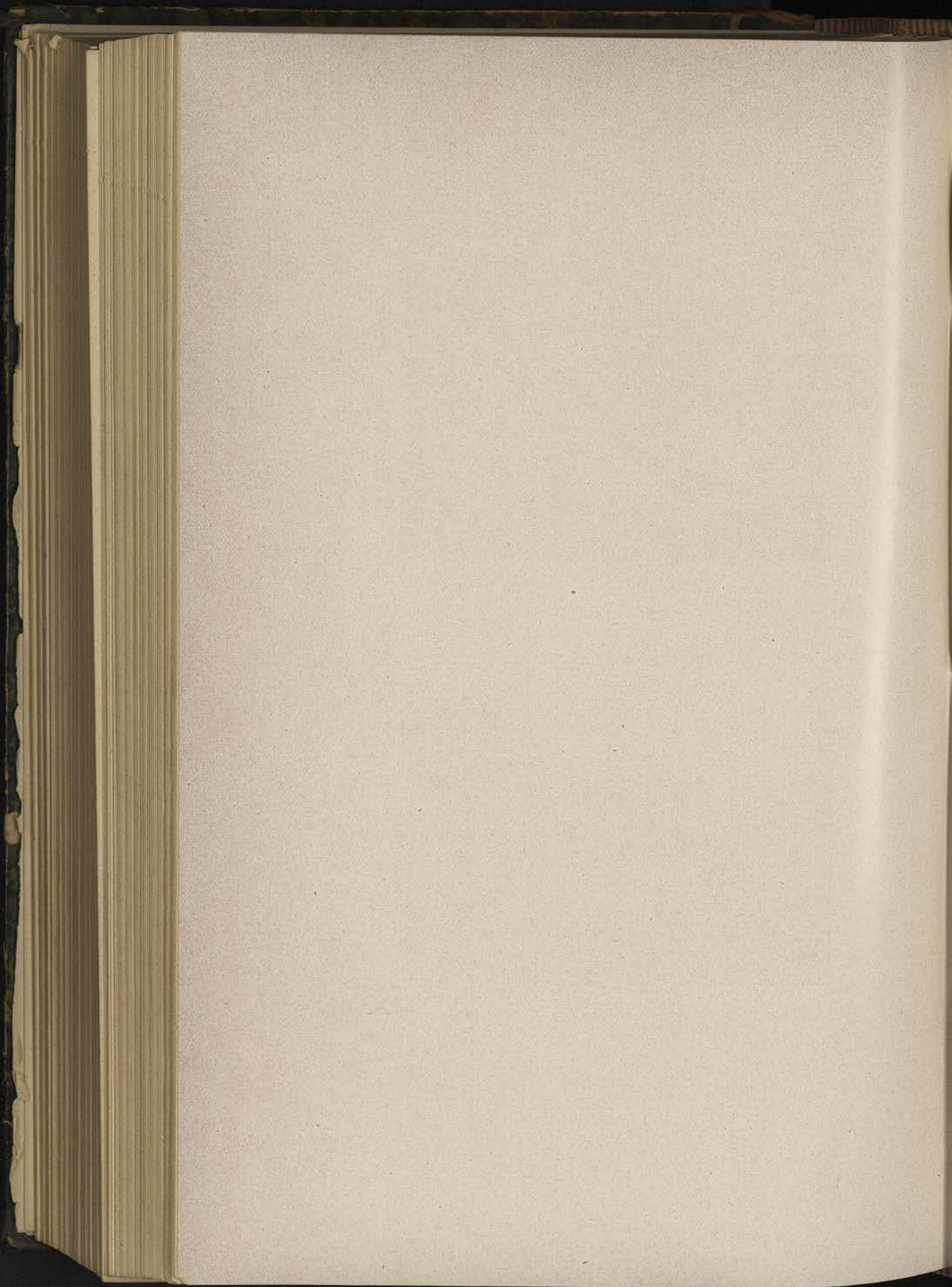
Je n'essayerai pas de décrire ici les beautés des temples que j'ai admirés à Nikko ; ma description demanderait trop de place et ne serait pas digne d'eux. J'emprunterai seulement à un ouvrage récent les lignes suivantes dans les-



KYOTO. Japonais suivant la procession du festival annuel.



KYOTO. Japonais allant en pèlerinage au Fudji-yama.



quelles l'auteur décrit un des nombreux portiques des temples de Nikko :

« Le Yoméi-mon — portique auquel on accède par un escalier de douze marches — est soutenu par des colonnes quadrangulaires, teintées de blanc et couronnées, en guise de chapiteaux, de têtes de kirin, sortes de lions fabuleux particuliers à l'iconographie bouddhiste. Ces lions font, pour ainsi dire, partie intégrante de l'architrave, d'où ils semblent s'élaner. Quant à celle-ci, elle est surmontée d'entrelacs sur lesquels se détachent des groupes polychromes un peu trop mignards pour qu'on puisse en déterminer exactement le sujet. Il en résulte peut-être un certain papillotage au point de vue esthétique ; mais la frise que forme une pareille profusion de creux et de saillies est assurément d'un art très étudié. Tout autour de l'édifice, sur des consoles vigoureuses et dentelées comme une parure de Malines, court un large balcon, coupé de distance en distance par des médaillons à dessin varié. La tête des consoles représente une face de dragon. Enfin, au beau milieu, dans le tympan, juste au dessus de la baie et de la fastueuse galerie que nous venons d'esquisser, se trouve enchassé un large bas-relief où s'enroule en plis désordonnés un énorme dragon aux griffes d'or étincelant. Quelle exubérance de richesses ! Quel merveilleux effort d'invention ! Ce ne sont, partout où l'on jette les yeux, que motifs gracieux ou sévères, mascarons, clochettes, enroulements, fleurages, animaux fantastiques, profilés en forme de gargouilles,

hauts et bas-reliefs, statues, saillies, refouillements, et le tout si admirablement conçu, harmonisé et exécuté, qu'on croirait rêver en les regardant. En ce qui concerne la toiture, aux surfaces convexes ou concaves, aux profils savants et mouvementés, elle est formée de lamelles de bois et de tuiles imbriquées avec un soin, un art, une précision, une netteté inimaginables. Comme toujours aussi, conformément aux exigences du style japonais, les extrémités en sont relevées en manière de croissant.

Le Yoméi-mon abrite des génies et des animaux fabuleux, auxquels incombe la tâche commune d'éloigner les esprits malfaisants. Tandis qu'au fond des niches de la façade antérieure deux personnages armés d'arcs et de flèches se tiennent dans l'attitude de la méditation, du côté opposé sont assis des cerbères. Ce portique admirable, sous le double point de vue de l'art et de la richesse, et d'où émerge de chaque côté, une galerie également recouverte de bas-reliefs exquis représentant des fleurs, des arbres et des animaux, donne accès à une vaste cour au fond de laquelle s'élève le temple de Jyéyas proprement dit (1). »

De retour à Yokohama et ayant renoncé à visiter les ports du Foh-kien, à cause de l'état toujours précaire de ma santé, je m'informe des moyens de communication entre le Japon et la

(1) I. EGGERMONT, *Autour du Globe*, Japon, p. 95, Paris, Delagrave, 1900.

Sibérie. J'avais cru pouvoir visiter le nord de l'île de Nippon et m'embarquer à Hakodate dans l'île d'Yesso pour Vladivostok ; la compagnie japonaise qui faisait autrefois ce service l'a supprimé comme trop peu rémunérateur ; des bateaux de la flotte volontaire russe font quelquefois escale à Hakodate, mais d'une façon irrégulière. Cette route cependant me tente beaucoup : traverser tout le Japon du sud au nord, voir des contrées où la civilisation occidentale ne doit guère avoir pénétré, faire des constatations ethnographiques chez les peuplades Aïnos, quelle perspective ! mais je dois y renoncer. L'autre route a d'ailleurs aussi ses attrait : séjourner presque une semaine à Kyoto, l'ancienne capitale, visiter Osaka, cité industrielle, revoir Kobé et Nagasaki, passer deux journées en Corée, l'une à Fusan, l'autre à Gensan et arriver à Vladivostok à une époque où l'on peut sans trop de difficulté remonter l'Amour. Le 19 juillet, un steamer quittera Kobé pour Vladivostok.

La journée du 9 juillet est consacrée à des promenades dans Yokohama, notamment à la visite de la rue des théâtres, de divers temples et de la colline dite le Bluff, qui est le quartier européen par excellence. Yokohama est peut-être la ville la moins japonaise du Japon moderne ; le nombre des étrangers y est considérable et certaines rues ne contiennent que des boutiques de marchands de curiosités : cloisonnés, ivoires, broderies, bijoux, etc. Par contre, on peut faire de belles excursions soit à Kamakura, où l'on admire le

temple de la guerre et le célèbre daibutsu en bronze, un grand Bouddha de près de 16 mètres de haut, soit à Enoshima, jolie localité sur une presqu'île étroite dans la baie de Sagami, soit à Oyama, d'où l'on jouit d'une belle vue sur le Fudji-yama.

Le jour même de mon départ de Yokohama pour Kobé par le *Kobé Maru* de la Nippon Yusen Kaisha, j'ai le plaisir de voir M. Bure, ancien consul de Belgique à Hong-kong, qui vient d'arriver par la Sibérie, très peu charmé de son voyage d'Irkoutsk à Vladivostok. Le 12 juillet, arrivée à Kobé et le soir même à Kyoto où je retrouve un ami de Chine, M. Geerts, qui va rentrer aussi en Europe par le transsibérien. La rencontre d'un Belge en Extrême-Orient n'est pas chose journalière; aussi la soirée se passe-t-elle rapidement en mille récits et combinaisons de voyages et excursions, notamment dans la ville de Kyoto et aux environs.

Aujourd'hui 13 juillet, voici une des rares belles journées dont est favorisé mon voyage au Japon; du haut de la vérandah qui longe les chambres du Yaami Hôtel sur le Marouyama, une des collines à l'est de Kyoto, la vue est charmante: une plaine immense couverte de maisons en bois, traversée de rues en lignes droites et bordée de collines sur lesquelles s'élèvent des pagodes; et au milieu de ce fouillis d'arbres et de toits, ça et là, les faites des temples majestueux et du palais impérial.

C'est vers ce palais impérial que je dirige

d'abord mes pas; je marche plus de trois quarts d'heure à travers des rues tirées au cordeau comme celles d'une ville américaine. Malgré le départ de la cour pour Tokio, les rues ont conservé une animation extraordinaire et une couleur locale nettement marquée. Allant un peu au hasard dans ces rues actives, je me trouve subitement devant l'église catholique et je m'empresse de présenter mes respects au curé, un Français, qui me reçoit le plus aimablement du monde.

Malheureusement le palais impérial est fermé aux profanes, et la sentinelle postée près de la porte m'arrête avec un « arimasen », « on ne passe pas », qui m'enlève toute velléité d'essayer d'entrer. Le palais ou Gosho est composé d'une série de bâtiments entourés de fossés et de remparts blancs au travers desquels six portes sont ménagées; un parc le sépare de la ville. L'après-midi, visite de plusieurs temples situés sur la colline orientale: le Kiyomidzu-dera d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur Kyoto et les environs arrosés par la Katsuragawa et la Kamogawa, les temples bouddhistes Higachiotani, Kokaidji et Nichiotani; au retour, arrêt assez long au temple de Ghion, orné de sculptures très fines.

Le lendemain dimanche, par une pluie battante, un korouma me mène à l'église catholique, belle dans sa simplicité; le Père Aurientis qui en est le desservant m'invite et me retient longtemps au presbytère. Malgré les averses consécutives

qui transforment en canaux boueux les rues de Kyoto, je me fais conduire ensuite à quelques temples bouddhistes au nord de la ville.

Partant le 19 pour Vladivostok et voulant être assuré d'une place sur le steamer, il me faut, le 15 juillet, aller à Kobé à l'agence de la Nippon Yusen Kaisha ; au retour arrêt à Osaka, où M. Favre, consul de Belgique, avec lequel j'avais fait précédemment la traversée de Singapore à Saïgon, me reçoit cordialement. Après le déjeuner, deux pousse-pousse nous attendent, chacun tiré par deux Japonais et nous visitons la Monnaie, édifice construit il y a une trentaine d'années où l'on frappe toutes les pièces de Japon et de Corée. A 3 heures, nous nous remettons en route pour visiter le château-fort, bâti au milieu du xvi^me siècle. Il avait à l'origine sept fossés et six remparts circulaires ; il ne reste plus que trois de ces derniers, formés de blocs de granit d'une grandeur colossale : quelques-uns ont 8 mètres de long sur 6 de haut et 4 d'épaisseur. Le château occupe une superficie considérable, mais les bâtisses sont en somme de peu d'importance. Ce qui lui donne un aspect imposant ce sont ses énormes remparts de pierre, ses portes de fer et ses fossés remplis d'eau. La dernière enceinte est la plus petite et la plus élevée ; elle a environ 50 mètres de côté et commande toute la plaine ; on y jouit, paraît-il, d'une très belle vue sur Osaka, qui, pour le moment, est perdu dans un brouillard de pluie : à peine distingue-t-on les hautes cheminées de la Monnaie.

De nouveau, nous voilà en pousse-pousse filant à travers les faubourgs et les champs, vers une manufacture d'allumettes. Cette usine où l'on fabrique des milliers de petits bâtonnets de bois est intéressante spécialement par l'aspect qu'offrent les différentes salles où des ouvrières de tout âge sont occupées aux manipulations nombreuses par lesquelles passe une planche de sapin pour se transformer en allumettes. Précisément c'est jour de paye et par devant le comptable de l'établissement défilent, une à une, toutes les ouvrières dans leur costume d'atelier, toutes du type dit grossier en ethnographie, type commun à la masse du peuple et qui est le résultat très probablement du croisement de Mongoloïdes avec des Indonésiens. Le type opposé, ou type noble, se rencontre presque exclusivement dans les classes supérieures de la société; la classe des geishas, chanteuses et danseuses, offre souvent des types d'une finesse remarquable.

Nous passons la soirée dans un des grands théâtres d'Osaka, où M. Favre avait eu l'amabilité de retenir une loge au premier étage. Le spectacle commence tous les jours à 10 heures du matin pour se terminer à 11 heures du soir; il comporte souvent quatre pièces qui se suivent sans autre interruption que les entr'actes. Le répertoire comprend deux espèces de pièces : les anciennes qui ont été composées autrefois et mettent en scène un homme célèbre, les exploits d'un héros, des drames tirés de la mythologie ou des légendes japonaises; et les modernes, drames ou

comédies dans lesquels l'auteur représente des faits récents ou de la vie journalière.

Les théâtres japonais sont de grandes constructions de forme carrée ; la scène a ceci de particulier qu'elle est formée d'une plate-forme tournante. Si l'action par exemple se déroule dans une maison d'abord, ensuite dans le jardin qui se trouve derrière, la scène représentera dans la première partie l'intérieur de la maison ; puis tous les acteurs étant sortis par la porte du fond, la plate forme pivote sur elle-même et présente aux spectateurs le jardin où sont allés les acteurs. Procédé facile et pratique pour les changements scéniques. Le reste de la scène est occupé par des décors sur les côtés, et à gauche par une loge dans laquelle se tient l'orchestre. La salle est carrée et en plan incliné, divisée en compartiments où quatre personnes assises à l'orientale peuvent prendre place ; ni chaises ni bancs ; les traverses en bois séparant les compartiments permettent aux suivantes et aux domestiques d'apporter aux spectateurs du thé, des rafraîchissements et des victuailles. Dans le fond et sur les côtés, des places à meilleur compte ; au premier étage, des loges comme en dessous, mais avec de petits bancs à l'usage des Européens. La scène se prolonge jusqu'au fond de la salle par deux passages en plan incliné, qui servent d'entrée ou de sortie pour les acteurs.

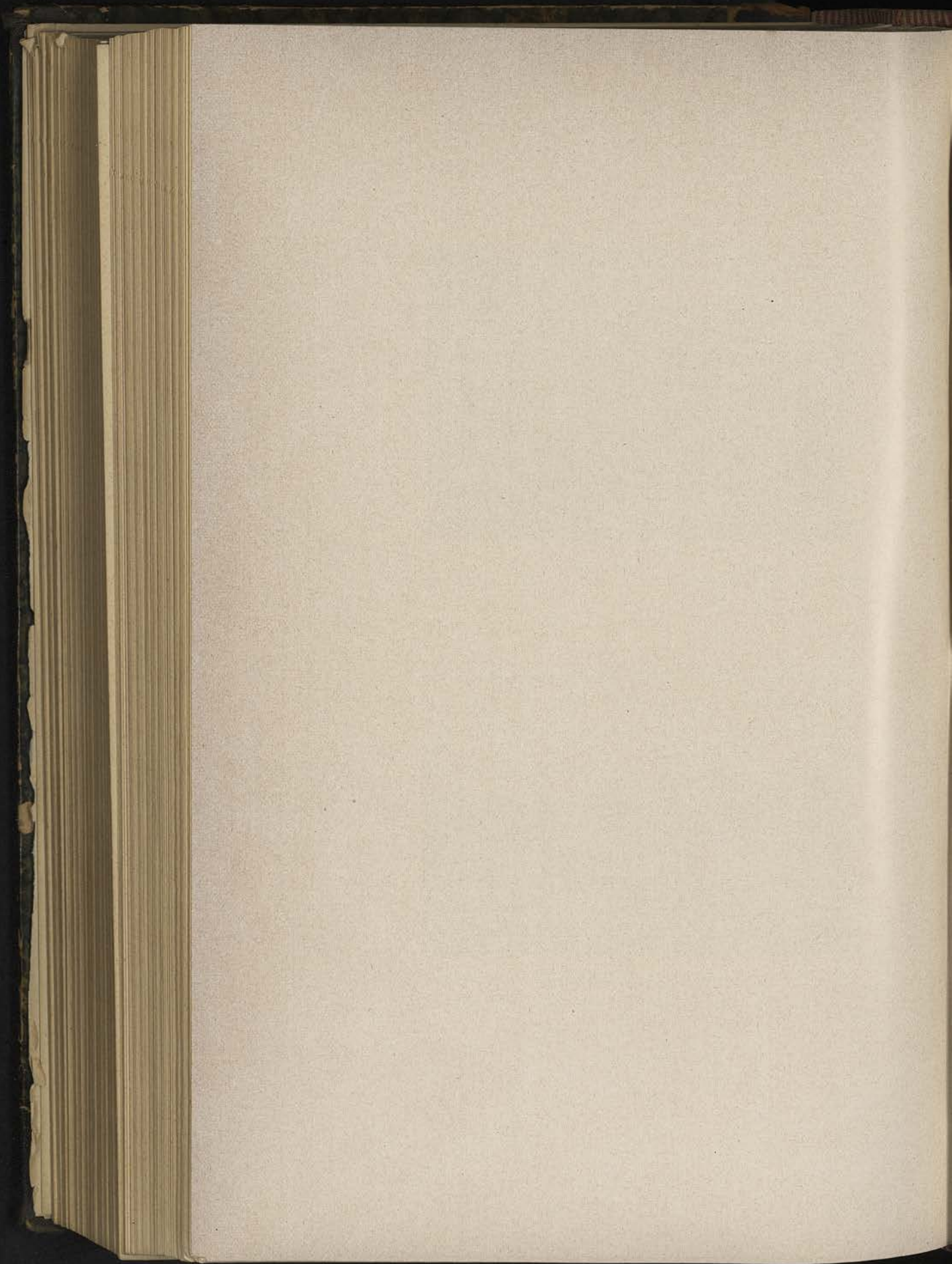
La salle est d'un aspect des plus intéressant : beaucoup de femmes dans ce costume qui sied si bien aux Japonaises, le kimono, ample vête-



FUSAN. Une rue de la concession japonaise.



Maisons coréennes.



ment, léger ou ouaté suivant la saison, retenu à la taille par une ceinture appelée aubi ; elles sont assises les jambes croisées sous elles, tenant à la main un éventail, partie essentielle de leur accoutrement ; près d'elles leur nécessaire à fumer et l'inévitable service à thé. Tous les spectateurs suivent la pièce avec une attention extrême et prennent un tel intérêt à l'action que très souvent ils interrompent l'acteur pour l'applaudir, pour lui dicter sa conduite, pour le mettre en garde contre les menées de son ennemi ou pour accabler le traître d'injures.

Les acteurs sont en général bons ; ils jouent naturellement, sans emphase, ne visant pas au tragique et ne recherchant pas l'effet par une mimique outrée. Les femmes ne sont pas admises sur la scène ; les rôles féminins sont remplis par des hommes et rendus avec une telle vérité que l'on pourrait s'y tromper aisément.

Le drame qui termine la représentation est tiré d'un évènement récent : un officier de l'armée revenant d'une campagne apprend que son frère a tué ses parents pour obtenir plus rapidement sa part d'héritage qu'il dépense en débauches et en plaisirs ; il tue le parricide pour venger ses parents. Ce drame est rempli de scènes magnifiques, pleines de pathétique ; elles sont cependant l'œuvre des acteurs eux-mêmes qui, une fois en possession du sujet, écrivent en commun leurs rôles, puis font des essais et des remaniements. En général ces pièces sont très morales, mais aussi très réalistes. C'est ainsi qu'on assiste au

meurtre par le mauvais fils des parents, père, mère et frère : il donne à sa mère un coup de sabre dans le dos et aussitôt une raie rouge se marque sur le vêtement, le sang se dessine peu à peu, puis jaillit à flots ; le coup donné au frère met le bras en sang et le coup porté droit à la poitrine du père ensanglante le meurtrier et la scène.

La musique est simple et ne sert qu'à accompagner les paroles, soulignant la joie ou la douleur par des sons gais ou tristes ; souvent elle annonce ce qui suit et prépare les spectateurs aux faits qui vont se dérouler. L'action est coupée par des intermèdes amusants, danses, féeries, exercices d'acrobates, bataille, etc.

Et pour me japoniser complètement dans ce milieu complètement japonais, mon aimable guide fait servir un souper à la japonaise : œufs brouillés, cuisses de poulets, sauté de veau et légumes qu'il me faut manger avec des bâtonnets tout en ne perdant rien de ce qui se passe sur la scène. Les indigènes autour de nous et au parterre en font autant et ne cessent de manger ou de grignoter des friandises que pour fumer une pipette ou boire une tasse de thé.

Aux odeurs qui émanent de cette foule en habits de couleurs chatoyantes s'ajoutent les odeurs des mets préparés selon les ordonnances de la cuisine indigène, du tabac que les femmes fument dans de mignonnes pipes et que les hommes roulent en cigarettes, du thé apporté tout bouillant, des eaux parfumées dont s'imbibent les gentes

dames, d'huile fine ou rance dont sont imprégnées les coiffures luisantes et ajustées avec art, pendant que les grosses lampes à pétrole placées à profusion dans la salle surchauffent l'atmosphère et rendent presque irrespirable l'air qui n'a pas été renouvelé de toute la journée. Nous restons cependant jusqu'à la fin, car le spectacle vaut la peine d'être étudié dans ses moindres détails.

A 11 heures, la représentation est terminée et en attendant l'heure du départ du train qui doit me ramener à Kyoto, nous faisons une promenade dans les rues d'Osaka ; c'est une vraie foire, avec acrobates, joueurs de tours, diseurs de bonne aventure, lutteurs, graphophones, déclamateurs, bazars, boutiques, etc. ; et du monde ! à croire que tout Osaka s'est donné rendez-vous dans ces rues centrales.

Vers 2 heures du matin, je suis de retour à Kyoto, heureux de goûter enfin quelque repos.

Le lendemain, la matinée est donnée à la correspondance et l'après-midi je fais quelques courses au Sanjo, la grande rue commerçante de Kyoto, pour y admirer des spécimens de l'industrie japonaise : broderies, émaux, ivoires sculptés, incrustation d'or, bronzes artistiques, porcelaines, objets en laque et en bambou, etc.

Le soir, les environs du temple de Chion-in situé au pied de la colline de Marouyama, sont remplis de monde, hommes, femmes et enfants qui sont venus faire leurs dévotions devant les idoles, examiner les éventaires des marchands de

jouets et de potiches, s'asseoir en plein air sur les pelouses des maisons de thé où sous le feuillage frais d'arbres séculaires. Partout une profusion de lanternes en papier, grosses et petites, de toutes couleurs ; de ci de là des brasiers suspendus qui jettent des éclairs sur cette foule mouvante.

Au bas du temple, dans la rue de Gion qui y mène, même foule bigarrée : geishas aux cheveux artistiquement arrangés, aux lèvres teintes de carmin, qui se rendent dans les maisons de thé pour y exécuter des exercices chorégraphiques, mamans conduisant leurs marmots par la main, jeunes gens habillés à la japonaise mais coiffés à l'européenne, jeunes filles dans leurs plus beaux atours, ouvriers fumant la pipe et se promenant avec nonchalance ; des milliers de lanternes hautes d'un mètre éclairent la rue à giorno. Chaque magasin a paré sa façade et étalé ses plus beaux objets ; les particuliers eux-mêmes ouvrent leurs maisons et disposent dans la première place leurs meubles de valeur.

Le lendemain 17 juillet a lieu la première partie du festival annuel pendant laquelle le dieu du temple de Gion no Yashiru est conduit en grande pompe dans un autre temple shintoïste d'où il reviendra le 24.

Voici le cortège religieux qui sort très lentement du temple : d'abord des guerriers revêtus d'armures anciennes, ensuite des bonzes, des drapeaux, des objets servant au culte, puis le grand prêtre porté sur une chaise, des cavaliers, encore des bonzes, enfin trois énormes dômes en

or contenant les objets sacrés et portés chacun par une cinquantaine d'hommes qui leur donnent des secousses, des arbres sacrés transportés avec respect. Enfin des moines. Cortège joyeux s'il en fut, où des groupes d'hommes marchent en dansant, en chantant, en criant, en battant des mains. De sentiment religieux, point. Le Japonais semble presque aussi sceptique que le Chinois et, qu'il soit shintoïste ou bouddhiste, peu lui importe souvent la religion à laquelle appartient le temple où il va prier : après avoir fait ses oraisons dans un temple shintoïste, il les recommence dans un temple bouddhiste ; arrivé devant l'autel, il tire une corde pour mettre en branle un gong suspendu à la toiture afin d'attirer l'attention de la divinité, puis il frappe trois fois les mains l'une contre l'autre, fait quelques révérences, marmotte quelques brèves prières et s'en va (1).

Le 18, excursion au lac Biwa, un des plus beaux du Japon. En trois quarts d'heure, le che-

(1) Les ouvrages traitant de la religion, de la société et des institutions au Japon sont très nombreux ; outre celui de I. EGGERMONT, auquel nous avons fait un emprunt p. 389, nous citerons B. H. CHAMBERLAIN, *Things Japanese* (4^e éd. Londres, Murray, 1902) ; A. MAY, *Feudal and modern Japan* ; H. NORMAN, *The real Japan* ; I. EGGERMONT, *Japon, histoire et religion* ; et parmi les plus récents, H. DUMOLARD, *Le Japon politique, économique et social* (Paris, Colin, 1903 ; voir le compte-rendu que nous en avons fait dans *Le Mouvement sociologique*, 1903, pp. 99-101) ; A. STEAD, *Japan, our new Ally* (Londres, Fisher et Unwin) ; TH. GOLLIER, *Essai sur les institutions politiques du Japon* (Bruxelles, Goemare, 1903).

min de fer mène de Kyoto à Baba, petite gare près d'Otsu où je retrouve un ami, M. Geerts, revenant de Yokohama. Nous visitons ensemble la petite ville d'Otsu gentiment bâtie sur le bord du lac, puis, sur une colline voisine, le temple de Miidéra fondé en 675 et reconstruit au XVII^e siècle ; un obélisque a été élevé tout près à la mémoire des soldats morts en réprimant une révolte. Karasaki, petit village au nord d'Otsu, est célèbre par ses pins géants ; le plus grand du monde croît sur un petit promontoire à l'entrée du hameau ; ses branches, au nombre de près de quatre cents, s'étendent sur un espace de plus de quatre-vingts mètres de diamètre ; cet arbre est considéré comme sacré par les indigènes qui ont élevé tout près un autel shintoïste. De Karasaki, des djinrickshas nous ramènent à Otsu où nous nous embarquons sur de petits canots qui en deux heures par un canal nous reconduisent à Kyoto. Ce canal assez étroit est en pente douce, court le long des montagnes à mi-côte et traverse trois collines par des tunnels dont le plus important a presque deux kilomètres de longueur.

Voici le jour du départ. Bouclons nos malles. Le 19 à midi, le *Yamashiro Maru*, bateau de la « Nippon Yusen Kaisha », quitte le port de Kobé pour gagner Vladivostok par Nagasaki et la Corée. Et voici de nouveau la magnifique mer intérieure traversée à l'arrivée, et Moji que nous quittons par un orage qui nous oblige à prendre la haute mer afin d'éviter d'être jeté sur les côtes,

et Nagasaki où Pierre Loti écrivit un roman de mœurs japonaises.

Le 23, à 9 heures du matin, escale à Fusan, petit port de Corée presque japonisé ; le 25, nouvelle escale à Gensan.

Les Coréens (1) sont tous habillés de blanc avec des pantalons serrant au bas des jambes et des vestes larges. Sous leurs vêtements, sur la poitrine et sur le dos, ils portent en été des treillis d'osier pour empêcher la transpiration de pénétrer leurs habits ; elle coule le long du corps et peut ainsi plus facilement s'évaporer. Comme chaussure, ils ont des sandales en paille et des bas fourrés, un peu le système chinois. Les hommes portent la barbe entière, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit très fournie, au contraire, mais ils ne la coupent pas et ne se rasent pas comme les Japonais et les Chinois. Comme coiffure, ils portent les cheveux tressés quand ils ne sont pas mariés et ramenés en chignon au-dessus de la tête quand ils ont pris femme. Leur chapeau est singulier : il comprend deux parties, l'une qui s'adapte complètement à la tête et laisse à la partie supérieure une ouverture pour le chignon, l'autre est un chapeau à bords plats et ronds qui s'applique sur la première. Ces deux parties sont faites en crins tressés et sont fixés sur la tête à

(1) Sur la Corée, consulter entre autres SPILLMANN, *Des lointains pays. Les Frères coréens* (Paris, Vic et Amat) ; W. VON RICHTHOFEN, *Chrysanthemum und Drache, Vor und während der Kriegezeit in Ostasien* (Berlin, Dümmler) ; CHAILLÉ LONG BEY, *La Corée ou Tchôsen* (*Annales du Musée Guimet*, t. XXVI, 1^{re} partie) ; CUVELIER, *La Corée* (*Recueil consulaire belge*, t. 120, pp. 297-336).

l'aide de cordons noués sous le menton. Les Coréens sont de forts gaillards, très grands, solidement musclés et dont le type se rapproche beaucoup du Chinois et du Mongol.

Les femmes coréennes portent des jupons blancs ; en guise de chapeaux elles ont sur la tête un morceau d'étoffe formant une coiffure assez semblable à celle des Petites Sœurs des pauvres. La casaque ou petite veste toujours très courte laisse dépasser les seins qui, à cause du manque de corset et de l'allaitement prolongé des enfants, descendent jusqu'à la taille. En général, on rencontre peu de femmes dans les rues ; elles ne quittent guère leurs huttes de terre et de paille et s'occupent des soins du ménage ; elles portent leurs enfants sur le dos à la manière des Chinoises et des Japonaises.

La traversée de Gensan à Vladivostok est monotone ; peu après la sortie du port, nous perdons la terre de vue et voguons en pleine mer. Le 26 juillet après-midi, le *Yamashiro Maru* entre dans l'avant-port de Vladivostok.

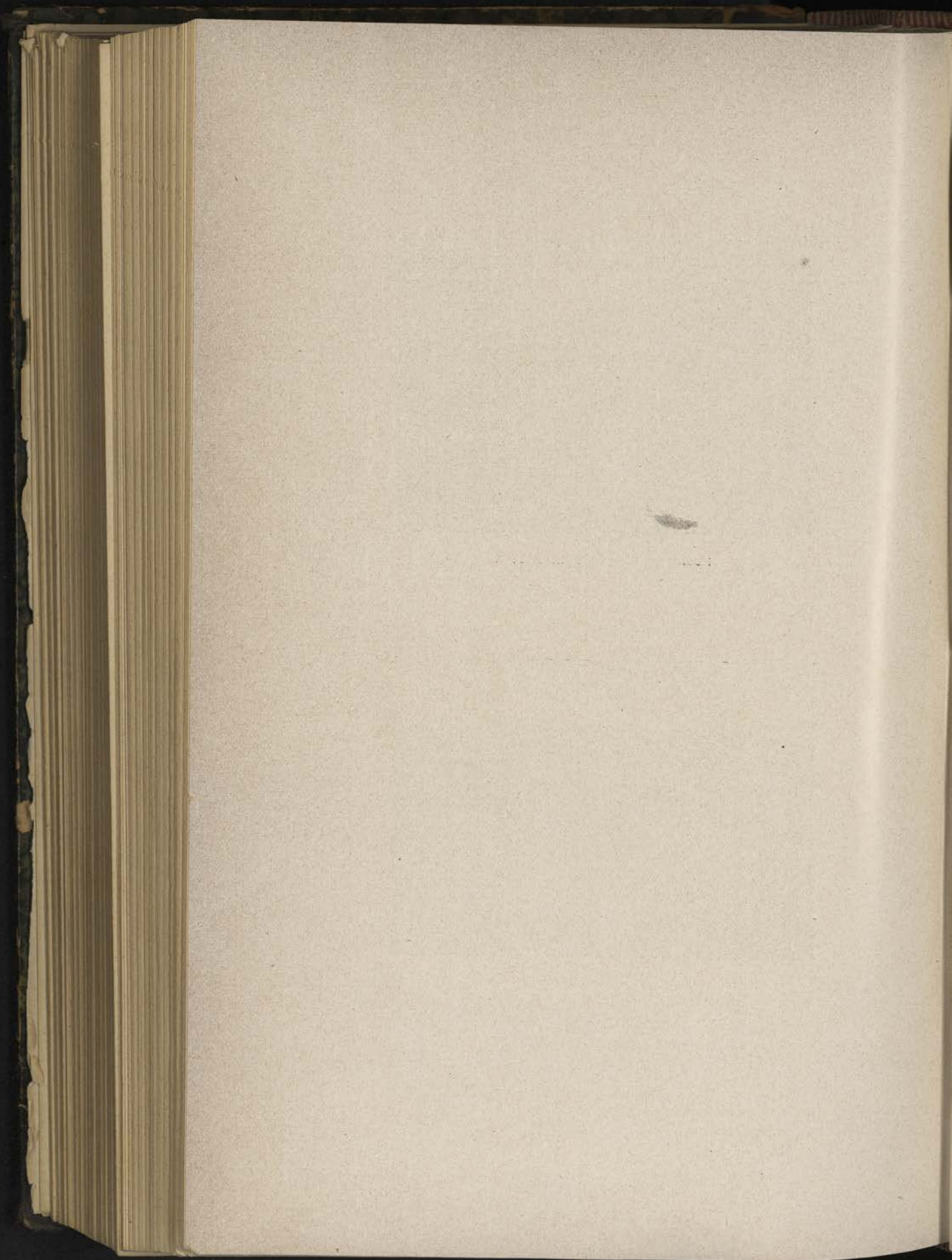




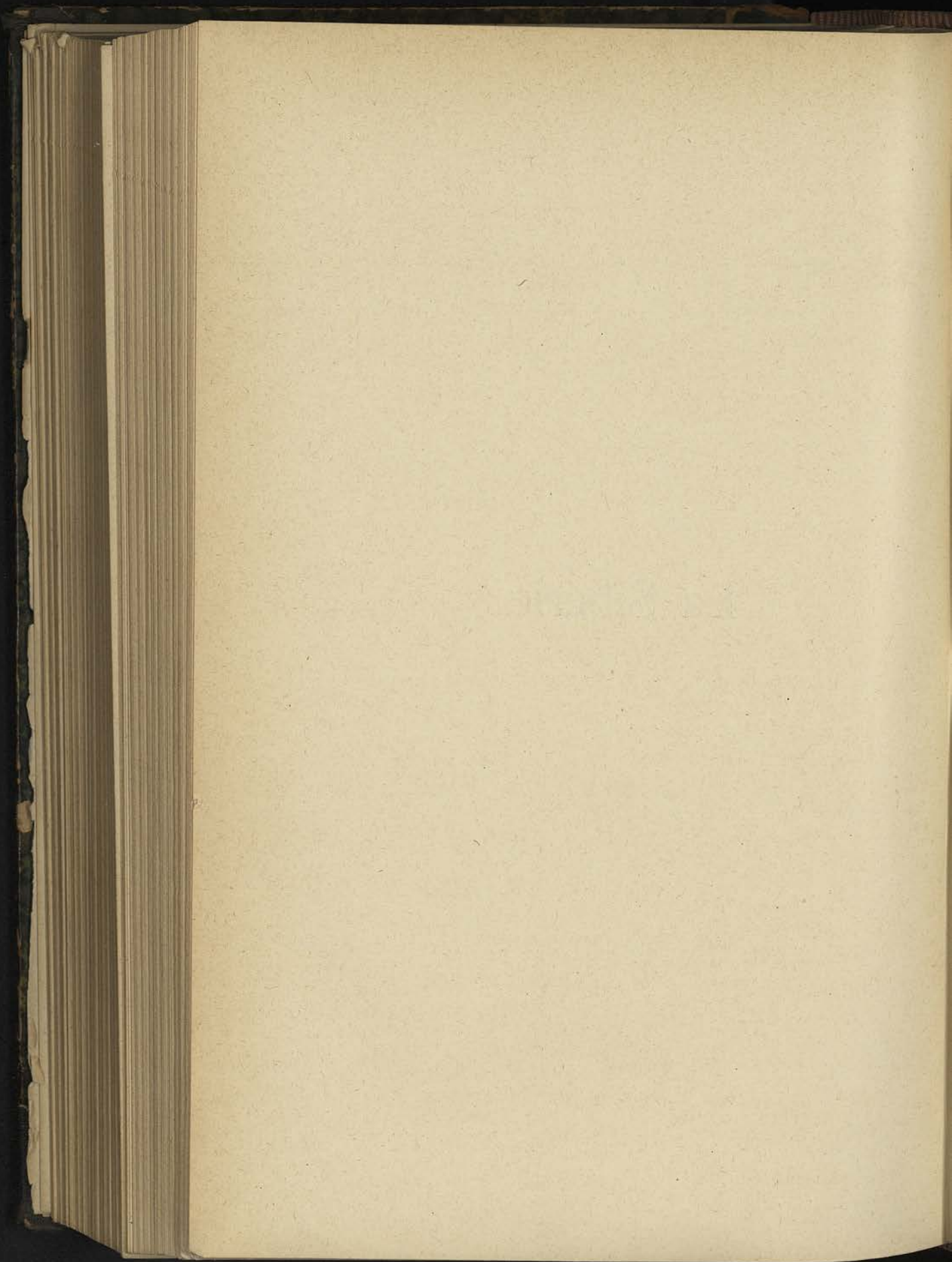
FUSAN. Coréens en habits de deuil.



CORÉE. Hutte et Coréennes.



La Sibérie





La Sibérie

LE *Yamashiro Maru* entre le 26 juillet, vers 4 heures de l'après-midi, dans la large baie au fond de laquelle Vladivostok se cache derrière des montagnes garnies de fortifications; de ci de là, sur les cîmes, une guérite sert d'abri à une sentinelle qui nous regarde entrer. Ici comme au Japon, le capitaine recommande aux voyageurs de ne point prendre de photographies. A 5 heures, nous stoppons dans une anse et nous attendons le commandant du port qui doit vérifier nos passe-ports, formalité qui prend plus de deux heures. Puis, malgré la pluie froide

qui cingle la figure, voyageurs et bagages descendent dans de petites barques que les flots secouent ; traversant en longueur le « Zolotoï Rog » ou baie de la Corne d'Or, nous arrivons au quai où un employé de la douane visite sommairement malles et valises.

Vladivostok est bâtie en amphithéâtre sur le versant méridional d'une chaîne de collines ; le golfe d'Amour la baigne à l'ouest sur une petite étendue, et elle s'étale sur un grand espace le long de la baie de la Corne d'Or. De jolies maisons bordent la large rue qui la traverse de l'est à l'ouest ; d'autres bâtisses sont plantées un peu partout à mi-côte et le long de la mer. La gare occupe un vaste terrain et se prolonge en nombreux quais auxquels sont amarrés des steamers de la flotte volontaire russe.

Des Chinois encombrant le port et s'empressent d'enlever les bagages : en un clin d'œil, tout a disparu et déjà les porteurs escaladent la petite rampe qui mène à la rue principale. Les hôtels ne sont pas nombreux ; nous confions nos bagages à un Chinois possesseur d'une charrette pour qu'il les conduise à l'hôtel de la Corne d'Or. Pendant plus d'une demi-heure il nous promène par toutes les rues ; nous finissons par découvrir l'hôtel et y prenons logis. Le peu de russe appris entre Nagasaki et Vladivostok nous permet de nous tirer d'affaire, du moins assez pour obtenir une chambre ; mais quand il fallut commander le repas, ce fut plus difficile. Heureusement, un des domestiques est Chinois ; M. Geerts parvient

à se faire comprendre dans la langue des Fils de Han et à obtenir qu'on nous serve un copieux dîner.

27 juillet. — Dès la première heure, nous télégraphions à Khabarovsk pour retenir nos places sur le bateau-poste qui doit quitter cette ville le 31 pour Blagovetschensk, quoique de différents côtés on nous assure que c'est peine inutile de vouloir partir par ce bateau, toutes les places étant toujours retenues longtemps d'avance. L'après-midi, promenade dans la ville qui n'a rien de très intéressant par ce temps de pluie : beaucoup de boue et d'étroits trottoirs en bois ; par contre d'excellentes petites voitures traînées par de vigoureux chevaux et conduites par de sales cochers. A 3 heures, visite de l'Institut Oriental construit dans la partie haute de la ville.

28 juillet. — Au moment de quitter Vladivostok par le chemin de fer, un télégramme de Khabarovsk m'annonce que toutes les places de première et de deuxième classes à bord du bateau-poste du 31 sont retenues. Nouvelle peu agréable, car nous devrions rester cinq ou six jours à Khabarovsk en attendant le bateau suivant. Cependant nous partons et à 9 heures le train s'ébranle. Le lendemain 29, à 1 heure de l'après-midi, nous débarquons à Khabarovsk ayant parcouru 716 verstes en trente-deux heures.

Le chemin de fer oussourien qui relie Vladivostok à l'Amour a été ouvert à la circulation le 1^{er} novembre 1897 ; il traverse un pays très monotone et longe sur presque tout son parcours

l'Oussouri, rivière importante qui se jette dans l'Amour à Khabarovsk. Ce ne sont pour ainsi dire que de vastes plaines s'étendant à perte de vue, sauf dans les environs de Vladivostok où la ligne traverse quelques montagnes. Une quarantaine de gares; chose étrange, ces gares sont situées loin des villes que l'on n'aperçoit pas du chemin de fer. Une des plus considérables est Nikolskoï, bâtie dans la plaine à une verste de la gare, et dont l'église avec ses nombreuses coupes de style byzantin se détache fortement à l'horizon au dessus de maisons de bois sans étage. L'allure du train est généralement assez lente, notamment au passage des ponts; aux arrêts, on a le temps de descendre et d'acheter des fruits aux nombreuses marchandes russes qui se pressent près de tables placées en hémicycle; c'est le buffet. De temps à autre, un campement d'émigrants, des Chinois ou des Coréens travaillant à l'entretien de la voie ferrée, de maigres forêts composées surtout de bouleaux et de pins; quelquefois de larges espaces ravagés par l'incendie.

A Khabarovsk, plus de chambres libres à la « Gastinitza Khabarovska » qu'on nous avait recommandée comme le meilleur hôtel et où nous arrivons après une demi heure de course rapide en petite voiture sur une route changée en lac de boue et remplie de fondrières.

L'Hôtel de Russie nous offre heureusement un logis convenable. Notre première visite est pour l'agent de la compagnie des bateaux à vapeur,

« Amurskoïe Obstehetswo » qui nous confirme la teneur de son télégramme. Une visite au capitaine de police, M. Karr, gentleman accompli, nous rend de l'espoir : sur les bateaux-postes un certain nombre de places sont retenues par l'autorité et le capitaine veut bien nous assurer qu'il ne nous oubliera pas.

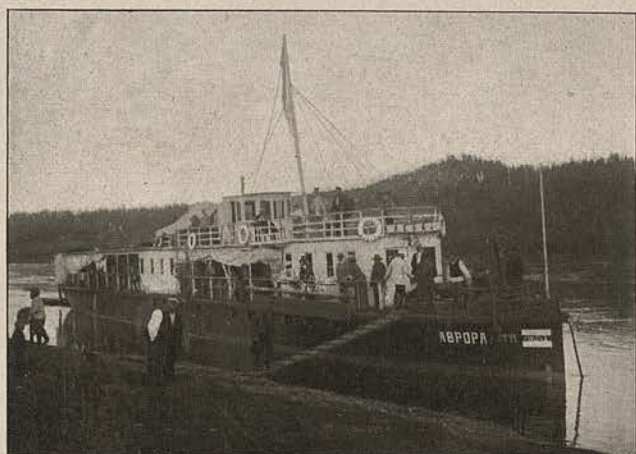
30 juillet. — Le matin, visite au Gouverneur général, M. Krodikoff, qui me reçoit de la façon la plus aimable et me confirme les assurances données la veille par le capitaine de police; de plus, il annonce ma visite au directeur du Musée, le colonel d'artillerie van Koff, et fixe rendez-vous à 2 heures de l'après-midi.

Le musée de la ville de Khabarovsk, ou musée d'histoire et de sciences, a été fondé par le baron Korf qui a réuni les premiers objets; le bâtiment actuel, haut de trois étages, a été construit en 1897. Il contient une belle collection ethnographique : costumes et ustensiles des peuplades de la Sibérie et pays environnants, Golgs, Gyliaks, Jakouts, Bouriates, Aïnos, etc., instruments de travail, pierres taillées de l'époque préhistorique, dépouilles enlevées aux Chinois lors de la dernière guerre, canons, voitures, habits, une gentille collection d'objets coréens et japonais, des modèles en bois de maisons et de huttes, de traîneaux et de charrettes; des travaux des prisonniers de Sakhaline. Non moins intéressante est la collection zoologique, poissons, tigres, loups, rennes, vache de mer, papillons, et la collection botanique composée de plantes recueil-

lies dans la province de l'Amour. Ce musée, dont le catalogue est publié en trois fascicules pour la flore et la faune (Katalog Myseia Priamurskago Otdjälä imperatorskago Rysskago geographitcheskago Obtchestva, Liäsnoï, Rib, Ptizi), dépend de la section amourienne de la Société impériale de géographie, qui a établi à Khabarovsk aussi une bibliothèque publique.

Khabarovsk est une ville du type sibérien, immense, longue et large, s'étendant sur trois collines séparées par deux ruisseaux. Sur le sommet de chaque mamelon court une avenue de plus de 20 mètres (13 sagènes) de large, perpendiculaire au fleuve Amour ; d'autres rues non moins larges réunissent les collines en passant par les deux vallées et coupent les avenues à angles droits. Au nord, le fleuve Amour coule majestueusement et ne laisse du côté de la ville qu'un quai très étroit auquel des escaliers et des routes presque à pic donnent accès. A part quelques édifices en briques ou en pierre, comme l'hôtel du gouverneur et les bâtiments des administrations civiles et militaires, toutes les constructions sont en bois, entourées de joyeux bouquets d'arbres et de massifs de verdure. Parmi les rares monuments remarquables, on admire la belle cathédrale et la statue du comte Mouravief, cette dernière élevée dans le jardin public d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le confluent de l'Oussouri et de l'Amour.

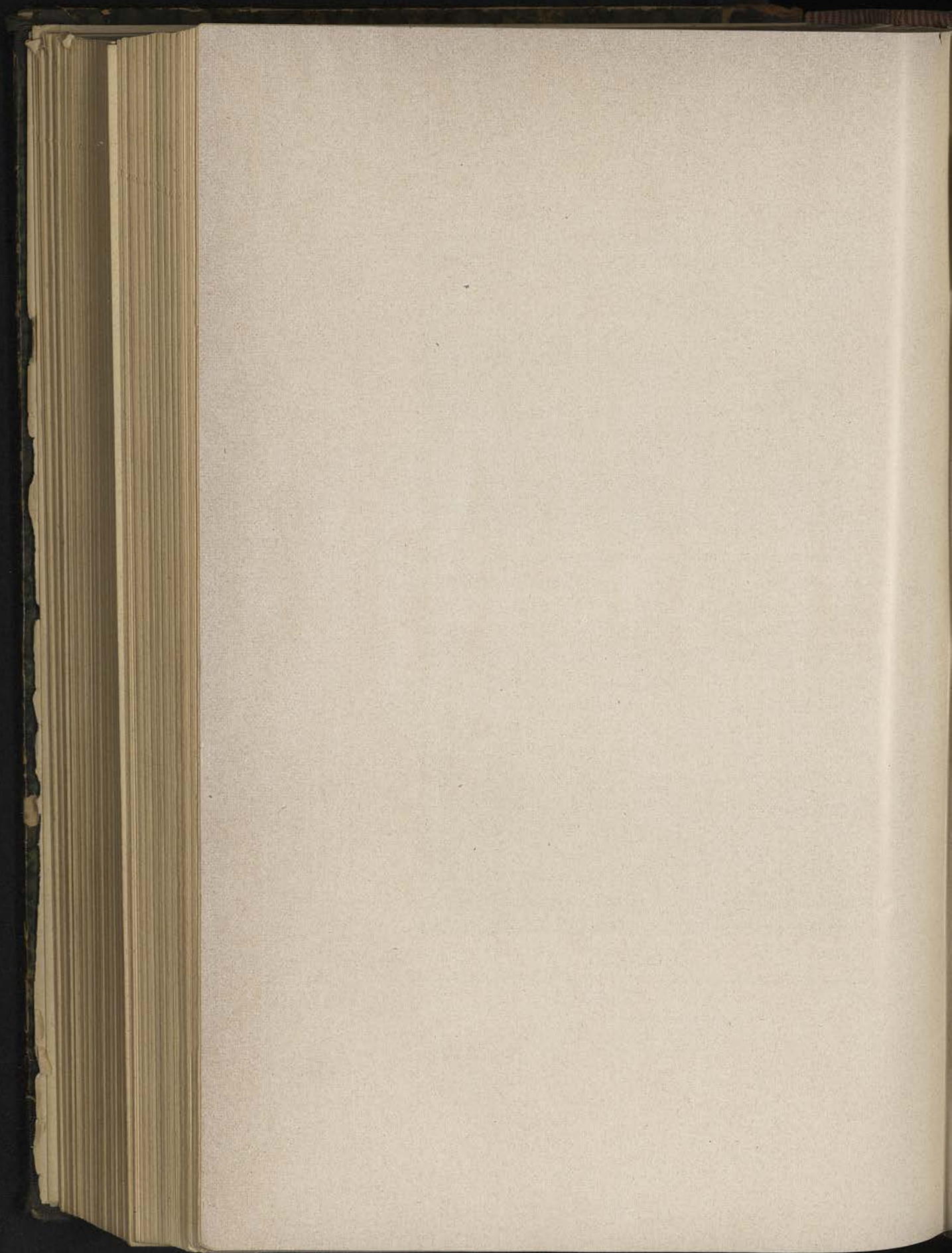
Rencontré le soir un officier de marine russe ; chaudes poignées de mains et salutations ami-



SIBÉRIE. Barge pour remonter la Chilka.



Village sibérien.



cales; pensez-donc! avoir lié connaissance à Bangkok, en février, à la réception chez l'ambassadeur de Russie; se voir la première fois sous le soleil ardent du Siam et la deuxième en pleine Sibérie!

31 juillet. — Préparatifs de départ, puis nouvelle visite au Musée ethnographique pour y étudier les collections et quelques objets du plus haut intérêt. Dans l'après-midi, embarquement sur le *Baron Korff*, un joli bateau, magnifiquement aménagé, avec des cabines confortables et une salle à manger propre. Le prix du trajet de Khabarovsk à Blagovetschensk est de 23 roubles 96 kopecks, nourriture non comprise.

Petit à petit, tous les voyageurs arrivent; en première, plusieurs passagers du *Yamashiro Maru*, un colonel anglais et sa femme qui viennent de Hong-kong, un lieutenant-colonel anglais attaché à l'état-major du général Waldersee qui désire visiter le transmandchourien et n'a pu obtenir l'autorisation de le suivre de Kharbin vers Tchita, un ancien professeur au gymnase de Prague, qui revient de Nouvelle-Zélande; un Russe, marchand de thé à Hankow, et sa femme; M. Geerts et moi. En seconde, quelques passagers peu nombreux et en troisième une foule d'émigrants qui regagnent leur patrie. Ils sont parqués à l'arrière comme des bestiaux et n'ont pas même de cabines à leur disposition. Le départ est un peu retardé; on attend un dernier passager, un général que les autorités de Khabarovsk reconduisent jusque sur le bateau. A 6 heures, le

Baron Korff démarre, tandis que sur le débarcadère des hurrahs retentissent ; un dernier salut au capitaine de police et au colonel van Koff qui furent si aimables.

1^{er} août. — Toute la nuit nous avons navigué sans faire halte si ce n'est pour renouveler la provision de bois vers 11 heures ; le matin nous sommes en face de Dobraïa. Les rives du fleuve Amour ne sont ni fleuries, ni jolies ; des plaines sans fin couvertes de verdure sauvage et de taillis où se remarquent surtout les sapins, les pins et les bouleaux ; tout est d'ailleurs d'une uniformité désespérante : de loin en loin, quelques huttes de pêcheurs le long de la rive et des montagnes à l'horizon. A 8 heures du soir, court arrêt à Michailo-Semenovskaja, petite bourgade aux nombreuses maisons de bois très distantes les unes des autres. En face de cette localité, l'Amour reçoit son affluent le plus important, la Soungari qui passe à Tsitsikhar et draine toutes les eaux de la Mandchourie.

2 août. — Le *Baron Korff* avance doucement, mais régulièrement. Dans l'après-midi, long arrêt à Ekaterino-Nikolskaja. Comme tous les bourgs sibériens, Ekaterino possède de grandes rues très larges, non pavées et bordées çà et là de quelques maisons en bois formées à l'aide de troncs d'arbres superposés et équarris, les fentes étant bouchées avec de l'étoupe. Les animaux domestiques, chevaux, porcs et bœufs courent en liberté dans les rues qui leur servent de pâturage ; les porcs ressemblent beaucoup aux sangliers :

hauts sur pattes, maigres, les groins très allongés et les soies d'un blanc gris. Beaucoup de monde sur la rive à l'arrière du bateau, des hommes coiffés de la casquette russe, blanche ou noire, avec le sarreau de couleur serré à la taille par une ceinture de cuir; les pantalons larges à bandes jaunes et des bottes énormes; ce sont des cosaques chargés de la défense de la frontière. Les femmes sont habillées simplement mais d'étoffes aux couleurs criardes, taille jaune, jupe rouge ou bleue. Toute une population bariolée, les uns venus pour voir, les autres pour vendre aux passagers de troisième des victuailles, surtout du pain et des concombres, des pommes de terre et du kwass.

L'église domine de ses hautes coupoles les basses maisons du village; elle est construite dans un site charmant et entourée d'un parc où les habitants viennent se reposer à l'ombre. A droite de l'allée principale, sous un dôme de verdure, deux bancs et une grande caisse posée sur un pilier. Cette caisse porte une inscription : *Bibliothèque*, et à l'intérieur de nombreux ouvrages, notamment plusieurs exemplaires de la *Vie du Tzar*. L'église était tout ornée, car le matin, en grande pompe, le pape avait reçu les étendards enlevés par les cosaques aux Chinois pendant la guerre.

3 août. — À 9 1/2 heures du matin, nous sommes en face de Raddé, jolie localité dans une plaine assez étroite bordée au nord-est par de hautes collines et au sud-est par le fleuve Amour; elle

possède une église avec deux tours et une centaine de maisons en bois. Sur la rive droite du fleuve s'élève une montagne couverte de verdure et surmontée d'une croix ; avant la guerre, il y avait là un village mandchou-chinois et un temple ; les Mandchoux ont attaqué les Russes de Raddé, ceux-ci l'ont emporté, ont détruit le village, et sur l'emplacement du temple planté la croix. C'est à partir d'ici jusqu'au delà de Blagovetschensk que la lutte fut la plus chaude entre Chinois et cosaques. Les rives du fleuve deviennent plus montagneuses et se développent en courbes charmantes.

4 août. — De nouveau l'Amour sillonne la plaine, étendue sans fin de prairies et de jeunes taillis ; la rive droite se hérissé quelquefois en collines abruptes, mais sans intérêt. Vers midi, arrêt à Pojarkowa, petite ville située en amont du confluent de la Boureia. Il pleut presque toute la journée, et la vie sur le *Baron Korff* est d'une monotonie désespérante, malgré les longues causeries avec les passagers russes et anglais.

5 août. — A midi, on aperçoit les ruines d'Aïgoun, la ville chinoise que les Russes ont détruite et dont il ne reste plus que des pans de murs troués et chancelants. Un poste de cosaques y est installé et nous voyons la fumée de leurs cuisines. Il y a près d'un an, les Chinois d'Aïgoun ont attaqué la ville de Blagovetschensk et les bateaux russes qui passaient sur le fleuve. Plusieurs Russes périrent dans ces combats, mais les cosaques du Tzar l'emportèrent sur les bandes

du Fils du Ciel et vengèrent leurs frères morts : il ne reste plus un seul Chinois à Aïgoun. Quant à ceux de Blagovetschensk, ils furent forcés de regagner la rive chinoise et comme leurs compatriotes avaient détruit toutes les embarcations, ils périrent presque tous noyés dans le fleuve. On a appelé cela les massacres de Blagovetschensk et les journaux de l'époque ont tracé un tableau palpitant des cruautés commises par les cosaques et leurs chefs. Voici la vérité : les Chinois d'Aïgoun avaient décidé de détruire Blagovetschensk et déjà ils avaient pointé des canons en face de la ville sur la rive droite; ils comptaient sur leurs frères habitant la ville russe, mais le gouverneur n'ayant que peu d'hommes à sa disposition et ne pouvant à la fois résister à l'ennemi du dehors et surveiller les Chinois au dedans, fit réunir ceux-ci et les obligea à traverser le fleuve à un endroit qui est souvent guéable. Que les cosaques aient accompli leur besogne avec une certaine rudesse, cela ne fait pas le moindre doute; que de nombreux Chinois aient trouvé la mort en passant le fleuve, c'est certain; mais il ne faut pas oublier que le gouverneur n'avait pas le choix des moyens.

A l'ouest d'Aïgoun, les Russes ont construit de belles casernes, signe évident d'une occupation militaire qui ne sera pas de courte durée; dans les environs, de nombreux postes ont été placés.

A 6 1/2 heures du soir, nous arrivons à Blagovetschensk, au confluent de la Zeia et de l'Amour; il nous faut quitter le *Baron Korff* qui ne peut

remonter plus haut à cause du peu de profondeur du fleuve.

6 août. — Journée détestable : tempête et pluies continuelles. Les rues de la ville sont de véritables marais où il est impossible de s'aventurer. A midi, départ d'un bateau-poste pour Stretensk ; il ne prend que des officiers russes et quelques voyageurs arrivés depuis plusieurs jours, notamment un major allemand. Le soir, départ d'un bateau tellement malpropre que nous décidons d'attendre le second bateau-poste qui doit se mettre en route demain.

7 août. — Visite de Blagovetschensk, chef-lieu de la région de l'Amour et résidence d'un gouverneur militaire.

Le long du fleuve, sur près d'une demi-lieue, un beau quai planté d'arbres et enjolivé de pelouses court du débarcadère des bateaux jusqu'à l'arc de triomphe en pierre érigé en 1891, à l'occasion de la visite du Tzarevitch. La ville est coupée par quatre rues parallèles et recoupée par des allées transversales ; elle contient environ 4.000 maisons. En somme, à part le quai et peut-être le palais du gouverneur, rien d'intéressant dans cette ville qui ne date que d'un demi-siècle. Elle possède, dit-on, un musée que nous avons essayé de voir, mais en vain. Il est installé dans les combles de l'hôtel-de-ville ; impossible d'en dénicher le gardien.

A 11 heures du soir, le *Graf Poutiatine*, petit bateau-poste à roues, démarre emportant la plupart des passagers du *Baron Korff*.

8 août. — Après la journée maussade de mardi dernier et celle passable d'hier, voici le chaud soleil qui rend dès le matin le pont du *Graf Poutiatine* intenable; la température assez fraîche la nuit s'élève jusqu'à 32 degrés centigrades vers midi, au moment où nous atteignons Bussewa (à 1.035 verstes environ de Stretensk), petit hameau cosaque — ils le sont tous sur l'Amour — en face d'un poste chinois détruit. La vallée se rétrécit un peu, les rives sont des rochers escarpés couverts de plantes herbeuses et de taillis clairsemés, des montagnes et des roches éruptives du plus joli aspect. Le soir, le spectacle est vraiment superbe alors qu'au loin derrière nous un orage éclate et que l'horizon est sillonné d'éclairs. Le fleuve ressemble, dans la pénombre de la nuit, à un grand lac; à droite, des montagnes à pic au pied desquelles nous naviguons; en face, un long chenal creusé entre des parois rocheuses; à gauche, une grosse masse noirâtre qui se reflète dans le fleuve; de ci de là, de petites lumières rouges qui servent à guider le pilote; un silence complet déchiré régulièrement par les cris du matelot qui à l'avant du bateau sonde le fleuve et annonce au pilote la profondeur de l'eau.

9 août. — A 7 heures du matin, brusque arrêt au pied d'une haute montagne surplombant le fleuve. Le niveau des eaux est descendu : il faut stopper. Et voici le bateau-poste parti un jour avant nous de Blagovetschensk, l'*Iwan Wichnegratzi*, qui a dû s'arrêter lui aussi. Pendant que ses matelots l'allègent de quelques marchandises,

je fais une excursion à terre et grimpe au-dessus de la montagne pour jouir d'un magnifique panorama sur l'Amour serpentant au milieu de vertes prairies, côtoyant des collines élevées et se perdant là-bas dans le brouillard. Vers midi, on se remet en route, doucement et avec prudence, faisant de nombreux arrêts dont quelques-uns pour prendre du bois, notamment à Novo-Voskresenskoïé vers 5 heures du soir, petit village de paysans fondé en 1870 près de l'embouchure de l'Innoken. Les rives sont toujours des plaines, des steppes où grandissent des herbes de toute nature et des arbres en petit nombre ; de temps à autre, des vaches et des chevaux qui s'abreuvent à la rivière, mais pas de culture et très peu d'habitations.

Vers 8 heures du soir commence la traversée du Tsagaiïansk, région montagneuse composée de couches de grès jaunâtre et de houille. L'Amour s'est creusé là un chemin et rongé tous les jours un peu des parois qui l'enserrent. La nuit le spectacle est très intéressant, paraît-il : par suite d'une action chimique de la pyrite de fer, le flanc¹ de la montagne s'illuminerait de points incandescents.

De nombreux radeaux descendent le fleuve emmenant vers les régions du Bas-Amour des émigrants avec chevaux, voitures, bagages, femmes et enfants ; d'autres servent au transport des marchandises ou sont des magasins flottants, s'arrêtant à chaque village, depuis Stretensk jusque Khabarovsk ou Nicolaïewsk.



STRETENSK. Deux Bouriates sur le quai.



Maisons sibériennes sur les bords de l'Amour.



10 août. — Plus nous avançons sur le haut Amour, plus la température fraîchit le soir ; à partir de 10 heures du matin, impossible de rester sur le pont, et à midi le thermomètre marque encore 26 à 28 degrés. Vers 8 heures, nous avons failli échouer à la traversée d'un des endroits les plus difficiles ; il a fallu toute la présence d'esprit du capitaine et l'aide de tous pour ne pas être jeté par le courant sur un banc de sable. A 11 heures du matin, arrêt de près d'une heure à Tcherniaevo, bourg cosaque qu'une voie carrossable relie aux mines d'or de la Zeia, rivière navigable qui coule parallèlement à l'Amour et se jette dans le fleuve à Blagovetschensk.

Le *Graf Poutiatine* ne vaut pas comme aménagement le *Baron Korff* ; ici des cabines très petites et très étroites sans toilette ; un seul lavabo pour tous les passagers de première classe ! Quant à la nourriture, elle est passable ; les menus sont très peu variés, la viande est coriace ; la soupe au chou — le tchi russe — seule est excellente.

11 août. — A 1 heure, nous faisons halte à Albasin, un des premiers postes fondés par les Russes ; ce fut l'ataman des cosaques, Khabarof, qui l'établit en 1651 sur l'emplacement d'une ancienne ville indigène. Quatre ans plus tard, les Chinois vinrent attaquer le nouveau poste que ses défenseurs durent abandonner. Les cosaques y revinrent bientôt, furent de nouveau assiégés pendant près d'un an et durent le quitter. Actuellement, c'est un bourg important.

A 4 heures, nous arrivons à Reinova où nous jetons l'ancre près d'une barge. Quel n'est pas notre étonnement, lorsqu'on nous apprend qu'il faut quitter le *Graf Poutiatine* et prendre place sur la barge, grande chaloupe en fer, très mal aménagée, avec quelques cabines seulement à fond de cale ! Le tout est malpropre ; la salle à manger toute petite est dans l'entrepont. Heureusement, nous parvenons à avoir une place en première classe, où nous occupons à quatre la meilleure cabine ; mais les secondes, quelle saleté ! Nous étions bien sur le *Baron Korff*, moins bien sur le *Graf Poutiatine*, et nous voici très mal, sur cette barge : *l'Aurore*. Je préfère encore ma jonque chinoise de l'île de Haï-nan. *L'Aurore* est remorquée par un petit bateau à roues, le *Nicola*, d'une lenteur agaçante. Pendant la nuit, on se remet en route.

12 août. — Quelle journée ! Il pleut à verse sans discontinuer ; l'étroite salle à manger qui sert de salon et de réfectoire est trop petite pour contenir tous les passagers, et la plupart passent le temps à dormir ou à lire dans les cabines. La nourriture est exécration, et même avec de l'argent il est impossible d'obtenir autre chose que du vodka et des concombres. Le soir, le capitaine fait stopper et nous passons la nuit à l'arrêt, non loin de la station d'Ignachinskaja, encore un de ces villages fondés par une colonie militaire pour la garde des frontières.

13 août. — Notre capitaine n'ose se remettre en route avant le lever du soleil ; il est près de

7 heures quand nous démarrons. A midi, nouvel arrêt à Pokrovska, premier lieu habité par les cosaques sur les rives de l'Amour, à quatre verstes en aval du confluent de la Chilka et de l'Argoun. A 1 1/2 heure, nous quittons définitivement l'Amour et la frontière chinoise pour commencer à remonter la Chilka. La pluie ne nous abandonne pas et la température s'en ressent ; le thermomètre n'atteint pas 20° en plein jour et la nuit il descend jusqu'à 14°. La Chilka a un cours très tortueux au milieu de montagnes élevées et boisées ; une route nouvellement construite suit la rivière à mi-côte, mais souvent plonge dans l'eau ou escalade les collines. Parfois des radeaux chargés de marchandises ou de chevaux descendent en se laissant entraîner par le courant.

14 août. — Toujours la pluie, température basse, la nuit 8 degrés seulement. On avance lentement le jour et le soir venu, on stoppe jusqu'au lendemain ; de ce train-là, l'arrivée à Stretensk est pour la fin du mois !

15 août. — Trop prudent le capitaine de notre remorqueur ou trop disposé au sommeil : aussitôt les derniers rayons du soleil disparus derrière les montagnes, il jette l'ancre et s'endort jusqu'au lendemain matin. Aujourd'hui à 8 heures, arrêt à Sobolina ; encore 209 verstes jusque Stretensk ; la distance à parcourir diminue, mais combien lentement !

16 août. — A 8 1/2 heures, halte à Oust-kara, village situé à une dizaine de verstes des mines

d'or impériales. La population de ce bourg est presque exclusivement composée de Russes déportés et condamnés aux travaux forcés dans les mines ; après un certain nombre d'années de travail, ils peuvent s'installer à Oust-kara. A 1 1/2 heure, Chilkino, au confluent de la Tchaltougga et de la Chilka, là où étaient autrefois des mines d'argent en aval du village ; elles sont aujourd'hui complètement abandonnées.

Les bords de la Chilka deviennent de plus en plus jolis ; on les a baptisés du nom de Suisse sibérienne ; peut-être serait-il plus exact de dire Ardenne sibérienne, car bien des coudes et des gorges nous ont rappelé la Semois, la Lesse et l'Ourthe supérieure.

17 août. — Enfin, à 3 heures de l'après-midi arrivée à Stretensk, terme du voyage par eau dans notre traversée de la Sibérie, 2066 verstes. Le bourg s'allonge sur la rive droite de la Chilka et ressemble en tout point à ces nombreux villages cosaques qui semblent autant de sentinelles posées du Baïkal jusqu'à l'Océan pacifique. Malgré la construction du chemin de fer transsibérien dont elle est le point final, Stretensk ne s'est pas autant développée qu'on aurait pu le croire ; la faute en est à l'administration qui est aux mains des cosaques ; ceux-ci ont tout intérêt à ce que leur village ne devienne pas une ville : ils y perdraient les droits que leurs prédécesseurs ont obtenus lorsqu'ils ont été transportés là pour seconder l'œuvre de l'expansion russe.

Comme une immense coulée de lave, l'occupation cosaque s'étend depuis le sud du Baïkal, le long de la frontière chinoise jusqu'à Vladivostok et, naguère elle s'est propagée à travers toute la Mandchourie jusque Port-Arthur pour protéger la construction du transmandchourien et russifier le pays. Les cosaques aident puissamment à l'assimilation russe par leurs colonies militaires : toujours aux avant-gardes, ils sont en contact continu avec les ennemis et se mélangent facilement avec les indigènes qui retrouvent en eux plus d'un point commun relativement aux mœurs et aux coutumes.

Sur la rive gauche de la Chilka, précisément en face du village, est la gare du chemin de fer, reliée à la rivière par un appontement presque terminé ; sur les collines, des bâtiments militaires, casernes et hôpital.

18 août. — Dès 6 heures du matin, il faut être à la gare pour retenir ses places dans le train partant à 9 heures car il y a cohue au guichet : compagnons de route russes, anglais, allemands ; officiers qui reviennent de Chine ; émigrants qui rentrent en Europe ; paysans nombreux, indigènes bouriates, tous se pressent à l'unique guichet où l'on distribue les coupons. A 7 heures, j'obtiens enfin un billet, puis vais faire enregistrer mes bagages et occuper une place dans un compartiment où je passerai quatre jours avec M. Geerts, le lieutenant-colonel anglais et le professeur de Prague. Malheureusement pas de wagon-restaurant ; nous dévalisons le buffet ;

déjà la veille nous avons fait des provisions de toute espèce.

A 10 heures 40, le train s'ébranle doucement, car le passage par les nombreuses tranchées faites dans les collines de la rive gauche de la Chilka est difficile : des paquets énormes de terre se détachent des parties supérieures et viennent obstruer la voie. A 2 1/2 heures, dîner au buffet de la gare de Nertschinsk. A toutes les gares, il y a un arrêt de 15 à 20 minutes qui permet aux voyageurs de s'approvisionner de pain et de fruits et d'acheter, moyennant quelques copecks, l'eau chaude nécessaire pour préparer le thé.

19 août. — A 3 heures du matin, arrêt assez long à Kaidalovo; c'est non loin de cette gare, située à 783 verstes du Baïkal que se détache du chemin de fer transbaïkalien la voie ferrée qui rejoint la ville mandchourienne de Khaïlar à Charbin et Port-Arthur. Lorsque cette voie sera terminée, on ira de Paris à Pékin assez commodément en quinze jours (1). La nuit est froide, au maximum 10°, mais les journées sont encore chaudes, 26 et 28°. A 7 heures du matin, arrêt à Makavévo. Peu après midi, long arrêt à Tchita, que l'on n'aperçoit pas du chemin de fer; la ville est à deux verstes de la gare au-delà de la rivière; c'est la plus importante agglomération de la Transbaïkalie, au point de vue commercial.

(1) Actuellement (1903) le voyage se fait en vingt-deux jours et très confortablement par les grands express.

Le soir, on arrive à Magzon, petite gare à 541 verstes du Baïkal.

20 août. — Réveil au milieu de la steppe de Badinsk peuplée de Bouriates nomades. Le paysage devient très monotone, de grandes plaines coupées de collines peu boisées, puis de petites vallées que suit le chemin de fer. A 7 heures du soir, Verchnié-Oudinsk, gentille ville que l'on aperçoit au loin entre les arbres qui entourent la gare, dans une profonde vallée au confluent de l'Ouda et de la Sélenga.

21 août. — Les employés de la douane viennent, à 4 1/2 heures du matin, réveiller les voyageurs enroulés dans leurs couvertures de voyage. Il va falloir quitter les compartiments, passer à la douane, ouvrir les malles et en détailler le contenu. C'est Musovaja, la dernière gare du transbaïkalien. Puis à 8 1/2 heures, le train se remet en marche pendant quelques minutes jusqu'au port où attend le steamer *Angara* qui doit nous transporter de l'autre côté du lac. Cette traversée, dit-on, est magnifique par un beau temps ; les rives du lac sont pittoresques, surtout dans la partie méridionale et aux approches de la petite ville de Baïkal d'où part le chemin de fer pour Irkoutsk. Mais il fait un temps affreux, le lac est démonté et de grosses vagues viennent se briser contre les rochers et les appontements ; la traversée est des plus difficiles, plusieurs passagers sont atteints du mal de mer, tant le roulis et le tangage sont accentués. A 6 1/2 heures du soir, arrivée à Baïkal.

Personne pour transporter les bagages et plus d'un kilomètre à pied pour atteindre le train par ce temps de pluie ! Le confort semble chose inconnue en Sibérie et chacun se tire d'affaire comme il peut. On reprend courage à la pensée qu'on sera à Irkoutsk dans la soirée et qu'on pourra enfin passer une nuit tranquille dans un bon lit. A 9 heures, nous entrons en gare, mais il y fait noir, pas une seule lumière, pas de toit pour s'abriter contre la pluie, personne pour aider au transport des valises, personne au bureau des bagages pour retirer ceux qui sont enregistrés. Le bâtiment de la gare est bondé d'émigrants qui dorment pêle-mêle par terre ou sur des tas de hardes. Après une heure d'attente, alors que certains voyageurs repartent dès l'aube par le train de Moscou et que d'autres s'aventurent vers la ville, nous voyons venir le portier de l'hôtel de Russie qui se charge d'amener à l'hôtel nos bagages, tandis que nous nous y faisons conduire en voiture.

Irkoutsk, que l'on a surnommé la blanche, est une belle ville construite sur la rive gauche de l'Angara, belle si l'on considère la disposition symétrique de ses larges rues, les coupoles et les clochétons de ses nombreuses églises de style byzantin, les façades de ses monuments principaux, théâtre, musée, écoles et palais du gouverneur. Mais si vous jetez le regard vers la terre, quelle boue, quels marais, quelles étendues de flaques d'eau sale dans les rues, en temps de pluie ! Quelle poussière par un temps sec, quels

coups de vent au coin des avenues ! Quant à la propreté, n'en parlons pas.

La population est un bizarre mélange de toutes les variétés nord-asiatiques ; le Russe d'abord, fils de déporté politique, fils de cosaque colonisateur, employé de chemin de fer ou soldat du Tzar, conducteur de kareta ou commissionnaire public, autant de types différents qui cependant ont à peu près tous ces caractères communs : cheveux longs, barbe hirsute, figure aux traits durs et rudes. Ensuite des Kirghises, des Bouriates — les plus nombreux — des Ostiaks, des TOUNGOUZES, etc. De Chinois, presque plus. Enfin les civilisés : officiers supérieurs, grands commerçants, représentants de maisons française, allemande ou russe, quelques industriels, quelques savants.

Deux endroits ont particulièrement retenu mon attention : le marché et le Musée de la Société de géographie.

Le marché occupe une grande place carrée dans le vieux Irkoutsk : les paysans des faubourgs et des environs y vendent les produits de leurs jardins, les petits commerçants y ont des échoppes où ils débitent de la viande, du poisson salé et toutes sortes de denrées alimentaires. Mouvement considérable dans toutes les allées.

Le Musée de la Société de géographie est un des plus riches de la Sibérie. Les collections archéologiques et préhistoriques sont remarquables et par la quantité et par le classement des objets recueillis ; les silex, par exemple,

ont été réunis par ateliers et sont fixés sur de grands tableaux au dessous desquels des notices détaillées renseignent le visiteur. La section d'histoire naturelle comprend des spécimens hautement intéressants d'oiseaux et d'animaux. La section minéralogique possède une belle collection de minéraux et, en réduction, des usines pour le travail du quartz aurifère. Enfin, la section ethnographique, qui occupe toute une immense salle, renferme nombre d'objets qui mériteraient une étude approfondie ; j'y passai plusieurs heures lors de ma première visite et je ne pus résister au désir d'y revenir plusieurs fois les jours suivants. Parmi les choses les plus intéressantes citons les dieux bouriates, collection unique réunie non sans peine, des vêtements de danseurs religieux ou de prêtres-sorciers, des ustensiles fabriqués par les indigènes, des yourtes yakoutes, des squelettes de Bouriates, des traîneaux, etc.

Le 23 août, je fais visite à son Excellence le Gouverneur général d'Irkoutsk qui revient, enchanté de ce qu'il a vu, d'un long voyage d'inspection chez les Yakoutes. Il me parle longuement de l'avenir de la Sibérie et principalement d'Irkoutsk qu'il croit appelée à un grand développement grâce au chemin de fer ; le seul regret qu'il puisse exprimer concerne le manque de capitaux et de bras ; aussi appelle-t-il de tous ses vœux les commerçants même étrangers.

La Sibérie est un pays qui offre un champ d'exploitation immense ; c'est une contrée neuve

encore où tout est à faire. On peut dire qu'à part l'extraction de l'or et la fabrication de l'alcool, aucune industrie de quelque importance n'y existe. L'agriculture seule y est développée, spécialement dans la partie occidentale d'où l'on expédie en Europe des wagons de beurre.

Cependant la Sibérie ne peut se suffire et elle doit demander à la Russie métaux et machines. On ne s'étonnera pas de cet état rudimentaire de l'industrie si l'on considère qu'il y a peu d'années encore aucune voie ferrée ne traversait le pays; la colonisation a été lente, presque toujours militaire. Mais aujourd'hui que le transsibérien relie l'Europe au Pacifique, des modifications nombreuses vont se produire à bref délai. Certes ce chemin de fer a été créé avant tout dans un but politique double : permettre aux armées du Tzar de se transporter rapidement en Extrême-Orient pour y défendre ses intérêts; resserrer les liens qui rattachent cette colonie à la métropole; mais au point de vue économique, le transsibérien aura pour effet de créer et de développer toutes sortes d'industries dans la région baïkaliennne et amourienne, de donner un plus grand essor à l'agriculture, de faire naître une activité nouvelle et de permettre l'exploitation des richesses minières et forestières (1).

(1) Les meilleures sources pour étudier la géographie de la Sibérie sont les ouvrages russes sur ce pays, notamment les publications des diverses sections sibériennes de la Société impériale russe de géographie (Imperatorskij Russkij geographitcheskij Obtcheswo), comme celles de Khabarovsk (Priamurs-

Le 25, à 1 heure du matin, je pars par l'express qui doit, en 7 1/2 jours, me conduire d'Irkoutsk à Moscou. Il s'en est fallu de peu que mon voyage ne se terminât brusquement à quelques lieues d'Irkoutsk : une bande de brigands avait placé sur la voie ferrée un monceau de traverses en bois ; ces malfaiteurs, peut-être récemment échappés du bagne, espéraient faire dérailler le train, puis dévaliser les voyageurs et s'emparer des bagages. Heureusement pour nous, le conducteur aperçut l'obstacle, mais ne put éviter un choc qui réveilla en sursaut les voyageurs. Sans le sang-froid de ce mécanicien, nous eussions été précipités du haut du remblai dans un marais. Aussi le matin, au premier arrêt, reçut-il des voyageurs une large gratification.

Dans l'ancienne capitale des Tzars, je fais un court séjour pour en admirer les merveilles. De là je rentre en Belgique par Pétersbourg, ville toute moderne, par la Finlande — le beau pays !

kago Otdjälä) et d'Irkoutsk (Vostochno-Sibirskago Otdjälä) ; celles de la Société d'anthropologie (Trudy antropologitcheskago Obtcheswo) ; les fascicules de l'Etnographitcheskoé Obozrenie ; les volumes publiés entre autres par les commissions impériales et par NIKOLSKIJ, BUDITCHEV, IVANOV, DRIJENKO, OBRUTSCHEW, SCHRENK, etc. Parmi les ouvrages récents publiés en d'autres langues, nous citerons FRAZER, *The real Siberia* (Londres, Cassell) ; ZABEL, *Durch die Mandschurei und Siberien* (Leipzig, Wigand) ; VON ZEPELIN, *Das russische Küstengebiet in Ostasien* (Berlin, Mittler) ; HOSIE, *Manchuria* (Londres, Methuen) ; BORDEAUX, *Sibérie et Californie* (Paris, Plon). Le gouvernement russe a fait paraître en russe, français et allemand un *Guide du voyageur sur le Transsibérien*, beau volume in-4° orné de nombreuses gravures et de cartes.

et qu'il ferait bon le parcourir — et par la Suède ; Stockholm qui possède un des plus beaux musées ethnographiques d'Europe, me retient quelque temps.

*
*
*

L'Institut oriental de Vladivostok est de fondation récente ; il a été ouvert le 21 octobre 1899.

Pour y être admis, il faut avoir fait des études moyennes ; un examen d'entrée peut être rendu obligatoire si le nombre des candidats dépasse le nombre d'élèves réglementaire. Les jeunes gens admis deviennent élèves ordinaires ; les autres, de même que les personnes non mariées de résidence à Vladivostok, sont autorisés à suivre les cours en qualité d'élèves-auditeurs et à se présenter pour l'obtention d'un certificat ; ils sont astreints à certains débours supplémentaires, par exemple pour l'usage de la bibliothèque.

Les élèves réguliers sont tous internes ; le minerval est de 500 roubles par année, pension et frais d'examens inclus ; une trentaine d'étudiants répartis dans les quatre années de cours sont boursiers du gouvernement et, comme tels, exemptés du paiement du minerval ; pendant l'année, ils reçoivent une petite somme pour leurs dépenses extraordinaires et, en vacances, un subside spécial. Enfin, un certain nombre sont aidés par des subventions que leur accordent des sociétés privées ou des particuliers.

Les cours durent du 1^{er}/13 septembre à Pâques (1). Pendant les vacances, les élèves doivent se rendre dans un endroit qui leur est assigné et y rédiger un rapport sur une question

(1) Voici le programme des cours de l'Institut oriental de Vladivostok. (La durée des cours est signalée par le nombre d'heures par semaine) :

PREMIÈRE ANNÉE.

Commune à toutes les sections :

Langue chinoise : théorie (professeur européen), 6 heures.
» » pratique (lecteur chinois), 4 heures.
Géographie et ethnographie de la Chine, de la Corée et du Japon :
3 heures par semaine.
Droit politique : 2 heures par semaine.
Economie politique : 2 heures.
Langue anglaise : 5 heures.
Théologie : 2 heures.
Langue française (facultative) : 4 heures.
En outre, chaque jour deux heures d'exercices pratiques :
une heure de conversation anglaise et une heure de conversation chinoise.

DEUXIÈME ANNÉE.

Cours communs aux quatre sections :

Organisation politique de la Chine : 2 heures par semaine.
Histoire contemporaine de la Chine, de la Corée et du Japon :
1 heure.
Droit international : 2 heures.
Langue anglaise : 4 heures.
Langue française (facultative) : 3 heures.
Chaque jour, deux heures d'exercices de conversation.

Cours spéciaux à la section sino-japonaise :

Langue japonaise : théorie, 6 heures ; pratique, 4 heures.
» chinoise : théorie, 3 heures ; pratique, 3 heures.

Cours spéciaux à la section sino-coréenne :

Langue coréenne : théorie, 6 heures ; pratique, 4 heures.
» chinoise : théorie, 3 heures ; pratique, 3 heures.

déterminée ; en général, ils partent en groupes dirigés par des professeurs, et ces vacances passées au Japon, en Corée, en Mandchourie ou en Chine servent d'exercices pratiques. Les rapports faits à la suite de ces voyages peuvent

Cours spéciaux à la section sino-mongole :

Langue mongole : théorie, 3 heures ; pratique, 3 heures.
» chinoise : théorie, 6 heures ; pratique, 4 heures.

Cours spéciaux à la section sino-mandchoue :

Langue mandchoue : théorie, 3 heures ; pratique, 3 heures.
» chinoise : théorie, 6 heures ; pratique, 4 heures.

TROISIÈME ANNÉE.

Cours communs aux quatre sections :

Histoire contemporaine de la Chine, de la Corée et du Japon :
2 heures.
Droit commercial : 3 heures.
Tenue des livres : 2 heures.
Langue anglaise : 3 heures.
» française (facultative) : 3 heures.
Exercices de conversation : tous les jours 2 heures.

Cours spéciaux à la section sino-japonaise :

Japonais : théorie, 3 heures ; pratique, 3 heures.
Chinois : théorie, 3 heures ; pratique, 3 heures.
Organisation politique du Japon : 2 heures.

Cours spéciaux à la section sino-coréenne :

Coréen : théorie, 3 heures ; pratique, 3 heures.
Chinois : théorie, 3 heures ; pratique, 3 heures.
Organisation politique de la Corée : 2 heures.

Cours spéciaux à la section sino-mongole :

Mongol : théorie, 3 heures ; pratique, 3 heures.
Chinois : théorie, 3 heures ; pratique, 3 heures.
Organisation politique de la Mongolie : 1 heure.

être imprimés aux frais de l'Institut. Les facilités les plus grandes sont accordées pour le voyage qui se fait autant que possible par les bateaux de la flotte volontaire russe, sur lesquels les élèves ont le passage gratuit.

Cours spéciaux à la section sino-mandchoue :

Mandchou : théorie, 3 heures ; pratique, 3 heures.
Chinois : théorie, 3 heures ; pratique, 3 heures.
Organisation politique de la Mandchourie : 1 heure.

QUATRIÈME ANNÉE

Cours communs à toutes les sections :

Les produits commercçables : 3 heures.
Géographie commerciale de l'Extrême-Orient : 2 heures.
Anglais : 3 heures.
Français (facultatif) : 3 heures.
Tous les jours deux heures d'exercices pratiques.

Cours spéciaux à la section sino-japonaise :

Japonais : théorie, 4 heures ; pratique, 4 heures.
Chinois : théorie, 3 heures ; pratique, 3 heures.
Organisation politique et commerciale du Japon : 2 heures.

Cours spéciaux à la section sino-coréenne :

Coréen : théorie, 4 heures ; pratique, 4 heures par semaine.
Chinois : théorie, 3 heures ; pratique, 3 heures.
Organisation politique et commerciale de la Corée : 2 heures.

Cours spéciaux à la section sino-mongole :

Mongol : théorie, 3 heures ; pratique, 4 heures.
Chinois : théorie, 4 heures ; pratique, 4 heures.
Organisation politique et commerciale de la Chine : 1 heure

Cours spéciaux à la section sino-mandchoue :

Mandchou : théorie, 3 heures ; pratique, 3 heures.
Chinois : théorie, 4 heures ; pratique, 4 heures.
Organisation politique et commerciale de la Chine : 1 heure
par semaine.

Tous les mois, les élèves doivent remettre un travail écrit dont le sujet rentre dans le domaine des différentes branches enseignées; ainsi, à tel élève qui étudie le japonais et qui passera ses vacances au Japon, on assignera des travaux sur l'organisation administrative du Japon, sur la religion shintoïste, sur l'histoire japonaise, etc. Tous les trois mois, le professeur de chaque cours fait répéter les matières enseignées, et à la fin de chaque année de cours, l'élève subit un examen devant un jury composé de trois personnes au moins dont le professeur du cours.

Les élèves de l'Institut oriental, lorsqu'ils auront obtenu le diplôme final, entreront dans l'administration russe, dans la carrière consulaire ou dans le commerce; mais l'Institut n'existant que depuis trois ans, il n'y a pas encore eu d'examen de fin d'études.

Il est probable que des jeunes gens belges pourront suivre les cours de cet institut en qualité d'élèves auditeurs; il faudra au préalable demander une autorisation au Ministre à Saint-Pétersbourg. Jusqu'ici, aucun étranger n'a encore demandé à suivre ces cours. En tout cas, il sera nécessaire de bien connaître la langue russe.

Les cours durent quatre années; l'Institut possède quatre sections: japonaise, coréenne, mandchoue et mongole; dans toutes les sections le chinois est obligatoire. Le but des cours est spécialement l'étude pratique des langues de l'Extrême-Orient; des lecteurs japonais, coréens, chinois, mandchoux et mongols sont attachés à

l'établissement; de plus, les séjours faits chaque année dans les pays même dont on étudie la langue viennent compléter efficacement cet enseignement pratique. Dès la deuxième ou troisième année, certains cours se donnent exclusivement dans la langue étudiée. Enfin une série de cours spéciaux, par exemple des cours de géographie, d'histoire, d'économie politique, donnent aux élèves une instruction générale suffisante. La matière de chaque cours est déterminée par le professeur lui-même et le nombre d'heures peut être modifié suivant les nécessités. Sous beaucoup de rapports, une grande latitude a été laissée au comité directeur.

L'Institut publie chaque année un Bulletin (*Isviestia Vostotchnago Instituta*, Vladivostok, tome I, 1899-1900, tome II, fasc. I et 2, 1900-1901) qui contient les actes relatifs à l'Ecole et des travaux originaux d'élèves et de professeurs.



Tables des Matières

et des Gravures

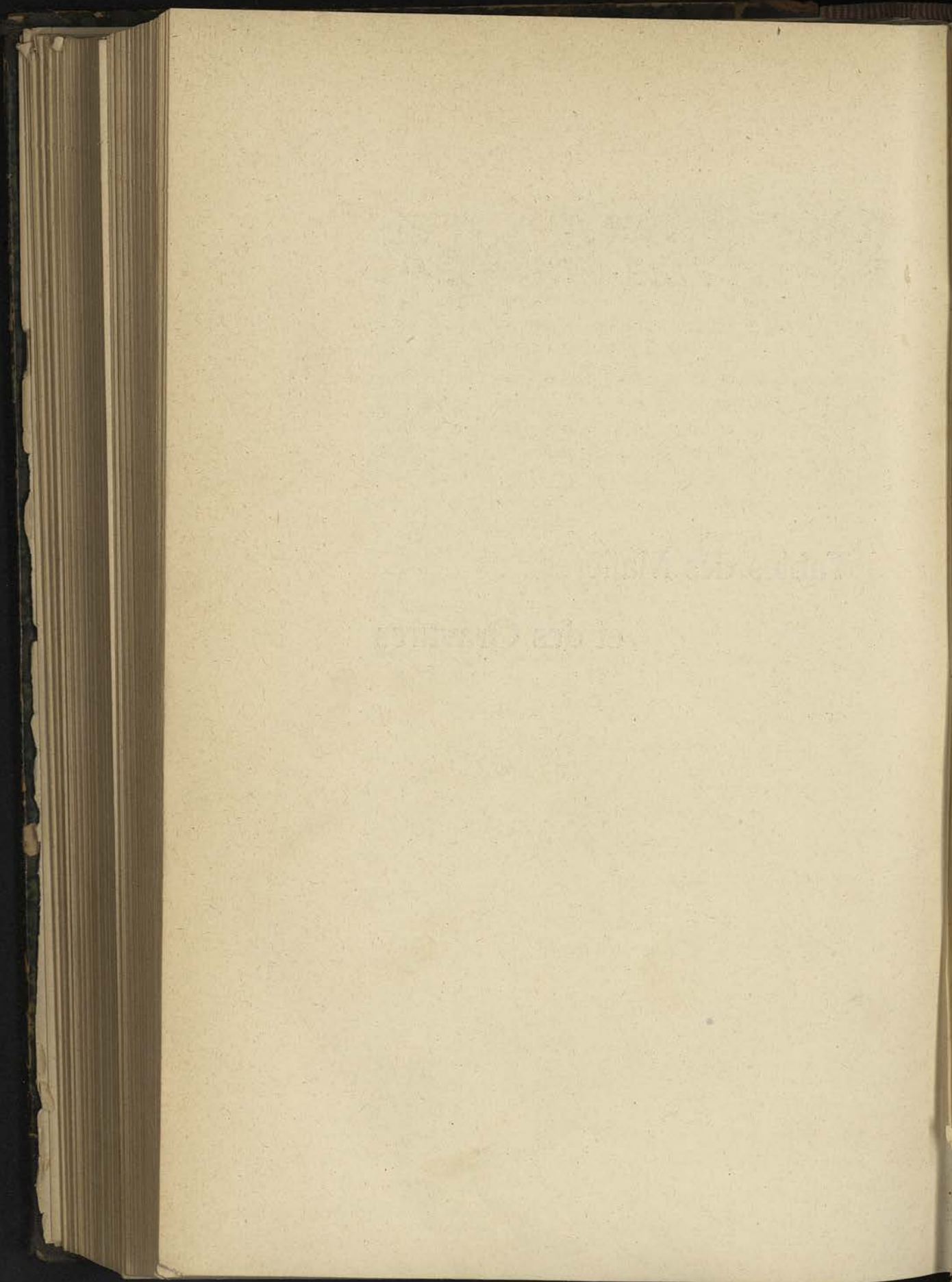




Table des Matières

L'Extrême-Orient pp. 9-32

L'Asie extrême orientale est-elle l'extrême orient du monde? page 11. — L'Extrême-Orient forme un ensemble, p. 14. — Les religions chinoises et l'intolérance du gouvernement chinois, p. 18. — La civilisation chinoise, p. 24. — Le péril jaune, p. 28. — Belgique et Chine, p. 30.

Ceylan pp. 33-88

Colombo, p. 37. — Kegalle, p. 43. — Kandy, p. 46. — Nuwara-Eliya, p. 49. — Diatalawa, p. 51. — Notes sur l'histoire, la géographie et le commerce, p. 55. — Notes ethnographiques, p. 60.

Java	pp. 89-134
Batavia, p. 93. — Djocjokarta, p. 97. — Soerakarta, p. 106. — Les temples indou-javanais, p. 107. — Le jardin botanique de Buitenzorg, p. 112. — La Société des Arts et des Sciences de Batavia, p. 116. — Notes géographiques et ethnographiques, p. 119.	
Le Siam	pp. 135-168
Paknam, p. 139. — Bangkok, p. 141. — Ayuthia, p. 153. — Notes géographiques et ethnographiques, p. 158.	
L'Indo-Chine	pp. 169-185
Saïgon, pp. 138 et 172. — Cholon, p. 173. — L'École française d'Extrême-Orient, p. 174. — Notes ethnographiques, p. 184.	
La Chine méridionale	pp. 187-248
Hong-kong, p. 189. — Canton, p. 193. — Sur le Si-kiang, pp. 221 et 235. — Wu-chow-fou, p. 228. — Macao, p. 293. — Notes géographiques et ethnographiques, p. 244.	
Quan-chow-wan. L'île de Haï-nan	pp. 249-298
Quan-chow-wan, p. 253. — Hoi-how, p. 257. — Kiung-chow, p. 262. — Sur le Ta-kiang, p. 265. — Ting-an, p. 269. — Notes sur Quan-chow-wan, p. 274. — Notes sur l'histoire, la géographie, le commerce et l'ethnographie de l'île de Haï-nan, p. 278. — Bibliographie haï-nanaise, p. 296.	
La Chine septentrionale	pp. 299-346
Tsing-tau, p. 305. — Tong-kou, p. 308. — Pékin, p. 311. — Tchâng-hsin-tien, p. 338. — Lou-kou-chow, p. 339. — Tien-tsin, p. 340. — Notes géographiques et ethnographiques, p. 345.	

La Chine centrale. pp. 347-376

Schang-haï, pp. 302 et 349 — Sur le Yang-tsé-kiang, p. 353. — Han-kow, p. 358. — Notes géographiques et ethnographiques, p. 367. — L'école d'interprètes belges pour la Chine, p. 368.

Le Japon. La Corée pp. 377-404

Nagasaki, p. 379. — Kowakidani, p. 381. — Tokio, p. 384. — Nikko, p. 388. — Yokohama, p. 391. — Kyoto, p. 392. — Osaka, p. 394. — Fusan et Gensan, p. 403.

La Sibérie pp. 405-438

Vladivostok, p. 407. — Khabarovsk, p. 410. — Sur l'Amour. Blagovetschensk, p. 413. — Sur l'Amour et la Chilka, p. 419. — Stretensk, p. 424. — Le transsibérien, p. 425. — Irkoutsk, p. 428. — L'Institut oriental de Vladivostok, p. 433.



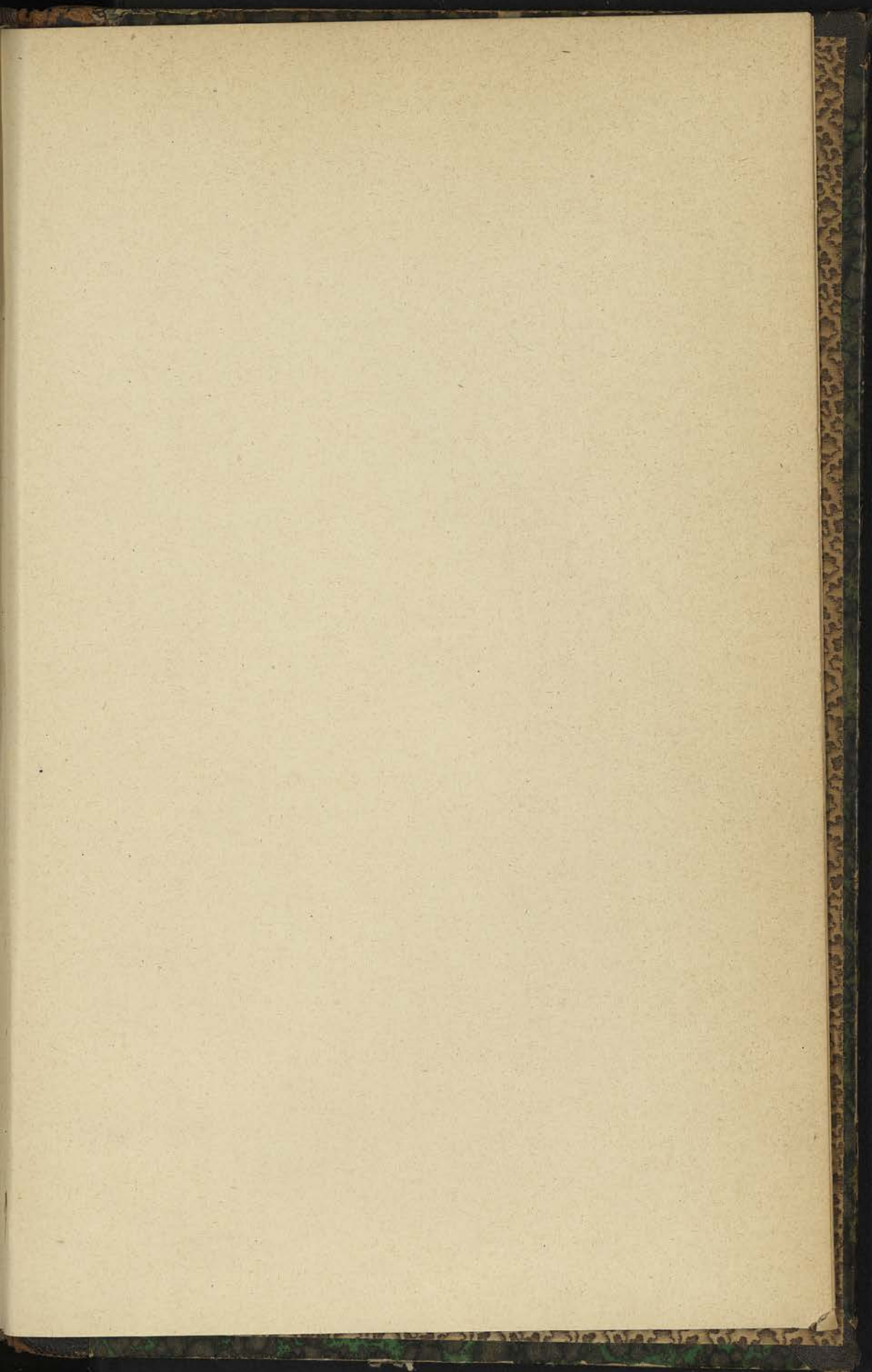
Table des Gravures

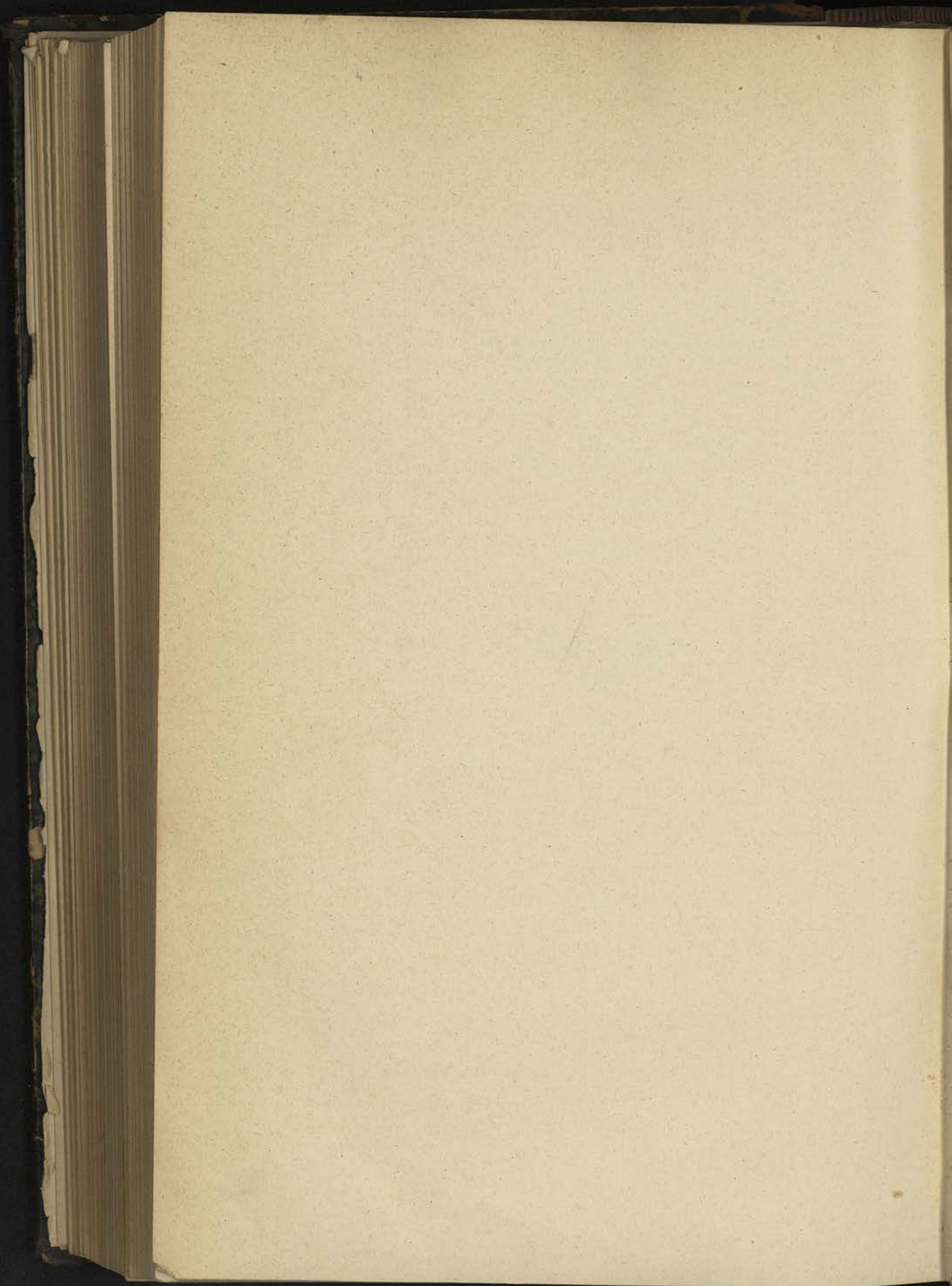
COLOMBO. Asile des Petites Sœurs des pauvres. — COLOMBO. Temple indou p.	44
DIATALAWA. Le camp des Boers prisonniers de guerre. — KEGALLE. Voiture des missionnaires belges . p.	52
DJOCJOKARTA. Fête chez le Sultan; les chefs des bayadères. — DJOCJOKARTA. Façade du Tamansari ou château d'eau p.	92
MENDOET. Groupe de Javanais. — MEESTER-CORNÉLIS. Marché malais p.	100
BANGKOK. Vue dans le Wat Pra-kéo. — BANGKOK. Maga- sins sur le Ménam. p.	140
BANGKOK. Entrée d'un temple siamois. p.	148

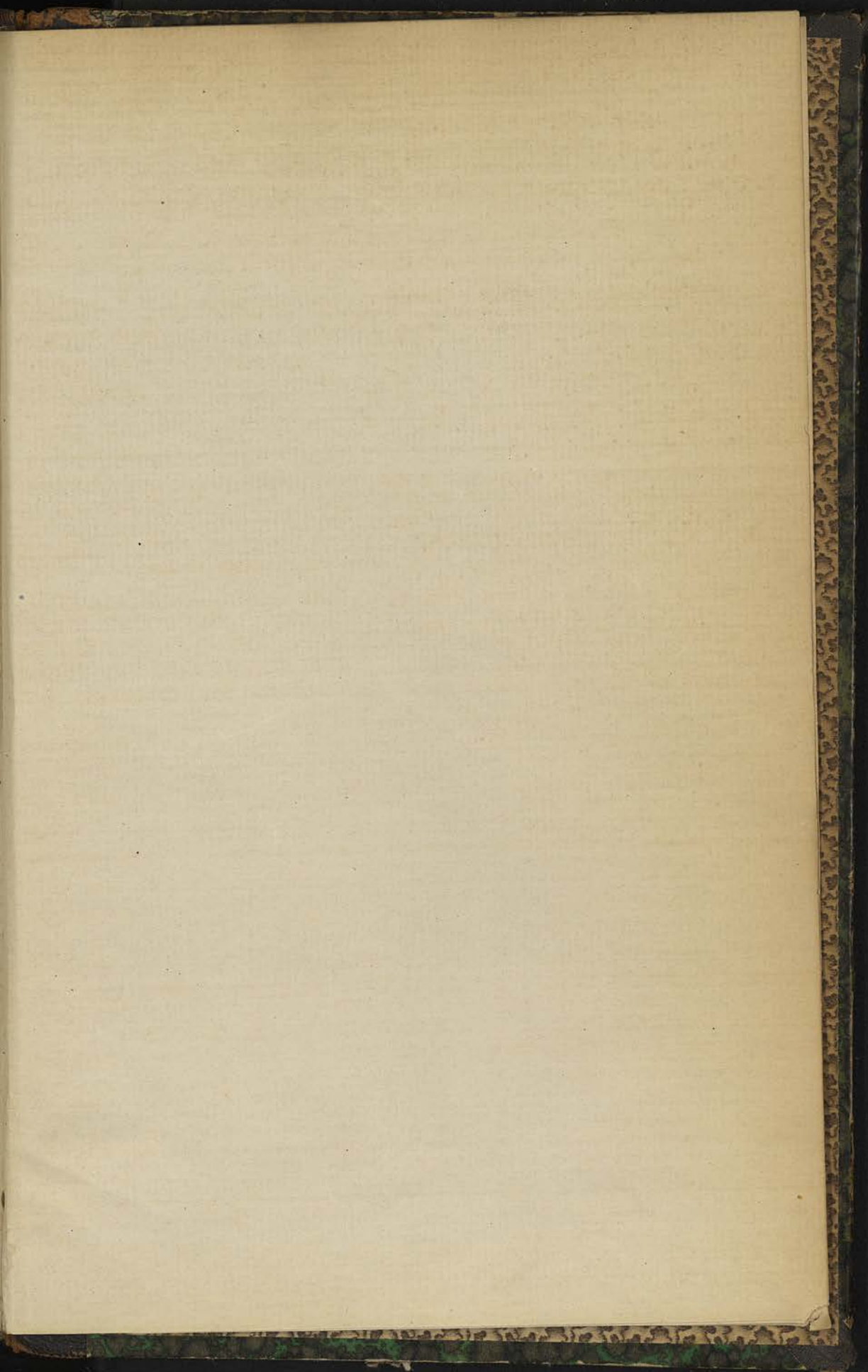
BANGKOK. Maisons siamoises p.	148
BANGKOK. Type d'architecture siamoise. — BANGKOK. Reproduction du Wat d'Angkor (Indo-Chine) dans une des cours du Wat Pra-kéo p.	172
Ouvriers chinois scieurs de long. — Jonque chinoise en mer p.	180
CANTON. Vue du fleuve prise de la concession française. — CANTON. Un canal dans le faubourg p.	220
WU-CHOW-FOU. Vue générale. — Coiffeurs chinois p.	228
QUAN-CHOW-WAN. Procession chinoise. — QUAN-CHOW-WAN. Cérémonie religieuse pour éloigner la peste p.	252
KIUNG-CHOW (île de Haï-nan). La rue principale. — TING-AN (île de Haï-nan). Théâtre chinois p.	260
PÉKIN. Une des salles du trône. — PÉKIN. Les ruines de la cathédrale de Nan-tang. p.	316
Le palais d'été près de Pékin. — PÉKIN. Le pont de marbre p.	324
TCHANG-HSIN-TIEN. Le train venant de Pékin. — TIEN-TSIN. Une rue de la ville chinoise p.	332
TIEN-TSIN. Tour au centre de la ville. — TIEN-TSIN. Ouvriers déblayant une rue p.	340
TSING-TAU. La poste impériale. — SCHANG-HAÏ. Echoppes chinoises sur le quai. p.	348
SCHANG-HAÏ. Etalage d'un marchand d'habits. — HAN-KOW. Le Yang-tsé-kiang p.	356
YOKOHAMA. Japonaises revenant de l'école. — TOKIO. Temple et bonze japonais. p.	380
KYOTO. Japonais suivant la procession du festival annuel. — KYOTO. Japonais allant en pèlerinage au Fudji- yama p.	388
FUSAN. Une rue dans la concession japonaise. p.	396

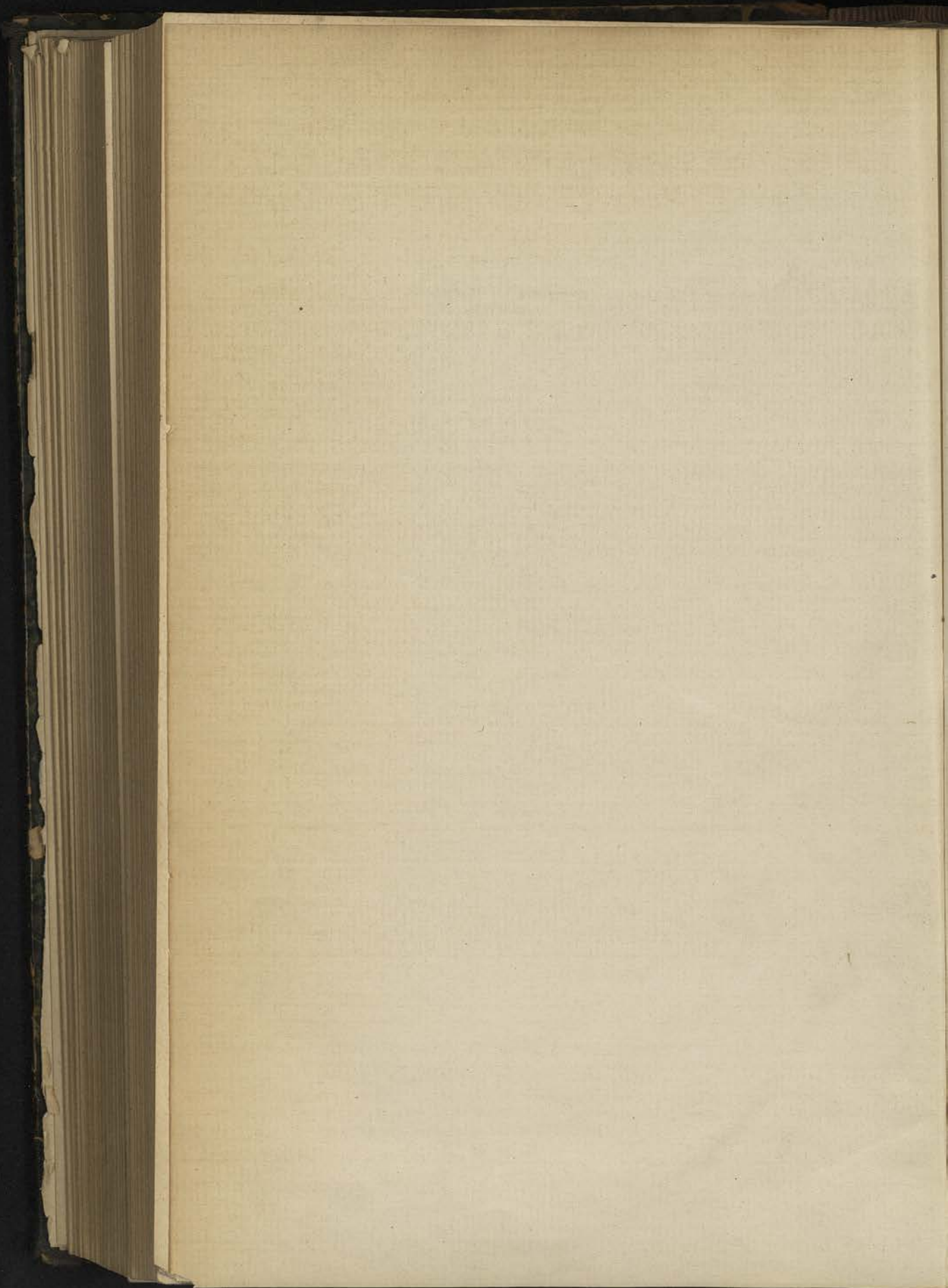
GENSAN. Maisons coréennes	p.	396
FUSAN. Coréens en habits de deuil. — CORÉE. Hutte et Coréennes.	p.	404
SIBÉRIE. Barge pour remonter la Chilka — Village sibérien	p.	412
STRETENSK. Deux Bouriates sur le quai. — Maisons sibériennes sur les bords de l'Amour	p.	420

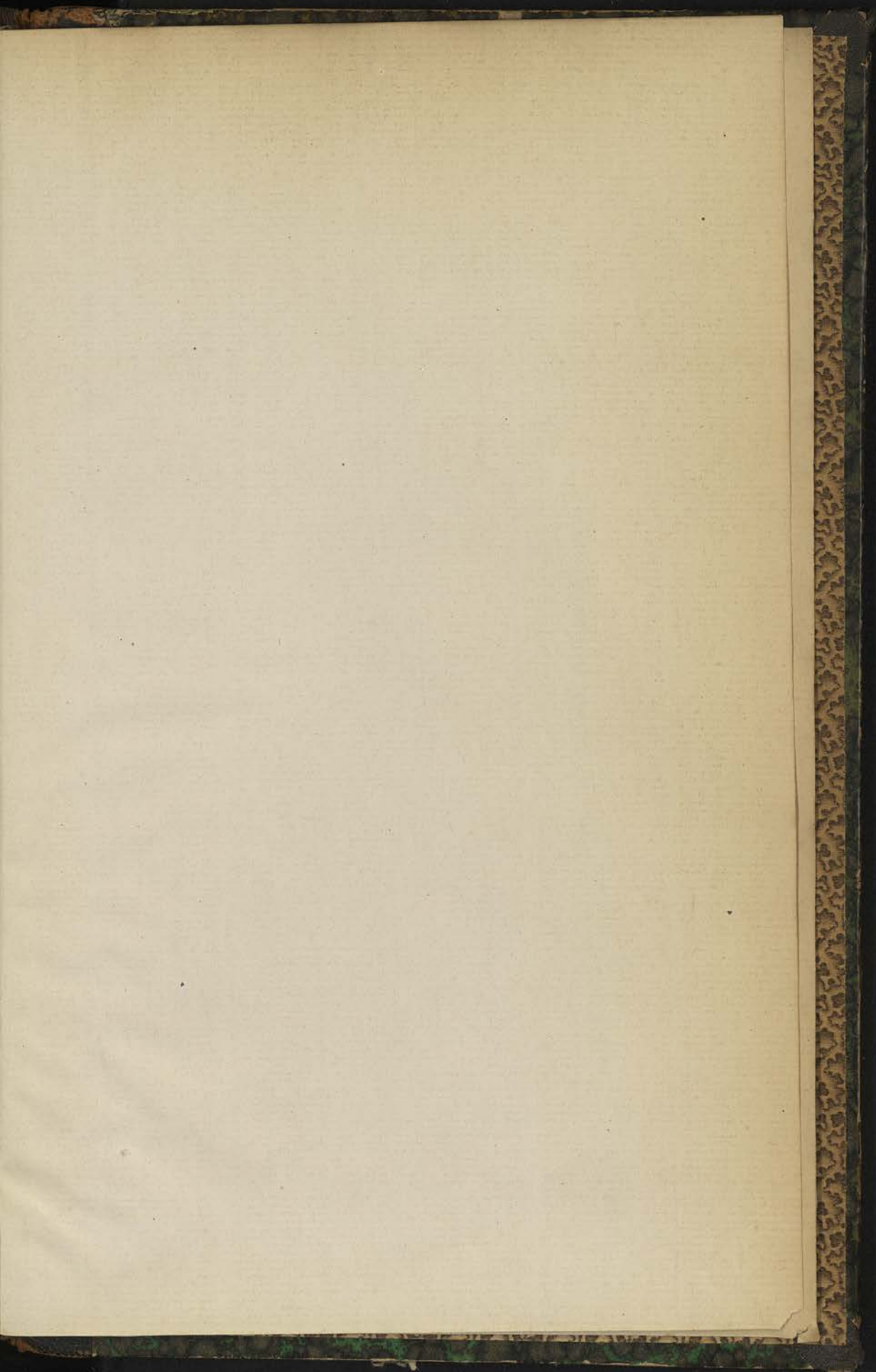


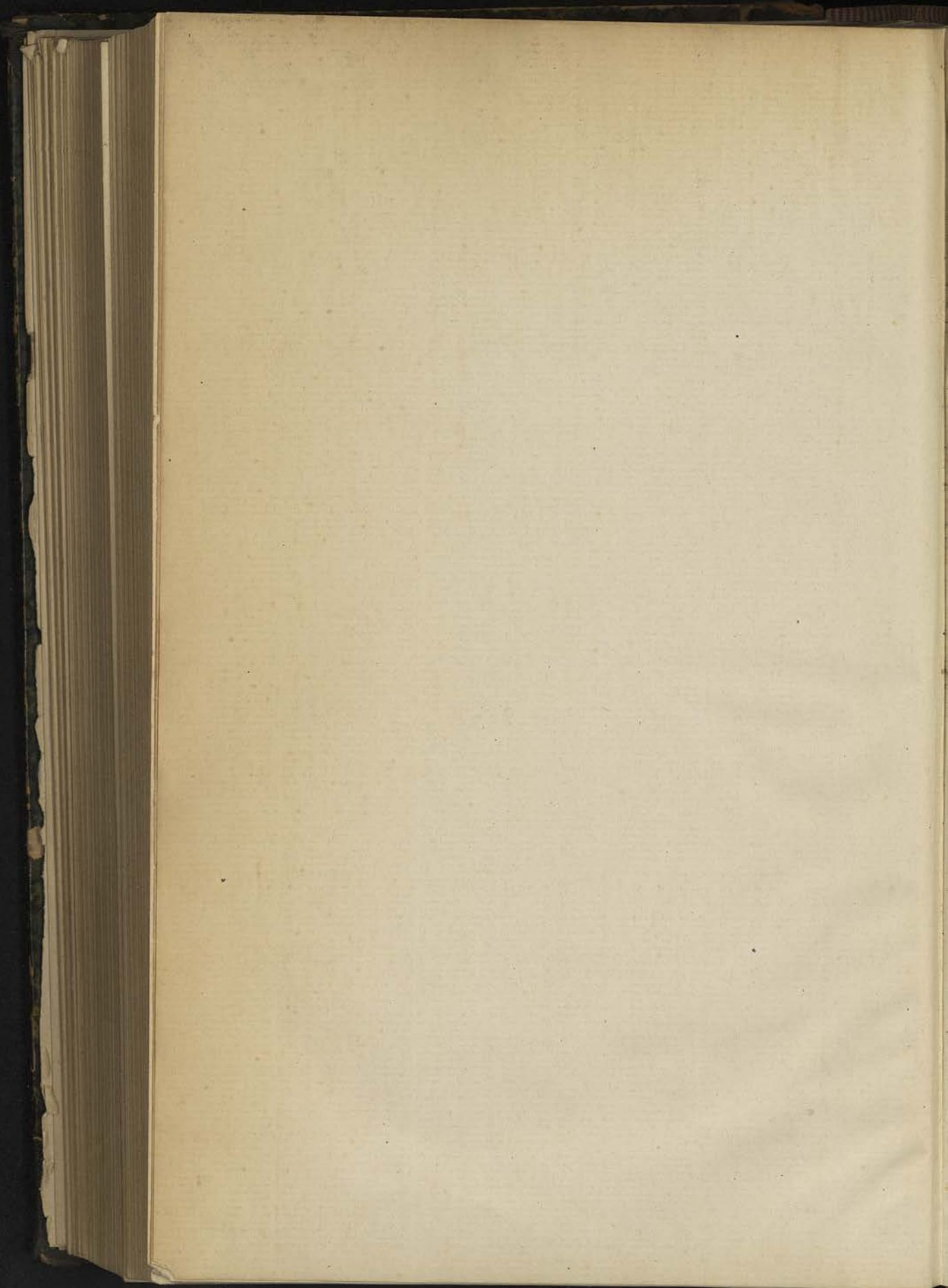


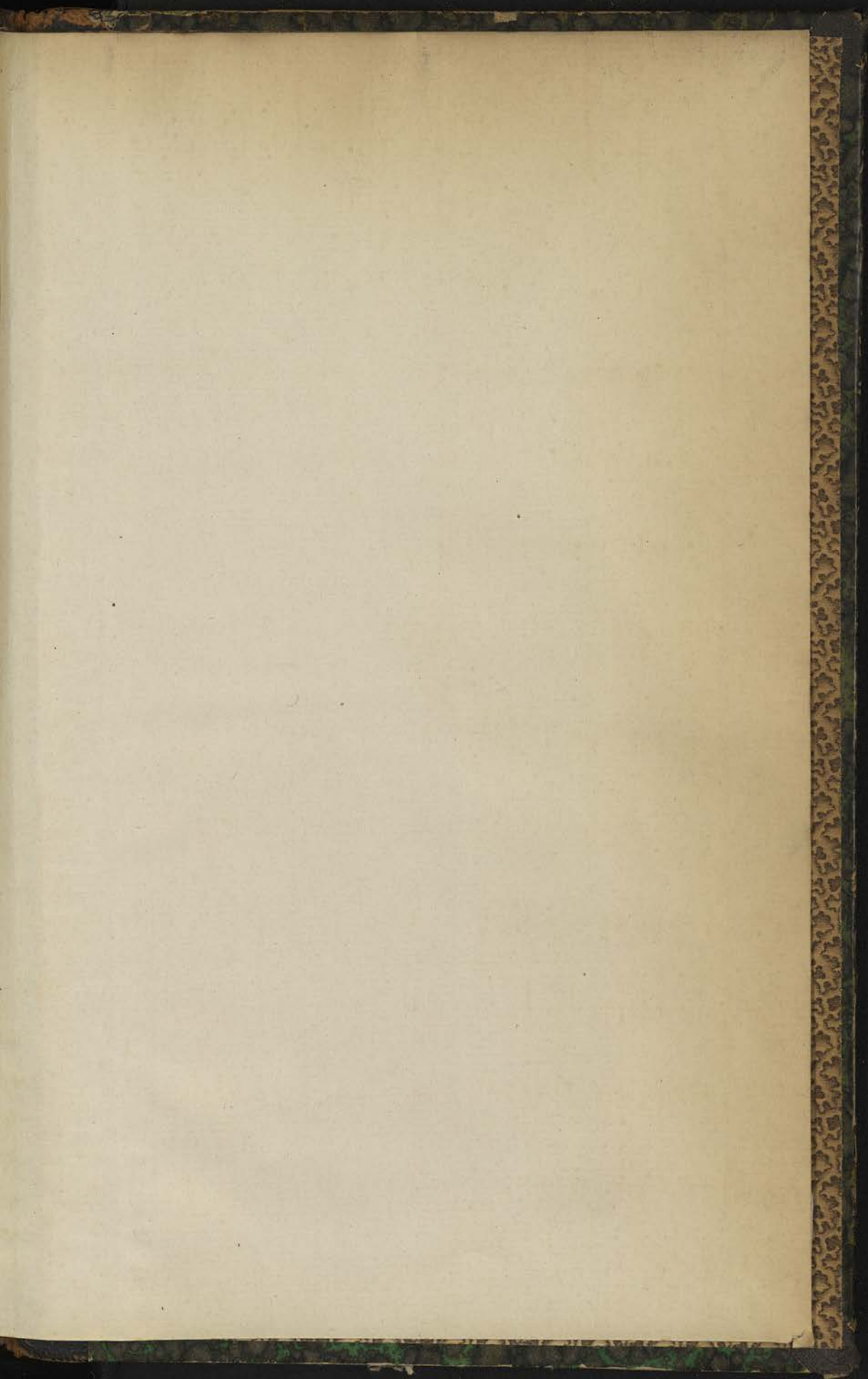


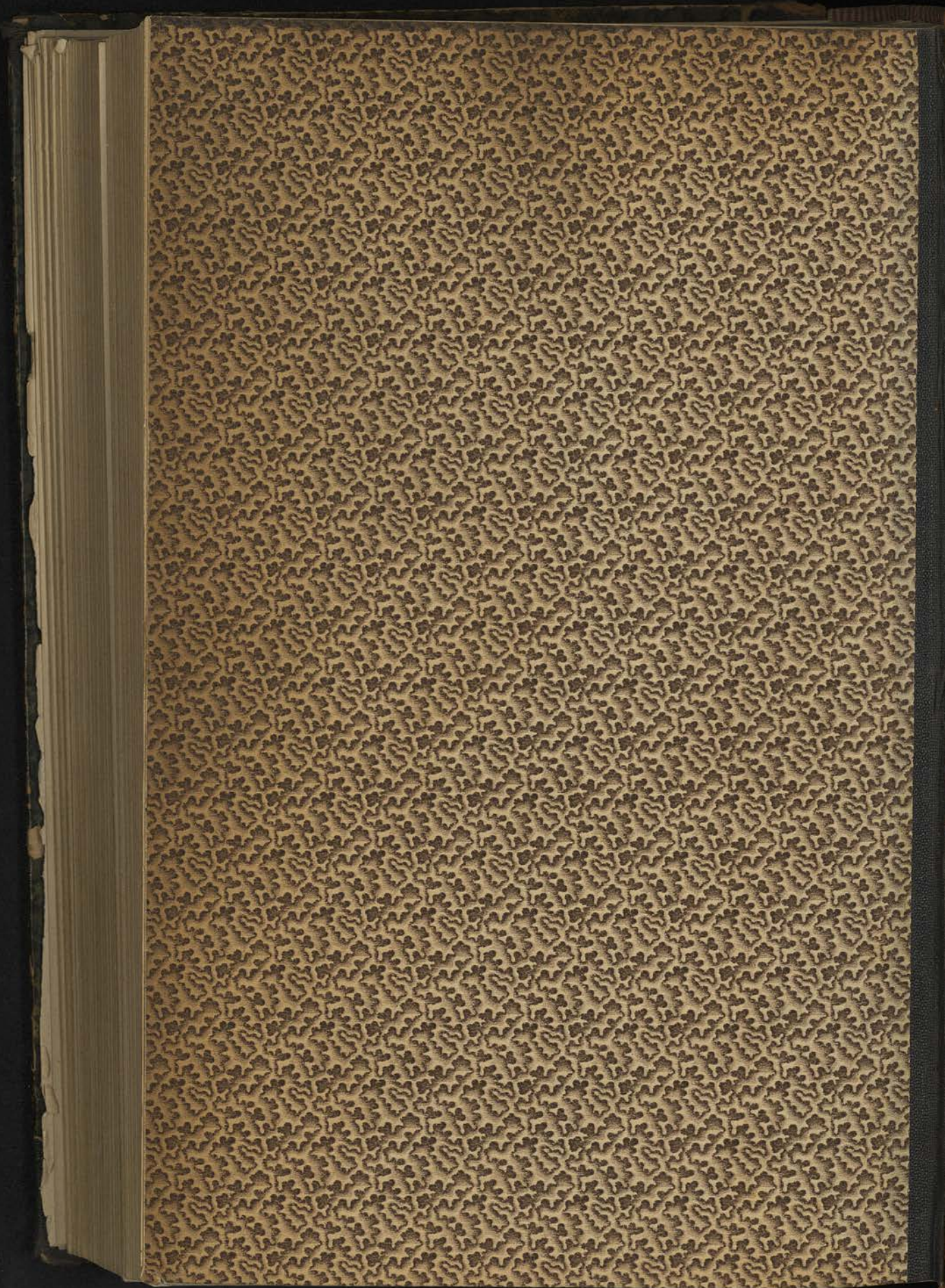












ULg - BST-Géographie



171001212

